3 1761 [illegible]09 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires sur papier de cuve, numerotés de 1 à 100, et 1100 exemplaires sur papier vélin, numérotés de 101 à 1200.

LA
BATAILLE DE FRANCE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DU MÊME AUTEUR :

Fouché (1759-1820), par M. Louis MADELIN, agrégé d'histoire et de géographie, ancien membre de l'École française de Rome, docteur ès lettres. Deux volumes in-8° avec un portrait. *(Épuisé.)*

(Couronné par l'Académie française, prix triennal Thiers.)

La Rome de Napoléon. *La Domination française à Rome de 1809 à 1814.* Un volume in-8° accompagné de deux cartes.

(Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.)

France et Rome. *La Pragmatique sanction — Le Concordat de François Ier — Un Français à Rome — La Politique religieuse de Louis XIV — La Constitution civile du clergé — Le Concordat de 1801.* 2e édit. Un volume in-16.

L'Aveu. *La bataille de Verdun et l'opinion allemande.* Documents inédits.

La Victoire de la Marne. *La ruée ennemie — L'ordre d'arrêt — La bataille — Les résultats immédiats — Les conséquences historiques.* 14e édit. Avec deux cartes.

La Mêlée des Flandres. *L'Yser et Ypres.* Avec deux cartes.

L'Expansion française. *De la Syrie au Rhin.*

(LIBRAIRIE PLON-NOURRIT ET Cie.)

Croquis lorrains. Un volume in-12.

(LIBRAIRIE BERGER-LEVRAULT.)

La Révolution. Un volume in-12.

(Couronné par l'Académie française, premier prix Gobert.)

Danton. Un volume in-8°.

Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine. Un volume in-12.

(LIBRAIRIE HACHETTE.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24742.

HMed
M1815b

LOUIS MADELIN

La Bataille de France

(21 MARS - 11 NOVEMBRE 1918)

UN VOLUME AVEC QUINZE CARTES
EN NOIR ET EN COULEURS

443946
14-3-46

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

D
548
M3

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU

MARÉCHAL FOCH

Vainqueur de l'Allemagne

ET

A MES ADMIRABLES CAMARADES

DE LA GRANDE GUERRE

LA BATAILLE DE FRANCE

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS DE LA BATAILLE

I. — *La bataille.*

« La plus grande bataille de l'histoire », proclamait le chef vainqueur à l'heure où elle se terminait. Nul n'était tenté de le démentir alors : le vaincu l'était moins que personne, qui, en consentant une capitulation sans précédent, donnait à la gigantesque lutte l'épilogue attendu.

Tout fut grand en ce tournoi, d'une grandeur que jusque-là aucune des plus illustres batailles n'avait atteinte : les circonstances où il s'engageait, corps à corps terrible après une guerre sans trêve de quarante-quatre mois ; l'arène où il s'allait livrer, des dunes de la mer du Nord à la vallée de la Moselle, front de cent lieues où le feu ne s'éteindra point ; les forces jetées dans la mêlée, sept millions d'hommes appartenant à six nations ; les moyens mis en œuvre, résultats de quatre ans d'inventions et de perfectionnements en l'art d'écraser l'adversaire ; la longueur et le nombre des passes d'armes qui, se succédant d'abord, bientôt s'enchevêtrant, ne furent finalement plus qu'une furieuse ruée contre un ennemi jusqu'au bout opiniâtre ; la passion surhumaine que non seulement les deux partis, mais encore les spectateurs frémissants — le monde entier remué aux moelles — y apportèrent ; l'enjeu

de la lutte qui était, après une guerre sans merci, l'extrême du triomphe ou de la défaite, oui, tout fut d'une grandeur insolite, le théâtre, les acteurs, le prologue, les scènes, l'épilogue. Mais on put voir que si grand que soit un événement, il y a quelque chose de plus grand encore : l'âme d'un chef ; car, à la taille de l'événement, on allait mesurer celle de l'homme qui, appuyé sur d'admirables soldats, le maîtrisa et le conduisit.

Du 21 mars, 4 h. 10, — quand, sur le front des 3e et 5e armées britanniques, commençait le *trommelfeuer* préparatoire à la formidable attaque allemande, — au 11 novembre, 11 heures, où la capitulation ayant été signée par les représentants de l'Allemagne, le feu, sur un front tout entier en marche, cessa de la Belgique à la Lorraine, la bataille aura, sans notable interruption, duré deux cent trente-cinq jours. Elle aura tenu entre les dernières neiges d'un hiver et les premières d'un autre.

Après s'être, au gré de l'assaillant allemand, déplacée de la Picardie aux Flandres, aux plateaux de l'Aisne, aux hauteurs de l'Oise, à la plaine de Champagne, aux rives de la Marne, la lutte s'était élargie, quand, saisissant soudain l'initiative des opérations, un grand chef français avait entendu arracher la décision à un ennemi encore redoutable qu'il pressait de toutes parts. Le champ de bataille s'était alors étendu du centre du front, qui était la région d'entre Marne et Aisne, à toutes ses parties ; de la mer du Nord aux rives de la Meuse (et les champs de la Moselle allaient s'allumer), le feu courut, cernant un ennemi bientôt aux abois. Ce front, si longtemps désespérément stable, s'était mis en mouvement, enserrant, en un cercle tous les jours plus menaçant, l'adversaire déconfit en plus de vingt rencontres.

Alors, — et c'est ce qui achève de donner à cette bataille de France un singulier caractère de grandeur, — il apparut qu'en quelques semaines, Foch et ses armées remontaient le cours de l'histoire

La bataille de France semble une synthèse tout d'abord de l'énorme guerre à laquelle elle allait mettre fin. Tous les noms qui, depuis 1914, avaient successivement rempli nos *communiqués*, ceux de la Marne et ceux des Flandres de 1914, ceux d'Artois et ceux de Champagne de 1915, ceux de Verdun et ceux de la Somme de 1916, ceux de l'Aisne et ceux de l'Oise de 1917, on les vit reparaître ; mais les caractères en parurent changés : car ceux qui, à force de traîner en tant de *communiqués*, avaient presque lassé l'attention, apparaissaient maintenant illuminés par la victoire en marche qui bientôt les semait derrière elle. Ainsi de la forêt d'Houthulst à la hernie de Saint-Mihiel, des villages de la Somme aux bois de l'Argonne, des collines d'Artois aux rives de la Suippe, Foch, poussant en avant ses armées ivres d'une joie grave, les jetait vers ces plaines de Belgique, et bientôt ces champs de Lorraine qui avaient vu nos premiers échecs : car, ayant rompu le cercle fatal, nos armées couraient derechef, mais avec quelle certitude de vaincre ! à Anvers, Liége, Mons, Charleroi, Arlon, Virton, Morhange. Et tandis que la revanche de 1914 ainsi se consommait, les soldats de Gouraud, chassant les Allemands de Sedan, semblaient y déchirer la capitulation qui, le 2 septembre 1870, avait préparé notre ruine.

Et quand l'épilogue de ce drame énorme eut été la rentrée en Alsace et Lorraine de la France acclamée, la réapparition dans la vallée de la Sarre des arrière-neveux de Vauban, la réinstallation sur le Rhin du drapeau de 1792, il parut bien que la bataille qui, du fond de l'abîme où semblaient nous plonger nos défaites du printemps, nous avait portés à nos frontières naturelles reconquises, achevait de revêtir, par cette magnifique apothéose, le caractère que l'histoire confirmera. C'est « la plus grande bataille de l'histoire ».

***

On ne raconte point, au lendemain du jour où elle s'est terminée, pareille lutte en ses détails. Pendant sept mois et demi, je le répète, sept millions d'hommes s'affrontèrent ; ils s'affrontèrent sur un champ de bataille de 400 kilomètres ; cent combats se livrèrent : à parler juste, cette bataille est une suite, puis un agrégat de batailles. Ce fut un fourmillement de divisions. Il s'en faut qu'on puisse aujourd'hui entrer dans le détail de ces actions ; beaucoup sont encore mal connues. Si, cédant à la tentation d'aller chercher, à côté du cerveau du chef, l'âme du combattant, on entreprenait de descendre jusqu'à l'action de tel bataillon engagé, ou même de tel régiment, ou même de telle division, on s'exposerait, — dans le désir d'être juste, — à être injuste, car le bilan n'est pas encore fait, que seuls, peut-être, nos petits-enfants pourront établir. Et puis il faut, pour savoir quelles difficultés furent vaincues par tel ou, au contraire, aplanies devant lui, connaître mieux que nous ne le pouvons aujourd'hui, les desseins conçus, les ordres reçus, les fautes commises, les sentiments éprouvés *de l'autre côté de la barricade :* pour raconter une bataille, il faut savoir où en étaient, à tel et tel moment de la lutte, les nerfs, les muscles et le cœur des deux lutteurs. On ne peut avoir sur l'ennemi, — ou peu s'en faut, — pour l'heure, que des *renseignements.* Avant d'écrire l'histoire de la mêlée, il faudra qu'on ait remplacé ces renseignements par des précisions.

Mais la bataille de 1918 ne fut pas une mêlée confuse. De grands stratèges, de part et d'autre, la dirigèrent ; de grandes pensées s y appliquèrent ; de grands desseins s'y affirmèrent. Vue de haut, la lutte prend bien promptement l'aspect d'un duel très serré entre deux armées, deux états-majors, deux chefs : duel savant où l'on ne *rompit* souvent que pour mieux *parer,* où l'on se tâta longtemps

pour se toucher à l'endroit sensible, où la *feinte* prépara la *botte* et où, soudain, l'on vit l'un des maîtres, par une série ininterrompue d'assauts, acculer finalement l'autre et le tenir sous le poignard de miséricorde. A travers cette forêt de fusils, de mitrailleuses, de canons, on sent deux lames qui se croisent. Et ce sont simplement les phases de ce duel que l'on peut essayer de reconstituer. Parlons bref : il ne s'agit que de dégager *les grandes lignes de la bataille*. Un historien doit jusqu'à nouvel ordre s'interdire tout autre dessein parce qu'il n'y a présentement que les grandes lignes qui, sans crainte d'erreur, puissent se tracer.

En ces grandes passes, ce qui, dans la main du grand chef, constitue par excellence l'instrument, c'est l'unité *Armée*. Lorsque, essayant de reconstituer la bataille de la Marne de 1914 (1), je n'en prétendais déjà établir que les grandes lignes, ce sont les *armées* que j'ai presque exclusivement voulu voir manœuvrer. Un Galliéni, un Maunoury, un French, un Franchet d'Espérey, un Foch, un Langle de Cary, un Sarrail sont, sous un Joffre, les seuls acteurs que j'aie entendu mettre en scène. Il en sera de même aujourd'hui. Seulement, ce ne sont plus six armées qui, de notre côté, seront engagées, mais quatorze ; le théâtre ne tiendra plus entre Senlis et Verdun, il s'étendra à toute la France du nord-est, de la mer à la Meuse ; l'action ne durera pas six jours, mais sept mois. Et même en se tenant sur les sommets, il faudra demander à qui lira cette étude une attention un peu soutenue. Et pour que cette attention lui soit rendue un peu moins difficile, il importe de *situer* tout d'abord la bataille dans l'espace et le temps, dire au préalable, à grands traits, quel était le champ de bataille et en quelles circonstances s'allait engager l'action, quelles forces étaient en présence et quels les desseins des états-majors. Les faits qui suivront en paraîtront, je l'espère, un peu plus clairs.

(1) *La Victoire de la Marne*, Plon, 1916.

2. — *Le champ de bataille.*

A la fin de 1917, le front dessinait, de Nieuport aux Vosges, une série de grandes lignes brisées, si présentes encore au lecteur, que je suis autorisé à ne les évoquer que très brièvement.

Des dunes de la mer du Nord au sud de Dixmude, la petite armée belge tenait, depuis quatre ans, derrière le talus historique du chemin de fer de Nieuport à Dixmude et le canal de l'Yser. Ypres, plus au sud, occupé par nos alliés britanniques, était le centre d'un saillant qui, à travers diverses vicissitudes, s'était maintenu comme une sorte de bastion avancé de la courtine qui, de Dunkerque à Calais, couvrait le littoral.

Les troupes britanniques avaient, dans l'été de 1917, en reconquérant au prix de lourdes pertes les crêtes à l'est d'Ypres, « donné de l'air » à cette place forte improvisée. Mais elles n'avaient pu faire plus. C'est que, en face de cette partie du front, les Allemands avaient, eux aussi, transformé en forteresse cette forêt d'Houthulst qui suffisait à gêner toute offensive partant du front adverse. Si, assis sur les crêtes du nord et de l'est d'Ypres et, au sud, sur la « ligne des Monts », l'Anglais semblait interdire l'accès des ports du Pas-de-Calais, l'Allemand, de son côté, paraissait, — après l'assaut finalement vain de 1917, — enlever aux Alliés tout espoir de ramener par les armes le roi Albert non seulement à Bruxelles, mais même à Gand. L'arène que depuis des siècles offre cette plaine de Flandre aux armées de l'Europe, — je renvoie à ce que j'en ai écrit ailleurs (1), — semblait décidément fermée aux armées alliées. Il paraît bien que, forts de la

(1) Voir *la Mêlée des Flandres*, Plon, 1917, pp. 14-29.

plus récente épreuve, les Allemands se trouvaient, de ce fait, rassurés sur l'aile droite de leur dispositif. A la vérité, l'état-major britannique pouvait également se croire assuré de couvrir contre toute attaque les abords du détroit ; je me rappelle quelle impression de force m'avait, en 1917, laissé le mont Kemmel, dominant la plaine flamande de ses cent coudées. Au sud, la Lys formait fossé et, depuis août 1917, les Anglais la tenaient derechef jusqu'à Warneton.

Cette rivière pouvait cependant être pour l'Allemand un couloir tentant vers le Pas-de-Calais. Si, ayant fait crouler la ligne entre Warneton et la Bassée par un coup droit sur Armentières, il s'engageait dans la vallée, le bastion d'Ypres, pris à revers, paraissait devoir crouler ; et rien, dès lors, ne couvrirait Cassel, Hazebrouck, Aire et, plus en arrière, les villes de la côte. En revanche, si les Alliés étaient en mesure de s'engager en forces sur la Lys en aval de Warneton, vers Wervicq et Courtrai, la forte agglomération de Lille-Tourcoing-Roubaix, depuis 1914 entre les mains de l'Allemand, devait être par lui abandonnée, et, par ailleurs, la route de Gand ouverte. D'où l'intérêt de cette partie du front, théâtre, depuis quatre ans, de tant de combats et où nous verrons, presque aux deux périodes extrêmes de notre grande bataille, — au début d'avril et à la fin de septembre, — du fait de l'un, puis de l'autre adversaire, le feu se rallumer.

Du sud de la Bassée aux environs d'Arras, le front tenu par les Anglais semblait préservé de toute mésaventure. Nous avions, en mai et septembre 1915, puis nos alliés britanniques en 1917, payé de flots de sang la conquête des crêtes qui couvraient Arras au nord et à l'est. Cette partie du front pouvait nous être un tremplin d'où nous élancer, pour menacer, à Douai et à Cambrai, deux nœuds importants de communications ; la récente attaque des Anglais sur Cambrai semblait le prouver. Mais l'Allemand ne semblait, par contre, pou-

voir facilement rompre là le mur de la défense alliée.

Aussi était-ce, en 1918, moins, l'Artois que la Picardie que l'ennemi couvait d'un regard de proie. Nous l'avions, en 1916, chassé du pays de Somme et il avait dû, devant la menace d'une redoutable attaque sur ses flancs, achever, en mars 1917, d'évacuer la poche où, de ce fait, il était resté engagé. Il avait alors reculé son front de très notable façon vers l'est, entre Marcoing et la Fère. Mais il avait alors installé sa défense sur cette redoutable *position Hindenburg* que je serai amené à décrire (1) et qui, sans cesse fortifiée et refortifiée depuis un an, lui paraissait fermer au plus audacieux adversaire l'accès de la Sambre comme de l'Oise ; *grosso modo* (il en sera plus tard reparlé), la position était, en cette partie du front, parallèle à la route de Cambrai à la Fère par le Catelet et Saint-Quentin. Cette « ligne Hindenburg », baptisée de tous les noms de la mythologie wagnérienne, de Siegfried à Wotan, c'était l'inviolable barrière qui, de loin, interdisait à toute offensive alliée les approches mêmes du massif d'Ardenne. Il paraissait d'ailleurs à l'état-major allemand impossible que pareille offensive pût jamais atteindre pareil objectif. Derrière la ligne Hindenburg, c'était, en effet, sur une profondeur de plus de 32 lieues, une suite d'obstacles naturels qui, utilisés par le génie allemand (j'y reviendrai à la veille du grand assaut de septembre 1918), semblaient bien devoir constituer d'infranchissables obstacles : rivières, hauteurs, forêts, des limites de la Picardie aux premières pentes ardennaises, se multiplient et s'amplifient ; nous le verrons mieux en suivant plus tard, vers ce massif d'Ardenne, nos troupes victorieuses ; chaque obstacle abattu ou franchi marquera un succès payé de durs labeurs. Mais dans les premiers jours de 1918, l'Allemand nous voit si peu engagés dans ce dédale que, tout au contraire, nous l'allons dire

(1) Cf. plus bas, p. 217.

sous peu, il médite de faire de la « ligne Hindenburg » non plus une défense formidable, mais un tremplin d'où bondir sur nos lignes entre Somme et Oise.

Le massif de Saint-Gobain, où se coudait la ligne, était, entre la Fère, Laon et Anizy-le-Château, le bastion d'angle du mur, qu'en 1917 nous avions pu investir sans le faire crouler. Nous étions en effet parvenus à nous rendre maîtres des plateaux entre Aisne et Ailette et, de ce fait, approcher Laon : l'Aisne avait cessé d'être, entre les mains de l'ennemi, le fossé de cette première enceinte qui rendait, avant avril 1917, inaccessible cette montagne de Laon, une des clés de voûte du système allemand. Le flanc ennemi en restait pressé et c'était menace constante. Ces plateaux de l'Aisne constituent, — j'ai essayé de le démontrer ici (1), — le mur principal élevé par la nature en avant de l'Ile-de-France ; qui s'en est rendu maître menace ou couvre, suivant le cas, la capitale. Nous avions réoccupé le mur ; il était essentiel aux Allemands, pour investir derechef, et de loin, Paris, de le ressaisir ; mais muni de troupes solides et nombreuses, un tel mur semblait inattaquable. On comprend donc que les Allemands aient pensé le tourner à l'ouest en mars, avant que de l'enlever, démuni par les circonstances, en mai 1918. A la vérité, ils le pouvaient aussi tourner vers l'est ; l'échec de nos attaques d'avril 1917 au nord de Reims laissait l'adversaire maître de la trouée de Juvincourt ; à l'est de Craonne, Reims, resté sous son feu et presque sous sa main, pouvait, semblait-il, être assez facilement emporté ; mais derrière, se dressait, autre défense lointaine de l'Ile-de-France, la montagne de Reims que nous avions ressaisie au soir de la Marne. Par ailleurs, la prise du massif de Moronvilliers, plus à l'est, par la 4e armée française en avril-mai 1917, nous avait assuré une position redoutable à qui essaierait

(1) Les Batailles de l'Aisne, *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1918.

de forcer l'Ile-de-France par le nord-est. On était, aux premiers jours de 1918, autorisé à penser que, décidés à l'offensive, les Allemands la déclencheraient dans cette région. Ils n'y songeront qu'à l'été de 1918.

Telle chose était d'autant plus probable, que la possession des monts de Champagne devait, à l'heure où, à notre tour, l'offensive nous serait permise et peut-être imposée, favoriser une nouvelle offensive de Champagne. De ce côté, nous étions, depuis nos attaques de septembre 1915, en face du fossé creusé par la Py, derrière lequel l'Arnes, puis la Retourne constituent des lignes d'eau parallèles, tandis que plus à l'est la Dormoise en dessine une autre. Il n'en va pas moins que le vieux plan de 1915, la marche d'armées en direction de Vouziers et de Rethel, pouvait ressusciter de ses cendres. Ainsi l'Ardenne, si la « ligne Hindenburg » nous paraissait constituer à l'ouest du massif un mur inviolable, était-elle abordable par le sud — et la fameuse « ligne » ainsi susceptible d'être tournée. L'opération eût été relativement facile, si nous n'eussions été, depuis quatre ans, dans la région meusienne, par l'existence du saillant ennemi de Saint-Mihiel, entravés dans nos gestes.

En résumé, — et il fallait bien tracer cette esquisse avant tout exposé des faits, — le front de France, tel qu'il se présentait dans les premiers jours de 1918, offrait aux deux armées opposées de très grandes chances d'opérations heureuses. Sans doute, l'Allemand, des dunes flamandes aux rives de la Meuse, entamait si profondément la France du nord-est que, bien plus facilement qu'en août 1914, il se pouvait porter vers le bassin parisien ou le Pas-de-Calais ; depuis près de quatre ans, la frontière, si l'on peut dire, entre l'Allemagne et la France était de telle facon avancée, que l'Allemand, en certains points, se trouvait à moins de trente lieues de Paris. Sans doute aussi avait-il dû, pendant les trois années qui avaient suivi sa défaite sur la Marne, abandonner de

notables morceaux de terrain et nos opérations de la Somme et de l'Aisne avaient-elles notamment éloigné la menace, pendant de si longs mois, suspendue sur Paris. Par ailleurs, la dernière bataille des Flandres semblait avoir décidément fermé à l'Allemand l'accès de la mer, tandis que le camp de Verdun, reconstitué en son intégrité, de l'automne de 1915 à l'été de 1917, le contenait derechef à l'est de l'énorme champ de bataille. De ce fait, les Alliés avaient recouvré, des collines d'Ypres aux Hauts-de-Meuse, en passant par les hauteurs de la Somme, les plateaux de l'Aisne et les « Monts » de Champagne, non seulement une forte ligne de défense, mais des positions excellentes pour le jour où l'offensive générale serait par eux reprise.

Mais une position, si elle vaut beaucoup par elle-même, n'a cependant qu'une valeur toujours relative. Que signifie une place forte sans défenseurs? La géographie n'est qu'un des facteurs de l'histoire. La condition de la victoire et la cause de la défaite ne sont pas exclusivement dans l'excellence des positions : elles dépendent avant tout du génie du chef, mais, pour une grande partie, résident dans la force des effectifs, à la condition de donner au mot *force* tout son sens ; j'entends son acception morale comme son acception matérielle. Le problème se résolvait donc en une question tout à la fois de forces matérielles et de forces morales. Et c'est pourquoi, ayant, pour l'intelligence des grands événements qui vont se dérouler, ébauché rapidement l'aspect du champ de bataille, il nous faut parler des circonstances où s'allait engager la lutte.

Retenons simplement que, suivant que les forces de l'un ou de l'autre belligérant, utilisées par la science stratégique des grands chefs, rompraient le front de l'adversaire, chacun des deux partis était en position de mettre le vaincu dans la situation la plus périlleuse. Car si les Alliés étaient, le cercle rompu, contraints de com-

battre le dos à la mer ou le dos à Paris, — j'y reviendrai, — et ainsi gênés dans la parade stratégique par les plus angoissantes préoccupations, en revanche, la forme enveloppante de leur front leur permettait éventuellement contre l'ennemi ébranlé, puis chassé de ses lignes récentes ou anciennes, la plus belle manœuvre que stratège eût eu à concevoir et à conduire ; car, maîtres des couloirs convergents de l'Escaut, de la Sambre, de l'Oise, de la Meuse et de la Moselle, ils pouvaient, en y engageant leurs armées, ramener l'ennemi à ce massif d'Ardenne qu'il ne pourrait alors défendre qu'au risque d'un effroyable désastre. Il fallait, pour que ce rêve, caressé depuis 1914, se réalisât, que le grand chef, audacieux et averti tout à la fois, se rencontrât dans l'heure même où le renversement des situations lui permettrait d'utiliser jusqu'à leur extrême rendement forces nouvelles et nouveaux moyens.

3. — *Les adversaires.*

Forces et moyens semblaient, dans les premiers jours de 1918, incontestablement supérieurs du côté de notre adversaire. Un événement, d'une incalculable portée, venait de se produire, qui l'autorisait à reporter sur le front occidental la presque totalité de ses forces combattantes et de son redoutable matériel. Le 20 décembre 1917, avait été signé, à Brest-Litovsk, entre les représentants de la révolution russe et ceux de l'Empire allemand, un armistice qui, le 9 février 1918, s'allait transformer en traité de paix. Notre première alliée nous abandonnait. Sans attendre que la Russie rouge — d'ailleurs précédée par l'Ukraine elle-même — capitulât à Brest-Litovsk, l'Allemagne avait commencé à transférer sur le front de France ses divisions de Russie ; les

premiers transports s'étaient faits en novembre. Ils se précipitèrent en décembre et janvier ; en février, plus de la moitié de l'armée allemande de Russie avait rallié le front occidental. De novembre 1917 à avril 1918, 64 divisions allaient ainsi venir grossir l'armée impériale de France qui déjà en comptait 141. De ce fait, la supériorité numérique passait à nos ennemis sur les forces alliées qui à ces 205 divisions n'en pouvaient opposer que 177. Par ailleurs, toutes les ressources matérielles accumulées sur le front de Russie allaient, transportées sur le nôtre, augmenter l'effet déjà redoutable de ce nouvel afflux de forces.

L'armée française supportait depuis trois ans et demi le poids principal de la guerre ; ses pertes avaient été immenses ; il devenait difficile de les réparer ; et la crise des cadres aggravait celle des effectifs. Nous comptions 99 divisions sur le front, mais ce front à défendre était de 560 kilomètres. L'armée britannique venait de s'user en partie dans la pénible bataille des Flandres de 1917 ; elle occupait avec 60 divisions (dont deux portugaises) un front de 200 kilomètres. Douze divisions belges en tenaient un de 8 lieues.

Depuis quelques mois, à la vérité, les armées alliées se grossissaient de régiments américains. A l'heure où la révolution, se déchaînant à Petrograd, allait avoir pour conséquence presque immédiate l'affaissement du front russe, nous avions acquis un nouvel allié : les États-Unis, après tant d'hésitations, s'étaient, le 3 février 1917, décidés à entrer dans la lice à nos côtés. Le 12 juin 1917, le général John Pershing avait débarqué en France avec quelques régiments et, depuis cette date, chaque semaine, les bateaux de l'Union déversaient sur notre sol personnel et matériel. A la veille de l'attaque allemande, quatre divisions étaient en France et l'on pouvait prévoir que, les transports s'accélérant, une armée américaine forte d'un million d'hommes serait, avant l'hiver

de 1918-1919, engagée dans les combats. Mais en serait-on encore à se battre dans l'hiver de 1918-1919?

L'Allemagne ne le pensait point. Elle était en droit d'envisager l'année 1918 comme la plus favorable à une action heureusement décisive. Les Russes nous abandonnaient ; les Américains à peine arrivaient. L'Allemagne a toujours eu une tendance à sous-estimer l'adversaire : outre qu'elle pensait troubler par les attaques de ses sous-marins les « arrivages de Yankees », ceux-ci ne constitueraient point, matériellement parlant, avant l'été de 1918, un appoint sérieux, et cet appoint resterait longtemps de qualité inférieure : elle accueillait par des ricanements ces bataillons de « marchands de porc salé » qui osaient se venir mesurer avec l' « incomparable *Feldgrau* ». En fait, elle était autorisée à tenir l'aide américaine pour négligeable, — militairement parlant, — avant l'automne 1918. Or, elle pensait en avoir alors fini depuis longtemps.

L'infériorité du nombre semblait lui livrer l'adversaire.

*
* *

Elle comptait sans l'âme du soldat français qui, depuis le premier jour, n'avait pas faibli. Élevé au commandement suprême de l'armée française à l'heure où un nuage paraissait cependant assombrir les cœurs, le général Pétain avait mis tous ses soins à refaire le moral de ses troupes ; cœur frémissant lui-même sous une apparence froide, esprit sagace servi par un clair regard, il avait mieux fait que comprendre la situation, il l'avait *sentie :* il avait entendu que le raffermissement de la discipline fût assuré par le rassérénement des âmes ; des offensives heureuses, soigneusement préparées et menées avec ce mélange de prudence et de fermeté qui le caractérisent, en août au nord de Verdun, en octobre sur le Chemin-des-Dames, avaient rendu à nos hommes l'impression qu'on

pouvait toujours « avoir le Boche » ; une véritable entreprise de restauration morale avait, d'autre part, donné de si heureux résultats, que jamais peut-être le soldat français n'avait montré une âme plus haute, une conscience plus nette de son devoir, un esprit de sacrifice plus complet et, par surcroît, une bonne humeur plus alerte au service d'une bonne cause. C'était une arme bien trempée que Pétain avait en main et si l'on mesurait une armée à la qualité plus qu'à la quantité, nous n'avions jamais été si riches.

De son côté, sous le chef tenace et résolu qu'était le maréchal Douglas Haig, le soldat anglais s'était singulièrement *fait* depuis deux ans. Dédaigneux du péril, solide et opiniâtre, il était devenu combattant redoutable : moins personnellement *débrouillard* que son frère d'armes français, il se montrait d'une magnifique robustesse ; à la condition d'être conduit, il était prêt à aller où le chef le conduirait, à y rester ou à y revenir et c'était, dès lors, bien affaire de commandement que ce beau soldat tînt ou ne tînt pas ; — d'ailleurs, lorsque ses chefs le jetteraient à l'assaut, capable, nous le verrons de reste, des plus singuliers exploits.

Les Américains allaient, eux aussi, faire preuve des plus belles qualités combatives ; mais leur eussent-ils rendu justice, nos ennemis étaient, je le répète, autorisés à ne considérer comme ennemis pour l'heure redoutables que les Français et les Britanniques.

Ils ne les redoutaient pas extrêmement. En tout cas, ils pensaient les vaincre et même les écraser à coup sûr. L'Allemagne, un instant troublée, après le suprême échec de l'entreprise de Verdun, avait, depuis la chute de la Russie, retrouvé toute son altière férocité. Celle-ci s'était, de monstrueuse façon, trahie à Brest-Litovsk. Le maréchal von Hindenburg, imposé à l'empereur par une popularité inouïe, était, depuis le 3 septembre 1916, chef d'état-major général, et, sous le couvert de cette popularité, tous

les jours grossissante, l'état-major était devenu le vrai maître de l'État. En ce gros et grand homme à la tête puissante et quelque peu brutale, au « front en mur », à la carrure massive et robuste, d'ailleurs solide et beau soldat, l'Allemagne se reconnaissait, l'Allemagne bismarckienne, amoureuse de la force. Le gouvernement avait, en fait, abdiqué entre les mains de l'état-major. Celui-ci promettait la victoire et, pour gage de cette promesse, étalait les « incomparables campagnes » des années passées : la Belgique « punie », la France foulée, la Serbie écrasée, la Roumanie « châtiée », la Russie écroulée ; l'Angleterre serait maintenant chassée des mers par les sous-marins ; la France, qui n'avait pu briser le cercle de fer où Hindenburg avait enfermé ses armées, allait connaître le pire destin ; l'Anglais rejeté à la mer, le Français isolé demanderait grâce. Le pangermanisme se déchaînerait derechef, plus impudent, plus brutal que jamais, prétentieux jusqu'à l'extravagance. L'âme du moindre savetier saxon, du plus petit paysan poméranien, s'en trouvait momentanément exaltée jusqu'au lyrisme. Une vague d'orgueil soulevait, recouvrait, submergeait tout.

Telle disposition jetait l'armée germanique à la fournaise dans une mentalité de vainqueur. Et la nation presque tout entière partageait cet état d'âme. Mais cette exaltation cachait à la nation elle-même, à l'armée elle-même, ce qui était au fond de l'âme de l'Allemagne : une sorte de « désespoir » dans l'assurance de vaincre. Ce qu'on espérait de la victoire, dans une sorte d'angoisse, ce n'était plus, au premier chef, la gloire ; ce n'était plus, au premier rang, le profit : c'était la paix, la paix ardemment, passionnément désirée. Plus qu'en aucun pays, on avait, en Allemagne, faim et soif de cette paix ; on l'avait promise solennellement chaque année, pour Pâques, pour la Toussaint, pour Noël ; on l'avait crue, à chaque échéance, d'autant plus sûre que Wolff accumulait les nouvelles triomphales, voilant les revers, grossissant les

succès, enflant les victoires. Cette fois, c'était chose certaine : il fallait que chacun « serrât les dents », suivant l'expression que j'ai retrouvée en tant de lettres allemandes de ce début de 1918. Ç'allait être, en mars, *la vraie bataille*, et les « Français et Anglais allaient recevoir *une telle raclée* que leur grande gueule ne s'ouvrirait plus (1) ». On se rassurait en s'exagérant les chances ; elles étaient telles qu'il ne faudrait pas un mois pour que tout croulât devant le *Feldgrau :* « Les cloches de Pâques sonneront la paix », disait le kronprinz de Prusse à ses soldats. Mais un doute subsistait malgré tout : on allait à la victoire comme à un abîme ; il fallait en finir. « Quand, — écrit-on de Berlin le 2 février 1918, — quand commencera-t-elle, *l'offensive désespérée?* » C'est l'esprit de maintes lettres.

Qui n'aperçoit dans ce mot révélateur le danger caché? Le moral, si surexcité qu'il soit, survivra-t-il au premier échec, même s'il n'est simplement que l'arrêt de cette offensive « désespérée »? Nous verrons la déception qui soudain mettra, dès avril, l'âme de l'Allemagne en détresse, sans que la victoire du 27 mai parvienne à la relever. Que sera-ce à l'heure où commenceront les grandes défaites, Tandis que, en mars, en mai, après les deux terribles coups portés sur la Somme et sur l'Aisne, la nation française, d'ailleurs guidée dans les voies droites par ses chefs, un Raymond Poincaré, un Georges Clemenceau, tiendra ferme dans le plus effroyable péril, on verra, moins de trois mois après, la nation allemande, et l'armée même, fléchir, puis défaillir devant la seule menace d'un désastre, devant la seule perspective d'une invasion. Lorsque, le 21 mars, se déclenche l'offensive allemande, la force morale des deux partis en présence, en dépit de l'exaltation des guerriers allemands, n'est point égale, mais, tout au contraire des forces matérielles, c'est dans notre camp que réside la supériorité

(1) Sattrum, 12 décembre 1917.

4. — *La stratégie et la tactique de Ludendorff.*

Une telle situation ne se pouvait dénoncer dès les premiers jours. En ce début de bataille, la supériorité matérielle était trop considérable pour ne point prévaloir. Elle se fortifiait pour l'heure de la tactique adoptée par les chefs allemands, la tactique de la surprise brutale, et d'une faute immense commise par notre coalition, l'absence de commandement unique.

L'armée allemande avait un chef nominal, le maréchal de Hindenburg dont j'ai essayé d'esquisser, plus haut, la forte physionomie ; mais sous ce chef plus prestigieux que génial, elle était en réalité dans la main de fer du quartier-maître général Erich de Ludendorff.

Quelques années avant la guerre, le jeune colonel jouait déjà dans l'état-major un rôle important. Élevé à l'école de Bernhardi, cet officier de fer était un pangermaniste surexcité. Le *Deutschland über alles* le possédait et le soulevait. Officier distingué, il débordait dès lors de son rôle et, poussant aux grandes audaces, conseillait la politique de guerre ; lorsque, le 10 mars 1913, un rapport anonyme était parvenu au haut commandement où étaient suggérés — au nom du droit de l'Allemagne à tout oser — les plus magnifiques attentats, violation de la Belgique, soulèvement de l'Islam, préparation de la révolution russe, chacun avait su qu'il était l'œuvre du brillant chef de section à l'état-major général. Ce rapport dénote une grande envergure dans l'esprit d'entreprise, une absence rare de scrupules, une sorte d'illuminisme appuyé sur la brutalité, et, par ailleurs, une psychologie des peuples assez rudimentaire. De ce jour, notre service des renseignements avait signalé le jeune colonel comme personnage à surveiller. On dit que ses qualités militaires et

son fanatisme pangermanique avaient amené ses chefs à fermer les yeux sur des frasques de joueur, conséquences d'un tempérament effréné. Au physique, la physionomie-type d'un beau soldat prussien, la figure longue, aux méplats accusés, l'œil clair, dur, insolent, le front intelligent et osseux, et sous la moustache courte, la bouche en coup de sabre du vieux Moltke, toute contractée par un immense orgueil. Au moral, en effet, un orgueil incommensurable, cet orgueil qui peut être merveilleux atout ou fatal écueil, suivant le cas, et sera l'un et l'autre pour cet homme-là.

Chef d'état-major, en Russie, d'Hindenburg, — qu'il semble avoir *inventé*, — il paraît avoir été le vrai inspirateur de toutes les manœuvres dont la patrie reconnaissante faisait mérite au vieux chef. Il a suivi celui-ci, en 1916, à l'état-major général dont il est devenu le vrai chef, celui de l'armée, celui de la nation, car il y a du dictateur chez ce soldat. Dès le début de 1918, l'Allemagne reconnaissante appelle Hindenburg et Ludendorff *les Dioscures* — les jumeaux. — En réalité, Ludendorff a la barre en main.

Il est assez difficile encore de juger du rôle qu'il a joué. Il semble bien, cependant, que, des plans stratégiques aux méthodes tactiques, tout soit issu de ce cerveau, d'autant que stratégie et tactique vont se révéler parentes, et l'une et l'autre si conformes au caractère du quartier-maître général, que l'on est autorisé dès aujourd'hui à lui en attribuer la paternité. Elles s'inspirent l'une et l'autre de la *manœuvre du coup de poing*.

Celle-ci est assez simple : le maximum de forces et d'effets sur un point donné, puis, la déchirure très largement produite, le rabattement à droite ou à gauche, et même, si les circonstances s'y prêtent, le rabattement à droite *et* à gauche. Ludendorff ne paraît pas avoir su ou pu changer d'esprit stratégique ni de méthode tactique, même lorsque, après mai 1918, il sut stratégie et tactique

pénétrées par son adversaire et par conséquent exposées à la parade. C'est le genre prussien ; les stratèges d'outre-Rhin qui, nous l'avons trop souvent appris à nos dépens, peuvent être de redoutables adversaires, ont presque toujours présenté le même défaut : ils manquent de souplesse ou tout au moins de rapidité dans les conceptions nouvelles qu'à tout instant impose la guerre. Le Prussien d'Iéna fut en grande partie battu parce que, nourri de la méthode frédéricienne, il n'avait point su s'adapter, même après son échec de 1792, à la méthode de combat qu'avaient inaugurée les soldats de la Révolution et que Bonaparte avait portée à la perfection. Et je ne sais ce qu'un Moltke lui-même eût donné, en 1870, en face d'un Foch. La manœuvre apparaît tout d'abord à un cerveau prussien tenir dans le coup brutal ; s'il frappe un point faible, si, ayant porté son coup, il trouve une armée facile à démonter et un adversaire incapable de parer le second coup en manœuvrant, — c'est l'histoire de 1870, — la méthode se justifie et porte tous ses fruits ; mais si l'adversaire sait se dérober au second coup, s'effacer soudain pour que celui-ci tombe dans le vide, rebondir à la riposte, se jeter sur le flanc du lutteur déjà fatigué, l'environner de manœuvres, l'étourdir de combinaisons et l'assaillir de toute part, le géant prussien, incapable de modifier en quelques jours sa lourde méthode, chancelle et hésite ; s'il recule, fût-ce d'une semelle, il est perdu, car il ne sait pas, lui, le jeu de l'escrime, mais seulement celui du coup de poing ; et que vaut un poing en face d'une épée qui cherche partout le défaut?

Ce serait méconnaître cependant un Ludendorff que de voir en lui simplement un brutal éminent. Son éminence réside en l'audace qui, chez lui, double la brutalité. On lui reproche aujourd'hui, — on se rappelle la lettre de Scheidemann, — d'avoir été « un aventureux ». Il est réputé « aventureux » parce que « l'aventure » a mal tourné, mais il est certain qu'il était un oseur. S'il s'engageait,

fort, nous l'avons vu, d'une supériorité d'effectifs et de moyens qui justifiait son audace, celle-ci n'en restait pas moins fort grande ; cette supériorité, en effet, n'était que momentanée ; si la bataille se prolongeant au delà d'un, de deux, de trois mois, la résistance des Alliés avait pour conséquences des pertes analogues à celles que l'armée allemande avait connues devant Verdun, l'Allemagne verrait fondre ses réserves ; et si l'adversaire, d'autre part, avait su, en ces trois mois, ménager ses réserves à lui, les avait pu grossir d'un appoint qui, en l'espèce, pouvait — l'Amérique accélérant ses envois d'hommes — être sinon exactement calculé, du moins parfaitement prévu, si, pressant encore ses fabrications d'armes et de munitions, cet adversaire acquérait, en cours de bataille, l'égalité, puis la supériorité des moyens, les victoires à la Pyrrhus du début achemineraient le vainqueur à une effroyable déconfiture.

Or, si Ludendorff pouvait sous-estimer l'aide américaine, s'il était autorisé à croire Français et Anglais, plus qu'ils ne l'étaient, sur les boulets, il devait être mieux renseigné sur sa propre armée ; il savait que, jetant la totalité de ses 205 divisions contre nos 177, il jouait là le va-tout de l'Allemagne qui, ne pouvant compter sur ses alliés pour la renforcer notablement, allait engager, dès 1918, sa plus jeune classe, après laquelle il faudrait appeler qui? des enfants de dix-huit et dix-sept ans. Mais Ludendorff était joueur, — on sait qu'il l'est en effet et qu'il lui en a coûté jadis, — et, joueur, comptait sur la fortune. Il comptait aussi sur l'effet foudroyant de sa tactique, ce qui excuse une stratégie audacieuse.

*
* *

Le plan était d'attaquer au point le plus faible de l'ennemi avec le maximum de force. Ce maximum de force, un Ludendorff ne le demande pas seulement à de

gros effectifs et à un matériel magnifique ; il le demande surtout à la surprise. Et il faut bien s'arrêter à cette tactique puisque, seule, elle explique les événements qui marquent la première phase de la bataille et fait très bien comprendre de quelle façon, pénétrée par nos chefs et la parade trouvée, elle échouera finalement. Pour la faire connaître, le mieux est de s'en rapporter à celui-là même qui, la parade ayant été, après trois mois, trouvée par nos états-majors, expose tout d'abord à ses lieutenants le procédé à déconcerter.

« La méthode d'attaque allemande, écrira le 16 juin le général Foch, est caractérisée par la surprise, la violence, la rapidité de l'exécution, la manœuvre, la profondeur de la pénétration cherchée.

« I. — La *surprise* est obtenue par la *brièveté de la préparation d'artillerie* (trois à quatre heures) et par la *mise en place, au dernier moment,* des unités *d'attaque,* les marches d'approche de ces unités étant effectuées de nuit et par voie de terre.

« Jusqu'à la nuit qui précède l'attaque, rien n'est donc changé à l'apparence habituelle du front ; le calme y règne ; les unités en ligne sont les mêmes.

« L'attaque a toujours lieu au point du jour, l'infanterie étant précédée d'un barrage comprenant une forte proportion d'obus fumigènes ; par l'effet d'un nuage ainsi produit, nos fantassins et même nos artilleurs n'aperçoivent l'ennemi que quand il est à quelques mètres d'eux.

« II. — La *violence* est réalisée par *l'intensité du bombardement,* tous les calibres et toutes les espèces d'obus étant employés simultanément sur une profondeur de 4 à 5 kilomètres, et par *l'attaque en masse de l'infanterie* qui, pendant la préparation d'artillerie, se rassemble à 2 ou 300 mètres des premières lignes à enlever.

« Dès qu'elle a enlevé la première position, elle s'échelonne en profondeur, se détend, les unités de tête se

portent au plus vite sur les objectifs successifs qui leur ont été désignés, n'ayant à se préoccuper ni de la protection de leurs flancs, ni du nettoyage de leurs arrières qui sont assurés par d'autres unités.

« La désignation d'objectifs successifs n'implique aucun temps d'arrêt sur ces objectifs qui jalonnent simplement la direction à suivre.

« III. — Pendant son mouvement en avant, l'infanterie est protégée d'abord par le barrage roulant d'artillerie, puis par l'artillerie et les *minenwerfer* d'accompagnement. Elle fait d'ailleurs un large usage de ses propres feux et surtout de ses mitrailleuses légères.

« Si une unité d'infanterie se heurte à une résistance qu'elle ne peut vaincre par ses propres moyens, elle s'arrête et est immédiatement dépassée par les unités qui l'encadrent, celles-ci étant chargées de faire tomber, en le débordant, le point d'appui qui reste.

« IV. — Les Allemands affectent généralement leurs meilleures unités à la partie centrale du front d'attaque, de manière à se donner toutes les chances de produire, dans cette partie centrale, une progression rapide et profonde.

« La *manœuvre* consiste ensuite à élargir rapidement la brèche ainsi faite, puis à attaquer sur les flancs de cette brèche.

« L'attaque de front est d'ailleurs poursuivie en même temps que se développent les attaques de flanc.

« V. — La *profondeur de pénétration* est obtenue par la marche rapide et résolue des troupes sur des objectifs déterminés à l'avance et situés à grande distance. Elle a pour effet de désorganiser promptement une défense qui n'est pas entièrement constituée, en lui enlevant, dans ces objectifs, les points essentiels de son organisation... »

Nous avons là un admirable résumé — sans aucune lacune — de la tactique qui, le 21 mars, va se révéler,

se confirmera en Flandre en avril, sur le Chemin-des-Dames en mai, pour échouer en partie sur les collines de l'Oise en juin et presque totalement en juillet, la parade ayant alors été trouvée, sur le front de Champagne.

Qu'elle dût, au début de l'offensive ennemie, nous trouver démunis, rien de plus compréhensible.

Depuis trois ans, la guerre de siège avait paru abolir le facteur surprise et rendre par ailleurs en partie inefficace le facteur manœuvre : les travaux préalables qu'exige la préparation d'une attaque à grand renfort de matériel sur un front bastionné où elle se devait déclencher, signalaient à l'adversaire la région où il devait porter ses réserves et, si ces travaux n'avaient suffi à le fixer à ce sujet, la « préparation d'artillerie », longue parfois de trois, six et même huit jours, était propre à lui indiquer très précisément le point menacé. Par ailleurs, la facilité que l'aviation avait donnée aux états-majors de surveiller les allées et venues des troupes adverses paraissait avoir achevé d'abolir la possibilité du secret.

Les Allemands avaient pu, au cours de ce colossal *Kriegspiel* qu'avait été la manœuvre de Riga, expérimenter la méthode sur laquelle ils comptaient maintenant. Cette opération avait été « la répétition générale », faite, sans grands risques, devant l'armée russe en mauvais arroi, de la manœuvre qu'on allait tenter, et la preuve en est que le chef choisi pour l'exécuter tout d'abord sur le front d'Occident était celui-là même qui l'avait conduite en Russie, ce von Hutier, spécialiste du coup de poing rapide et du défoncement par surprise. Le secret assuré par les marches de nuit ou sous couvert des bois, par l'interdiction de toute correspondance postale et par l'ignorance où les officiers même étaient laissés jusqu'au bout du point à attaquer, la préparation d'artillerie serait effroyable, mais courte et des-

tinée, — par l'emploi des obus toxiques, lacrymogènes et stupéfiants, — à paralyser les défenseurs plus qu'à écraser le terrain, car on comptait avancer vite et pour ce, il fallait renoncer à se créer à soi-même, en défonçant le sol, les difficultés que venaient de connaître, lors de leur avance en Flandre, nos alliés britanniques. Ainsi tomberait la première ligne et nous savons, par la note de l'homme le mieux informé qui fût, ce qui suivrait. L'essentiel était que, par l'incessant afflux des forces fraîches, la brutalité restât constamment égale à elle-même. Ainsi l'*Einbruch* (enfoncement) serait transformé en *Durchbruch* (rupture). Et c'est alors que la stratégie, — après la tactique, — se révélerait.

*
* *

Cette stratégie relève, je l'ai dit, de la même mentalité que la tactique que nous venons de définir. Elle n'a aucun rapport avec la *manœuvre* telle que des cerveaux ingénieux la peuvent concevoir et telle que le colonel Foch l'avait si nettement définie (1). Point de mouvements savants, d'attaques de flanc, de feintes et de diversions en cours de bataille, d'opérations convergentes ou parallèles simultanées. Non : une série de formidables coups et de rabattements. Si le coup n'a pas donné tout son effet, un second coup, toujours isolé, sur un autre point du front, un troisième si le second n'a pas rendu, un quatrième ailleurs, un cinquième ailleurs encore. C'est évidemment la stratégie de Ludendorff ; il ne la modifiera pas et si, l'offensive passant à l'adversaire, il voit celui-ci *manœuvrer* cette fois ses armées, l'attaquer sur ses flancs, l'assaillir en trois, quatre et cinq points du front à la fois, le bousculer sans arrêt et le menacer d'encerclement, il perdra pied, incapable de

1) Lieutenant-colonel Foch, *Des principes de la guerre*, p. 279-281.

faire front à une manœuvre qui lui est si étrangère et, de découragement, sera le premier à solliciter, à imposer la demande d'armistice.

Qu'en frappant à la soudure des armées française et britannique, — le front de la Somme à l'Oise, — il ait, en mars, entendu avant toutes choses dissocier les deux armées alliées, les séparer, rejeter les Anglais à droite, les Français, s'ils intervenaient, à gauche, cela n'est pas douteux. Il est non moins douteux que, primitivement, si la manœuvre réussissait, on dût l'exploiter *en direction de la mer*. Si, la première ligne enfoncée, la ligne Noyon-Guiscard-Ham-Péronne tombait à son tour, puis la ligne Lassigny-Roye-Chaulnes, puis la ligne Montdidier-Rozières-Braye-Albert, Amiens était menacé et, avec la ville, l'un des nœuds de communication capitaux, disons le mot, le nœud capital par où la France se liait à l'Angleterre. Une seconde opération conduirait à Abbeville. Si, par hasard, on était arrêté entre Montdidier et Amiens, on menacerait par un second coup une autre partie du Pas-de-Calais, Calais, Boulogne, et ce sera le coup sur le front de la Lys. Si les armées françaises ont pu intervenir, garder leur liaison avec les Britanniques, il faudra, momentanément, renoncer à la mer, aller occuper les Français ou les épuiser sur un autre point, — et ce sera l'attaque du Chemin-des-Dames. C'est là que déviera la manœuvre allemande : pour avoir réussi au delà de toute espérance, la formidable attaque dépassera son caractère de grosse diversion. Le *nach Paris*, qui, en août 1914, a scandé et soutenu la marche des armées impériales, reviendra à trop de lèvres. Le kronprinz de Prusse fera prévaloir contre la vraie manœuvre, — celle de Ludendorff, — le rêve dynastique, le rêve de gloire : la prise de Paris, après celle de Châlons, de Reims, de Compiègne et s'enfoncera dans le destin. Alors s'étant enferré lui-même, s'étant engagé dans la poche profonde, l'ayant encore approfondie, — je reviendrai sur chacun

de ces événements, — il y sera soudain saisi par la main de Foch et, le 18 juillet, la fortune changera de cours — et ce sera le renversement de la bataille.

5. — *La marche de la bataille.*

Mais, au début de mars, Ludendorff semble le maître du destin. Il sait où il attaquera ; il sait qu'il enfoncera parce que lui, l'unique chef, derrière le large masque d'Hindenburg, va se trouver en face de deux armées et de deux chefs. Voilà peut-être où est sa plus grande force, sa plus grande chance, tant il est vrai que, dans la guerre, la victoire est le plus souvent faite de la faute d'un adversaire. Et voilà, partant, où Ludendorff est justifié de s'être cru à coup sûr vainqueur.

« La situation très spéciale des armées alliées en France, a-t-on déjà écrit (1), favorisait les desseins de l'état-major allemand. On sait que, sans parler du secteur relativement fort restreint confié aux vaillantes troupes belges, ce front était tenu par deux armées distinctes ; deux grands quartiers généraux, certes liés par une entente cordiale dans l'Entente cordiale, mais absolument indépendants l'un de l'autre, régissaient conséquemment les opérations du front occidental. De la mer du Nord à Barisis-au-Bois (au pied du massif de Saint-Gobain), l'armée britannique occupait maintenant une partie importante du front de France, tandis que de cette petite localité à l'Alsace, les Français continuaient à en tenir la plus grande part, mais le partage de la ligne s'était réglé de telle façon que celle-ci en deve-

(1) Voir : X..., la Bataille de France, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1918. J'userai assez largement de cette étude très détaillée de la bataille de mars, que j'ai des raisons personnelles de croire bien informée.

nait quelque peu vulnérable ; outre que l'unité de commandement, réclamée par de bons esprits, à qui l'événement allait, de si éclatante façon, donner raison, n'avait pu être finalement établie, l'entente avait abouti moins à un concordat nouveau qu'au maintien d'un *statu quo* un peu brutal : chaque armée s'en tiendrait si rigoureusement à la zone qu'elle couvrait que les divisions, mises en réserve en vue d'une attaque possible par l'une et l'autre des deux nations, ne pouvaient stationner, les françaises dans la zone arrière anglaise, les anglaises dans la zone arrière française.

« Aucun chef suprême n'ayant, par ailleurs, qualité pour donner d'ordres aux deux états-majors, ceux-ci avaient la libre disposition de leurs réserves et, encore que l'un et l'autre fussent résolus, le cas échéant, à se secourir, l'ennemi pouvait espérer qu'une telle situation, en cas d'une attaque brutale suivie d'un prompt succès sur l'un et l'autre points du front, compliquerait encore les mesures susceptibles d'y parer. Enfin, si unies que fussent les deux armées, elles n'en étaient pas moins *juxtaposées* et il n'est point besoin de s'appeler Hindenburg pour savoir que le point de soudure est plus qu'aucun autre point vulnérable, où s'accolent deux grandes armées indépendantes l'une de l'autre, obéissant à des chefs différents, ne parlant pas la même langue, ne possédant point le même esprit et, en dépit de la relative unification des règles de combat, ne pratiquant pas les mêmes méthodes. »

Ni unité de commandement, ni conséquemment amalgame des forces : partant, gêne dans l'emploi des réserves de l'Entente aux endroits utiles, en face d'un commandement unique allemand. Voilà peut-être ce qu'il y avait de plus grave dans la situation. Qu'on me permette de dire que nous étions nombreux en France à prévoir la nocivité de cet ordre dispersé et à en demander la fin. Mais les tentatives faites à la fin de 1917 pour y porter

remède avaient échoué et Ludendorff était, en conséquence, parfaitement autorisé à croire qu'à toutes les infériorités qu'il nous connaissait, celle-là s'ajoutait, — la pire peut-être. Son tort fut de ne pas admettre qu'on y pourrait si promptement remédier et que l'homme surgirait au moment où la nécessité imposerait impérieusement la fonction.

*
* *

Nous verrons l'homme surgir et d'une main si prompte s'emparer de la barre. Alors nous dirons ce qu'était Foch, ses principes, la façon dont il les devait appliquer dans l'énorme bataille. J'ai hâte, après ce préambule nécessaire, de passer aux faits.

Ils se groupent en cinq grands chapitres.

La première phase de la bataille est constituée par les offensives allemandes jusqu'au 15 juillet : offensive de la Somme du 21 mars, offensive des Flandres du 8 avril, offensive de l'Aisne du 27 mai, offensive de l'Oise du 9 juin.

La seconde bataille de la Marne — 15 juillet-6 août — constitue une seconde phase, celle où, ayant en partie repoussé la cinquième attaque exécutée par les Allemands à l'est et à l'ouest de Reims, nous passons à l'offensive de flanc, le 18 juillet, et parvenons à rejeter l'ennemi de la Marne sur la Vesle.

Alors commence la troisième phase — le 8 août — par l'offensive prise par les armées franco-britanniques dans la région de la Somme et de l'Oise, qui, s'élargissant de semaine en semaine jusqu'à englober six armées, aboutit, le 18 septembre, à ramener l'ennemi à son point de départ du 21 mars devant la ligne Hindenburg, cependant que, chassés de l'énorme poche creusée au printemps, les Allemands sont contraints de se replier notablement sur maints points du front et que l'armée américaine, les expulsant du saillant de Saint-Mihiel, va

rendre à nos armées toute liberté d'action de la Suippe à la Moselle. Ainsi se trouvera exécuté le plan que nous aurons vu Fóch exposer à ses lieutenants dès le 24 juillet.

Le 26 septembre commence, avec l'attaque par les Alliés de la fameuse ligne « Hindenburg », la quatrième phase, prévue depuis des semaines par Foch et déjà inscrite dans son inoubliable directive du 3 septembre. Tandis que la ligne Hindenburg est entamée et, vers le 5 octobre, sera rompue de toute part, l'ennemi, défoncé à son centre, a été attaqué sur ses deux ailes, à sa droite en Flandre par le groupe d'armées franco-anglo-belges aux ordres du roi Albert et, entre la Suippe et la Meuse, à sa gauche, par les armées françaises et américaines. On voit se dessiner nettement le plan d'enveloppement que Foch va préciser dans sa directive du 19 octobre.

A cette date, tout s'ébranle à la voix du chef : c'est l'attaque concentrique de toutes les armées, si menaçante dès ses débuts que déjà l'ennemi parle d'armistice. Foch talonne ses troupes le 27 octobre, car il entend bien que cet armistice ne soit qu'une capitulation. Alors le cercle des armées se resserre, les armées convergeant toutes vers la région d'Ardenne. Déjà se prépare l'attaque à l'est de la Moselle, destinée à élargir encore la magnifique opération d'encerclement, tandis que le groupe d'armées des Flandres, ayant atteint la frontière de Hollande, menace le flanc droit de l'ennemi. Celui-ci vient solliciter l'armistice qui se signe le 11 novembre à l'heure même où, de toutes parts, nos soldats, raflant matériel énorme et nombreux prisonniers et achevant de libérer le territoire de France, sentent passer le souffle de la Victoire à laquelle, dans les jours de revers extrêmes, ils n'ont cessé d'avoir foi.

Ainsi les armées alliées auront en moins de huit mois, au milieu d'une série d'épreuves inouïes et au prix d'un effort prodigieux, passé des revers les plus angoissants à la plus magnifique victoire. Ce ne sera ni effet du hasard

ni rencontre de circonstances. Rarement campagne aura été à ce point *conduite*. Et c'est bien ce qui rend si particulièrement passionnantes la marche et l'issue de la bataille qui, s'engageant dans le désordre, née de notre anarchie, le 21 mars, sera en voie de s'achever par la plus grandiose manœuvre qui se fût vue, le 11 novembre 1918.

CHAPITRE II

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE MARS

I. — *L'attaque du 21 mars.*

Le 21 mars, à 4 heures 40, sur les 90 kilomètres qui s'étendent de la Scarpe, au nord, à l'Oise, au sud, une canonnade d'une violence insolite éclatait sur le front allemand ; elle s'enfla d'heure en heure durant cinq heures ; à 9 heures 10, l'infanterie se jeta à l'assaut ; déjà traversant, à la faveur du brouillard, le *no man's land*, elle était parvenue à quelques mètres des lignes anglaises.

C'était le début de la grande bataille de France. Les armées Marwitz et Hutier, — IIe et XVIIIe armées allemandes, — se jetaient sur les armées Byng et Gough, 3e et 5e armées britanniques (1).

Le front d'attaque s'étendait exactement, pour l'armée Marwitz, de Fontaine-lès-Croisilles (nord de Croisilles) à Demicourt (ouest de Marcoing) ; celui de Hutier, — près de trois fois plus large, — de Demicourt à Fargniers (ouest de la Fère). Contre les quatre divisions de Byng, Marwitz en lançait dix ; mais l'énorme armée était celle de Hutier, vingt-sept divisions lancées contre les dix de l'armée Gough.

(1) La 5e armée britannique (général de division H. de la P. Gough) tenait le front du sud de Barisis au nord de Gouzeaucourt (67 kilomètres) avec les 3e, 18e et 19e corps. La 3e armée (général Sir J. H. G. Byng), le front du nord de Gouzeaucourt au sud de Gavrelle avec les 5e, 19e et 17e corps.

Derrière les positions anglaises, nous savons quels objectifs visaient les assaillants : on espérait en quelques jours déchirer par un maître coup le front britannique, et Hutier, opérant avec les forces considérables que je viens de dire, bousculerait la droite de Gough de telle façon que, la rejetant de Fargniers sur Chauny, puis au delà de la ligne de Noyon-Ham, il la séparerait violemment de la gauche française. Forçant ainsi, sur un front de 90 kilomètres, les lignes de Picardie, élargissant l'attaque au nord en direction d'Arras et Bapaume, au sud en direction de Chauny et Noyon, les Allemands espéraient atteindre la ligne Breteuil-Amiens-Doullens, après s'être rendus maîtres des vallées de l'Ancre, de la Somme et de l'Oise. Nous savons qu'au delà de cet objectif déjà lointain, ils comptaient, — ce serait sans doute l'affaire d'une seconde offensive, — atteindre la mer dans la région d'Abbeville ; un flanc défensif rapidement organisé sur les collines de la rive gauche de l'Oise, du sud de Chauny au sud de Lassigny, sur le massif de Boulogne-Orvillers et dans la région au sud de Montdidier, empêcherait les Français de troubler cette seconde opération. L'essentiel pour l'heure était de rejeter les Anglais vers le nord-ouest, dans le Santerre ; ainsi se creuserait entre les armées alliées un trou où, d'Amiens à Maignelay-Montdidier, l'énorme armée Hutier s'engouffrerait. Puis le rabattement à droite achèverait, Amiens étant enlevé et peut-être Arras, la déconfiture de l'armée britannique.

Nos alliés attendaient l'attaque, ayant créé trois positions successives à des distances notables l'une de l'autre, mais ils la redoutaient plus au nord qu'au sud ; le maréchal Haig écrit qu'il s'attendait à « recevoir la plus puissante attaque ennemie entre la Sensée et la route de Bapaume-Cambrai », par conséquent sur le front Byng. Le sud de la ligne, — droite de l'armée Gough, — semblait devoir être couvert par les marais de l'Oise ; on ne l'avait donc que très légèrement gardé. Or, le temps

ayant été dans les premières semaines de mars exceptionnellement sec, les terrains marécageux s'étaient rapidement solidifiés et c'était en cette région livrée par la traîtrise de la saison que six divisions allemandes étaient lâchées contre une seule division britannique. Disons d'ailleurs que 64 divisions allemandes allaient être, du premier jour de la bataille, jetées dans la bataille. « Ce nombre, ajoute sans plus le maréchal Haig, *dépassait considérablement le total des divisions britanniques en France.* » Les soldats de Gough allaient, sur leur droite, combattre un contre six.

De cette situation il résulta que nos alliés opposèrent une résistance inégale. L'armée Byng accueillit l'ennemi, au nord et au sud, avec une telle résolution, qu'à peine fut-elle ébranlée, encore que les soldats combattissent un contre trois. En fin de journée, c'est tout juste si les Allemands avaient pu, entre Fontaine-lès-Croisilles et Demicourt, conquérir les premières positions et une bien légère poche se trouvait creusée, de ce fait, au nord de la ligne attaquée.

Mais, au sud, l'armée Gough, après avoir vaillamment disputé les premières lignes, avait cédé sous la poussée. Le brouillard s'était fait complice de l'ennemi : jusqu'à 13 heures, il avait empêché de voir à cinquante mètres devant soi. « Les mitrailleuses et pièces avancées disposées pour balayer cette zone de leurs feux, écrit le maréchal Haig, furent presque entièrement réduites à l'impuissance. Aussi les détachements qui tenaient les positions d'avant-postes furent submergés ou entourés et bien souvent avant d'avoir pu se rendre compte de l'attaque ennemie. » Ces détachements assaillis à l'improviste se défendirent avec une bravoure si magnifique, que le chef n'hésite pas à déclarer que cette résistance, prolongée dans les conditions où elle se produisait, « peut être comptée parmi les actions les plus héroïques de l'histoire de l'armée britannique ».

Mais c'étaient des résistances isolées peu propres à arrêter, à plus forte raison à briser l'assaut. Dès midi, la prise de Ronssoy (sud-ouest de Catelet) entamait déjà la deuxième position. L'ennemi poussait dans cette déchirure qui, s'agrandissant, atteignait, sur 3 lieues de front, 6 à 8 kilomètres de profondeur. Le Vergnier et Épehy furent âprement disputés, mais finalement perdus. Aidée là encore par l'assèchement des marais, l'infanterie allemande avait, ce pendant, franchi l'Oise et le canal au nord de la Fère et au sud de Saint-Quentin et pénétré dans la zone entre Essigny et Benay, en direction de Ham et par conséquent de la Somme. De toute part, la position de bataille était entamée ; elle croulait bientôt et le flot en submergeait les débris.

Reculant de la ligne Épehy (ouest de Catelet)-Holnon-Liez-Fargniers, les soldats de Gough ne se pouvaient fixer. Dès le 21, Gough avait décidé de replier sa droite (le 3e corps) derrière le canal Crozat, ce qui impliquait le retrait de la droite du 18e corps sur la ligne du canal de la Somme. Les ponts furent, sur les deux lignes d'eau, trop hâtivement détruits pour qu'elles en restassent longtemps infranchissables.

Dès le 22, au matin, le brouillard étant derechef fort épais, la lutte reprit avec une violence accrue. L'ennemi franchit le canal Crozat et, après une lutte des plus âpres, enleva Tergnier. Le centre de Gough reculant encore dans la région de Templeux-le-Guérard, la droite et la gauche étaient également refoulées. A l'ouest de Saint-Quentin, une furieuse bataille se livrait. Une attaque violente de l'ennemi entre Villevêque et Boucly rejetait nos alliés sur Pœuilly. L'ennemi avait créé une brèche ; il l'agrandit en poussant à la rive sud de l'Omignon ; s'y engouffrant, — suivant la méthode Ludendorff, — les bataillons ennemis enlevaient, vers Vaux et Beauvois, la troisième position après laquelle il se faudrait battre en rase campagne. La ligne Ham-Péronne était

ainsi, après quarante-huit heures de combats, déjà directement menacée. Le pis était que les réserves de l'armée Gough étaient épuisées. Le général crut donc devoir retirer son armée sur la position formant tête de pont à l'est de la Somme. Le 18e corps se repliant sur la Somme au sud de Voyennes (nord de Ham), le 19e s'efforcerait de défendre la grande tête de pont de Péronne. Quelques heures après, on y devait déjà renoncer.

L'armée Byng continuant à faire bonne contenance dans la région de Croisilles, la 5e avait en réalité perdu pied. L'avance allemande était telle, le 22, que, Péronne et Ham tombant entre les mains de l'ennemi, Chauny, Noyon, Roye, Nesle, Chaulnes étaient déjà nettement menacés. La droite de Gough semblait dissociée ; la vaillance même avec laquelle elle avait vainement essayé de résister, avait eu pour conséquence une rupture de toutes les liaisons latérales : les divisions se cherchaient, les ordres de l'armée ne leur parvenaient plus. La ligne Chauny-Noyon-Lassigny risquait maintenant d'être rapidement perdue, et c'était le chemin de Paris ouvert, c'était, en tout cas, la liaison rompue entre la droite britannique et la gauche des armées françaises.

Il fallait, de toute nécessité, que celles-ci intervinssent.

2. — *L'intervention française.*

Dès le 21, le général en chef Pétain avait alerté ses réserves. Dans l'hypothèse de l'attaque, le grand quartier général français avait préparé plusieurs plans d'intervention. A toutes fins utiles, des divisions avaient été, au sud de Compiègne, mises en réserve, sous les ordres du général Pellé, commandant le 5e corps, tandis qu'un état-major d'armée, — celui de la 3e armée (Humbert), — et un état-major de groupe d'armées (Fayolle), placés hors du front, étaient prêts à prendre la direction d'une bataille

française sur l'Oise. Le général Debeney, commandant la 1re armée à Toul, avait été, d'autre part, prévenu qu'il aurait éventuellement à abandonner son secteur en d'autres mains, et des services rapides de transports étaient prêts à fonctionner, destinés à porter aux points utiles les divisions enlevées, suivant les hypothèses d'attaque envisagées, sur tel ou tel point du front de l'Est. C'est ainsi qu'en quelques heures, on allait voir apparaître sur la ligne de bataille les casques bleus de France et qu'en quelques jours, vingt divisions françaises viendraient, de Noyon à Amiens, relever ou remplacer nos alliés épuisés. La seule surprise fut qu'il fallût intervenir si vite et dans des conditions si défavorables.

Pétain s'était, dès les premières heures, entendu avec Douglas Haig sur l'opportunité d'une intervention précipitée, — fût-elle de fortune. Les trois divisions de Pellé étaient jetées vers la région de Noyon-Chauny, tandis que la 125e, gauche de la 6e armée française, était avisée qu'elle se devait tenir prête à renforcer le 5e corps britannique, droite de Gough, avant que celui-ci ne fût complètement hors de combat. Le général Humbert, sur la laconique dépêche : « Réalisez hypothèse A », allait porter son quartier général à Montdidier et prendre en main le commandement des forces françaises et Fayolle, à son tour, pourvu de la direction de toute cette bataille improvisée, prenant déjà toutes mesures pour que, autant que possible serait, elle s'ordonnât sous sa main.

Les ordres avaient été expédiés le 21, au soir. Pellé, arrivant à Noyon, le 22, y trouvait la situation si empirée qu'elle exigeait l'intervention, dans la journée même, des troupes françaises. La 125e division, qui était à pied d'œuvre, était poussée vers Chauny et, le 23, les trois divisions du 5e corps débarquant, quelque peu démunies de leur artillerie, se jetaient courageusement entre le canal Crozat, franchi par les Allemands, et les bois de Frières, de Genlis et de l'Hôpital. Les troupes, lancées à

la hâte dans une mêlée assez confuse, pouvaient retarder l'inondation, non l'endiguer. Le 23, au soir, elles se battaient du sud de Tergnier au nord de Guiscard, mais avec le seul dessein d'enrayer pour quelques heures les progrès de l'ennemi. Humbert, en prenant le commandement, donnait l'ordre de tenir à tout prix. On précipitait, ce pendant, d'autres divisions vers la ligne de bataille, — incertaine. Elles formeraient bientôt l'armée dont l'état-major était déjà au travail.

Le général Humbert, soldat énergique et opiniâtre, combattif et agressif, — c'est l'homme de Mondement, — paraissait envisager d'un œil parfaitement calme une situation cependant si compromise. La 5e armée britannique continuait à rompre et à se replier dans la direction nord-ouest où la poussait Hutier. La ceinture d'eau, qui couvrait encore, le 22, la région, était tout entière aux mains de l'ennemi : le canal Crozat, le canal de la Somme jusqu'à Ham. Si les renforts arrivent, si Humbert, qui, pour défendre l'Oise, a un excellent bras droit, Pellé, a maintenant, pour disputer la trouée de Montdidier, son bras gauche, le général Robillot, les troupes arrivent fort démunies. Mais partout, de Fayolle qui, — attendant Debeney et son armée, — prend, avec la sereine énergie qui lui est coutumière, le commandement du « groupe », aux plus modestes soldats, la consigne courait : tenir, tenir.

En fait, « tenir », pour l'heure, voulait dire : « Ne céder qu'à toute extrémité », car il était difficile de prendre un pied solide sur un terrain si ébranlé. Mais tandis que les troupes de Pellé défendraient le massif boisé de la Cave et de Beaugies qui couvre Noyon, une ligne de défense, s'organisant en arrière, sur les collines de l'Oise, interdirait à l'invasion ce massif de Thiescourt, — la « petite Suisse », — un des bastions de l'Ile-de-France, et ainsi endiguerait en direction de Paris le raz de marée allemand. Dès le 24, tout en s'acharnant à fermer à l'ennemi

l'accès de Noyon et de Lassigny, — qu'il savait cependant d'avance perdus, — le général Pellé paraissait sûr d'opposer une résistance sans défaillance au sud de ces cités.

A sa gauche, à la vérité, la situation était plus mauvaise. Le 5e corps britannique avait cédé au nord, sur la Somme, que l'ennemi avait franchie à Béthencourt, Pargny et Épénancourt ; le flot allemand allait déferler vers la ligne Roye-Chaulnes-Lassigny, en direction de Montdidier. Robillot est, par Humbert, jeté au-devant du flot, car un trou s'est produit là, vers Nesle, dans la ligne anglaise : un régiment français y est précipité et l'ennemi arrêté. Mais la bataille restait confuse, incertaine, tissu dont à tout instant la maille se rompait, mêlée où il fallait sans cesse aveugler une voie d'eau, fût-ce, faute d'infanterie, avec des groupements de fortune, groupes de cyclistes, éléments de cavalerie et jusqu'avec les escadrilles d'avions appelées ainsi à un rôle tout nouveau.

La « semaine sainte » commençait ; elle allait être la semaine du salut, mais après quel calvaire ! Pellé, après avoir retardé deux jours le flot allemand, était acculé à Noyon ; le 25, la ville fut abandonnée ; les bois de la Cave et de l'Hôpital, enfin, emportés par l'ennemi, la position n'était plus tenable. Mais passant avec ses divisions à travers la ville en flammes, le commandant du 5e corps installait sa défense sur les collines du sud, du Renaud au Plémont. La droite de l'armée Humbert était assise enfin et les plus furieuses attaques ne l'ébranleraient pas.

A gauche, la situation était moins assurée, — il s'en fallait. De la région de Roye à celle de Guiscard, rien ne permettait aux troupes françaises, si hâtivement débarquées, de s'accrocher pour tenir L'Allemand, ayant franchi la Somme, se trouvait maintenant dans une poche énorme où aucun obstacle naturel ne pouvait être utilisé contre lui jusqu'au très petit cours d'eau qu'est l'Avre inférieure et au médiocre massif de Boulogne-la-Grasse. Autour de Nesle, on ne se battait que pour enrayer la marche trop

rapide de l'ennemi. Par surcroît, la droite de la 5e armée britannique maintenant appuyait vers le Santerre. Il nous fallait boucher le vide qui, de ce fait, se produisait de Roye à Lassigny en avant de Montdidier. Or, les divisions françaises étirées sur un front énorme, étaient sans cesse exposées à se rompre sous les attaques de l'ennemi dont l'énergie, décuplée par le succès, ne semblait guère près de décroître. Heure terriblement angoissante que cette heure du 25 au soir ; si Montdidier était pris et la trouée agrandie, c'était sur l'Ile-de-France une menace redoutable. C'est ce soir-là qu'Humbert lançait à ses troupes l'appel qui est resté célèbre : « *Vous défendez le cœur de la France.* »

***

Les troupes s'épuisaient vite à cette lutte mal engagée. L'important était de mettre de l'ordre dans cette lutte entre Oise et Somme en attendant qu'on en mît, par une grande résolution, dans toute cette bataille de France commençante. Tandis qu'à Doullens, l'unité de commandement allait, nous le verrons, s'instituer ou tout au moins s'ébaucher, au grand quartier général français, Pétain organisait la défense sur le terrain que, du sud de Noyon à Moreuil, la relève de nos alliés par les troupes françaises livrait à son activité. Debeney arrivait à Maignelay : Fayolle allait, de ce fait, avoir ses deux armées. « La mission du G. A. R. (groupe des armées de réserve) est *d'assurer et de rétablir la situation* au sud du parallèle de Péronne sur la ligne Péronne-Noyon... La 1re armée (Debeney), ou prolongera la gauche de la 3e armée pour la relier à la droite britannique si celle-ci continue à tenir, ou renforcera et étayera la 3e armée, soit en occupant à l'avance les positions de repli, soit en contre-attaquant. » C'étaient les premiers ordres partis de Compiègne. Le 26, une instruction très ferme définit le rôle de Fayolle : « La première mission du groupe des armées de réserve est de

fermer aux Allemands la route de Paris et de couvrir Amiens. La direction d'Amiens sera couverte au nord de la Somme par les armées britanniques aux ordres du maréchal Haig qui tiendra à tout prix la ligne Bray-sur-Somme-Albert ; au sud de la Somme, par le groupe des armées de réserve sous vos ordres, en maintenant la liaison avec les forces du maréchal Haig à Bray et avec le G. A. N. (groupe d'armées du Nord, Franchet d'Espérey) sur l'Oise. » — Et tandis que les ordres se succédaient brefs et nets, Pétain faisait appel aux soldats : « Cramponnez-vous au terrain ! Tenez ferme ! Les camarades arrivent. »

Ils arrivaient d'Alsace, de Lorraine, de Champagne, grossissant l'armée Humbert, constituant l'armée Debeney. Et le 26, l'Allemand se heurtait à la droite d'Humbert et était arrêté. Si, à gauche, Roye devait être abandonné après des combats héroïques, on parvenait à tenir sur l'Avre.

Fayolle essayait d'organiser cette bataille improvisée ; mais la tâche était surhumaine ; les divisions n'arrivaient que les unes après les autres s'engouffrer en cette région mal connue d'elles, l'infanterie sans artillerie, parfois sans mitrailleuses ; les forces restaient inférieures ; il fallait que l'énergie du commandement suppléât sans cesse à l'infériorité des troupes. L'état-major de Fayolle se multipliait, essayait d'exécuter des ordres qui, un instant après être parvenus, se trouvaient, du fait de nouvelles circonstances, inexécutables. Le général commandant le groupe d'armées ne se décourageait pas, faisant passer sa sereine énergie dans l'âme de tous. Ces journées de mars resteront une des plus belles pages de cette carrière de grand soldat.

Mais, fatalement, cette ligne encore faible devait céder, car, Pellé repoussant, le 27, tous les assauts au sud de Noyon et de Lassigny, le flot, rencontrant là une digue, devait naturellement refluer plus à l'ouest. Il roulait vers Montdidier ; nos hommes, le 27, combattirent en ce jour un contre six. Ils défendirent les bois de Tillolov et de

Marquivillers avec un acharnement qui ne fut point perdu : l'ennemi allait arriver à Montdidier, mais hors de souffle et saigné aux quatre veines, et, derrière Montdidier, l'armée de Debeney se soudant enfin à l'armée Humbert, la brèche se fermerait.

Debeney en effet avait enfin son armée ; il était venu remplir l'espace que le repli du 18e corps britannique laissait entre la région de Montdidier et celle de Moreuil. Le ruisseau des Trois-Doms coulant, du sud au nord, de Montdidier à Hamel et l'Avre, se coudant vers le nord et courant vers Moreuil, constitueraient le cas échéant une ligne de défense ; mais Debeney entendait qu'on se battît en avant et y poussait ses divisions. Cet ancien professeur de l'École de Guerre, nous le verrons sous peu se révéler un des premiers manœuvriers de notre armée. Pour l'heure, cet homme, fortement charpenté, à la figure pensive et un peu tourmentée, est rempli d'une énergie empreinte d'âpreté. Il la communiquera à ses divisionnaires : « Tenir comme des teignes », criera l'un d'eux à ses colonels. Debeney contresignerait le mot, d'ailleurs inspiré de ses ordres.

La liaison a été tout d'abord, le 27, assurée avec les Anglais. Les circonstances imposant cet amalgame qu'on nous refusait depuis longtemps, le 18e corps britannique est même, un instant, mis sous les ordres de Debeney. Celui-ci prend ainsi le commandement de toutes les troupes couvrant Amiens jusqu'à la Somme. Mais, à sa droite, la prise de Montdidier a creusé un trou. Debeney le signale au commandement à qui elle ne peut échapper, mais qui, pour l'heure, n'a que des forces minimes à y jeter. Au nord, l'ennemi gagnait si rapidement, qu'un officier de l'état-major Debeney, envoyé en reconnaissance à Davenescourt, tomba dans un parti allemand. On se battait partout, ne reculant qu'après avoir infligé à l'adversaire des pertes qui le retardaient dans sa marche vers Amiens comme il avait été, trois jours

avant, entravé dans sa marche sur Noyon. Fayolle, dès qu'il l'avait pu, avait expédié des troupes dans la région du sud-ouest de Montdidier. La défense de cette partie du champ de bataille s'asseyait. Et il était temps, car une ruée allemande se préparait pour le 28, destinée à tout emporter.

Au nord, les troupes de la 5e armée britannique n'avaient cessé de se replier depuis le 23 au soir. « Les divisions et brigades, écrit le maréchal Haig, avaient, dans les fréquents replis, perdu contact entre elles et, sous la pression de l'ennemi, le mouvement de retraite continuait. » Le 24, dans la matinée, les Allemands avaient atteint Saillisel, Rancourt et Cléry et on avait dû, après avoir évacué Bertincourt, replier le 3e corps. Ce repli se faisait à la vérité sans aucune panique. « Les unités, écrit le grand chef anglais, se repliaient froidement quand elles se voyaient tournées et menacées d'être coupées, mais en bien des endroits, elles livraient des combats furieux et toutes les fois que l'ennemi tentait une attaque de front, le repoussaient avec pertes. » Une brèche s'étant produite près de Combles, on avait dû cependant abandonner la ligne Combles-Bapaume et se replier sur la ligne générale Bazentin-le Sars-Grevilliers-Ervillers. La Somme ayant été franchie par l'ennemi, celui-ci, le 24 encore, avait rompu la liaison entre deux divisions et élargi la brèche à Pargny. Le 25 mars, c'était l'Ancre qui était franchie par les Allemands. La droite du 4e corps, refoulée, ayant dû abandonner Grevillers et, d'autre part, les troupes ayant, entre Grevillers et Montauban, perdu toute liaison, s'étaient repliées sur la rivière, élargissant la brèche créée entre le 5e et le 4e corps. L'ennemi menaçant le flanc du 4e corps, gauche de Gough, Byng qui venait de prendre le commandement de toutes les troupes au nord de la Somme, dut faire encore replier celles-ci vers la ligne de l'Ancre. Mais déjà la rivière était franchie par les Allemands au nord de Miraumont ; le 4e corps se repliait

alors vers la ligne Bucquoy-Ablainzeville, tandis qu'à droite, le reste des divisions gagnait la ligne Bray-sur-Somme-Albert. Au sud de la Somme, une nouvelle brèche s'étant ouverte entre le 18e et le 19e corps, l'ennemi était entré à Nesle ; les Allemands ayant franchi le canal de Libermont, le 19e corps avait été refoulé en direction de Chaulnes. La situation étant devenue mauvaise au sud de Barleux, il fallait encore ramener les troupes sur la ligne générale Hattencourt-Estrées-Frise.

Elles étaient à ce point épuisées et les réserves nulles qu'on dut former un détachement de fortune, le détachement Carrey, dernière réserve, hasardeuse réserve, derrière les malheureux soldats de Gough repliés sur la ligne le Quesnoy-Rosières et Proyart, se reliant aux soldats de Byng à Bray-sur-Somme. Et, le 26, on avait dû encore abandonner, entre Ancre et Somme, presque tout le champ de bataille de 1916, puis Albert, précieux nœud de communications. Nos alliés alors s'arrêtaient. L'étude de cette retraite permettra sans doute, un jour, de mettre en lumière l'héroïsme déployé par ces soldats désencadrés, sans cesse isolés, sans cesse tournés, assaillis par des forces écrasantes et qui essayèrent de faire front, avec une valeur magnifique, à la fortune adverse.

Il n'en allait pas moins que c'était une poche de près de 50 kilomètres qui, de repli en repli, s'était, depuis le 21, creusée, où trente divisions allemandes déchaînées attaquaient furieusement, cherchant partout des trous, les agrandissant, élargissant leurs gains, profitant de tous les *défauts* et s'acharnant particulièrement sur les troupes britanniques ; celles-ci semblaient avoir à ce point perdu pied que le maréchal Haig lui-même, songeant à un autre repli, estimait qu'Amiens ne pouvait être sauvé qu'en « concentrant immédiatement à cheval sur la Somme... au moins 30 divisions françaises (*sic*) » ; quant à l'armée britannique, elle continuerait à se retirer, « couvrant les ports du Pas-de-Calais ». « Tout délai, dans la décision

relative au plan ci-dessus, ajoutait-il, peut rendre la situation critique. »

3. — *La conférence de Doullens.*

Elle était extrêmement critique. La bataille durait depuis sept jours ; plus que la force de la nouvelle tactique allemande, elle faisait éclater aux yeux de tous l'effroyable tort que causait aux armées alliées l'absence de commandement unique. C'était parce que l'armée britannique était, le 21 mars, simplement juxtaposée à l'armée française que, d'un maître coup, Hutier avait pu s'enfoncer vers Noyon. C'était parce que les ordres étaient alors partis du grand quartier de Montreuil, comme du grand quartier de Compiègne, que, en dépit de l'accord établi par le téléphone entre Haig et Pétain, la bataille avait trois jours si dangereusement flotté. Il avait fallu des trésors d'énergie et d'ingéniosité pour que, dix fois brisée, la liaison se rétablît, grâce aux mesures prises par Fayolle, entre la droite de Gough et la gauche française ; le 26, elle était encore mal assurée.

La bataille était devenue, du côté des Alliés, une bataill franco-anglaise et plus française, de jour en jour, qu'anglaise. Elle allait continuer. Amiens était menacé, dont Debeney couvrait les approches sud-est, Gough les approches nord-est. Or, Amiens perdu, c'était une terrible aventure. Et Amiens pris, la bataille pouvait continuer encore en direction d'Abbeville ; mais à voir les furieuses attaques contre les collines de l'Oise, à voir se précipiter vers la trouée de Montdidier les masses allemandes, d'aucuns en arrivaient à penser que, tentés par l'occasion, les Allemands pourraient bien céder à l'attraction magnétique de Paris. En revanche, il n'était pas impossible que s'il était arrêté sur le chemin d'Abbeville, sur le chemin de Paris, l'ennemi portât brusquement ses attaques sur

un autre point du front anglais, sur le front des Flandres, par exemple. Que son attaque visât l'armée française ou l'armée britannique, Paris ou la mer, c'était affaire de l'Entente entière, et suivant un cas ou l'autre, — ou un autre encore, — les réserves alliées devraient être rapidement portées sur le point menacé. Qui réglerait, qui coordonnerait, qui dirigerait ces opérations? Ce ne pouvait être plus longtemps deux états-majors, deux chefs. Ceux-ci, dans le moment présent, pouvaient si bien avoir des préoccupations différentes, qu'ils en concevaient précisément de divergentes, l'un pensant avant tout à couvrir le détroit et l'autre à protéger Paris. Qui, en cas de conflit plus aigu encore, les départagerait?

Le 26 mars, le général Pétain partait pour Doullens où il comptait se rencontrer avec le maréchal Haig. Le président Poincaré qui, dans cette redoutable crise, comme dans les précédentes, préconisait les résolutions d'État, y courut, accompagné de l'infatigable Georges Clemenceau, président du Conseil, du ministre Loucheur et du général Foch, tous résolus à faire prévaloir enfin la seule mesure qui pût, en cette minute d'extrême péril, sauver la situation. Ils y rencontrèrent, outre les deux généraux en chef, lord Milner, ministre de la Guerre de l'Empire. Il n'est pas encore permis de rapporter ici les termes où s'engagea et se poursuivit l'entretien. L'histoire dira quels services rendirent, à cette heure, la claire intelligence et la parole si pleine d'autorité du président de la République, la communicative ardeur de Georges Clemenceau, la fermeté d'esprit et la largeur de vues du général Foch, l'abnégation résolue et la froide raison du général Pétain, l'esprit de conciliation qui, de la part de lord Milner et du maréchal Haig, facilita toutes choses.

La nécessité, à la vérité, était encore plus éloquente que les hommes; elle imposait impérieusement l'institution d'un commandant en chef des troupes alliées; si des préjugés fatals continuaient à prévaloir quelque temps,

au moins fallait-il, à défaut d'un généralissime, un *coordinateur supérieur*. Un nom s'imposa. Nul n'avait oublié avec quel mélange d'énergie, d'ingéniosité, de clairvoyance et de cordialité le général Foch avait, dans la bataille des Flandres de 1914, su jouer entre les armées française, anglaise et belge ce rôle de coordinateur.

A 2 heures de l'après-midi, — heure solennelle dans l'histoire de cette guerre, — MM. Clemenceau et Milner, au nom de leurs gouvernements respectifs, et du cordial consentement de Pétain et de Haig, signaient l'ordre suivant : « Le général Foch est chargé par les gouvernements britannique et français, *de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest.* Il s'entendra à cet effet avec les généraux en chef qui sont invités à lui fournir tous les renseignements nécessaires. »

Ce n'était encore là qu'une mission bien limitée et mal précisée. Elle ne vaudrait que par l'activité que son titulaire déploierait à la remplir, par la façon dont, à défaut d'une autorité mal définie, il imposerait son action. Jamais il ne fut plus vrai de dire que l'homme ferait la fonction. Mais c'était parce qu'on connaissait l'homme qu'on pouvait, dès cette heure, attendre beaucoup de ce qui n'était encore qu'un compromis avec la nécessité.

Nous aurons à revenir sur la manière dont Foch, — l'affaire actuelle liquidée, — concevra la bataille dont elle n'est que le prélude tragique. Mais son rôle va prendre immédiatement un tel relief et, par la suite, sa personnalité occuper si constamment le premier plan des événements, — disons mieux, — à ce point devenir l'âme des événements, qu'il faut bien s'arrêter ici, même en plein drame, pour dire ce qu'était l'homme et, partant, quelle portée donnait à son entrée en scène cette puissante personnalité.

4. — *Foch.*

Ferdinand Foch n'était point de ceux que la guerre avait *révélés*. Bien avant qu'elle éclatât, il était, tout au moins dans les milieux militaires, revêtu d'un légitime prestige. En matière d'art militaire, l'ancien professeur d'histoire, de stratégie et de tactique appliquée, l'ancien commandant de l'École de Guerre, l'auteur des deux célèbres traités *De la conduite de la guerre, Des Principes de la guerre* était, par tous ses anciens chefs, camarades et élèves, désigné comme devant jouer dans la guerre future un rôle éminent. La politique l'avait retardé, mais n'avait pu longtemps prévaloir contre une autorité peu discutable. Lorsque, le 20 août 1913, il avait reçu le commandement du 20e corps à Nancy, chacun s'était senti rassuré à savoir à la place qu'il fallait l'homme qu'il fallait. Beaucoup déjà l'eussent, dès cette heure, placé plus haut. Les circonstances allaient l'y porter.

Ce n'était cependant pas un pontife que ce maître : disons mieux, il en était franchement l'opposé. Ce qui a toujours frappé ceux qui l'ont approché, c'est cette rondeur un peu ironique dont s'enveloppe une volonté de fer. Ce Pyrénéen n'a gardé du Midi, — car il n'est point parleur, — qu'une finesse mordante qui a résisté aux heures les plus assombrissantes ; il accueillera les grands revers de la guerre avec cette tranquillité d'esprit, avec ce même sourire narquois et ce plissement des paupières dont jadis il saluait ses propres disgrâces et où tient le vers du fabuliste : « Mais attendons la fin ! » Il ne *se frappe* point, pas plus qu'il ne *s'emballe*, — force est d'employer les mots familiers pour peindre un homme si peu solennel ; mais s'il ne *se frappe* ni ne *s'emballe*, ce n'est point philosophie, c'est foi dans des principes mûrement acquis. Il a des principes ; il en a fait un livre ; ils sont fermes,

clairs, assis ; assis sur quoi? Sur le bon sens et la culture.

C'est une intelligence acérée ; je ne crois point qu'il y ait chez lui excès d'imagination, mais un magnifique sens critique — dans l'acception la plus féconde du mot — ; car plus qu'homme du monde, il sait apercevoir dans les plans qu'on lui propose le meilleur, c'est-à-dire en apparence le plus simple ; c'est qu'à ses yeux, comme à ceux de son grand maître, Napoléon, la stratégie est « art simple et tout d'exécution » — « affaire de bon sens », dit Foch. L'important est que le bon sens soit garé de toute défaillance par le sang-froid. Or, s'il a le sang chaud en son privé, il possède sur le champ de bataille un parfait sang-froid. Au surplus, ce champ de bataille, il le considère comme le principal conseiller ; il écrit quelque part : « Le commandement... *illuminé par la vue du champ de bataille.* » Il n'est pas de champ de bataille, si étendu qu'il fût, qui ne l'ait ainsi « illuminé ». Mais il est « illuminé » sans être un instant aveuglé par cette forte lumière. Il garde à travers les grandes crises l'air d'un chimiste qui, connaissant ses formules, voit avec un intérêt particulier, mais sans aucun étonnement, ces formules se concrétiser en phénomènes au fond de sa cornue ou de son éprouvette. Il se pose nettement la question. Il a raconté comment Verdy du Vernois, sur le champ de bataille de Nachod, s'est écrié soudain : « Au diable l'histoire et les principes ! Après tout, *de quoi s'agit-il?* » Il a adopté la formule. « *De quoi s'agit-il?* » se dit-il à lui-même, et la vérité sort de ses voiles parce qu'il la déshabille de son œil gris si perçant.

Mais tout de même, il a commencé, comme Verdy du Vernois, par consulter l'histoire et les principes. Car c'est, à ses yeux, la source de la science. Peu d'officiers se sont donné une culture si forte et tout à la fois si étendue. A causer avec lui, on a l'impression d'un enragé liseur, mais d'un liseur qui fait sienne toute chose lue et a, depuis le collège, « fait marcher son cerveau ». Il n'y a pas d'homme en France qui, à l'heure présente, connaisse mieux « ses

auteurs », de Frédéric à Napoléon et de Clausewitz à de Bracke, mais s'il cite imperturbablement sa *correspondance de l'Empereur*, il étend beaucoup plus loin sa science et connaît *la politique* autant que *la mathématique*. Pourquoi? Parce que la culture est la condition essentielle de l'envergure et qu'en élargissant sa science, on élargit ses pensées. Un Foch voit clair et vite parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu. « La réalité du champ de bataille, a-t-il écrit, est qu'on n'y étudie pas : simplement on fait ce que l'on *peut* avec ce que l'on *sait*. Dès lors, pour y pouvoir un peu, *il faut savoir beaucoup et bien*. » Avant que le champ de bataille s'ouvrît, il savait « beaucoup et bien ».

D'ailleurs point de pédantisme militaire ; pour développer ses facultés, il y faut l'exercice ; sans doute doit-on « avoir fait ses *humanités militaires* », mais, ajoute-t-il, « étudié et résolu *des cas concrets* ». Toujours le : *De quoi s'agit-il?*

Par-dessus tout cela et pour « *l'animer* », — un mot qu'il aime employer parce qu'il est lui-même toute animation, — une volonté, une conscience, une foi.

« *Victoire égale... volonté.* » — « La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force *de volonté*. » — « Une bataille gagnée, c'est une bataille où l'on ne *veut* pas s'avouer vaincu. » La volonté, elle est dans la mâchoire qui alourdit, mais renforce d'énergie cette forte tête, dans la voûte du front, le sourcil contracté ; le reste de la physionomie est tout intelligence ; mais la volonté y a mis une marque qui, à certaines heures, couvre tout. Elle est capable de tout à ces heures où elle se bande et, par exemple, d'imposer à lui-même un travail surhumain, une activité inlassable, des efforts prodigieux. Il la fait passer jusque dans sa parole et, de l'interlocuteur d'abord récalcitrant, il obtient tout parce qu'il *veut*.

La conscience paraît aussi forte : elle fait le chef, j'entends la conscience exacte des responsabilités de sa

charge. « Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles, a écrit le colonel Foch, ...un général battu est un chef disqualifié. » Si le chef est conscient de cette vérité, il lui faut accepter, avec l'honneur, toute la charge. « Ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, *ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles...* » Ce qu'il professe, il le pratique : il est de ces « *natures supérieures avides de responsabilités* » dont il a parlé ailleurs. Le chef prend ses responsabilités ; il ne se croit point tenu pour cela de se murer dans ses plans. « Commander n'a jamais voulu dire être mystérieux, mais bien communiquer au moins aux exécutants en son ordre immédiat *la pensée qui anime la direction.* » Aussi bien entend-il ne se point enfermer dans un cénacle. L'action personnelle lui a toujours paru la condition essentielle du commandement. Il y est revenu dix fois. « *L'action personnelle* qui, pour se manifester, réclame le tempérament du chef (don de la nature), l'aptitude au commandement, la puissance d'entraînement que l'école ne fournit pas », il l'a plus qu'aucun chef mise en pratique. Depuis 1914, il a toujours donné et, pendant la bataille de sept mois qui se va dérouler, il donnera à ses subordonnés l'impression de sa *présence réelle* derrière eux. « Que dirait-on, a-t-il encore écrit, d'un *chef d'orchestre* qui, après avoir indiqué le morceau à jouer, se tiendrait au loin derrière son orchestre, abandonnant aux exécutants le soin de partir et de s'accorder quand et comment ils l'entendraient? » Il veut que ses exécutants aient les yeux fixés sur « le chef d'orchestre » ; il veut que leur regard soit confiant, bienveillant, cordial. Il fait tenir la discipline non dans une *soumission* aux vues, mais dans une cordiale *entente :* « Qu'on entre franchement dans la pensée, dans les vues du chef qui a ordonné et qu'on prenne tous les moyens humainement praticables pour lui donner satisfaction. » Cette conscience s'adresse aux consciences. La victoire ne peut être faite que de l'accord.

Enfin une foi. Il a parlé un jour des croyants : « Ceux-là sont heureux qui sont nés croyants, mais ils sont rares... » Il est de ces « rares » « heureux ». Il a la foi : il croit à une puissance supérieure, il croit aux forces morales, il croit à la guerre, il croit au génie, il croit à la France. En un mot, il croit. En 1870, il a essayé, à dix-neuf ans, de se battre, n'a pu qu'endosser l'uniforme sans aller au feu ; il est entré à l'École polytechnique avec l'idée fixe qu'il appartenait à sa génération de laver la honte ; pas un instant, cette foi n'a failli ; il attendra cinquante ans et il a la même foi à soixante-six ans qu'à vingt. Il a foi surtout dans le soldat français, il l'aime, il l'admire. « Nous avons un combattant, un soldat incontestablement supérieur à celui d'outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national. » Il compte sur lui avant tout — à une condition, c'est qu'on ait cultivé son moral : « *Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu.* » Sa bataille de 1918 sera tout entière un acte de foi dans la supériorité finale des forces morales, un acte de foi dans le soldat français, un acte de foi dans la fortune du pays. Peut-être sa foi a-t-elle été chercher plus haut encore son appui ; c'est le secret de cette âme de croyant.

Telle quelle, c'est une âme d'un métal peu ordinaire que celle-là. Et elle est maîtresse du corps. Si Turenne morigène sa « carcasse », Foch, sans aucun scrupule, la surmène. Je l'ai ailleurs montré faisant, dans la bataille des Flandres de 1914, l'apprentissage de ce rôle de *coordinateur* qui va s'étendre et se magnifier, se muer en commandement suprême. Tout Foch tient dans ce tableau et c'est pourquoi je n'ai pas de scrupule à en détacher quelques traits :

« Il avait peu d'effectifs, il y suppléa par des combinaisons. Car il est d'esprit ingénieux — et puis il a, à soixante-cinq ans, l'activité d'un jeune capitaine. Ce

diable d'homme eût bientôt le don *d'ubiquité*. On le trouvait partout, usant ses *pneus* et la route, mais ne paraissant guère s'user. Courant d'un quartier général à un autre, de « chez Castelnau » « chez d'Urbal », de « chez « Maud'huy » « chez French », regardant, interrogeant, comprenant, reprenant des plans, en faisant un avec les morceaux d'un autre, toujours prêt à boucher les voies d'eau, rendant spontanément, à l'heure critique, à l'allié en mauvais arroi, le service qu'il fallait, grandissant tous les jours en autorité, se faisant entendre des généraux, ses subordonnés, la veille encore ses supérieurs, du maréchal anglais, du souverain belge ; il ne conseillait pas seulement, il persuadait — et il persuadait parce que, devant sa démonstration un peu brusque, l'allié n'apercevait pas seulement une forte pensée, un cerveau ingénieux, mais une âme cordiale, désintéressée, tout entière vouée à la grande entreprise commune. » Reprenant ce portrait en 1917, j'ajoutais : « Ainsi est-il resté après trois ans de guerre. Il n'a rien de solennel ni de composé ; il reste vif, presque pétulant. Sa pensée continue à s'exprimer en termes imprévus, en paroles pittoresques ; elle continue surtout à se poser sur tout, à tout envelopper. Le geste reste sa grande ressource. Ce n'est pas un « type à la Tite-« Live » ; il ne discourt point suivant les règles. Tout parle en lui, le front, l'œil, les rides, les mains, mais la bouche ne laisse échapper que des mots par fusées, et cependant il persuade en démontrant. Lorsqu'on lui aura donné le bâton de maréchal, il s'en servira pour dessiner, à grands gestes, un plan sur l'horizon. »

Il n'a pas encore ce 26 mars 1918, son bâton de maréchal, mais il a dans les mains le sort du monde, car c'est ce qui se débat en ce tournoi final. La grandeur écrasante de ce rôle, pas un instant, ne saurait l'écraser. Il reste exactement l'homme que j'ai essayé de peindre en 1914 ; la bataille de France de 1918, c'est la bataille des Flandres, agrandie jusqu'à être décuplée : un ennemi — supérieur

en nombre — à maintenir jusqu'à ce qu'on le puisse assaillir et refouler, des alliés à mettre d'accord en leur donnant avant tout l'impression du but commun à atteindre, des ressources à *inventer*, des troupes à transporter brusquement d'un point à un autre, des trous à boucher en une heure, des trésors d'ingéniosité à dépenser au service des grands principes immuables. Seulement l'ennemi n'est plus une armée, mais treize ; le théâtre n'est plus la Flandre, mais la France ; les Alliés ne sont plus trois, mais cinq ; les armées à manœuvrer ne sont plus quatre, mais quatorze. Tout est changé, Foch seul reste le même.

Un principe domine sa stratégie : *point de batailles de lignes*, « forme inférieure si nous la comparons à la *bataille-manœuvre* qui fait appel à la haute action du généralissime, à l'aptitude manœuvrière, à l'emploi judicieux et combiné, à la valeur de toutes les forces, tendant à la concentration des efforts et des masses sur un point choisi, épargnant pour cela partout ailleurs ; qui reste jusqu'au bout une combinaison, — due à ce commandement, — de combats différents par leur intensité, mais orientés tous dans un même sens, pour produire une résultante finale : l'*action voulue, résolue et soudaine de masses agissant en surprise*. »

En ces lignes de 1897 tient toute sa bataille de 1918. La bataille-manœuvre — partant, *l'offensive*. La bataille défensive, il faut bien la subir parfois, il ne s'y faut point résigner. « C'est le duel dans lequel un des combattants ne fait que parer. L'idée ne viendrait à personne que, par ce jeu, il pût avoir raison de son ennemi. Au contraire, et malgré la plus grande habileté, il s'expose tôt ou tard à être atteint, à succomber sous un des coups de celui-ci, même le plus faible. » Conséquence : *subir parfois la bataille défensive, mais « toute bataille défensive devra... se terminer par une action offensive, une riposte, une contre-attaque victorieuse — ou il n'y a pas de résultats*. Quant à ceux qui croient « remporter la victoire

sans bataille » il les accueillait, dès 1897, d'un haussement d'épaules.

Il faut se battre pour être vainqueur. Il ne se faut point battre éperdument. « Infléchir les opérations *à la demande des circonstances* qui se révèlent à chaque pas pour faire progresser sa stratégie en résultats d'un pas lent et sûr, mais toujours dans la direction visée, vers l'objectif assigné à tous les efforts, à la suite de l'examen préalable de la situation générale, militaire et politique. » D'autre part, ne se laisser hypnotiser par aucune courte vue : « Ne pas morceler la défense du pays et celle de Paris, des côtes, du Cotentin, de la Provence, etc. ; car la sécurité de tous ces points résultera de la réunion des forces sur un point central d'où elles pourront agir offensivement contre l'armée d'invasion... » Et puis, attaquer. « *En stratégie comme en tactique, on attaque.* » « Mais, ajoute-t-il, l'attaque n'est pas simple ; elle *s'accompagne constamment d'une manœuvre* visant en stratégie la ligne de communication de l'adversaire, en tactique l'enveloppement d'une aile ennemie pour la détruire. » Et, dès 1897 encore, il a prévu qu'il faudrait faire un long crédit à la manœuvre, car la guerre moderne transforme « la bataille-manœuvre de l'époque napoléonienne en bataille-opération de plusieurs jours. » Mais, au fond, c'est le même génie qu'il faut y appliquer : Si vous êtes réduits à la défense, préparez, cependant, l'attaque ; vous êtes les plus faibles, raison de plus ; la manœuvre est l'arme du faible et vous ne pouvez manœuvrer qu'en prenant l'initiative, donc l'offensive. Pour être à tout instant prêt à ressaisir cette initiative, se faire des réserves ; pour ce, même attaqué, même menacé, même déconfit, « économiser les forces » pour la riposte, car c'est « grâce à l'économie des forces qu'il (le chef) peut quand il le veut déclencher l'*attaque décisive* ». A cette attaque il faut « appliquer la masse, donc la faire et la réserver ». Car « *la réserve, c'est la massue... soigneusement entretenue*

pour exécuter le seul acte de la bataille dont on attend un résultat, l'attaque décisive ; c'est la réserve ménagée avec la plus absolue parcimonie pour que l'outil soit aussi fort, le coup aussi violent que possible ».

La difficulté est que l'on ne peut « manœuvrer *a priori* contre un ennemi libre de ses mouvements ». Donc « *commencer par le saisir* ». Cette condition préalable réalisée, on a l'occasion de placer une manœuvre à coup sûr, à effet certain. « Donc, conclut-il ailleurs, vigueur, rapidité, violence, exclusion de tout temps d'arrêt prolongé et pour cela poussée rapide de troupes par derrière pour entraîner celles en avant. » Car « pour décider l'ennemi à battre en retraite, il faut l'achever en marchant sur lui ; pour conquérir la position, pour prendre sa place, *il faut y aller* ».

On a déjà sans doute vu des théoriciens exposer excellemment les principes de l'art qu'ils ont étudié ; on a vu aussi des praticiens exécuter, sans principes affichés, un chef-d'œuvre. Mais qu'à un maître de l'art il ait été donné de démontrer à la face du monde le bien fondé des principes énoncés, d'appliquer en un cas concret, — unique dans les fastes, — les formules enseignées dans la chaire de l'école et de remporter, par la simple mise en action de sa théorie, la plus grande victoire de l'histoire, voilà qui a de quoi passionner.

Et nous allons voir que ce cas singulier et magnifique est celui de Foch. Quand il prend, le 26 mars 1918, les rênes — jusque-là éparses — du commandement, c'est d'une main singulièrement préparée ; si elle ne tremble pas, c'est qu'une intelligence grave s'appuie sur des principes mûris et une volonté d'acier sur une foi absolue dans la victoire, — si chacun s'efforce de la mériter.

5. — *Les premiers ordres de Foch.*

Un tel homme et dans de telles circonstances n'attend pas une heure pour se poser le fameux : *De quoi s'agit-il?* se mettre en face de la situation, la juger, essayer de la maîtriser. Au fait, il la peut juger d'autant plus rapidement qu'à peine il a besoin de s'initier à quelques détails ; il la connaît, car ce n'est pas au fond de la retraite qu'on l'est allé chercher. Chef d'état-major général, vrai inspirateur des délibérations du Conseil interallié de Versailles, instruit mieux que personne du fort et du faible de chacun, il a entre les mains les éléments d'information générale ; la promptitude d'esprit dont, en tant de circonstances, il a donné la preuve, achève de l'habiliter, en quelques heures, à écouter, comprendre, juger, conseiller, ordonner, diriger. Les instructions de Pétain du 24, la note de Haig du 25, lui indiquent nettement la façon dont les deux grands chefs conçoivent la situation : Haig entend avant tout, mû par un légitime souci, couvrir les ports du Pas-de-Calais, seuil de l'Angleterre ; Pétain, tout en insistant sur la nécessité de maintenir la liaison avec l'armée britannique, est — non moins légitimement — soucieux de « maintenir solide l'armature de l'ensemble des armées françaises », de ne pas laisser couper ses armées engagées du reste de nos forces. Or, les deux idées s'excluent et il les faut concilier. Si les armées britanniques continuent à se replier au nord-ouest d'Amiens, Debeney se devra étirer démesurément à sa gauche, et si les Français couvrent seuls Amiens, ce sera en risquant de faire craquer leur ligne au sud de Montdidier. Foch cherche immédiatement la solution simple : pour le moment, tenir où chacun se trouve ; les troupes françaises et britanniques couvriront Amiens ; pour ce, les troupes engagées seront maintenues sur place *à tout prix;* sous cette protection,

les troupes envoyées en renfort achèveront leurs débarquements et seront employées d'abord à consolider la 5e armée britannique, ensuite (voici où, pour la première fois, apparaît ce qui sera le constant souci du grand chef pendant quatre mois) à constituer une « masse de manœuvre » dans des conditions à préciser. Ce qui, avant tout, importe, c'est qu'on ne lâche plus de terrain : « Il n'y a plus un mètre du sol de France à perdre », écrit-il, le 27, à Pétain qui est, plus qu'homme du monde, prêt à l'entendre. Il faut arrêter l'ennemi « là où il est ». « Pour cela organiser rapidement un front défensif solide et préparer en arrière des réserves de manœuvre puissantes en prélevant résolument sur tout le front. » Les troupes engagées doivent donc s'organiser pour tenir *à tout prix* et *durer* sur place.

C'est ce que, depuis vingt-quatre heures, se fiant plus à son action personnelle qu'aux meilleures plumes, il est allé lui-même rappeler à chacun ; car voici le Foch des Flandres qui reparaît ; qu'on ne dise point qu'il a trois années, — et quelles années ! — de plus ; l'existence de ce sexagénaire va, pendant sept mois et plus, tenir du prodige. Sachant, dès que son *alter ego*, le général Weygand, est installé à son quartier général, qu'il peut sans crainte s'en évader, on le verra courir les quartiers généraux, les postes de commandement, reparaître une heure à son propre quartier général, en repartir pour Paris, soudain paraître dans les Flandres, soudain en Champagne, et plus la bataille avancera, plus on lui devra attribuer le don d'ubiquité. Et comme il a raison ! Persuasif à sa manière, faisant accepter la sévérité de certaines critiques ou la rigueur de certains ordres par le ton familier, cordial, un peu goguenard, au besoin par le geste expressif dont il les souligne, il ne laisse jamais derrière lui un interlocuteur que convaincu.

Ainsi a-t-il, dès le 26, une heure après son investiture, couru à Dury (au sud d'Amiens) où il a vu Gough et l'a

enfin fixé, en lui mettant, si l'on peut dire, les deux mains sur les deux épaules, — très énergiquement : « 19e *corps. Tenir à tout prix* sur le front la Neuville-les-Braye-Chignolles-Rosières-en-Santerre ; — 18e *corps. Tenir à tout prix* sur le front Rouvroy-en-Santerre-Guerbigny. » Attendre la relève avant que de reculer un homme, que de se replier d'un pas. A Dury, il a vu également le chef d'état-major de ce Fayolle en qui il a, le connaissant depuis longtemps, la confiance la plus absolue. Il a remis au chef d'état-major une courte note d'un style pressant : « Maintenir à tout prix au sud de la Somme la position actuellement occupée par la 5e armée britannique de la Neuville-les-Braye à Rouvroy et à Guerbigny. Soutenir, puis relever le plus tôt possible la 5e armée britannique au sud de la Somme... » Après avoir téléphoné à Debeney l'instruction sur la conduite à tenir, il se décide à l'aller rejoindre à Maignelay : « Tenir à tout prix où il se trouve, en se reliant aux Anglais vers Rouvroy. » Il a reparu à Paris à 10 heures du soir, adressé de là à Pétain la lettre où il lui transmet « les idées dont il poursuit l'application le long de sa route », est reparti pour Clermont où il a vu Humbert et Fayolle qui reste chargé de toute la bataille française : la consigne, — toujours la même : tenir où on est, s'y organiser solidement, exiger des troupes le maximum d'efforts, y engager la responsabilité des chefs. On relèvera le 18e corps britannique au sud de la Somme pour qu'il aille, au nord, étayer le 19e, qui ainsi sera fixé. A midi, il est de nouveau à Dury où il faut encore immobiliser Gough : le général Mesple, qui commande le groupement de gauche de la 1re armée française, assurera la liaison, étaiera la gauche britannique, mais Gough y coopérera. Et de « chez Gough » il court à Beauquesne « chez Byng » qui, lui, n'a qu'à persister dans son attitude, car depuis six jours, il n'a pas reculé d'une demi-lieue et tient bon.

Voici le chef rentré à Dury ; il y apprend la chute de Montdidier, repart pour Clermont afin d'être à portée des

événements ; y reçoit, le 28, Pétain et Fayolle ; expédie à Haig avis que, la bataille de Montdidier retenant la droite de Debeney, il faut encore que Gough maintienne, le temps nécessaire, au sud de la Somme, le 18e corps. Il voit Clemenceau, dont il obtient que soient rappelés d'Italie l'état-major et quelques divisions de la 10e armée française, voit Pershing qui lui vient offrir le concours immédiat des divisions américaines. Il se rend à Abbeville où il reçoit le maréchal Haig — « entrevue des plus faciles, naturelle, cordiale » : « Nous sommes en pleine bataille, a-t-il dit au maréchal, l'ennemi est arrêté, mais peut renouveler ses entreprises. Nous n'avons : 1° qu'à maintenir là où elles sont les troupes engagées, coûte que coûte, sans songer à relever les grandes unités (telles que la 5e armée), mais à les reconstituer sur place ; 2° à réunir nos réserves en arrière à mesure qu'elles arrivent. » Haig a accepté ces principes, a remercié pour le renvoi à la 5e armée des éléments anglais restés mêlés, sur l'Oise, à la 3e armée française. Le programme adopté a été : « 1° arrêter l'ennemi de l'Oise à Arras... ; 2° rassembler les réserves en arrière des troupes aussi engagées que possible... »

Enfin, l'infatigable chef rentre à Beauvais où il installe provisoirement son quartier général. En trois jours, il a vu « tout son monde », confessé les uns, encouragé les autres, grondé sans brutalité et loué sans excès, talonné et encouragé, — au demeurant fortifié chacun, tant il met de belle assurance jusque dans les craintes exprimées et de bonhomie cordiale dans les critiques formulées.

Il ne pouvait cependant que préparer les gens à finir au mieux une bataille mal engagée et aux trois quarts perdue. Si, pour le 31 mars, l'ennemi est tenu en respect sur l'Oise, la trouée de Montdidier solidement refermée en arrière de la ville, la ligne de l'Avre maintenue, le Santerre conservé par les Anglais, Amiens sauvé, — on devra s'estimer heureux.

6. — *L'offensive arrêtée.*

Sur le front de l'Oise, nous le savons, l'ennemi avait été, le 27, arrêté ; du mont Renaud au Plémont, le général Pellé l'avait tenu en échec, et si Montdidier avait, à la gauche de l'armée Humbert, succombé, des barrages de fortune, bientôt fortifiés sur l'intervention de Debeney, aveuglaient tant bien que mal la voie. Déjà Humbert, dont la nature est essentiellement agressive, préparait pour le 28 une contre-offensive : Robillot était chargé de contre-attaquer sur Orvillers-Sorel et Boulogne-la-Grasse ; si cette réaction ne donnait point tous les résultats attendus, elle affirmait assez évidemment notre vitalité pour que l'ennemi en restât décontenancé.

Entre Montdidier et Moreuil, Debeney supportait, au contraire, un assaut sans précédent. Il semble qu'à la nouvelle de la prise de Montdidier, toute l'armée de von Hutier ait reflué vers la région que celui-ci était autorisé à croire ouverte ; un curieux graphique montre les divisions allemandes en route pour les directions opposées, en direction d'Amiens, de Doullens et même d'Arras, rebroussant soudain chemin en infléchissant leur route pour s'aller toutes ruer sur le front de Montdidier à Hangest-en-Santerre : quatorze divisions sont ainsi jetées, vrai torrent qui va tenter de submerger les troupes de Debeney. Celui-ci compte bien qu'on aura, derrière l'Avre, une excellente ligne de repli, mais il écrit : « Il ne peut être question de passer sur la rive gauche de l'Avre. » Le plateau en avant de la rivière doit être tenu aussi longtemps que possible.

Le premier choc est terrible. De Mesnil-Saint-Georges (sud-ouest de Montdidier) à Hangest, l'ennemi semble d'abord tout emporter ; mais sur toute la ligne nos soldats reprennent ce qui a été perdu. Au nord, à la vérité, les

Allemands occupent Guillaucourt, descendent dans les bois de la vallée de la Luce, repoussent les éléments anglais occupant Cayeux, semblent menacer la gauche du groupement Mesple. Et cependant notre ligne est maintenue sur la rive droite de l'Avre.

Et pendant cette journée, les renforts arrivent. Debeney voit vraiment se constituer son armée. Il en dirige sur Moreuil de solides éléments : il a raison, car, le 29, l'Allemand attaque sur ce point. Nous sommes assaillis devant Mézières, les Anglais à Demuin ; Moreuil est menacé, notre ligne reportée à l'Avre de ce côté, mais, à droite, c'est nous qui attaquons sur Framicourt et Courtemanche et, en fin de journée, nous tenons bon. Le moral de la troupe s'en ressent. Quel souvenir je garde de cet après-midi du *Vendredi saint*, 29 *mars!* Courant à Amiens à côté de mon ami le commandant Henry Bordeaux, c'était avec une angoisse que dissipait peu à peu le spectacle des troupes allant à la bataille. Dans cette affreuse mêlée, le moral était, du haut en bas, excellent. Le matin, j'avais entendu le général Fayolle, qui vraiment *dominait* la situation, dire joyeusement à Mangin, accourant avec son corps d'armée : « Vous voilà ! Eh bien ! nous chanterons donc, après cette terrible semaine sainte, l'*Alleluia* dans la cathédrale d'Amiens, le jour de Pâques ! »

Pour cela, il fallait que la journée de samedi se passât sans accrocs graves. Or, ce jour-là, 30, ce fut un dernier assaut, terrible et général : le front Humbert, le front Debeney furent également assaillis, car, semblant donner raison à qui attribuait à l'ennemi le dessein de s'ouvrir les routes de Paris, celui-ci, laissant la bataille s'affaisser au nord de la Somme, transférait tout son effort sur les deux branches de l'équerre dont le sommet était maintenant au sud de Montdidier. Sur le front Humbert, c'était contre le Plémont et ses alentours (notamment le château de Plessis-de-Roye), contre le massif de Boulogne-la-Grasse, contre les positions au sud de Montdidier et sur celui de

Debeney, de Mesnil-Saint-Georges à Autvillers, de furieuses attaques dont Henry Bordeaux s'est fait l'historien averti (1). On tint bon : le Plémont brava tous les assauts. (« Ce Plémont de sinistre mémoire — *berüchtigte Berg* — contre lequel est venu se briser — *zerschellen* — l'élan du 30 mars », devait écrire, quelques semaines après, le général commandant la 2e division bavaroise) ; le parc du Plessis, perdu, fut repris ; les troupes du général Robillot, ramenées aux lisières de Rouance, d'Orvillers-Sorel, de Burmont, réagirent et barrèrent la route ; du Montchel à Autvillers, à Mesnil-Saint-Georges, à Fontaine-sous-Montdidier, à Grivesnes, à Autvillers, trois, quatre, parfois cinq attaques furent repoussées. Et si on perdait Moreuil, — ce fut pour l'Allemand l'unique gain notable de la journée, — la ligne se reformait derrière l'Avre. Le soir du 30, l'ennemi, que les renseignements représentaient comme « désorganisé par les combats acharnés », le parut en effet le 31, jour de Pâques. Il n'y eut, ce jour-là, que quelques attaques locales : entré à Grivesnes, l'Allemand en était expulsé ; entré à Hangard, il en est expulsé. En fait, il était muré dans sa conquête. Et l'on chanta l'*Alleluia* dans Amiens sauvé.

Lorsque, les 4 et 5 avril, l'ennemi relançait à l'assaut de ces mêmes points ce qui lui restait de meilleures troupes, notamment le 2e régiment de la garde, il emportait d'assez maigres gains et était arrêté, — pour toujours, — au pied des hauteurs de la rive gauche de l'Avre.

Ayant, par ailleurs, attaqué en masse, le 28, la crête de Vimy, au sud-est d'Arras, il avait vu son assaut écrasé par les soldats britanniques. Et ce 2 avril encore, un assaut au nord de la Somme, depuis Dernancourt jusqu'à Bucquoy, avait eu le même sort.

Lorsque les 6, 7, 8 avril, on vit qu'il n'attaquait plus, on était autorisé à tenir la grande bataille engagée le

(1) Henry BORDEAUX, *le Plessis-de-Roye*, Plon, 1920.

21 mars pour close. Mais dès le 5 avril, Debeney, félicitant ses troupes épuisées de la résistance opposée, avait néanmoins raison d'ajouter : « La grande bataille est *commencée.* » Car nul ne pouvait douter qu'elle ne se réveillât ailleurs.

7. — *Le bilan de la première rencontre.*

Au moment où Foch avait saisi la bataille, il lui était apparu clairement que, pour le moment, elle ne se livrait plus que « pour Amiens ». Tout son souci avait été, pour l'heure, de couvrir la ville. Le 30 mars, il avait adressé à Pétain et à Haig sa première directive générale : « ... La tâche des armées alliées dans la bataille actuelle reste avant tout d'arrêter l'ennemi, en maintenant une liaison étroite entre les armées britanniques et françaises, notamment *par la possession, puis par la libre disposition d'Amiens.* »

Les derniers combats, du 30 mars au 5 avril, semblaient avoir réalisé la première partie du plan ; on allait garder la *possession* d'Amiens. L'ennemi n'avait donc pu réaliser jusqu'au bout le dessein qu'il formait, lorsque le 21 mars, il lançait contre le front anglais la masse de ses divisions : sans doute avait-il pu creuser une poche, profonde en certains points de près de 60 kilomètres, fait tomber les lignes de la Somme, occupé l'énorme plateau entre Somme, Oise et Avre, reporté son front à une lieue d'Arras, à trois lieues d'Amiens ; mais échouant *in extremis* dans son dessein, il n'avait pu occuper, avec Amiens, le nœud de voies de terre, de fer et d'eau qui rendait si précieuse aux deux partis la possession de la grande ville picarde.

Peut-être s'y serait-il résigné s'il avait du moins réalisé ce qui paraît avoir été l'objet essentiel de l'attaque : la séparation des deux armées alliées ; après avoir failli dix fois y arriver, finalement, il n'y était point parvenu. En

poussant au combat divisions sur divisions, une, puis deux armées françaises, le général Pétain, si puissamment secondé par le général Fayolle, avait sans cesse bouché les trous qui, entre Chauny et Guiscard, entre Noyon et Roye, entre Roye et Chaulnes, entre Montdidier et Rosières, s'étaient produits entre la gauche française, — sans cesse en mouvement vers le nord-est, — et la droite britannique se repliant vers l'Ancre. Lorsque l'intention du maréchal Haig s'était manifestée de reporter toute sa 5e armée au nord de la Somme, un ordre du général Foch, intervenant avec une autre autorité, avait lié les deux armées et, en fin de bataille, elles restaient liées en effet.

Il n'en allait pas moins que les résultats acquis par les assaillants, s'ils n'étaient point ceux qu'ils escomptaient le 21 mars, restaient considérables. L'ennemi avait réalisé vers Montdidier une avance qui le mettait à 80 kilomètres de Paris et à moins de 60 d'Abbeville ; qu'il entendît poursuivre son opération vers le littoral ou, ainsi qu'il paraissait en avoir eu quelque velléité, la diriger sur le bassin parisien, il était en situation de le faire, en face de positions défensives hâtivement organisées par nous et qui, s'il ne perdait pas de temps et répétait l'attaque brutale du 21 mars, résisteraient moins encore que la ligne de défense, ce jour-là si rapidement renversée. S'il n'avait pu emporter ni même encercler Amiens, il tenait sous son feu le précieux nœud de communications que représentait cette ville et notamment la voie ferrée de Paris-Calais. Si donc il déclenchait vers l'Artois, vers la Flandre une nouvelle offensive, si, ayant porté vers le nord ses attaques, il les reportait ensuite brusquement vers le sud, les mouvements de rocade de nos réserves en restaient singulièrement gênés. L'avance réalisée, augmentant le front à défendre de 50 kilomètres, diminuait par là les réserves des Alliés quand déjà l'un d'eux — l'Anglais — sortait de la bataille avec des pertes considérables. Par ailleurs, ces réserves étaient, par la situation créée,

nécessairement immobilisées en grande partie pour couvrir Amiens si nettement menacé et la direction de Paris dont les routes devaient être maintenant l'objet d'une constante surveillance. Dorénavant les Alliés combattraient le dos à la mer et à l'Ile-de-France, ramenés à la situation à laquelle avait mis fin la bataille de la Somme de 1916 — et même à pire.

Cette situation sollicitait l'attention du général Foch. Nous savons déjà qu'il était dans ses principes que la meilleur défensive réside dans l'offensive. Dans la circonstance, pareille opinion se fortifiait de la nécessité d'abolir le plus promptement possible les pires conséquences de la bataille. Celle-ci n'était pas finie, qu'il envisageait la perspective d'une offensive qui dégagerait Amiens et nous rendrait « la libre disposition » de la voie ferrée. A travers toutes les vicissitudes de la bataille, il gardera cette idée fixe, immuable, inébranlable ; après chaque offensive de l'ennemi, il la remettra à l'étude : se tenir prêt à prendre l'offensive et particulièrement reconquérir la liberté de nos communications avec le Nord.

La première condition était « la constitution de fortes réserves de manœuvre ». Elles seraient à deux fins : car si elles nous rendaient, le cas échéant, capables d'attaquer, elles nous permettraient, au pire, de répondre à l'attaque ennemie où qu'elle se produisît. « Pour constituer cette masse de manœuvre aussi fortement et rapidement que possible, les prélèvements devaient être faits *résolument* sur les fronts non attaqués. Toutes les mesures devaient être prises en conséquence. »

Le 3 avril, — la bataille touchant à sa fin, — il revenait à ces principes dans sa directive 2. Il entendait y préciser le rôle des armées française et britannique pour la suite des opérations. La première devait s'efforcer d'attaquer le plus tôt possible dans la région de Montdidier, en vue d'éloigner l'ennemi de la voie ferrée Saint-Just-Breteuil-Amiens ; la seconde, maintenant une attitude défensive

sur le front Albert-Arras, attaquerait de même à cheval sur la Somme, de la Luce à l'Ancre, en vue d'éloigner les Allemands du nœud de chemin de fer d'Amiens. Il était peu discutable « qu'une offensive sur et au sud de la Somme était la meilleure parade à l'offensive de l'ennemi possible au nord de cette rivière ».

Supposant alors que les Allemands poursuivraient avant peu leur dessein en direction d'Abbeville, il redoutait en effet une attaque entre Amiens et Arras. Et tout en attirant l'attention du maréchal Haig sur cette éventualité, il continuait à nourrir le projet de prévenir l'événement en attaquant lui-même au sud. Pour ce, il s'assurait de nouvelles forces. Dès le 28 mars, l'état-major de la 5e armée (général Micheler) avait été retiré du front de Reims que s'étaient partagé les 6e et 4e armées et porté à Méru dans l'Oise où il pouvait devenir le noyau d'une armée nouvelle. Par ailleurs, un autre état-major d'armée, — l'un des plus remarquables sous l'un de nos chefs les plus éminents, — arrivait de bien plus loin : c'était celui de la 10e armée. Ayant quitté Vicence le 31 mars, le général Maistre débarquait à Gournay-en-Bray le 3 avril, à la disposition directe du général Foch. Celui-ci le destinait à former, en arrière du front anglais, avec ses divisions, une de ces masses de manœuvre dont l'intervention pourrait immédiatement se produire. Car tous les jours davantage, le général Foch entendait que la conséquence de l'unification du commandement fût la fusion des forces alliées. En toutes circonstances, il recommandait une étroite liaison, mais elle ne pouvait suffire à le contenter.

Son autorité venait d'être confirmée, précisée et augmentée. Sans recevoir encore le titre de général en chef (il ne lui sera accordé que le 14 avril), il se voyait confié non plus un rôle de simple « coordination », mais la « direction stratégique des opérations militaires ». Sans doute, la conférence de Beauvais du 3 avril laissait-elle à chacun des généraux en chef anglais, français et américain,

« dans sa plénitude la conduite tactique de son armée » et « le droit d'en appeler à son gouvernement si, dans son opinion, son armée se trouvait mise en danger par toute instruction du général Foch ». Ces dernières précautions ne pouvaient diminuer sensiblement l'importance de l'acte qui venait de compléter le geste de Doullens.

Et puisque de la terrible épreuve que venait de traverser l'Entente, l'unité de commandement était née, on peut dire que nous n'avions pas payé trop cher un tel résultat. Les bénéfices qui, sous peu, en sortiraient pour les armées alliées et qui iraient en augmentant, devaient justifier amplement ceux qui allaient disant : « A quelque chose malheur a été bon. »

Les armées de l'Entente avaient désormais un chef et, quelles épreuves qu'elles dussent connaître encore, elles étaient assurées d'être, dans les mauvais comme dans les beaux jours, *conduites*. Ludendorff trouvait un adversaire — et de taille.

Je vis à cette époque le général Foch à Beauvais : dans la salle de l'Hôtel de Ville où il était plus campé qu'installé, ce n'était certes pas le mouvement qu'on pouvait attendre autour d'un chef de cette importance. Une poignée d'officiers travaillaient silencieusement sous la direction du général Weygand, — le fidèle chef d'état-major qui, depuis le Grand-Couronné de Nancy, avait partout suivi le grand soldat, l'avait de façon précieuse secondé et qui était accouru reprendre près de lui son rôle de bras droit. Aucun apparat : le moindre colonel allemand eût fait dix fois plus de tapage. Le général lui-même, je le retrouvai tel que je l'avais toujours vu, dans sa tenue gris-bleu, roulant sur ses jambes un peu courtes et fortement arquées par l'équitation, sa forte tête aux cheveux courts sabrée de rides et bronzée par la guerre, le regard clair, parfois malicieux sous les paupières plissées, la rude moustache grisonnante jaunie par le tabac et cette bouche qui peut prendre en quelques minutes tant

d'expressions diverses, de la plus mâle vigueur à l'ironique bonhomie. Son geste restait prodigieusement prompt, prodigieusement expressif ; sa main, comme à l'ordinaire, tranchait sa propre phrase ou suppléait au propos.

Je le trouvai calme et, à sa coutume, un peu narquois, sans aucune morgue. Il nous mena à la carte où, en teintes diverses, s'écrivait l'histoire de la bataille finissante. Il nous en expliqua les phases. Et puis : « Voilà ! C'est le passé ! De quoi s'agissait-il? Arrêter à tout prix. » Et il fit le geste des bras qui s'écartent lentement : soudain la poche se creusa à mes yeux. « Et ensuite tenir ferme. C'est maintenant ! » Et ses deux mains plongèrent énergiquement vers le sol en un geste qui eût arrêté l'univers. « Et enfin — ce sera pour plus tard — ça ! » Et, ses bras de nouveau ouverts, il rapprocha les poings pour étreindre l'ennemi aventuré. J'ai conté alors le propos. Aujourd'hui, il semble forgé, tant ce devait être « ça ! » un jour, — un peu plus lointain que — peut-être — il ne le pensait alors.

Déjà, en effet, se confirmant tous les jours davantage dans ses projets de contre-offensive, le grand chef songeait à passer en quelques jours à l'exécution. Haig, sur son ordre, s'abouchait avec Fayolle, afin que fût promptement montée, au sud et à l'est d'Amiens, la commune offensive de la 1re armée française et de la 5e armée britannique passée aux ordres de l'habile général Rawlinson. Le 8 avril, à Breteuil, cette offensive était décidée et réglée. En revenant de Breteuil, le maréchal Haig apprenait que son front de Flandre avait été attaqué, défoncé, et tout était remis en question.

CHAPITRE III

LES TROIS OFFENSIVES DE PRINTEMPS

(9 AVRIL-11 JUIN.)

I. — *L'offensive des Flandres.*

(9-29 *avril.*)

Dans la matinée du 9 avril, les Allemands avaient attaqué la gauche de la 1re armée britannique entre le canal de la Bassée et la Lys.

Le front de Flandre avait dû être, depuis trois semaines, fortement dégarni. Le maréchal Haig en avait enlevé 10 divisions jetées dans la bataille de Picardie ; elles avaient été relevées par des troupes revenant fatiguées de la même bataille et à peine reconstituées. On n'avait pu en effet songer à démunir le front d'Artois où le maréchal Haig estimait qu'une attaque était tout à la fois plus probable et, éventuellement, plus dangereuse. On s'était fié, en Flandre encore, au sol marécageux ; lorsque, le terrain paraissant sécher plus tôt que de coutume, sir Douglas Haig avait pressenti le danger possible, il avait prescrit de faire relever les divisions portugaises qui, particulièrement, « avaient besoin de repos » ; cette relève devait se faire le 10 : elle se préparait quand, précisément, sur la partie du front de Flandre tenu par les Portugais, l'Allemand attaquait avec cette fureur ordonnée qui, ayant été, le 21 mars, pleinement couronnée de succès, devenait l'immuable tactique de l'ennemi.

La 1re armée britannique allait se trouver ainsi aux prises avec les IVe et VIe armées allemandes (Sixt von Arnim et von Quast), fortement enflées.

Là encore, le brouillard joua son rôle : la 2e division portugaise fut complètement surprise ; en quelques instants, l'ennemi avait bousculé les premières lignes, et, faisant irruption dans la deuxième position, élargissait par ailleurs son attaque. Les divisions britanniques, de ce fait, attaquées, étaient de ces divisions fatiguées, depuis peu sorties des combats de la Somme. Elles furent, en peu de temps, à leur tour submergées ; déployant le même courage opiniâtre qu'au 21 mars, les Britanniques se défendirent par groupes isolés jusqu'à la mort ; les Allemands, ayant écrasé les Portugais, étaient arrivés si rapidement sur la deuxième position que « les dispositions prises pour garnir de troupes britanniques les organisations arrière purent à peine être exécutées à temps ». Ces troupes n'en résistèrent pas moins à Lacouture, Vieille-Chapelle et Huit-Maisons, avec tant de ténacité, qu'elles permirent à deux divisions d'entrer en action à l'est de la Lawe entre le Truet et Estaires. Mais elles trouvaient déjà, à l'est d'Estaires, l'ennemi maître de la rive droite de la rivière. Les troupes de renfort furent refoulées à leur tour sur la Lys qui déjà était forcée à Estaires et à Pont-Riqueul.

A la fin de la journée, l'attaque avait réalisé une avance sensible, car le front, jalonné la veille, du sud au nord, par Givenchy, Neuve-Capelle, Bois-Grenier, s'infléchissait de Givenchy vers une ligne Festubert, Lacouture, rive de la Lys, Sailly-sur-Lys, Fleurbaix, Bois-Grenier, — la Lys étant passée en deux points.

Le 10, l'attaque était poussée très vivement au sud de la Lys et étendue fort au nord jusqu'aux environs d'Hollebeke — sur le flanc du saillant d'Ypres. Car, tandis qu'on se battait encore furieusement dans les rues d'Estaires, les positions au nord d'Armentières et à l'est de Messines étaient enlevées, Messines et Ploegstert emportés, Armen-

S. M. le roi George V et S. A. R. le prince de Galles sur le front occidental

S. M. le roi George V, ainsi que la plupart des généraux des armées alliées, se servaient de voitures Rolls-Royce pour leurs déplacements sur le front.

Cette voiture d'ambulance, adaptée à ce châssis Rolls-Royce en octobre 1914, fut en service ininterrompu sur le front occidental jusqu'en octobre 1917 et donna entière satisfaction ; elle transporta environ 5 000 blessés sur des routes extrêmement mauvaises et ne connut pour ainsi dire pas le repos du garage pendant ses trois années de service.

La section de l'Ambulance Américaine dont cette ambulance faisait partie fut décorée de la croix de guerre.

tières évacuée. La poche se creusait fortement vers Vieille-Chapelle, Lestrem, Estaires : le front, refoulé à Steenwerck de près de 10 kilomètres, passait à Nieppe, Messines, Wytschaete et Hollebeke. De ce fait, la 2e armée britannique (Plumer) était à son tour englobée dans la bataille qui prenait d'inquiétantes proportions. Le saillant d'Ypres étant, dès le 10 au soir, sérieusement menacé à sa droite (1).

Le premier effet de cette attaque, — celui qu'avant tous autres en attendait l'assaillant, — fut de provoquer immédiatement chez le maréchal Haig la résolution de renoncer à toute offensive sur la Somme. Il en avertit incontinent le général Foch. Celui-ci, qui persistait à voir, tout au contraire, dans une offensive résolue le seul dérivatif possible à celle de l'ennemi, invita Pétain et Fayolle à tenir bon, malgré ce changement de plan, dans le projet d'attaque sur la ligne Moreuil-Demuin par l'armée Debeney. Quant à Haig, il était invité à se cramponner tout au moins à son front de Flandre : « Il restait bien entendu que le maintien absolu du front actuel des Flandres s'imposait autant que dans la région d'Arras, toute évacuation volontaire, telle que celle de la crête de Paschendaele, ne pouvant être interprétée par l'ennemi que comme un signe de faiblesse et comme une incitation à l'offensive. » L'ennemi devait être contenu sur sa ligne de combat avec les troupes engagées strictement nécessaires et arrêté définitivement sur la ligne hauteurs de Kemmel, Neuve-Église, pont de Nieppe, cours de la Clarence, hauteurs mont Bernenchon et de Hinges, qui devait être organisée d'avance et occupée par des troupes de réserve.

Haig espérait bien tenir et mettait en mouvement ses renforts. De son côté, Foch, qui ne s'était jamais contenté

(1) Pour le détail de toute cette bataille des Flandres d'avril 1918, je renvoie à l'étude si remarquable, parue sous la signature de M. Louis Gillet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1919.

de donner de bons conseils, ordonnait qu'on poussât au nord de la Somme la 10e armée française Maistre et sur la ligne Beauvais-Breteuil la 5e armée Micheler, afin qu'une intervention pût être promptement organisée sur le front britannique. Après accord avec Haig, les têtes de colonnes de Maistre étaient immédiatement poussées sur la Somme, de Picquigny à Amiens.

Cependant la poche creusée au sud d'Ypres s'accentuait encore : le 11 avril, de nouvelles attaques refoulaient nos alliés vers Loisne, Merville, Neuf-Berquin et Doulieu. Se portant le long de la rive nord du canal de la Lys, des détachements allemands pénétrèrent dans Merville. Un trou s'était produit au sud-ouest de Bailleul ; l'état-major britannique y jeta un groupement de fortune qui permit à la ligne de se ressouder. Mais il n'en allait pas moins que la forêt de Nieppe était fortement approchée, Hazebrouck et Cassel même menacés. La chute d'Ypres, tourné, pouvait n'être qu'une question de peu de jours.

***

L'attaque des Flandres n'avait probablement été dans l'esprit de l'état-major allemand qu'une diversion ; le succès qu'obtenait derechef l'effet de surprise, l'incitait à pousser ses avantages et à transformer en offensive principale une attaque secondaire. Au delà d'Hazebrouck, c'était Calais qui maintenant était visé, et peut-être allait-on pouvoir réaliser en direction du détroit cette entreprise sur la mer qui, à l'est d'Abbeville, se heurtait maintenant à la résistance alliée. Du moins, sir Douglas Haig le croyait ; il estimait de toute urgence que 4 divisions françaises au moins fussent portées entre Saint-Omer et Dunkerque. Foch était d'autant plus porté à l'écouter, qu'il lui fallait renoncer décidément à une contre-offensive à grande envergure sur la Somme : le général Fayolle faisait savoir que, devant le désistement de l'armée bri-

tannique, il lui paraissait impossible de rien tenter de sérieux de ce côté, — et cette décision paraissait sage ; il se contenterait d'améliorer les positions pour rendre plus assurée la possession d'Amiens.

Ne pouvant, de ce fait, soulager les Anglais, Foch était décidé à les aider directement dans la région attaquée. Le 2e corps de cavalerie (Robillot) fut porté en direction d'Hazebrouck ; deux divisions (la 133e et la 28e) allaient par surcroît fortifier la 2e armée britannique. Au besoin, d'autres forces suivraient. Pour plus de sûreté, le gouverneur de Dunkerque, le général Pauffin de Saint-Morel, était invité à tendre des inondations d'eau douce jusqu'à Saint-Omer. Quant au général Robillot, que Foch avait voulu voir en personne, il ne devait pas prévoir moins que quatre lignes de résistance afin que fût préservée — si les progrès de l'ennemi continuaient — du moins la région de Saint-Omer. Enfin, pour permettre à l'armée britannique de remonter vers le nord et d'être cependant à même de soutenir une attaque allemande toujours possible entre Arras et la Somme, l'armée Maistre poursuivait, le 13, son mouvement pour atteindre par ses têtes de colonne la ligne Doullens-Vauchelles.

Pendant ce temps, les attaques allemandes se poursuivaient entre Steenwerck et Locon en direction de Bailleul : la ligne des monts au sud d'Ypres était menacée, du mont Kemmel au mont des Cats, et la lisière sud-est de la forêt de Nieppe déjà légèrement entamée. Nos alliés, à la vérité, commençaient à réagir : dans la journée du 13, l'attaque allemande s'étant portée au nord de la Lys entre la forêt de Nieppe et Wulwerghem, nos alliés reprirent Neuve-Église et Wulwerghem, tombés aux mains de l'ennemi. Néanmoins la poche creusée au sud d'Ypres était déjà si profonde qu'il paraissait nécessaire au commandement britannique de réduire spontanément le saillant ; la ligne allait être lentement et discrètement repliée du front Hollebeke, Gheluwelt, est de Zonnebecke, Pas-

chendaele, est de Westroosebeke (qui resterait simplement gardé par quelques avant-postes) sur un front Merken, est de Bixschoote, Zillebeke, Wormezeele. L'important était qu'au sud, du Kemmel au Catsberg, la ligne des monts tînt bon.

***

Foch ne cessait d'y insister. Il s'était transporté dans le nord et, de nouveau, en ces journées des 14, 15, 16 avril, courait les quartiers généraux, voyait Haig, et, avec Haig, lord Milner et le général Wilson, voyait Plumer et Robillot, voyait le roi Albert et les chefs de l'armée belge. Son action, tous les jours plus acceptée, se fortifiait de ce qu'enfin, il venait de recevoir — le 14 avril — le titre de *général en chef des armées alliées.*

Haig désirait qu'on libérât son armée d'une partie de son front, au sud des Flandres ; Foch préférait que, le *statu quo* étant maintenu dans le partage du front de France, les Français intervinssent d'une façon plus active dans la nouvelle bataille engagée en Flandre ; mais alors Haig et, avec lui, lord Milner et le général Wilson accourus demandaient qu'on considérât celle-ci comme « la grande bataille des Alliés » et que, partant, un flux incessant de divisions françaises vînt, comme naguère en Picardie, s'y engager : il fallait, ou raccourcir le front par un gros sacrifice et, abandonnant Ypres, Poperinghe, Hazebrouck, le porter sur la ligne de la mer à Aire, ou accepter la bataille sur la ligne encore occupée ; mais alors fallait-il que l'Entente y engageât le gros de ses forces. Tel était le dilemme où le haut commandement britannique enfermait le général Foch. Celui-ci était, en principe, nous le savons, toujours pour qu'on « tînt où l'on était ». Sans doute était-il scabreux d'amener vers le Nord trop de forces françaises ; car quelle que fût l'importance que semblait prendre l'action des Flandres, elle pouvait ne rester, pour l'état-major allemand, qu'une puissante diversion et l'offensive, après

avoir paru se porter au nord, pouvait se produire au sud du champ de bataille de mars. C'est ce que prévoyait — et l'événement allait lui donner raison — le grand quartier général français. Mais le littoral du Pas-de-Calais préoccupait trop le nouveau général en chef des armées alliées, pour qu'il consentît de gaieté de cœur à laisser d'une façon si sensible l'ennemi approcher Dunkerque, Boulogne et Calais. Il cherchait, à la vérité, à concilier les tendances, en ce moment divergentes, des états-majors alliés, et surtout, — car il n'était pas homme à se laisser influencer, — les intérêts complexes de l'énorme bataille, pour de si longs mois, engagée. Il avait sollicité l'intervention de l'armée belge sous la forme d'une extension de son front susceptible de rendre à l'armée britannique quelques divisions ; il alla lui-même — comme aux jours héroïques d'octobre 1914 — rendre visite au roi Albert : celui-ci, sans doute, échappait à son autorité, n'ayant point participé au pacte de Doullens ; mais on sait que jamais appel n'était fait en vain à la conscience du prince ; Foch sortit de l'entrevue assuré que les positions de l'Yser au Kemmel pouvaient tenir et, plus persuadé que jamais qu'il les fallait maintenir, il courut voir Plumer, voir Robillot, revoir Haig. Il leur traça un plan de défensive : il fallait « assurer à tout prix l'occupation du massif Kemmel-mont Noir-mont des Cats », mais, pour ce, garder ou reconquérir le bas des pentes et, si possible, les crêtes abandonnées en avant. Il fournirait derechef des divisions françaises ; encore fallait-il qu'elles ne trouvassent point la partie par trop compromise, notamment autour du mont Kemmel.

Il adressa aux armées la *Note* qui fixait les principes d'après lesquels devait être, à son sens, conduite la bataille défensive. Plus un pouce de terrain à perdre sur le front britannique : « qu'il s'agît de fermer à l'ennemi la route de Calais, ou de couvrir la région des mines, le nœud de chemin de fer d'Amiens ou la voie ferrée Paris-Amiens »,

le défense devait se faire « pied à pied », établie sur « des organisations défensives répétées », conduite « avec la dernière énergie » ; la deuxième position devait être occupée par des troupes placées à proximité et instruites de leur mission ; d'où, plus que jamais, la nécessité de réserves, car « les troupes destinées aux contre-attaques ne devaient pas être jetées sur la ligne attaquée, elles vont s'y fondre en pure perte... », mais « être organisées par elles-mêmes, avoir leur base de départ, leur objectif, une formation déterminée, un appui d'artillerie » ; les contre-attaques elles-mêmes devaient être « prévues, préparées, réglées ».

Tout en prescrivant à Pétain d'envoyer dans la région de Bergues une nouvelle division, à Maistre de pousser la 34e vers le nord, il ne quittait la région qu'après avoir insisté près de Haig sur l'importance capitale du mont Kemmel qu'il fallait essentiellement dégager ; car on ne le pourrait défendre qu'en le dégageant.

***

La bataille continuait, très vive, très âpre. Les Anglais résistaient maintenant avec l'inlassable opiniâtreté qu'ils apportent à la lutte, dès qu'ils se sont ressaisis. Les Allemands s'enrageaient, voyaient leurs pertes augmenter, en voulaient du moins avoir le bénéfice, s'emparaient, le 14, de Neuve-Église, où, depuis deux jours, les Britanniques se battaient avec une extrême vigueur, puis, le 15, de Wytschaete et de Meteren, occupaient, entre temps, Bailleul et n'étaient arrêtés que le 17. Ce jour-là, le mont Kemmel ayant été attaqué, l'assaut avait été repoussé. Mais nos alliés s'épuisaient à cette tâche ingrate. Il fallait leur apporter un nouveau secours. De retour à son quartier général de Sarcus, le général en chef des armées alliées avait décidé la formation d'un détachement d'armée française qui, sous les ordres du général de

Mitry, grouperait, sous le commandement supérieur de Plumer, les forces françaises, — le corps de cavalerie et 4 divisions, déjà portées au nord de la Lys ; la 10e armée française, en outre, se tiendrait prête à fournir des divisions à Mitry ; on prévoyait qu'avant peu, 10 divisions françaises seraient prêtées à la 2e armée britannique qui, d'autre part, grâce à l'extension du front belge, récupérait 7 divisions et demie.

Pétain avait reçu l'ordre d'avancer vers le Nord de nouvelles divisions. Par ailleurs, ne pouvant renoncer à l'idée d'inquiéter l'ennemi plus au sud, Foch le faisait assaillir par l'armée Debeney sur le plateau à l'ouest de Castel-Morisel, le 18 avril ; entretenait, le 20, Fayolle, de l'offensive plus que jamais nécessaire, de la 3e armée (Humbert) sur le front Montdidier-Lassigny, et, si les Allemands, le 24, arrachaient Villers-Bretonneux à Rawlinson, le général en chef jetait très énergiquement celui-ci à le reconquête de ce point important. La 1re armée française, en liaison avec celui-ci, reprenait de l'air le 26 ; la division du Maroc soutenait de dures luttes autour de Villers-Bretonneux et la 1re division américaine, — pour la première fois engagée, — était portée, le 26 avril, — date à retenir, — sur cette partie du front où, quelques semaines plus tard, nos nouveaux alliés allaient, à Cantigny, conquérir leurs premiers lauriers.

En fait, Foch ne perdait de vue aucun des points du champ de bataille et j'ajouterai qu'il l'embrassait, si j'ose dire, dans le temps comme dans l'espace. On précipitait des forces françaises dans les Flandres comme on en avait naguère précipité vers l'Oise et la Somme, comme on en avait, entre temps, placé à portée du front d'Artois ; mais, d'autre part, l'ennemi pouvait attaquer d'une semaine à l'autre sur une tout autre partie du front ; par ailleurs, on devait, lorsqu'un échec grave viendrait soudain le décontenancer, être en mesure d'en profiter. Pour l'un et l'autre cas, il fallait des réserves, des réserves

encore, des réserves toujours. L'armée britannique fondait ; on demandait à l'Angleterre de fournir des renforts, car l'armée française de son côté, défendant maintenant derechef l'énorme front allant de la Somme aux Vosges et engagée, par une douzaine de ses divisions, fort au nord de la rivière, restait elle-même fort éprouvée, non seulement par quatre ans bientôt de combats, mais fort particulièrement par ceux — très meurtriers — que, de l'Oise à la Flandre, elle venait de livrer. Il fallait que les divisions anglaises fatiguées relevassent dans les secteurs tranquilles des divisions françaises fraîches, afin d'assurer, en arrière, des disponibilités sérieuses ; il fallait aussi que l'Amérique intensifiât ses envois et les précipitât. On avait également obtenu de l'Italie l'envoi de deux divisions ; il les fallait employer au mieux. Ces préoccupations, si elles n'absorbaient point le général en chef, devaient le solliciter et c'était conduire de haut et de loin la grande bataille que de résoudre ces problèmes d'effectifs.

La bataille des Flandres subissant, du 19 au 24, une accalmie, Foch en profitait pour résoudre au mieux ces problèmes. Il amenait facilement Haig à consentir au remploi des divisions britanniques fatiguées sur le front français, s'entendait avec Pétain sur l'utilisation de ces forces et du corps italien. Mais, avant tout, la question des effectifs américains devait le préoccuper : la crise des armées alliées exigeait, « pour terminer victorieusement la bataille engagée », que le gouvernement des États-Unis envoyât exclusivement en France, pendant le deuxième trimestre de 1918, des fantassins et des mitrailleuses ; des conférences eurent lieu d'où allait sortir un accord : l'Angleterre fournirait un tonnage nécessaire pour le transport de 130 000 Américains en mai, de 150 000 en juin, fantassins et mitrailleurs, le tonnage américain restant réservé aux transports de l'artillerie, du génie et des services. Ainsi, quoi qu'il arrivât, aborderait-on avec confiance le début de l'été.

***

Les Allemands ignoraient ces accords, mais leur instinct les poussait à presser et à intensifier les attaques. De plus en plus, leur diversion des Flandres tournait à la grande opération vers la mer. En Allemagne, on rééditait maintenant ouvertement le *nach Calais* d'octobre 1914. Et la bataille qui avait paru s'affaisser depuis le 19, soudain se ralluma. Brusquement, le 25, l'ennemi attaqua au sud d'Ypres, entre Wytschaete et Dranoutre. C'était le mont Kemmel qui était, ce jour-là, l'objectif visé. Deux divisions françaises et une anglaise couvraient cette forte position. Mais elle n'était défendable que peu d'heures, car les abords en avaient été au préalable perdus par nos alliés et comment défendre une montagnette lorsque l'on n'a point, en avant, le champ nécessaire pour en préserver les approches? Les Allemands lançaient contre le petit massif des Monts, qu'ils comptaient emporter tout entier, des troupes magnifiques : leur corps alpin bavarois qui attaqua avec un splendide élan. Nos hommes se couvrirent de gloire en défendant, une journée entière, pied à pied, le terrain assailli ; on leur avait dit de maintenir *coûte que coûte* la position : cela nous coûta en effet de lourdes pertes, mais aussi à l'ennemi, car, ayant emporté le village et le mont, il parut incapable de poursuivre beaucoup plus avant son succès (1). Nos soldats soutinrent, le 26, une lutte acharnée sur le front Wormezeele-Sherpenberg et tinrent bon. Foch n'hésitait pas à lancer une nouvelle division française dans le combat, grossissait le détachement d'armée Mitry et fermait à l'assaillant, d'ailleurs affaibli, le reste du massif.

(1) Un officier allemand, capturé ultérieurement (le 24 juillet), devait déclarer « que les pertes subies dans les offensives précédentes avaient déprimé le moral, *notamment lors de la bataille de Kemmel qui fut une boucherie* ».

Le général en chef, revenu de sa personne en Flandre, ne cessait de recommander tout à la fois la ténacité dans la défensive et le discernement dans l'emploi des forces ; à Plumer, à Mitry, il dictait les ordres de résistance, à tous il interdisait tout repli volontaire : « Aucun chef, à aucun échelon, ne devait ordonner tel repli sous prétexte d'alignement ou d'occupation d'une nouvelle ligne » ; il recommandait, en revanche, une fois de plus, l'offensive comme le seul moyen de briser celle de l'ennemi, prônait particulièrement l'attaque dans le flanc droit de l'Allemand, sur le front Robecq-Festubert, en direction de Merville-Estaires. D'ailleurs, ne marchandant point à l'allié éprouvé l'aide française, il faisait un nouvel appel au général Pétain pour que de nouvelles divisions fussent expédiées dans le nord et prescrivait à Mitry d'étendre son action vers Ypres.

L'ennemi était d'ailleurs décidément contenu. Ayant, le 29 avril, attaqué sur le front compris entre le canal au sud d'Ypres et le nord-est de Bailleul, il échouait aux ailes, ne réussissant à s'emparer que de Locre, qui allait devenir pour de longues semaines l'unique théâtre du duel. C'était une de ces fins de bataille telles qu'on en avait tant vu depuis 1914 : toute une lutte de large envergure agonisant dans des soubresauts spasmodiques autour d'une localité, ou même d'une baraque, une maison du Passeur, une butte de Tahure ; aujourd'hui, ce serait l'hospice de Locre. La prise de Kemmel, grave affaire, ne donnait tout son effet que si elle entraînait le forcement du massif, faisait tomber Ypres, ouvrait la route de Cassel : or, le massif restait entre nos mains, Ypres demeurait paradoxalement debout et Cassel était couvert. On continuera de se battre, de notre fait comme de celui de l'ennemi, autour de l'hospice de Locre ou de l'étang de Dickebusch, jusqu'au milieu de mai, mais la troisième bataille des Flandres était réellement close.

2. — *L'entracte.*

(29 *avril*-27 *mai.*)

Si secondaire qu'elle paraisse aujourd'hui au regard des opérations qui avaient précédé et devaient suivre, cette bataille coûtait fort cher aux Alliés. L'avance de l'ennemi était de 18 kilomètres, elle avait pour conséquence de mettre sous ses canons les mines de Bruay, — à cette heure où la question du charbon déjà était si angoissante ! — et un nouveau nœud de chemins de fer, celui d'Hazebrouck, d'entraver les transports de charbon par Béthune, de menacer enfin les ports du Pas-de-Calais et, partant, de contraindre l'Entente à immobiliser désormais, pour les couvrir, une partie de ses disponibilités. En fait, le *bastion d'Ypres* n'existait plus : les Anglais avaient dû abandonner tout le terrain conquis — au prix de quelles pertes ! — à l'été de 1917, et, par ailleurs, une poche de plus était creusée dans notre front, qui, si l'ennemi attaquait en Artois, ne serait pas sans conséquence. Les plateaux au nord d'Arras constituaient maintenant un saillant considérable et dangereux résultant des deux enfoncements de mars et d'avril.

Mais la conséquence la plus grave était la situation que créaient à l'armée française les événements des dernières semaines. Après avoir dû étendre son front jusqu'à la Somme, il lui avait ensuite fallu alimenter une bataille plus lointaine encore : dix de ses divisions, ou en étaient revenues en lambeaux, ou restaient engagées au nord de la Lys ; le détachement d'armée du Nord absorbait par trois jours une division. Les troupes qui en faisaient partie se trouvaient aventurées fort loin du front français proprement dit, — étant données surtout les conditions de transport compliquées que créait l'abandon

momentané de la grande ligne Paris-Amiens. La 10e armée française, d'autre part, se trouvait dans la région de Doullens, la 5e armée dans celle de Beauvais, en arrière des fronts d'Artois et de Picardie. Le général Pétain, qui suivait d'un œil inquiet le dégarnissement de son front, allait, le 6 mai, signaler que « les armées françaises étaient parvenues à la limite de leur effort en divisions à envoyer au nord de l'Oise ». Foch pouvait répondre en toute vérité que l'enjeu de la grande bataille du nord entre la mer et la Somme était de telle importance que, quels que fussent les inconvénients du dégarnissement de l'est, ils étaient moindres que ne le serait éventuellement une percée décisive de l'ennemi vers le littoral, et, en dépit de ce qui s'allait produire, il paraît difficile, même et surtout aujourd'hui, de lui donner tort. Mais il était clair que, de quelque façon que la bataille se poursuivît dans les semaines qui suivraient, nous étions au pire moment et que, pour gagner une meilleure heure (on pouvait la prévoir pour la fin de juillet), il fallait que l'Entente fît face plus énergiquement que jamais à un ennemi décidé à en finir.

Elle y paraissait résolue. A la conférence d'Abbeville du 2 mai, Foch avait vu ses pouvoirs fortifiés encore et étendus. Il avait été admis que, le Comité exécutif du Conseil suprême de guerre de Versailles étant supprimé, le général en chef recevrait *pour tout le front occidental* — l'italien et le belge compris — les pouvoirs de coordination qui, à Doullens, lui avaient été confiés sur le seul front de France. Et Foch allait, en conséquence, adresser, le 7 mai, un appel pressant au général Diaz, commandant en chef les armées italiennes, pour que nos alliés d'outre-monts préparassent à brève échéance une offensive sérieuse. D'autre part, il pressait le général Pershing de mettre en route vers le front de bataille les divisions américaines instruites. Enfin il revenait — comme toujours — à la pensée d'une offensive et même de plu-

sieurs offensives qui préviendraient celles de l'ennemi.

Dès le 12 mai, en effet, répondant aux désirs de plusieurs grands chefs (1), il pressait Pétain de faire préparer par le groupe d'armées Fayolle une attaque très large destinée à dégager le chemin de fer de Paris à Amiens ; il engageait Haig à en préparer une autre sur le flanc de l'ennemi afin de dégager les mines de Bruay, ne cessait de voir lui-même les grands chefs, de les entretenir de ses projets, et ces entretiens aboutissaient à la *Directive* 3 du 20 mai où tient toute la pensée du général en chef à cette heure critique. Cette pensée est tout offensive. Il l'avait déjà formulée dans sa note du 12 à Pétain : lui indiquant les attaques à monter, il ajoutait : « C'est dire que notre offensive ne peut viser un objectif limité par nous-mêmes et à faible portée ; — qu'après avoir arrêté l'ennemi dans les Flandres, en Picardie ou sur la Somme, si nous l'attaquons, c'est pour *le battre, le désorganiser* le plus possible ; que la bataille engagée par nous dans ce but doit être le plus rapidement poussée le plus loin possible, avec la dernière énergie, — qu'elle ne peut simplement viser à : procurer une amélioration de la situation actuelle (celle-ci est en fait facile à défendre, c'est une simple affaire d'organisations solides et répétées) ; fournir des objectifs faciles à conserver ; ne pas exiger un développement de front offensif. Tous ces avantages résulteront, naturellement, d'une bataille à portée peu étendue, vivement poussée pour cela, à l'inverse, par conséquent, d'une bataille qu'on arrête soi-même, ce qui est le contraire de l'at-

(1) Je voyais à cette époque assez fréquemment nombre d'entre eux, commandants d'armée, de corps et de division : tous aspiraient à reprendre l'offensive. Je me rappelle notamment les propos tenus à l'état-major de la 3e comme à celui de la 1re armée que je fréquentais beaucoup en ce printemps de 1918. Et on trouverait dans les archives de ces armées les propositions émanant des échelons inférieurs, notamment celles du général Mangin, conformes au désir avoué des commandants d'armées.

taque, *de l'esprit d'offensive qui doit animer toute l'armée.* »

La *Directive* 3 impose les mêmes idées à l'ensemble des états-majors alliés. « Seule l'offensive permettra aux Alliés de terminer victorieusement la bataille et de reprendre, par l'initiative des opérations, l'ascendant moral. » Quelle que soit l'attitude à venir de l'ennemi, qu'il recommence ou non à attaquer, les armées alliées doivent être prêtes à passer à l'offensive. Les résultats les plus importants, en rapport avec les sacrifices à consentir, seront obtenus : 1° entre Oise et Somme (1re et 3e armées françaises et droite de la 4e armée britannique), une attaque combinée visant au dégagement de la voie ferrée Paris-Amiens et de la région d'Amiens ; 2° dans la région de la Lys (2e armée et gauche de la 1re armée britannique et détachement d'armée du nord français), par l'attaque combinée visant au dégagement des mines du bassin de Béthune et de la région d'Ypres.

Des notes détaillées étaient par ailleurs adressées aux armées : les opérations y étaient, par le menu, exposées qui aboutiraient aux buts recherchés et, à la fin de mai, il semblait que les offensives alliées se pussent déclencher avant le milieu de juin.

Les Allemands ne devaient pas attendre cette riposte ; plus que nous, ils étaient pressés d'agir et, mieux que nous surtout, en position de le faire. La nomination de Foch au commandement des armées alliées les avait émus ; sans doute faisait-on dire dans les journaux que ce ne serait là qu'une source de querelles entre alliés, que le nouveau généralissime allait entrer en conflit avec le général en chef des armées françaises (c'était bien mal connaître la vertu essentielle d'un Pétain qui est tout désintéressement et discipline) et que jamais, d'autre part, les Anglais n'accepteraient les directions d'un étranger — et c'était, cette fois, méconnaître aussi étrangement l'intelligence de notre alliée. Au fond Ludendorff ne peut faire bon marché d'une mesure qui lui enlève sa

principale chance de mettre à mal l'adversaire. Mais l'opinion avait besoin d'être soutenue et même rassurée. Elle avait été déçue par la façon dont s'étaient terminées les attaques du 21 mars et du 9 avril. On était parti pour la gloire et surtout pour la paix ; or, Amiens n'était pas pris, Calais à peine approché. Le 16 avril, on écrivait encore à Berlin qu'il y avait déjà *unter den Linden* des écriteaux annonçant la location des fenêtres pour assister à la rentrée triomphale des troupes ; les puritains répétaient les propos habituels : les Français étaient battus, les Français enfoncés parce que « Dieu ne se laisse pas railler ». Mais du front, on avait écrit, le 2 mai, que « l'Anglais était un rude compagnon qui ne se laisserait pas battre aussi facilement qu'on le pensait » et, les Américains ayant brillamment débuté dans une attaque en Picardie, on avouait que ces soldats si neufs « savaient se défendre avec ténacité ». Et puis ces Français, qu'on disait sans cesse abattus, reparaissaient sur tous les champs de bataille et où on ne les attendait pas — gens qui, partout et toujours, rétablissaient les affaires compromises de l'Entente. On était découragé. Il fallait tenir aux citoyens allemands des raisonnements où tout n'était pas *bluff*. « Hindenburg et Ludendorff, avait écrit, le 27 avril, un des porte-paroles les plus autorisés de l'état-major, Salzmann, sont en train de forger chaque anneau qui va s'ajouter à cette chaîne jusqu'au jour où peu à peu elle sera devenue impossible à briser. Alors la grande œuvre sera terminée. »

Quel allait être le nouvel « anneau »? Raisonnant d'après le bon sens et attribuant à Ludendorff plus de continuité qu'il n'en devait montrer dans ses idées, notre haut commandement ne croyait guère qu'à une offensive en Artois ; entre le « chaînon » Picardie et le « chaînon » Flandres, les Allemands tenteraient de forger le « chaînon » qui les mettrait à l'alignement, et ainsi serait préparée la seconde phase d'offensive qui, sans doute, par une

attaque d'Artois, les porterait, vers Abbeville ou vers Calais, à la mer.

Ludendorff, pour l'heure, avait cependant d'autres projets. Sans abandonner un instant la pensée de l'offensive décisive dont l'objectif restait le Pas-de-Calais, il songeait à une puissante diversion sur le front français. Seule, l'intervention des Français dans les deux batailles de mars et d'avril avait sauvé la situation. Tant que l'armée française serait debout, toute entreprise sur le front britannique tournerait de même. D'autre part, on avait identifié dans les batailles de mars et avril les numéros de tant de divisions françaises, que le front à l'est de Noyon devait s'en trouver de toute évidence singulièrement affaibli. Peut-être aussi y eut-il intervention du kronprinz de Prusse. C'était son groupe d'armées qui, entre la Somme et Verdun, faisait face à l'armée française, tandis que celui du kronprinz de Bavière était opposé au front britannique ; la mer serait la victoire du Bavarois ; le jeune prince prussien n'avait guère cessé de penser à Paris. En attaquant dans la région de l'Oise ou de l'Aisne, on lui donnerait satisfaction. Il dut y avoir compromis ; on se jetterait brusquement sur l'Ailette ; la surprise, cette fois encore, seconderait la force ; on emporterait les plateaux de l'Aisne ; peut-être parviendrait-on à forcer la rivière ; et, Soissons et Reims ayant succombé, on viendrait border la Vesle. Une opération secondaire, ultérieure, permettrait de s'aligner sur la transversale Montdidier-Compiègne-Soissons, supprimant ainsi le saillant qui se serait creusé dans les lignes au nord de l'Aisne. Alors serait-on maître de la situation parce que libre de choisir entre les deux grands coups : la mer ou Paris. Il semble bien aujourd'hui que Ludendorff ne fût pas absolument fixé sur l'objectif final ; j'ai dit qu'il était joueur, et, tout en accumulant les atouts, comptait en outre sur une belle chance. Et, par surcroît, il ne lui déplaisait peut-être pas de

donner satisfaction au fils du souverain, au futur empereur. Quoi qu'il en soit, le bruit se répandait en Allemagne que, d'un maître coup, on allait enfin jeter bas l'ennemi principal : « Ici, écrit-on d'Aix-la-Chapelle le 17 mai, tout le monde croit que la dernière attaque de Ludendorff terminera la guerre. Le kaiser est venu ici, il y a dix jours, et a exprimé l'opinion au Conseil municipal que *la guerre serait terminée dans deux mois.* »

3. — *L'offensive de l'Aisne.*

(27-28 *mai.*)

Notre front, au nord de l'Aisne, était, le 26 mai, au soir, du confluent de l'Ailette avec l'Oise à la forêt de Vauclerc, tracé par cette riviérette aujourd'hui célèbre ; à l'est de la forêt de Vauclerc, il passait au nord de Craonne, aux lisières sud de Corbeny et de Juvincourt, s'infléchissait brusquement vers l'Aisne, franchissait la rivière à l'est de Berry-au-Bac et courait, du nord au sud, jusqu'à Reims qu'il englobait.

Depuis que la 5e armée française avait, on se le rappelle, dans les derniers jours de mars, été portée en Beauvaisis, cette partie du front était, pour la majeure portion, tenue par la 6e armée (général Duchêne) : le 30e corps, de Pontoise au chemin de fer de Laon à Soissons ; le 11e corps, de ce point aux forêts incluses de Vauclerc et d'Oulches ; le 9e corps britannique, récemment envoyé du nord, de ces forêts au nord de Reims. Là commençait le secteur de la 4e armée (Gouraud).

Quoique l'éventualité d'une attaque sur ce front eût été à plusieurs reprises envisagée, elle n'avait été retenue que comme une des nombreuses hypothèses, à la rigueur plausibles, que pouvait suggérer l'examen de la situation générale. Très peu de jours même avant l'attaque, rien

ne dénonçait plus spécialement ce secteur du front à l'attention du haut commandement. C'est qu'en aucune circonstance, les préparatifs allemands ne furent — nous allons y revenir — plus secrets.

Le secteur n'avait donc pas été l'objet d'un renforcement. Il s'en fallait. Il était faiblement tenu ; une division en première ligne pour 8 kilomètres, une en deuxième ligne pour 14 kilomètres (1). Et certaines de ces divisions avaient à peine eu le temps de réparer leurs pertes, car plusieurs avaient été engagées dans la récente bataille de mars ; c'était, par exemple, le cas de la 22e division du 11e corps ; la droite de la 6e armée était constituée par le 9e corps britannique, qui n'avait été envoyé dans cette région que pour se refaire des cruelles fatigues de la bataille du Nord. En arrière de ce front, il ne se trouvait, entre Aisne et Marne, que des divisions récemment ramenées des Flandres ou de la Somme et en train de panser leurs blessures. La force géographique de la position, constituée par des plateaux à pentes fort roides du côté de l'Ailette et couverte par la petite rivière aux bords marécageux, pouvait, à la vérité, rassurer. C'était, je l'ai dit, une énorme place forte naturelle, mais avec une bien médiocre garnison, tout au moins si l'on s'en tient à la quantité. La trouée de Juvincourt semblait plus difficile à défendre, ainsi que les environs de Reims ; mais si les plateaux tenaient bon, il semblait improbable que l'attaque pût réussir entre Berry-au-Bac et Reims ou tout au moins se développer au delà de cette ligne. Or, on comptait sur les plateaux plus qu'il n'eût convenu en cette étrange guerre, où un simple pli de terrain s'est parfois mieux défendu que les obstacles naturels les plus rassurants.

L'effort allemand devait en effet se porter tout d'abord

(1) C'étaient des fronts triples de ceux qui, généralement, étaient admis comme « fronts de bataille ». Il est donc assez inutile de chercher ailleurs le secret de notre « enfoncement » du 27 mai.

sur les plateaux ; c'est sur la zone centrale, de Lœuilly à Berry-au-Bac, qu'il allait se produire ; les plateaux une fois emportés, l'action devait s'étendre aux ailes, à l'ouest, entre Pontoise et Lœuilly, à l'est, entre Berry-au-Bac et Reims.

Le général von Boehn, commandant la VIIe armée allemande, était chargé des opérations entre l'Oise et Berry-au-Bac ; le général von Below, commandant la Ire armée, dirigerait celles qui se développeraient entre Berry-au-Bac et Reims. Quoique instruit de la relative faiblesse des contingents tenant les plateaux entre Ailette et Aisne, l'état-major allemand ne sous-estimait point la difficulté que constituait l'assaut donné à des positions si éminentes. Il fallait que, plus même qu'à la veille du 21 mars, l'attaque donnât sur ce point le maximum d'effet et que les plateaux fussent enlevés, si j'ose dire, *à l'esbrouffe*. La brutalité du choc devait être portée au *maximum* en effet par l'emploi de tous les moyens : vingt-huit divisions seraient engagées sur la seule zone centrale, dont onze étaient considérées comme de tout premier ordre et dix comme tout à fait bonnes ; ces divisions étaient au repos depuis le milieu d'avril et soumises à un entraînement intensif en vue de la nouvelle bataille. Toutes celles qui attaqueraient en première ligne avaient été choisies parmi celles qui, pour l'avoir disputé en 1917, connaissaient le terrain ; chose remarquable, certaines d'entre elles revenaient attaquer exactement le secteur même d'où elles avaient été chassées pendant l'âpre bataille de l'année précédente.

En somme, les huit divisions françaises et les trois britanniques allaient être attaquées par des forces triples : de Berry-au-Bac à Courcy, cinq divisions allemandes contre deux françaises ; de Berry-au-Bac au plateau de Californie, six et bientôt huit contre deux ; plus loin, sept, puis dix contre notre seule 22e division ; quatre, puis six, contre notre seule 21e division et trois, puis

cinq, contre la seule 61e. Et c'était l'élite de l'armée allemande, puisqu'on y voyait, entre autres troupes de choc, quatre divisions de la garde, la division brandebourgeoise, le corps alpin. Cette accumulation de forces justifiait les espérances de l'état-major allemand et rendait presque impossible la résistance française.

Une masse d'artillerie fort supérieure encore à ce qu'on avait vu jusque-là, — 4 000 pièces d'artillerie, très exactement le quadruple du nombre de batteries dont nous disposions sur ce point, — devait appuyer une si formidable infanterie ; l'ypérite serait le principal moyen employé pour paralyser la défense et jamais le mot « paralyser » n'aura mieux revêtu son sens littéral : l'ennemi trouvera, en effet, certains de nos mitrailleurs, de nos artilleurs, les mains crispées sur leurs engins, et ces engins eux-mêmes comme corrodés par l'action des gaz.

Ne se fiant pas encore à cette accumulation de forces et de moyens, l'ennemi avait, plus encore qu'à la veille de la grande attaque sur le front anglais, multiplié les précautions, pour qu'au maximum de force s'ajoutât le maximum de surprise. Les troupes furent acheminées dans l'ombre ; elles ne relevèrent qu'à la dernière heure les camarades en secteur ; l'artillerie ne fut amenée vers le front de bataille qu'avec un incroyable luxe de précautions ; les roues des canons et caissons avaient été entourées de matelassures et les prescriptions les plus sévères données pour empêcher tout cliquetis. Les réglages furent faits avec une extrême prudence : la préparation serait deux fois plus courte qu'au 21 mars. On pouvait donc espérer trouver un corps d'armée entier endormi.

Les indices recueillis par nous dans la dernière semaine étaient très faibles. Le général Duchêne, cependant, dénonçait une attaque comme probable sans la croire imminente, sans pouvoir surtout la prévoir aussi formidable et,

partant, aussi irrésistible. Il se réservait encore, par ses instructions des 18 et 24 mai, le droit de prescrire la destruction des ponts et passerelles de l'Aisne et de la Vesle. Il paraît bien que le 11e corps (Maud'huy) qui, on se le rappelle, occupait les plateaux, avait un dispositif conforme aux ordres de l'armée, mais ce dispositif n'avait été ni fortifié ni modifié depuis le 20 mai en vue d'une grosse attaque. C'était faute de moyens ; car, par une note du 23 mai, le général commandant la 6e armée avait signalé à ses commandants de corps, cette fois, l'attaque comme certaine. Mais jamais offensive n'avait été *camouflée*, avec une pareille perfection.

Le 26 mai seulement, dans l'après-midi, deux prisonniers faits dans la région de Colligis et pressés de questions par le général de Maud'huy, déclarèrent que l'attaque aurait lieu le lendemain vers 3 heures du matin sur le Chemin-des-Dames, après une violente préparation d'artillerie de deux heures. Le général Duchêne fut incontinent prévenu ; il prescrivit à toute l'armée le dispositif préparatoire d'alerte, puis donna l'alerte même aux 11e corps français et 9e britannique.

***

A une heure, le bombardement commença avec une prédominance insolite d'obus toxiques, de Vauxaillon à la région de Reims, sur un front de 60 kilomètres et une profondeur de 12, battant les ponts de l'Aisne et même, fort en arrière, ceux de la Vesle. Les liaisons téléphoniques furent immédiatement coupées, tandis que la fumée des explosions interdisaient l'emploi de la télégraphie optique. De tout cela résultait, dès le début, une grande confusion.

A 3 h. 40, l'attaque de l'infanterie se déclenchait ; elle trouvait une défense à moitié paralysée par l'asphyxie. Telle circonstance renverse une situation : un terrain tout en plateaux et ravins, s'il n'a pu être dès l'abord interdit sur les pentes opposées à l'assaut, devient dix fois plus

ingrat pour les unités chargées de sa défense ; l'ennemi s'insinue dans les ravins, tourne les crêtes, *s'infiltre* aisément. Dès 10 heures, malgré d'héroïques résistances locales, l'Allemand avait enlevé la Ville-aux-Bois, le plateau de Californie, le Chemin-des-Dames au nord de Braye et au sud de Pargny-Filain. A midi, le 11e corps — tandis que des groupes allaient s'y battre avec un courage surhumain jusqu'à 17 heures, isolés et bientôt encerclés (1) — abandonnait les plateaux, l'ennemi sur ses talons, et gagnait l'Aisne. Plus à l'est, deux divisions allemandes n'attaquant chacune que sur un front de deux kilomètres, ont fait une percée rapide ; nos troupes sont submergées par les vagues sans cesse gonflées par les renforts incessants de l'ennemi qui, dès 10 heures, arrive sur l'Aisne entre Chavonne et Concevreux. Un corps allemand (Schmetow) atteint le fleuve presque en même temps entre Concevreux et Berry-au-Bac, ayant refoulé le 9e corps britannique, d'autant plus vulnérable que la 22e division française, à sa gauche, à moitié écrasée, a perdu toute liaison avec lui.

L'Aisne, du moins, eût dû arrêter, — fût-ce pour un temps, — l'avance allemande. Mais, ayant retenu le droit de prescrire la destruction des ponts, le commandant de l'armée le délégua au commandant du 11e corps trop tard pour que celui-ci pût complètement remplir cette mission. L'Aisne fut franchie dès la fin de la matinée. L'attaque se poursuivait alors au sud de la rivière et progressait, surtout au centre. Vers 19 h. 30, les plateaux de la rive gauche étaient déjà aux mains des Allemands

(1) A 16 h. 15, pour ne citer que ce fait, un bataillon du 265e, commandé par le commandant du Plessis de Gruiedan, tenait encore tête à deux régiments allemands auxquels, bien qu'il fût réduit à 250 hommes, il faisait des prisonniers et les tenait en respect à l entrée de Vauxaillon sur l'éperon du mont des Singes. L'ordre lui ayant été signifié de se replier sur Margival, cette troupe héroïque, se faisant jour à la baïonnette, rejoignait son régiment qui, sous les ordres du colonel Rose, ne regagna l'Aisne que le 28, après s'être battu sur *dix* positions.

et la Vesle atteinte par la 10e division de réserve dans la région de Bazoches, par la 5e division de la garde dans celle de Bagneux. Entre la 22e division, droite du 11e corps, et les Anglais, le trou creusé s'agrandit : les Allemands n'ont plus devant eux, à part quelques éléments épars des divisions bousculées, que les auto-canons et les autos-mitrailleuses du 1er corps de cavalerie accourus de Ville-Savoie et de Mont-Saint-Martin.

La nuit arrêta à peine la poursuite : dès l'aube, elle reprenait. Dans la nuit, une division allemande (10e de réserve) avait franchi la Vesle et déjà marchait sur les bois de Dôle en direction de Fère-en-Tardenois ; débordant Fismes par l'est, une autre, la 5e de la garde, marche sur Courville en direction de Ville-en-Tardenois ; à 11 heures, les défenseurs de Fismes, attaqués et débordés, se replient. A l'est, la progression est plus lente ; mais après de violents combats, au sud de Lœuilly et dans la région de Sancy-Vrégny, la Vesle est atteinte, à 10 heures, dans la région de Vasseny.

La rivière a déjà été franchie à midi à l'ouest de Breuil, et déjà le massif de Saint-Thierry est menacé. A l'est, Crouy est forcé, les Allemands pénètrent dans Soissons où la lutte de rues dure toute la nuit. A la fin de cette deuxième journée, le front était, de l'est à l'ouest, jalonné par Lœuilly, Terny-Sorny, Venizel où la poche se creusait énorme déjà par Cuiry-House, Chery-Chartreuse, Mont-sous-Courville, Crugny, Braucourt, pour remonter un peu vers le nord de la Vesle par Chenay-Pouillon, Thil et Courcy.

4. — *La soirée du 28 mai.*

Cette soirée du 28 mai 1918 restera historique. Plus on connaîtra ce qui se passa au sein de l'état-major impérial et plus, sans doute, on y verra un de ces *moments* où se joue le destin.

La nouvelle de la brusque irruption de l'armée allemande dans nos lignes de l'Aisne faisait frémir, — on peut l'écrire sans aucune exagération, — le monde entier. Sans doute avait-on vu, en octobre 1917, avec une universelle émotion, le désastre de l'armée italienne, qu'on a fait tenir dans le nom désormais fatidique de Caporetto, et on avait également suivi avec une passion extrême les événements de la fin de mars entre Oise et Somme. Mais quand une partie de l'armée italienne, ébranlée par la trahison, s'était comme effondrée devant les divisions allemandes étayant l'Autrichien, quand l'armée britannique du général Gough semblait presque se dissoudre sous le choc violent de l'armée von Hutier, le monde avait dit : « Il reste la France » ; et, en dépit de leurs rodomontades, les Allemands pensaient de même, puisque, très précisément, ils avaient conclu des derniers événements que rien de décisif ne pourrait être tenté sur le front britannique, si l'armée française restait intacte, cette armée française qui, depuis le 4 août 1914, demeurait cette « ennemie principale », que Verdun, après la Marne, avait sacrée ennemie invincible.

Et non seulement l'assaut du 27 mai venait d'assurer en deux jours aux armées Boehn et Below un gain de terrain tel que tout d'abord il paraissait invraisemblable, la possession d'un des remparts de l'Ile-de-France, les plateaux de l'Aisne, de la rivière, des plateaux d'entre Aisne et Vesle et de la Vesle même, mais par surcroît la surprise avait été telle qu'elle avait valu aux Allemands un nombre de prisonniers insolites et un énorme butin ; sous la protection de la barrière des plateaux, tout le pays entre Aisne et Vesle était, à la veille du 27 mai, rempli de matériel accumulé, de parcs, de camps, de dépôts, de formations sanitaires et tout avait été raflé en quarante-huit heures. Mais ce qui plus que ces gains énormes émouvait, c'est qu'en apparence les troupes françaises s'étaient comme volatilisées. La presse allemande allait, par ses

lourdes railleries, souligner les rares défaillances, les exagérer bientôt jusqu'à la plus grossière caricature. En France comme en Allemagne, dans les pays alliés, neutres ou ennemis, on eut certainement, le 28 mai au soir, le sentiment que le coup le plus grave venait d'être porté tout à la fois au prestige français et à la force française — et, partant, un coup peut-être mortel à l'Entente.

L'état-major allemand, dont les *communiqués* allaient se faire lyriques, ne pouvait échapper à l'ivresse de cette heure unique. Tout ce qu'il avait voulu se réalisait et même au delà. Il n'avait entendu qu'affaiblir et fixer l'armée française ; il pouvait croire qu'il l'allait dissoudre. Il n'avait entendu que rectifier son front et l'assurer en enlevant jusqu'à la Vesle à son adversaire le double rempart des plateaux de l'Aisne, et, en quarante-huit heures, il avait, — sans pertes sérieuses, dit-on, — atteint et dépassé la Vesle. Il avait voulu une forte diversion : la diversion avait produit, sur un front mal préparé à recevoir le choc, une sorte d'écroulement qui semblait ouvrir, avec l'accès de la Marne, la route de Paris.

Un homme de la 237e division note, le 28 mai, sur son carnet : « Sur la grande route de Reims, entre Festieux et Corbeny, passent en auto l'empereur, le kronprinz, Hindenburg et Ludendorff. » Ils s'étaient réunis et ils délibéraient. On saura un jour les termes de cette conférence. Il est dès aujourd'hui aisé d'en deviner les conclusions. Elles allaient modifier, du tout au tout, le plan allemand — et les suites en seraient incalculables.

Que l'Allemand comptât naguère s'arrêter à la Vesle, il y a peu de doute. « Si, initialement, le commandement allemand avait prescrit de poursuivre l'ennemi sans répit ou tout au moins d'atteindre le cours de la Marne, lit-on dans une remarquable étude du 2e bureau du grand quartier français sur cette bataille, comment expliquer l'attitude de la 10e division qui, *le* 28, *à* 9 *heures du matin*, rend compte *qu'elle a atteint ses objectifs* et se forme en profon-

deur pour repousser la contre-attaque éventuelle (1)? » Comment concilier en effet l'attitude de cette division, une des plus *allantes* de l'armée allemande et qui n'a pas subi de pertes, avec les instructions de Ludendorff ainsi conçues : « Les positions et l'artillerie ennemie une fois emportées, le combat prend désormais le caractère de la guerre de mouvement : poursuite de l'ennemi, rapide, *ininterrompue*. Ne laisser aucun répit à l'ennemi, même pendant la nuit. *Ne pas s'attendre les uns les autres* »?

« Poursuite de l'ennemi. » On ne l'avait en réalité, cette poursuite, prévue que jusqu'à la Vesle dont on saisirait les têtes de pont — sans plus. Mais à l'heure où l'irruption allemande semblait ne rencontrer ni obstacle sérieux ni résistance prolongée, ne fallait-il pas en profiter pour exploiter jusqu'au bout, — et ce bout ce serait peut-être la fin de tout, — l'occasion trouvée? Le front français était déchiré sur une largeur de près de 60 kilomètres et une profondeur de plus de 20 ; mais le fait important était que, comme un torrent, l'armée von Boehn balayait les débris de ce front brisé, les roulait, les submergeait. Les soldats de cette armée étaient soulevés par un enthousiasme indescriptible : de l'interrogatoire de tous les prisonniers, il résulte que les pertes ayant été légères, la vue des prisonniers faits et du butin conquis à si bas prix exaltait les âmes : avant même que l'état-major fût conquis à cette idée, la pensée que la défaite française ouvrait « la route de Paris », les surexcitait même jusqu'à la folie.

L'état-major dut être influencé par cette ivresse ambiante. De son cabinet, un Ludendorff eût peut-être vu plus clair. Mais le kronprinz dut insister : c'était son affaire d'aller à Paris. La marche au delà de la Vesle fut décidée, jusqu'à la Marne, au delà de la Marne si possible, jusqu'où on pourrait. La mission des ailes restera la

(1) Cette division était parvenue au sud de Mont-Saint-Martin, au delà de la Vesle, entre Fismes et la forêt de Dôle.

même : il fallait faire tomber Reims à gauche, et, à droite, après Soissons, la forêt de Villers-Cotterets. Au centre, le succès obtenu serait exploité : on tomberait sur la voie ferrée Paris-Nancy et on établirait sur la Marne proche une solide tête de pont qui, un jour, servirait de base de départ à l'opération décisive, au *Drang nach Paris*. Ainsi croyait-on avancer de plusieurs mois peut-être la victoire finale.

En réalité, — nous l'apercevons clairement aujourd'hui, — cette manœuvre improvisée allait créer la situation d'où sortirait non la victoire allemande, mais la défaite prochaine des armées impériales. Plus l'Allemand avancerait et, partant, serait plus profonde la poche creusée vers le sud, et plus la situation serait, au lendemain de cette bataille, pour nos ennemis, scabreuse, périlleuse même, à une condition, *c'est que la poche restât poche ;* pour cela, il fallait que, la porte étant enfoncée, *les deux piliers de l'entrée restassent entre nos mains :* d'un côté, Reims et sa montagne, de l'autre, la forêt de Villers-Cotterets. Si nous gardions les deux positions, point n'était besoin d'être grand stratège pour estimer que l'Allemand créait une nasse énorme où se faire prendre le jour où nous serions en mesure d'attaquer puissamment sur ses flancs. A l'heure où les alliés consternés, où nos ennemis exaltés croyaient voir se préparer le cataclysme dans lequel sombreraient les armées de l'Entente, l'état-major allemand préparait sa défaite du 18 juillet et ce qui devait s'ensuivre. Un Bossuet montrerait là, en termes saisissants, le bras du Très-Haut.

Un Foch est, nous le savons, un de ces « croyants » dont il a écrit qu'ils « sont rares ». Mais il est de ceux qui ne se perdent point en rêveries mystiques et pratiquent l'*Aide-toi, le ciel t'aidera*, qu'a formulé, aux âges de foi, le bon sens populaire. Ceux qui l'entouraient assurent qu'il n'était ni consterné ni même très ému. Aussi bien en a-t-on une preuve sensible dans la fermeté froide de ses

décisions mêmes. Jusqu'au 29 au soir, l'opération allemande ne lui apparaissait encore que comme une puissante diversion et il avait raison puisque, jusqu'à la nuit du 28 au 29, elle n'était que cela. Le grand quartier français, fort légitimement ému par l'événement, avait assurément le droit de crier vers le nord : « *Varus, rends-moi mes légions!* » Il voyait en effet son front attaqué, brisé, une de ses armées en fort mauvais arroi, le dispositif général menacé de rupture ; il réclamait toutes ses armées, celle de Flandre, celle d'Artois, celle de Beauvaisis, les divisions de Mitry, celles de Maistre, celles de Micheler. Mais l'avantage d'un commandement unique est précisément de donner à qui l'a reçu la vision des ensembles. On ne voit au juste que quand on voit large. Le groupe du prince Ruprecht, opposé aux armées franco-britanniques au nord de la Somme, restait menaçant ; pas une division n'avait été prélevée sur lui en vue de l'offensive du kronprinz de Prusse. La bataille était donc encore possible en Artois et, en dépit des circonstances qui étaient graves, l'enjeu d'une bataille au nord de la Somme restait plus sérieux que celui même que les Allemands pouvaient espérer enlever au delà de la Marne.

Raisonnablement, Foch avise Haig qu'il va être forcé de retirer du front au nord de la Somme la plus grande partie des troupes françaises ; il importe donc qu'à toute éventualité l'état-major britannique se constitue par ses propres moyens une réserve générale. Mais, en dépit des réclamations de l'état-major français, il décide provisoirement le maintien de Maistre et de ses quatre divisions au sud d'Arras ; car il ne faut point d'un mal tomber dans un pire. Mitry lui-même ne serait pas brusquement retiré avec toute son armée des Flandres : se mettant sur la défensive, ce n'est que peu à peu qu'il renverrait vers le front français les divisions qui lui restent ; l'état-major belge était simplement, le 29, invité à étendre son front jusqu'à Ypres pour soulager les Alliés. Ce jour-là, ne per-

dant de vue aucun des deux fronts, celui d'Artois pas plus que celui de la Vesle, le général en chef se contentait de rapprocher les divisions de Maistre des quais d'embarquement ; mais depuis vingt-quatre heures, l'état-major de la 5e armée (Micheler) avait quitté Méru pour aller prendre le commandement d'un groupe de divisions que Gouraud, commandant la 4e armée, venait de former pour occuper solidement la montagne de Reims. Enfin, le 30, éclairé par les faits mêmes sur les nouvelles intentions de l'état-major allemand, Foch avertissait le maréchal Haig qu'il allait décidément porter la 10e armée française à gauche de la 6e (dans la région de Villers-Cotterets et de Compiègne) : les deux « piliers » seraient ainsi assurés par Micheler à droite, par Maistre à gauche. L'armée britannique même, si la bataille prenait sur la Marne une extension plus considérable encore, serait peut-être appelée à intervenir par ses réserves ; en attendant, elle étaierait, par un renforcement de sa gauche, l'armée Debeney sur laquelle certaines divisions pourraient être ainsi prélevées et la 3e division américaine enfin était appelée vers la Marne.

5. — *Les premières résistances.*

(29-30 *mai.*)

La bataille exigeait ces mesures. Une phase nouvelle avait commencé le 29 mai au matin. Conformément aux résolutions prises le 28 au soir, l'armée allemande, franchissant la Vesle, pointait droit sur la Marne, tandis qu'aux ailes l'effort s'intensifiait en vue d'exploiter la chute de Soissons et d'amener celle de Reims. A ces tentatives, le grand quartier général français, fort ému, mais de sang-froid, entendait bien maintenant faire obstacle : le général Pétain apercevait clairement que l'essentiel était de défendre contre toute attaque les

abords ou tout au moins les lisières de la forêt de Villers-Cotterets et c'était déjà cette pensée qui, depuis quarante-huit heures, incitait Maud'huy à se cramponner spontanément en avant de la forêt avec les débris de son malheureux 11e corps ; tant que, de ce côté, comme du côté de Reims, nos troupes tiendraient bon, la poussée vers la Marne, si dangereuse qu'elle fût pour nous, ne pouvait grandement inquiéter ; j'ai dit tout à l'heure que, faute d'élargir les entrées de la poche créée, l'Allemand, en s'engageant vers la Marne, allait peut-être à une aventure. On le pensait au quartier général de Foch. La *directive* de Pétain du 28 mai prescrivait avant tout la constitution d'une ligne solide de défense entre Arcy-Sainte-Restitue (au nord de Fère-en-Tardenois) et Chaudun (au sud-ouest de Soissons) et visait à couvrir, plus au nord, la trouée de l'Aisne en organisant une autre ligne de défense entre Chaudun et Nouvion-Vingré (nord-est de Vic-sur-Aisne). Le 1er corps organiserait et tiendrait cette ligne à la gauche de la 6e armée.

Le général Duchêne était arrivé, dans la journée du 28, à regrouper tant bien que mal ses troupes désemparées ; le 21e corps, — un des meilleurs de notre armée, — était maintenant à sa disposition et son commandant, le général Degoutte, — un des plus remarquables d'entre nos chefs, — avait pris le commandement d'un des groupements, celui qui essaierait de défendre la vallée de l'Ourcq dans la région de Fère-en-Tardenois. Les 30e, 11e, 21e corps liaient maintenant à peu près leur action, de la région de l'Aisne à l'ouest de Soissons à celle d'entre Vesle et Ardre, en passant par la vallée de la Crise et le Tardenois.

Ainsi à notre gauche, dans les journées des 29 et 30, la résistance s'accentuait-elle ; si, à l'ouest, nous étions encore ramenés vers l'Aisne par la perte des plateaux de Blérancourt et Vezaponin, et sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets par l'abandon de la Crise, notre

recul se faisait plus lent. A notre droite, d'autre part, le général Micheler, accouru de Méru à Cumières et ayant pris le commandement des troupes opérant entre Arcis-le-Ponsart (sud de Fismes) et Prunay (sud-est de Reims), enraiera bientôt, avec des forces de fortune, l'avance ennemie au nord et à l'est de Reims.

C'est au centre, d'ailleurs, que la poussée allemande se fait plus violente encore dans les journées du 29 mai au 1er juin. L'ennemi vise maintenant nettement à atteindre la Marne : « C'est une question d'honneur pour nous, dit le général commandant la 231e division, le 29 au soir, d'atteindre la Marne demain. » Il s'institue entre les divisions allemandes de von Bœhn une sorte de concours : c'est une course à la Marne à laquelle ne peuvent s'opposer que peu à peu nos troupes fatiguées ou jetées en avant en pleine débâcle. Le soir du 29, le front de l'est à l'ouest passe par Bétheny-la-Neuvillette-Courcelles-Janvry-Goussancourt-Fresnes-Nanteuil-Notre-Dame-Grand-Rosoy-Hartennes-Berzy-le-Sec, la lisière ouest de Soissons-Chavigny et Crécy-au-Mont ; la poche s'est donc accentuée au sud-est de Fère-en-Tardenois perdu : Oulchy-le-Château est maintenant très menacé. La journée du 30 est des plus violentes ; l'ennemi attaque notamment avec une extrême énergie en direction de Château-Thierry et, le soir, il atteint, à l'est de cette ville, la Marne entre Brasles et Mont-Saint-Pré, puis à Jaulgonne. Voulant élargir la poche, au moment où il l'allonge, il attaque furieusement sur les parois est et ouest, et à l'ouest, avec des tanks sur le plateau de Sonnemaison comme sur le plateau de l'Orme du Grand-Rozoy. Par suite de ces furieuses attaques, des trous se produisent : le soir du 30, le front semble brisé entre Brécy et Jaulgonne. A 19 heures, la tête de pont de Jaulgonne, défendue pied à pied par sa garnison, est enlevée par l'ennemi ; le pont saute à 20 heures. Le soir de cette terrible journée, le front, à peu près maintenu à l'ouest de Reims, passe par Ville-en-

Tardenois, Romigny, Verneuil où il atteint la Marne qu'il suit jusqu'à Gland, puis court suivant une ligne nettement orientée du sud au nord par Bézu-Saint-Germain, les lisières est du bois du Châtelet, Montgru-Saint-Hilaire, fait une boucle vers Rozet-Saint-Albin (Oulchy ayant été perdu), Vierzy et Chaudun où l'on a à peu près tenu.

L'ennemi, qui voyait néanmoins s'accentuer sur divers points la résistance, était, de ce fait, contraint d'engager de nouvelles forces. Le 31 mai, ce fut en grande partie avec des troupes fraîches qu'il attaqua vers l'ouest en direction de Longpont, vers le sud sur Château-Thierry. Mais déjà nos troupes reprenaient une attitude offensive et il semblait que, à l'est comme au sud, l'ennemi fût bien au bout de ses succès. La forêt de Villers-Cotterets menacée était, dès le matin, dégagée par une contre-attaque de Maud'huy ; plus au nord, nous reprenions Chaudun et le plateau au sud-ouest de Soissons, faisant subir à l'ennemi de lourdes pertes et, malgré sa forte résistance, nous recouvrions les pentes ouest de la vallée de la Crise. A la vérité, plus au sud, une nouvelle poche se creusait en direction de Neuilly-Saint-Front très menacé et la vallée de l'Ourcq était assez largement ouverte où le général Duchêne jetait immédiatement le corps de cavalerie Robillot. La poussée se faisait enfin très forte au nord de Château-Thierry. Mais les troupes de secours commençaient à affluer : il paraissait douteux, dès le 31 au soir, que la bataille fût portée beaucoup plus loin par l'ennemi ; on constatait que, dès qu'une résistance sérieuse se produisait, celui-ci s'arrêtait.

Les 29 et 30, de fortes attaques sur le front Micheler, à l'ouest de Reims, avaient été repoussées ; le général Pellé à la tête d'un groupement de fortune faisait front au centre de la 5e armée. Et l'ennemi, devant ces troupes, cependant fatiguées, cédait et stoppait.

Le caractère improvisé qu'avait pris la bataille du

côté allemand depuis le 29 mai avait, aussi bien, pour conséquence, une certaine incoordination dans les mouvements et le grand quartier impérial allait, pour la seconde fois, modifier son plan dont il commençait à apercevoir le côté périlleux.

6. — *Fin de la bataille.*

(31 *mai*-8 *juin.*)

Le général Foch s'était, de sa personne, porté à l'arrière immédiat de la bataille ; il avait vu, après le général Pétain, le général Duchêne ; son rôle, à la vérité, devait, jusqu'à nouvel ordre, se borner à recommander qu'on tînt ferme où l'on était. Prévoyant que l'ennemi, hasardé dans la poche creusée, allait porter son effort, au nord-ouest, sur la région des forêts, forêts de l'Aigue, de Compiègne et de Villers-Cotterets, le généralissime avait porté la 10e armée dans cette région : le général Maistre, accouru d'Amiénois, s'installait à Chantilly-Lamorlaye et allait prendre, le 1er juin, le commandement du front entre Moulin-sous-Touvent et Faverolles. Depuis quarante-huit heures déjà, le général Fayolle, de sa propre initiative, avait jeté entre Oise et Aisne, pour étayer la résistance de la gauche de la 6e armée, toutes les réserves de son groupe d'armées où Maistre venait soudain se ranger. On avait prévu juste : c'est contre cette partie du front qu'allait se faire — et échouer — la dernière tentative de l'ennemi. Et ce serait le dernier acte du drame de l'Aisne.

Le 31 mai, une nouvelle conférence avait eu lieu, dans la région de Fismes, entre l'empereur, Hindenburg et Ludendorff : le lendemain, on lut aux troupes l'ordre concis qui suit : « Sur le désir de Sa Majesté et de Son Excellence le maréchal de Hindenburg, l'offensive sera continuée. » Mais cette offensive devait de nouveau chan-

ger d'objectif. La poussée vers la Marne avait absorbé toutes les réserves des corps allemands du centre ; la résistance que nos troupes avaient opposée entre Soissons et l'Ourcq et plus encore, les réactions qui déjà s'étaient produites, faisaient apercevoir le danger où se mettait l'armée allemande en allongeant le bras vers la Marne, tandis que, à l'ouest de Reims et à l'est de la ligne Soissons-Neuilly-Saint-Front, elle ne parvenait pas à forcer les parois de la poche : celle-ci s'approfondissait sans s'élargir, et en outre, depuis le matin du 29, la résistance des corps français, même quand elle était brisée, coûtait fort cher. L'ère des grands succès sans pertes était bien close.

Le dispositif des réserves allemandes ne permettait plus de poursuivre l'effort dans la région de Château-Thierry. « Dans la région sud-ouest de Soissons en attaquant sur Villers-Cotterets, écrit notre 2e bureau, on pouvait espérer encore obtenir un résultat, le gros des réserves françaises ayant été orienté vraisemblablement vers la rive sud de la Marne. En combinant cette action vers l'ouest avec une offensive de la XVIIIe armée (Hutier) entre Montdidier et Noyon en direction du sud et du sud-est, on créerait entre Compiègne et Soissons un saillant dans le dispositif français ; dans le cas le plus favorable, on pouvait espérer enfermer dans une tenaille toutes les forces ennemies combattant dans les forêts de l'Aigue, de Compiègne et de Villers-Cotterets, ou tout au moins les contraindre à évacuer ce saillant, ce qui procurerait un gain de terrain considérable. En résumé, le plan, à partir du 1er juin, semble être le suivant : à l'est, continuer les opérations d'encerclement de Reims ; au centre, créer sur les hauteurs sud de la Marne une tête de pont que l'on organiserait ensuite défensivement avec les divisions de position ; à l'ouest, attaquer en direction de Villers-Cotterets d'une part, de Compiègne d'autre part, pour encercler les forces

combattant à l'est de Compiègne ou tout au moins les contraindre de se replier. »

Il ne faut encore admettre ces conclusions que comme une hypothèse : la publication des ordres allemands nous révélera jusqu'à quel point celle-ci était plausible : elle nous paraît présentement confirmée par les attaques des 1er, 2, 3 et 4 juin.

L'attaque sur Reims fut brisée dès le premier jour : l'ordre donné à la 12e division bavaroise, jetée sur la ville, était de s'en emparer *coûte que coûte;* cependant, à l'ouest de la ville, une attaque générale se produisait entre Ville-en-Tardenois et Reims, tandis qu'à l'est de Reims, la 238e division assaillait le fort de la Pompelle. L'armée Micheler ne céda pas. De la Pompelle à Reims, les chars d'assaut allemands s'élancèrent en vain, appuyant une forte infanterie ; avant midi, les chars étaient démolis, l'infanterie repoussée, laissant entre nos mains plus de 200 prisonniers ; à l'ouest de Reims, Vrigny, réoccupé par nous, était sans succès attaqué deux fois par l'ennemi et l'on pouvait réoccuper Méry et la cote 240. Plus au sud, les attaques ennemies échouaient également sur le front Violaines-bois de Courmont où l'on perdit un terrain insignifiant. L'échec fut tel, que ni le 2, ni le 3, ni le 4, ni le 5, aucune attaque ne se produisit de ce côté. Reims restait décidément entre nos mains.

Sur le front de la 6e armée, la pression ne s'exerçait qu'entre Vierzy et Château-Thierry, le 1er juin : le front fut maintenu, sauf devant Neuilly-Saint-Front ; les tentatives faites pour franchir la Marne à Château-Thierry, comme à Jaulgonne, restèrent vaines. Le 38e corps, bientôt étayé par une brigade américaine, y tenait bon. Un bataillon de la 36e division, parvenu sur la rive sud dans la nuit du 1er au 2, fut en partie rejeté sur l'autre rive et en partie capturé le 2.

En réalité, c'était sur la région entre Oise et Ourcq que portait maintenant l'effort principal. Le général

Maistre avait pris, on s'en souvient, le 1er juin, le commandement de ce secteur à la tête de la 10e armée. L'un des chefs les plus éminents de notre armée, plein de sang-froid et de fermeté, avait, de ce côté, saisi d'une main énergique la direction de la bataille. L'ennemi lui en laissait le temps, car, dans les journées des 1er et 2 juin, il n'attaqua qu'au sud et à l'est de la forêt de Villers-Cotterets, ne préparant que pour le 3 une forte offensive au nord de l'Ourcq. Il y engageait toutes ses réserves disponibles, trois divisions fraîches. Quelques succès locaux lui permirent des gains de terrain qui furent promptement limités sur le plateau de Saconin, au sud-ouest de Soissons ; mais l'attaque entre Vertefeuille et Longpont, la plus violente parce que la plus « décisive » aux yeux de l'assaillant, fut repoussée et la forêt de Villers-Cotterets resta fermée à l'invasion.

Dès lors, la bataille était close ; dans les journées qui suivirent jusqu'au 8, elle eut encore quelques soubresauts, mais ce fut de notre fait plus que de celui de l'ennemi. Nous reprenions çà et là quelques positions perdues : le 11e corps, attaquant au nord-est de Château-Thierry, achevait, — grâce en partie à la division américaine qui faisait éclater une magnifique valeur, — de barrer la route de la Marne à l'Allemand. Mais l'offensive allemande était arrêtée en ces régions, — au moins pour un temps.

Elle avait été finalement enrayée. Mais elle n'en avait pas moins atteint et même singulièrement dépassé ses objectifs primitifs. Nous avions perdu avec les plateaux de l'Aisne et la rivière une des lignes de défense qui nous paraissaient tout à la fois les plus assurées et les plus nécessaires. Bien plus, l'ennemi ayant reconquis et le terrain gagné par nous en 1917, — au prix de quels efforts ! — et celui-là même que nous avait valu la bataille de la Marne de 1914, avait atteint la ligne de Paris à Châlons, nous enlevant ainsi une des voies de communi-

cation les plus précieuses. Privés déjà, dans nos relations avec les armées alliées du nord, de la grande ligne de Paris à Amiens, nous voici privés de celle qui nous liait le plus directement avec nos armées de l'est. Notre défense en est sinon paralysée, du moins singulièrement gênée.

Le front, par ailleurs, est étendu de 53 kilomètres au lendemain d'une bataille où nos pertes — considérables — nous affaiblissent, et l'ennemi, déjà rapproché de Paris au nord par la prise de Montdidier, menace la capitale, à l'est, par l'occupation de Château-Thierry. Sans doute est-il prématuré de parler, — ainsi que le fait la presse officieuse allemande, — d'un « investissement » de Paris. Il n'en va pas moins que la grand'ville apparaît chez nous, aux plus optimistes, comme derechef en péril. Si les Allemands parviennent, par une nouvelle offensive heureuse, à réduire le saillant que leurs offensives au nord de l'Oise et au sud de l'Aisne a créé au nord-est de notre capitale, ils peuvent partir de là pour une suprême tentative en direction de Paris même. Et sans parler du coup sensible porté à notre prestige autant qu'à notre force, le champ de bataille énorme où, depuis le 21 mars, se promène, en quelque sorte, la lutte, s'est de la façon la plus défavorable encore modifié. L'Entente est désormais sollicitée par deux inquiétudes pressantes, celles qui résultent du double objectif que l'Allemand est maintenant en mesure d'atteindre ou tout au moins d'approcher.

*
* *

Les gouvernements et commandements alliés avaient compris la gravité des circonstances et la leçon qui, une fois de plus, s'en dégageait. La lutte en devenait plus lourde. Que les offensives allemandes se succédassent rapidement, et nos ressources en hommes fondaient de telle façon qu'à moins d'afflux tout à fait extraordinaire de forces américaines, la crise des effectifs en deviendrait,

de sérieuse, tout à fait tragique. Et si, au mieux, il nous était permis de reprendre l'offensive aux premiers jours de l'été, c'était, cette poche de l'Aisne, une nouvelle reconquête à faire, cette nouvelle voie ferrée de plus supprimée, une gêne si grande qu'elle en devenait angoissante.

La seule chose qui nous pût rassurer était la contenance que, dans les pays alliés, on avait opposée au « coup dans l'estomac », suivant l'expression populaire, que nous avions reçu. Certes, on avait été douloureusement surpris, ému jusqu'à l'effroi et le souci restait grand. Mais, Paris donnant l'exemple d'une belle vaillance, — parfois même un peu goguenarde, — devant la menace des armées ennemies, sous les obus des pièces à « colossale » portée et sous les bombes des avions multipliés, la France spécialement éprouvée, puis le monde des Alliés entendaient prendre l'affaire au sérieux, mais non au tragique. Le gouvernement français avait été admirable de fermeté en face du péril : devant l'attitude qu'avait prise Georges Clemenceau, défendant contre les récriminations les grands chefs militaires, refusant de laisser porter atteinte à leurs pouvoirs comme à leurs desseins, on se rappelait ce que, dans notre enfance scolaire, on nous disait de ce Sénat romain venant féliciter le soldat un moment vaincu de « n'avoir pas désespéré de la République ». Ainsi l'homme d'État permettait-il aux hommes de guerre de réparer l'échec et de faire sortir de la défaite même la victoire qui suivrait. Mais un Clemenceau n'est fort lui-même que de la solidité d'une opinion publique dont quatre ans d'épreuves, loin de la lasser, ont exalté la vertu et fortifié la confiance dans la victoire finale.

Chose étrange, si les vaincus ne voyaient dans la défaite que raison de fortifier leur cœur, les vainqueurs semblaient, eux, las jusqu'à la dépression. Après avoir été, deux jours, victoire sans pertes, la bataille de l'Aisne

était promptement devenue pour les Allemands lutte terriblement meurtrière. Si, le 1er juin, on lit dans les lettres du front la triomphale mention : « Nous marchons tout droit sur Paris », « nous sommes juste dans la direction de Paris », — et cela des centaines de fois répété, — d'autres lettres témoignent, dès le 3, le 4 et surtout après le 5, d'un découragement étonnant : « ...Mais les pertes, dit une lettre du 4, je préfère ne pas en parler ! Ceux qui n'y ont pas été ne peuvent porter un jugement ; vous fermeriez les yeux pour ne pas voir ces images qui crient vers le ciel. Il faut avoir des nerfs pour ne pas perdre courage... Voilà maintenant huit jours que nous sommes dans la *mélasse* (*scheisse*) » ; et l'expression plaît, car, le 6, après avoir constaté que décidément « les Français tiennent... », un homme du 400e d'infanterie ajoute : « Nous ne savons comment nous sommes arrivés dans cette mélasse. » Si, au front, le dénouement, ou plutôt l'absence de dénouement du drame, faisait tomber à plat les enthousiasmes, à l'arrière, l'opinion ne put être un instant galvanisée : « Toutes ces offensives coûtent et ne rapportent rien, puisque l'ennemi ne cède point et que la paix ne vient pas », tel était le résumé des réflexions amères. Un tel état des esprits au lendemain d'une si éclatante victoire pouvait faire pressentir ce que serait le lendemain d'un revers. Et les revers, maintenant, étaient proches.

7. — *L'offensive allemande de l'Oise.*

(9-13 *juin.*)

La façon dont s'était terminée l'opération du 27 mai contraignait en quelque sorte les Allemands à reprendre très promptement l'offensive à l'ouest de l'énorme poche creusée par eux entre Noyon et Reims. S'en fussent-ils

même tenus à leur objectif primitif, à la ligne de la Vesle et à celle de l'Aisne de Condé à Fontenoy, que déjà se fût imposée cette opération complémentaire ; à plus forte raison lorsque le saillant, démesurément approfondi, atteignait la ligne Château-Thierry-Dormans. Maintenant la nécessité était pour eux pressante — s'ils ne voulaient rester dangereusement vulnérables — de s'aligner au plus tôt sur une ligne sud de Montdidier-Compiègne-Villers-Cotterets-Château-Thierry, tout d'abord par une attaque sur le front sud de Montdidier-sud de Noyon, tenu par la 3e armée française (Humbert).

Les indices d'attaque se multipliaient sur ce front dès les premiers jours de juin : l'état-major Humbert n'en laissait échapper aucun. Le 6 juin, le général pourra adresser sans aucune crainte d'erreur à son armée l'ordre où l'on lit : « Les indices d'offensive sur le front de l'armée se multiplient et se recoupent depuis quelques jours. Des derniers renseignements fournis par des déser teurs venant l'un de Rollot et l'autre de Dives, il est permis de conclure que l'*offensive est imminente.* »

Ce ne serait, cette nouvelle offensive, qu'une suite de la bataille « pour Paris ». Mais d'autres indices permettaient de croire que la bataille « pour la mer » n'était pas ajournée ou ne l'était que pour quelques jours. Le groupe d'armées du prince Ruprecht de Bavière restait toujours menaçant en face de l'armée britannique ; il semblait bien qu'il préparât un nouvel assaut dans les Flandres et au nord d'Arras. Et après avoir songé à appeler au sud de la Somme certains corps britanniques, Foch, toujours circonspect, les laissait tous à la disposition de Haig ; certains corps seraient simplement mis en réserve pour le cas où la nouvelle attaque tentée par l'ennemi à l'ouest de l'Oise prendrait pour nous mauvaise tournure.

En fait, on espérait fermement que, ne bénéficiant

plus de la surprise, l'Allemand serait repoussé ou tout au moins promptement arrêté. On comptait sur le général Humbert, soldat sans timidité ; on comptait aussi sur la méthode qu'on était désormais résolu à opposer aux procédés allemands, maintenant trop connus. Cette méthode conçue dans les bureaux du général Fayolle, mais que le grand quartier français avait faite sienne, consistait à donner à la deuxième ligne de défense une organisation telle, que la première pourrait être sans inconvénient grave forcée ou même bénévolement abandonnée. Celle-ci, à la veille de l'attaque, pourrait devenir simple ligne d'avant-postes. Je reviendrai sur cette nouvelle tactique défensive qui devait, le 15 juillet, sur le front de Champagne, faire trébucher l'attaque allemande. L'intérêt de la bataille Humbert est qu'on s'y devait essayer et celle-ci tournera de telle façon, qu'on sera, en outre, amené à tenter sur le flanc de l'ennemi, un instant aventuré, une manœuvre — la fameuse contre-attaque Mangin sur le plateau de Courcelles — qui, ayant obtenu en partie le résultat cherché, servira également de leçon. Ainsi, sur une petite échelle, l'affaire des 9-11 juin constituera, si j'ose hasarder le mot, une répétition générale, — encore un peu tâtonnante, — du double procédé de parade et de riposte qui, entre le 15 et le 18 juillet, donnera, nous le verrons plus loin, des résultats si magnifiques.

Que, tentée pour la première fois et presque improvisée, la méthode ne dût point donner tous ses effets utiles, on ne s'en peut étonner. La deuxième position était, — en dépit du travail acharné de l'armée Humbert, — à peine préparée pour jouer son nouveau rôle ; le 4 juin, Humbert avait dû décider, pour plus de sûreté, de reporter la défense sur la ligne des réduits de la première position en attendant que l'organisation de la deuxième permît d'installer la *résistance principale*. Mais il demeurait que l'ennemi, s'il forçait celle-ci, se devait

heurter à une seconde ligne plus fortement organisée, et, par le procédé de l'échelonnement en profondeur des forces prêtes à le défendre, le front, si d'aventure il fléchissait, ne se romprait point.

L'aventure de l'Aisne ne se pouvait donc reproduire. D'ailleurs, Foch recommandait à Pétain de bien pénétrer ses lieutenants, et par eux jusqu'au plus petit soldat, de la nécessité de tenir cette fois avec la dernière énergie. Quelle que fût la violence de l'assaut prévu, l'ennemi ne devait même pas atteindre son objectif *minimum*.

Cet objectif *minimum*, c'était, pour la journée du 9 juin, la ligne Courcelles-Belloy et la route de Belloy à Compiègne, pendant qu'à l'aile droite allemande un groupement, pivotant autour de Montdidier, occuperait le Frétoy et le Ployron, et qu'à l'aile gauche, un autre enlèverait les hauteurs de Chiry-l'Écouvillon et acculerait à l'Oise les Français débordés par l'ouest. Le centre alors pousserait jusqu'à l'Aronde, pendant que la gauche occuperait Compiègne et que la droite, renforcée d'une division, enlèverait les hauteurs de Méry et s'alignerait le long de la voie ferrée Montdidier-Tricot-Wacquemoulin. Des divisions resteraient en réserve pour l'exploitation qui, probablement, au cas où la percée serait consommée le 10, devaient être lancées au delà de l'Aronde en direction d'Estrées-Saint-Denis et Clermont. En s'en tenant à l'objectif proposé pour le 10 aux troupes, la région de Compiègne, l'état-major allemand était autorisé à penser que le saillant fort étroit et très aventuré que dessinerait dès lors le front français, de Sempigny à Villers-Cotterets, serait forcément évacué par nous, à moins que les troupes françaises ne s'y laissassent prendre.

*
* *

Le 9, à minuit, l'artillerie allemande commença sa préparation : la canonnade retentit sur tout le front de l'ar-

mée Hutier (XVIIIe), à l'est jusqu'à Carlepont, à l'ouest jusqu'à Grivesnes. A 4 h. 20, l'infanterie se jeta sur les lignes de l'armée Humbert, entre l'Oise et Rubescourt.

Aux deux ailes, l'attaque, dissociée par les barrages de notre artillerie et le feu de nos éléments de couverture, ne réussit à progresser que lentement, sans pouvoir atteindre aucun de ses objectifs. A notre droite, la garnison du Mont-Renaud (sud-ouest de Noyon), — violemment assaillie, — ne se replia sur son soutien que vers 10 heures, et le Plémont (sud de Lassigny), non moins violemment attaqué, tint jusqu'à midi. A notre gauche, Courcelles, âprement disputé, resta entre nos mains. Mais, au centre, la première ligne ayant été emportée par trois divisions allemandes d'assaut, appuyées par un tir violent d'artillerie et quelques tanks, l'ennemi dépassa même notre seconde ligne que sa garnison n'avait pu occuper à temps complètement, et l'ennemi put ainsi s'enfoncer jusqu'à Ressons-sur-Matz, qui, en fin de journée, restait entre ses mains ; la ligne passait, ce soir-là, par le Fretoy, Courcelles, Méry, Belloy, Saint-Maur, Marquéglise, Vaudelincourt, Élincourt, le sud de l'Écouvillon, Orval et Ville. La poche créée avait, au maximum, 9 kilomètres de profondeur ; en apparence, la violence de l'attaque avait eu raison de nos procédés de parade. En réalité, *notre front, s'il était incurvé, suivant les prévisions, ne s'était nulle part rompu*. On avait donc l'impression que, cette première journée ayant été assurément moins heureuse qu'on ne s'y était attendu, nos troupes cependant n'étaient nulle part bousculées ni même ébranlées. Notre ligne en effet se reformait sans désordre et nulle inquiétude sérieuse n'était à concevoir.

Hutier cependant entendait profiter de l'avance de Ressons-sur-Matz pour pousser sa pointe vers Gournay-sur-Aronde. A son centre, il jeta, le 10, sur la Ferme-Porte, une de ses divisions de réserve, fortement appuyée par les éléments engagés la veille. A l'aile gauche, il ren-

forçait sa 11e division, arrêtée devant l'Écouvillon-Attichy, avec mission d'atteindre le Matz, pendant qu'à l'aile droite, la 30e division, également réservée le 9, réattaquerait la ligne Courcelles-Méry.

La lutte fut très chaude toute la journée : au centre, l'ennemi enleva la Ferme-Porte et put prendre pied dans Antheuil ; il arriva sur l'Aronde, mais une réaction de nos troupes le ramena aussitôt jusqu'à la Ferme-Porte, qui finalement nous resta. A notre gauche, Courcelles tenait bon et Méry retombait en notre pouvoir ; la poche, là encore, devant les Allemands se creusait donc sans s'élargir, et le commandement français allait exploiter cette situation sans tarder. A notre droite, il est vrai, nous étions forcés de nous replier derrière l'Oise et le Matz : l'ennemi déjà s'insinuait jusqu'aux abords de Bailly et de Ribécourt. Et cette avance compromettait la situation de la gauche de la 10e armée, tenant les plateaux entre Oise et Aisne. Elle dut, — pour éviter une attaque de flanc, — se replier sur la ligne Bailly-Tracy-le-Val-Bernauval.

La bataille continuait cependant à garder le caractère d'une lutte pied à pied, — tout différent de celui qu'avait eu l'affaire de l'Aisne, — et, en dépit de l'avance allemande en direction de Gournay comme en direction de Ribécourt, on avait l'impression que l'ennemi n'obtiendrait point la rupture recherchée. Hutier, néanmoins, espérait pour le 11 un résultat décisif. Son centre se contentant de pousser derechef vers l'Aronde, il entendait qu'à sa droite, une nouvelle tentative fût faite pour emporter coûte que coûte le front Méry-Courcelles, et qu'à sa gauche, on exploitât la prise de Ribécourt ; les 11e et 204e divisions déboucheraient sur le Matz, ayant comme objectifs successifs les hauteurs de Longueil, Annol, Giraumont, le mont Ganelon et enfin Compiègne qu'on espérait atteindre ce soir-là. La forêt de l'Aigue et tout le plateau au nord de l'Aisne tomberaient du coup.

Il s'en fallut du tout. Le haut commandement français entendait bien que l'avance allemande s'arrêtât là. C'était déjà trop d'avoir perdu les massifs de Thiescourt et de Ribécourt. Mais la ligne au sud de Ribécourt était évidemment ébranlée ; si on comptait sur les troupes engagées là pour couvrir Compiègne, on s'exposait peut-être à un nouveau mécompte. Mieux valait profiter de l'avantage que nous offrait la résistance de notre gauche ; l'Allemand engagé vers l'Aronde et le Matz offrait le flanc. On l'arrêterait plus sûrement par la manœuvre sur le flanc que par la résistance de front.

Le général Fayolle, qui surveillait et dirigeait de haut toute cette bataille, l'entendit ainsi. Le 10, à 16 heures, il décidait de concentrer rapidement cinq divisions sur la gauche de la 3e armée : ces forces furent rassemblées dans la zone comprise entre Maignelay et Estrées-Saint-Denis et, avec une prodigieuse rapidité, l'attaque fut montée (1). Le général Mangin appelé à en prendre

(1) L'ordre fut conçu, écrit et envoyé avec une promptitude extrême par le général commandant le groupe d'armées. Il est bref et net : « Une masse de contre-attaque de cinq divisions d'infanterie est en voie de rassemblement dans la zone Maignelay-la Neuville-Roy. Elle est placée sous le commandement du général Mangin. Elle comprendra les 129e, 152e, 165e, 133e et 48e divisions d'infanterie. La mission du général Mangin est de contre-attaquer en flanc l'ennemi qui progresse dans la direction de Gournay-sur-Aronde. Direction générale : Méry, Cuvilly. Le 35e corps d'armée est placé sous les ordres du général Mangin avec toutes les troupes qui s'y trouvent. Les groupements de chars d'assaut de Saint-Just, Montiers, l'Églantier, Moyenneville sont à la disposition du général Mangin. La contre-attaque aura lieu le plus tôt possible dans la journée du 11 juin. Le front de départ sera orienté d'après la situation de l'ennemi ; il ne peut être précisé dès maintenant. Dans l'ensemble, le général Mangin est sous les ordres du général commandant la 3e armée, à qui il devra communiquer toutes les instructions qu'il donnera, mais il conserve pleins pouvoirs pour l'organisation de la contre-attaque elle-même. 10 juin, 16 heures. *Signé :* FAYOLLE. » Le général Mangin, qui venait de quitter le commandement du 9e corps (il était déjà désigné pour prendre le commandement de la 10e armée), fut incontinent mandé au quartier général Fayolle à Noailles et y reçut les ordres du commandant du groupe. Le général Foch, arrivant sur ces entrefaites, pressa Fayolle de tout faire pour que l'attaque fût déclenchée dès le lendemain ; Mangin se déclara prêt à agir aussitôt ;

le commandement, s'établit à Pronleroy. On lui donnait quelques chars d'assaut avec lesquels, le 11, à 4 heures, il attaqua brusquement. Malgré la résistance acharnée des Allemands, nos troupes pénétrèrent dans leurs lignes, emportant les positions jalonnées par la ferme de la Garenne, le bois de Genlis, les hauteurs entre Courcelles et les abords du Fretoy, faisant 1 000 prisonniers et enlevant 16 canons. Hutier avait dû engager une de ses divisions de réserve (la 206e) pour recueillir, au nord de Lataule, les débris des 30e et 19e divisions qui refluaient devant nos chars d'assaut. Le soir même, la 17e division de réserve à son tour était engagée au sud de Lataule pour relever la 19e décimée et en mauvais arroi. Ainsi notre contre-attaque avait-elle, entre autres conséquences, celle d'user en quelques heures les réserves de l'assaillant.

Les Allemands surpris restèrent ébranlés par l'irruption dans leur flanc du groupe Mangin. Humbert donnait l'ordre d'en profiter : dans la journée du 12, nous enlevions les positions marquées par les bois au sud de Belloy jusqu'à la ferme Saint-Maur ; dans celle du 13, nous refoulions dans le Matz l'ennemi en train de progresser dans la région du bois de Gaumont et de Rimberlieu. Du coup, il sembla décidément arrêté.

Une question se posait : poursuivrions-nous une si heureuse contre-offensive? Elle avait produit un immense effet moral et l'ardent soldat qui l'avait conduite l'eût volontiers poussée plus loin. Mais le sage Pétain estimait qu'improvisée, l'opération, en se poursuivant, pouvait coûter plus cher qu'elle ne rapporterait. Foch, de son côté, savait où se devaient dépenser dans un dessein plus utile nos réserves encore restreintes. L'Allemand

il partit pour Pronleroy incontinent, vit, au passage, Humbert, dont l'état-major groupait hâtivement les moyens d'attaque, s'entendit avec lui et, le jour même, 10, à 19 heures, donnait aux généraux commandant les divisions ses ordres d'attaque conçus en une demi-heure. Le 11, à 4 heures, l'attaque partait. Rarement on a vu pareil concours de bonnes volontés et d'activité unies.

n'était pas au bout de ses attaques ; le général en chef, par ailleurs, ne perdait pas de vue son constant projet d'offensive sur la Somme. A la droite d'Humbert, les Allemands attaquaient la 10e armée, la forçaient à un léger repli sur la ligne Ambleny-Saint-Baudry-Cœuvres-Saint-Pierre-Aigle. C'était déjà beaucoup qu'on eût arrêté l'offensive sur le Matz par une fougueuse riposte ; celle-ci restait un expédient de bataille et n'était susceptible d'aucun développement. Chacun coucha sur ses positions. Le général Mangin était appelé au commandement de cette 10e armée où son ardente activité allait trouver à s'employer sur de plus vastes plans. Et la bataille, de part et d'autre, s'affaissa.

***

On eut, de part et d'autre aussi, l'impression que, quoi qu'il eût gagné quelque terrain encore, l'Allemand avait, cette fois, essuyé un échec. Son objectif minimum n'était même pas atteint et ce n'était rien à côté de l'effet moral qu'avaient eu, et la résistance, même relative et partielle, de l'armée Humbert, et l'attaque heureuse du groupement Mangin. Notre pays, — chacun s'en souvient, — en avait tressailli : les Allemands eux-mêmes se sentirent un instant inquiets de l'avertissement. Plus d'un eût contresigné la lettre où un de leurs compatriotes découragé écrivait mélancoliquement, le 2 juillet : « Les Français ne sont pas des Russes », et, gémissant sur les pertes, ajoutait ces mots singuliers : « Toute l'Alsace-Lorraine ne vaut pas un tel prix. »

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE

I. — *L'attente de la bataille.*

L'échec final de l'offensive tentée le 9 juin par les Allemands entre la région sud de Montdidier et la région sud de Noyon, ne pouvait entraîner de leur part que deux résolutions.

Ou, abandonnant le projet, — improvisé on se le rappelle, au soir émouvant du 28 mai, — d'une bataille « vers Paris », l'ennemi reviendrait à son plan primitif de la bataille vers la mer. Et c'était alors une nouvelle offensive du prince Ruprecht de Bavière et de son groupe d'armées sur le front britannique en direction de Calais, de Boulogne ou d'Abbeville.

Ou, n'ayant pas réussi, du 9 au 11 juin, à élargir à l'ouest, par la conquête de la ligne Compiègne-Villers-Cotterets-Château-Thierry, le formidable saillant creusé jusqu'à la Marne, l'état-major allemand tenterait de l'élargir à l'est pour se donner de l'air, tandis que serait ainsi constituée une base de départ favorable pour la reprise du mouvement en direction de Paris.

Foch n'avait pas attendu la fin de l'affaire du 9 juin pour examiner les deux hypothèses. Elles étaient l'une et l'autre plausibles. Le maréchal Haig assurait que, très manifestement, le kronprinz de Bavière préparait une grosse attaque sur son front. Le général Pétain relevait,

de son côté, des indices certains d'une offensive en préparation dans la région champenoise. Les deux opinions ne s'excluaient point ; il n'est pas impossible qu'au lendemain de l'échec de von Hutier en direction de Compiègne, l'état-major allemand, hésitant entre deux actions, ait, à toutes fins utiles, préparé l'une et l'autre. Il semble même aujourd'hui certain que l'offensive sur le front français, réussissant le 15 juillet, eût dû être suivie, vers le 19, d'une offensive sur le front britannique.

Les deux opérations étaient maintenant également redoutables. Il les fallait envisager l'une et l'autre avec le plus grand sérieux et y parer activement. Pour cela, on devait se tenir prêt à porter l'ensemble des réserves alliées sur une partie quelconque du front au profit de l'une ou de l'autre des armées menacées ; les commandants en chef étaient invités, dès le 13 juin, à établir des plans de transports éventuels qui seraient par la suite constamment tenus à jour. En attendant, Foch allait entretenir, le 18 juin, le maréchal Haig des différentes possibilités d'attaque ennemie sur son front ; les divisions françaises demeurées en Flandre seraient remises à la disposition de Pétain qui renverrait à Haig les divisions britanniques du front français. Et l'état-major interallié, pendant les semaines de juin, se livrait à une étude minutieuse de la situation. Il en sortait, le 1er juillet, la *directive* 4 où cette situation était exposée d'une façon très nette.

L'ennemi était arrêté à 30 kilomètres de Dunkerque, 60 de Calais, 70 de Boulogne, 60 d'Abbeville, 60 de Paris, 25 de Châlons. Une avance de 40 kilomètres vers Abbeville couperait radicalement les communications avec le nord de la France, séparerait les armées britanniques des armées françaises, résultat militaire considérable pour l'issue de la guerre. Une avance, même bien moindre, vers Paris, sans qu'elle pût influencer définitivement les opérations militaires et, par là, amener une décision, im-

pressionneait profondément l'opinion publique, provoquerait l'évacuation de la capitale menacée d'un violent bombardement, troublerait sans doute l'action gouvernementale indispensable à la conduite de la guerre. C'était donc Paris et Abbeville qu'il fallait couvrir avant tout ; c'était dans les deux directions qu'on devait, et à tout prix, arrêter au plus tôt l'avance de l'ennemi. Sur tout le front de Lens à Château-Thierry et même au delà, force était de préparer la défense pied à pied ; les organisations défensives devaient être poussées avec la plus grande célérité, les positions de batteries bien établies, les instructions aux corps chargés de tenir la première et la deuxième position ou de contre-attaquer données d'une façon nette et précise, les troupes entraînées par de fréquents exercices d'alerte ; le commandement devait se tenir prêt à agir directement avec énergie pour assurer, dès qu'il le pourrait, sur le terrain la conduite de la bataille. On devait se préparer à parer aux diversions de l'ennemi en Flandre comme en Champagne ; c'était cependant en vue des attaques en direction d'Abbeville et de Paris que devait être réalisée ou prévue la réunion la plus rapide des réserves. « Les réserves alliées iront à la bataille là où elle se livrera, ajoutait le général en chef, les réserves françaises s'engageant au profit de l'armée britannique si celle-ci est fortement attaquée, et, de même, les réserves anglaises au profit des armées françaises, si l'ennemi concentre décidément ses masses dans la direction de Paris. »

Par ailleurs, il s'agissait de donner au commandement le procédé de parade qui paraîtrait décidément propre à répondre au procédé d'attaque maintenant éventé de l'ennemi. Depuis deux mois les états-majors y travaillaient. Le procédé de réception que nous allons voir s'appliquer avec un rare bonheur sur le front de la 4e armée le 15 juillet, était issu du concours de tous. Dès le mois de juin, l'état-major du groupe d'armées Fayolle avait

soumis au général Pétain un ensemble de mesures qui, avec quelques modifications, avait été adopté : proposé au général commandant les armées alliées, il avait été par lui agréé ; l'imposant à toutes ses armées, il le marquait de sa forte griffe. Après avoir pièce par pièce *démonté* la méthode d'attaque brusquée dans les termes que j'ai cités au début de cette étude, le général en chef prescrivait d'éventer la surprise par la recherche acharnée du renseignement et de faire trébucher l'attaque, préalablement démasquée, par l'occupation solide de la seconde ligne dès le début de l'action. « Mieux vaut envoyer des effectifs à temps, c'est-à-dire avant l'attaque, que d'en envoyer davantage plus tard. » Si l'ennemi est parvenu à pénétrer assez profondément pour faire brèche, le commandement s'appliquera avant tout à « endiguer l'ennemi sur les flancs de sa progression initiale ; ainsi on sera en mesure de limiter en même temps la profondeur de l'attaque, puisqu'une progression ne saurait être profonde, si elle est maintenue étroite ». Alors seulement pourra-t-on procéder aux contre-attaques de flanc, notamment « en faisant bloc de toutes les troupes restées disponibles de part et d'autre de la brèche ».

Ainsi l'ancien commandant de l'École de Guerre indiquait-il à ses lieutenants, en vue de la future offensive allemande, tout à la fois ce que lui inspirait sa stratégie et ce qui devait fortifier leur tactique. Mais à côté du professeur, il y a chez cet homme supérieur un chef énergique jusqu'à la rudesse. Que vaudront les opérations, que vaudront les méthodes, si la défaillance des hommes trahit les desseins les mieux arrêtés? Des défaillances lui ont été signalées qui, au cours de l'affaire du 27 mai, ont contribué à laisser libre cours au torrent allemand ; il ne peut en ces matières jamais fermer les yeux, car le moral de la troupe reste le facteur principal de la résistance.

Quant au haut commandement, il vient d'être en

partie renouvelé, — et c'est une sécurité de plus. L'appel d'un Maistre, chef éprouvé, averti, nourri de science militaire, populaire parmi ses subordonnés, précieux lieutenant pour un général en chef, à la tête du groupe d'armées qui précisément va être attaqué, n'est point événement indifférent, et pas plus la nomination d'un Mangin à la tête de la 10e armée, d'un Degoutte à la tête de la 6e, d'un Berthelot à la tête de la 5e, d'un Guillaumat au gouvernement militaire de Paris qui peut être appelé à jouer un rôle si considérable, d'un Buat, plein d'initiative et d'*allant*, au poste éminent de major général de l'armée française. On peut dire que, du fait de ces nominations, — et ce fait n'est certes point négligeable pour qui va étudier la bataille d'été de 1918, — jamais peut-être nos armées n'ont été commandées de si admirable façon ; la guerre, par tant d'expériences multiples, diverses, répétées, n'a pas fatigué, mais, tout au contraire, a surexcité chez ces chefs, presque tous jeunes, un tempérament naturellement vigoureux, actif, entreprenant : elle a plié ces esprits, nourris avant 1914 de la science de l'École, aux nécessités de la bataille moderne, sans les fermer aux conceptions hardies. Entre Fayolle et Castelnau, maintenus à la tête des autres groupes d'armées, Maistre va faire certes figure digne de si illustre compagnie, et, à côté des nouveaux commandants d'armée, demeurent, — pour ne nous en tenir qu'à ceux qui vont être engagés dans la grande bataille d'été, — Debeney, Humbert, Gouraud dont nous verrons se confirmer le caractère et s'affirmer les qualités au cours de cette grande partie. Sous eux, c'est la magnifique légion des jeunes commandants de corps et de division, dont quelques-uns étaient chefs de bataillon, quelques-uns à peine colonels en 1914, rompus à la nouvelle guerre, passionnés par elle, l'ayant pénétrée, s'en étant pénétrés, ils sont dignes de conduire, sous les grands chefs que j'ai dits, les bataillons maintenant entraînés. Car, enfin, sous ces jeunes divisionnaires

encore, c'est la masse de l'armée qui décidera. Sans eux, que vaudrait son admirable vaillance? Mais, dans les mains d'un commandement rajeuni et par là magnifiquement fortifié, cette vertu du soldat de la grande guerre donnera tout son effet, des officiers forgés et trempés par ces quatre ans de combats, à ces modestes soldats qui, chacun dans sa sphère, représentent une valeur incomparable, instrument souple et résistant que, de haut, un Foch, un Pétain et leurs lieutenants vont soudain enfoncer dans le flanc de l'ennemi aux lieu et moment utiles et dont ils feront l'outil de la Victoire.

Les dernières leçons n'ont point été perdues. Il n'est point paradoxal de dire aujourd'hui que nos défaites ont été précieuses : du fait qu'elles n'avaient pu nous abattre, elles nous fortifiaient et tel exemple vaut pour toute entreprise ; un 21 mars a été pour l'état-major britannique un sujet de réflexions utiles et de nécessaires réformes, — et tout autant, pour notre état-major, un 27 mai. Les deux événements ont fait éclater le faible de chaque armée. Mais si l'on ne s'entête pas dans les erreurs qui nous ont menés au bord de l'abîme, si, avec sang-froid et résolution, on les recherche et on les corrige, la victoire sortira de la faute même. C'est à l'étude de nos infériorités, c'est à celle des supériorités allemandes, que, sans vain orgueil, les états-majors s'appliquaient. J'ai vu l'un des plus illustres s'acharner à cette étude ; le grand quartier général de Provins enregistrait nos échecs et, patiemment, les interrogeait pour leur arracher le secret de la revanche. Par là, il obéissait à l'esprit de Pétain, le moins systématique des chefs, celui qui, sans faiblesse ni complaisance, a toujours su regarder en face une fortune adverse et y discerner ce qui était faute réelle de ce qui était mauvaise chance, car il demeure l'homme que, en 1916, je voyais au *rapport* du quartier général de l'armée de Verdun, dire aux officiers revenant des avant-postes : « Ne me faites

pas plaisir ! » Quand près de ce grand chef, si attentif à voir clair, il y eut ce jeune major général Buat, si préparé à agir ferme, l'état-major français, réformé par cette vraie École de Guerre qu'est la guerre, était, comme le reste de l'armée, un instrument merveilleux de travail et d'action.

Nos alliés ne profitaient pas moins que nous de l'expérience. Le maréchal Haig et ses lieutenants, Byng, Plumer, Rawlinson, Horne, Birdwood, ont le droit de se reconnaître une valeur décuplée par la défaite même. Avec un autre tempérament que nous, ils mettent toute leur opiniâtreté anglo-saxonne à préparer le succès d'une entreprise qui, autant que nôtre, est leur. Ils comprennent aujourd'hui plus que jamais qu'ils défendent, avec l'Artois et les Flandres, le seuil de Londres, mais maintenant ils ont fini par comprendre que toute bataille perdue en France livre, à une échéance plus ou moins éloignée, ce seuil à l'ennemi. Ces particularistes, qui naguère encore étaient des alliés cordiaux, mais jaloux de leur indépendance, sont amenés par l'intelligence de la situation à se laisser volontiers conduire par Foch, à admettre l'aide réciproque, non plus momentanée et partielle, mais constamment assurée par l'interpénétration des armées, à réaliser non plus une *entente* entre chefs, mais une étroite *union des forces*. Et alors, quel autre magnifique instrument dans les mains d'un grand chef que cette armée britannique ! Neufs au jeu de la guerre et même à sa conception, les états-majors britanniques se sont singulièrement formés depuis 1914 et surtout depuis 1916 ; mais ce sont les événements mêmes du printemps 1918 qui, depuis quelques mois, en éprouvant les âmes, ont mûri les intelligences. Et quant aux troupes, qui, même lorsque les corps britanniques paraissaient se dissoudre, édifiaient nos soldats, se battant à leurs côtés, par la vaillance flegmatique qu'elles opposaient aux coups de l'ennemi, elles constituent maintenant, elles aussi, un merveilleux outil pour l'attaque. Nous verrons cette redoutable infan-

terie d'Angleterre briser les lignes proclamées infrangibles et broyer la force qui leur sera opposée comme est broyé un os entre les mâchoires d'un lion.

De toutes les leçons tirées d'une défensive souvent malheureuse, une se dégageait pour tous, qui pouvait le mieux assurer l'autorité d'un Foch, infatigable apôtre de l'offensive. De la pratique forcée de la défensive se fortifiait ou s'exaltait chez tous l'esprit offensif. Sans cesse au milieu des armées qui, de mars à juillet, subissaient les attaques de l'ennemi, j'ai vu, des généraux commandants d'armées aux plus modestes soldats, tous frémir d'impatience en face de cette « éternelle défensive » qu'imposait l'événement. Mais quoi ! pouvait-on, avant que tout au moins l'égalité des effectifs et des moyens ne fût assurée, tenter l'aventure? Prudemment, les grands chefs refrénaient leur propre ardeur. Mais, de semaine en semaine, partout, du « rang » aux états-majors, grandissait et s'affirmait le désir passionné de se jeter à son tour à l'assaut. Que fallait-il pour cela? Qu'un échec ou même un demi-échec de l'ennemi le livrât soudain décontenancé à une vigoureuse contre-attaque. Et c'est parce que chacun attendait la grande minute, que la contre-offensive heureuse de Mangin entre Courcelles et Méry, le 11 juin, avait, si limitée qu'elle eût été, fait tressaillir chacun de joie et d'espoir. Moralement et matériellement les armées alliées sont prêtes, dès qu'un échec grave de l'attaque allemande le permettra, à passer avec allégresse et succès à l'offensive.

2. — *La préparation de la parade.*

Nous savons déjà, et je répétais tout à l'heure, qu'un Foch n'a pas besoin d'être encouragé à la décider. Nous l'avons vu la concevoir, la préparer, en imposer le principe à ses lieutenants au lendemain même de son intro-

nisation. Sans doute, tant que l'armée ennemie attaque en force, est-il contraint de concevoir cette offensive comme partielle et limitée : encore lui donne-t-il toujours dans son esprit d'assez larges limites. Il est tout le contraire d'un casse-cou. On ne prend point l'offensive pour le plaisir de la prendre : on la prend au moment utile à l'endroit qu'il faut ; mais le moment approche, et déjà le chef a les yeux fixés sur l'endroit où frapper.

Il a, par de formelles instructions, paré à de nouvelles attaques : parce qu'elles se peuvent produire en Artois comme en Champagne, il a gardé ses réserves à l'ouest du méridien de Château-Thierry, prêtes à se porter en renforts sur la Somme, sur les plateaux d'Artois, sur la Lys même, autant que sur la Marne et les plaines de Champagne ; mais, dans son esprit, cette masse de réserves est destinée au moins autant à l'offensive qu'à la défensive. Il a indiqué longuement à ses lieutenants le mode de parade qui lui paraît propre à déconcerter l'attaque, soit en la prévenant, soit en l'enrayant ; mais il sait qu'il a en réserve les armes offensives les plus terribles : voici que se sont fabriqués par centaines les chars d'assaut et les avions ; deux officiers dont les noms doivent être en toute justice écrits ici, le général Estienne, le général Duval ont fait, l'un des chars d'assaut, l'autre des avions, les plus sûrs instruments de la future victoire. Si redoutables qu'ils se soient déjà montrés depuis le début du printemps dans nos contre-attaques, ils le sont singulièrement plus en ce début de l'été 1918, parce que ces chefs leur ont forgé une tactique et assuré par là leur place formidable dans une grande bataille offensive (1). Et tandis qu'il indique la

(1) Le cadre de cette étude m'empêchera de faire mention, au cours des pages qui vont suivre, autant que je le voudrais, des exploits et des services de l'aviation. Elle avait, certes, depuis le début de la guerre, joué un rôle précieux. Les aéronautiques d'armée, que j'ai vues prendre part aux batailles de Verdun, de la Somme et de l'Aisne, y avaient joué un rôle considérable. Mais ce n'est qu'à la fin du printemps de 1918 que nous voyons notre aviation singulièrement grossie se constituer en

parade de l'attaque, Foch sent dans sa main l'instrument qui lui permettra de passer d'une façon foudroyante de cette parade à la riposte. Et, ayant l'instrument, il sait où, tout d'abord, il l'engagera.

un outil tactique méthodiquement employé aux grandes opérations d'ensemble. Confiée depuis six mois au colonel, puis général Duval, l'aviation sortait de ses mains non seulement fortifiée et élargie, mais organisée, et dès les premières batailles défensives, — encore que l'œuvre fût incomplètement accomplie, — elle avait rendu des services tout nouveaux. La nouvelle *division aérienne*, formée de deux brigades dont chacune comptait escadres de bombardement et escadres de combat, avait reçu comme chef l'homme qui en avait préparé l'organisation, le général Duval : devenu par la suite aide-major général, il en passera, dans le courant de l'été, le commandement au colone de Vaulgrenant, sans cesser d'en diriger de haut l'emploi. La lecture des ordres et comptes rendus de la division aérienne édifie sur la part considérable qu'elle a prise à l'énorme bataille de juillet-novembre. Se transportant, à la veille de chaque grande bataille de nos armées, derrière le champ de bataille où cette attaque va se déclencher, la division aérienne remplira non seulement la mission de renseignements à laquelle on l'a toujours vue se consacrer, mais accompagnera et généralement précédera l'attaque : bombardant les arrières ennemis, coupant les voies de communication, abattant les observateurs ennemis, livrant au-dessus de la bataille terrestre une véritable bataille aérienne, elle attaquera sans timidité les troupes allemandes « au sol » ; dès le 5 juin, on verra un prisonnier du 109e d'infanterie déclarer que sa seule compagnie a perdu le 31 mai, par bombardement d'avions, 40 hommes ; je citerai à son heure le témoignage d'un soldat qui a vu toute sa division « anéantie » par la fameuse attaque de nos escadres aériennes. Celles-ci ne « balaient » pas seulement le ciel, suivant l'expression consacrée, mais parfois la terre, et son « activité au sol », c'est le terme employé, vaut son « activité aérienne ». Que son « plafond » soit, du fait du temps, haut ou bas, elle reste redoutable, et si je ne peux insister sur sa participation à chaque bataille, c'est que, le lecteur le sait, je me suis interdit d'abandonner les grandes lignes de la bataille. Je pourrais en dire autant de l'artillerie et du génie dont le rôle sera, je l'espère, l'objet d'études spéciales. Nos armes savantes étaient, à la fin du printemps de 1918, arrivées à un haut degré de perfection. Et quant aux chars « lourds » ou « légers », « l'artillerie d'assaut », je dirai peut-être un jour quelle impression profondément rassurante m'avait laissée, à la fin de juin 1918, une visite bien passionnante faite au fameux camp de Bourron, où le général Estienne, figure si originale et si forte, créateur de l'arme, obtenait d'elle des progrès tous les jours plus merveilleux. Avions et chars apparaîtront au cours de ces études, mais bien rapidement, et il était juste de dire dès maintenant d'un mot quelle influence allait avoir sur notre victoire l'emploi des deux redoutables armes.

Le champ de bataille, modifié pendant tout le printemps par les offensives heureuses des Allemands, offre, en ce début d'été, l'aspect le plus singulier. L'ennemi a creusé des poches profondes, mais, n'ayant pu les unifier, il y reste engagé, persuadé peut-être qu'il nous menace, et en réalité plus menacé que nous. Sans parler de la poche de Flandre qui, entre le sud d'Ypres et la Bassée, se creuse de plus de 20 kilomètres jusqu'au delà de Merville et de Bailleul et dont, à maintes reprises, Foch a signalé à Haig l'étrange vulnérabilité, deux autres, d'importance plus considérable, demeurent, que la tentative malheureuse des Allemands, du 9 au 11 juin, n'a pu relier : celle qui saille entre Arras et Compiègne et plus particulièrement entre Villers-Bretonneux et Ribécourt, celle qui, au sud de l'Aisne, s'enfonce jusqu'à la Marne et au flanc de laquelle la forêt de Villers-Cotterets à l'ouest, la montagne de Reims à l'est, sont de constantes menaces. Profiter d'une telle situation pour anéantir, par des offensives vigoureusement menées, les résultats des batailles du 21 mars et du 27 mai, ressaisir la ligne de Paris à Arras comme celle de Paris à Châlons, c'est l'idée fixe que nourrit Foch : toutes ses notes la trahissent et les futures directives sont en projet, prêtes à sortir à l'heure exacte où il importera.

Sans doute son regard, tous les jours plus habitué à s'étendre, va-t-il à des offensives plus lointaines. Parce qu'il sent que l'heure approche où les armées du front de France vont reprendre l'offensive, il prétend que celle-ci ne reste pas isolée. Il faut que, dans sette seconde moitié de l'année 1918, toute la coalition *donne* en plein. Dès le 12 juin, il a invité le général Diaz à édifier un plan d'attaque contre les Autrichiens et quand, le 23 juin, les Autrichiens, ayant, au contraire, sur l'incitation de l'état-major allemand, attaqué sur la Piave, ont été reconduits en très mauvais arroi, il presse l'état-major italien d'exploiter le succès, de monter tout au moins l'attaque

sur le Trentin pour le jour où les Alliés passeront à l'offensive d'ensemble sur tous les fronts, « *C'est-à-dire vraisemblablement au mois de septembre* ». Lorsque, le 29 juin, les Italiens ont, entre le Valbella et la Brenta, reconquis des positions, il les encourage à plus oser encore. Par ailleurs, il examine et approuve le projet d'offensive qui, partant de Salonique, ébranlera un jour l'Orient de ses coups redoublés. Enfin il est de ceux qui poussent le président Wilson à envoyer des troupes américaines en Sibérie, car l'expédition doit être considérée comme un très puissant facteur de victoire à la condition d'agir sans délai. Il y a quelque grandeur à voir, tandis que l'ennemi est encore à Château-Thierry et à Montdidier, le grand soldat français animer de son infatigable esprit d'entreprise les fronts les plus lointains. C'est qu'il prévoit que l'événement attendu va se produire avant peu qui, renversant la situation, peut être le signal d'une débâcle, — à la condition que l'ennemi se sente, sinon attaqué, du moins inquiété de toutes parts. Enfin, pour que le coup de grâce puisse être asséné au plus tard en 1919, il demande que l'Amérique intensifie encore son effort ; il faut que les États-Unis incorporent 300 000 hommes par mois en moyenne pendant les six derniers de 1918. Ainsi ne cesse-t-il de répéter qu'on pourra, tous les fronts étant en mouvement, attendre avec une ferme confiance cette année 1919 où, l'Allemand ayant été, en 1918, chassé de ses positions de France, l'Europe centrale sera assaillie et forcée à la capitulation.

Ce qui, dans tous les temps, a distingué le génie, — et Napoléon a porté ce trait à l'extrême, — c'est le souci des réalités pressantes inséparables des plus grandes combinaisons. Un Foch peut, de son quartier général de Bombon, embrasser de l'œil le monde en guerre et songer au dernier modèle de char d'assaut que le général Estienne met en exercice dans son camp de Bourron. Mais, par-dessus tout, ayant trouvé, nous le savons, la

parade qu'un Haig ou un Pétain opposera à l'attaque imminente, il s'occupe maintenant de la contre-offensive qu'il prépare sur le plateau de Soissons.

***

Pour beaucoup de gens, la célèbre attaque de flanc qui, le 18 juillet, allait mener l'armée Mangin de la forêt de Villers-Cotterets aux abords de Soissons, reste une riposte improvisée à l'offensive des Allemands sur les fronts de Berthelot et de Gouraud. Il est certain qu'elle sera déclenchée avec une rare opportunité sur le flanc d'un ennemi désemparé par un formel échec sur le front Gouraud et fort aventuré par un fatal demi-succès sur le front Berthelot. Mais on n'improvise point une contre-offensive comme celle dont le Soissonnais allait être le théâtre : elle était depuis des semaines non seulement à l'étude, mais en voie de prochaine réalisation.

La seule vue de la situation de juin 1918 l'imposait et, dès le 14 juin, Foch avait invité Pétain à la faire préparer : il fallait reconquérir les plateaux dominant Soissons à l'ouest et nous mettre ainsi en mesure d'interdire à l'ennemi l'utilisation des voies ferrées qui passaient par ce point. On obtiendrait ce résultat par une avance sur le plateau de Dommiers, tout au moins jusqu'au ravin de Missy-aux-Bois — et ce serait la grande journée des chars d'assaut. L'offensive était, dès la fin de juin, confiée au général Mangin, commandant maintenant la 10e armée. Dès le 16, Pétain avait, à ce sujet, adressé au général Fayolle des instructions précises auxquelles l'entreprenant commandant de la 10e armée répondait par des propositions visant à élargir, dès l'abord, le plan d'attaque et à en multiplier les moyens d'exécution.

De jour en jour d'ailleurs, elle prenait dans la pensée de Foch une importance plus grande. Combinée avec une offensive du général Berthelot, entre Reims et la

Marne, elle pouvait, poussée plus loin, « compromettre gravement la situation de l'ennemi dans la partie sud du saillant de Château-Thierry ». Le résultat serait sans doute d'obliger celui-ci à évacuer tout le saillant dans des conditions difficiles. Le 7 juillet, cette pensée avait été soumise à l'étude de Pétain. Celui-ci, incontinent, avait proposé un plan qui avait été approuvé. Les indices étant maintenant certains — j'y vais revenir — d'une attaque des Allemands à l'est et à l'ouest de Reims, l'intervention de Mangin deviendrait une contre-offensive brusquée, excellent moyen défensif qui pouvait être d'une efficacité supérieure, « susceptible de neutraliser l'offensive allemande à l'ouest de Reims ». Dès le 8, le général Pétain avait adressé au général Fayolle des ordres conformes : « Il n'est pas douteux, lui écrivait-il, que cette opération non seulement présente les meilleures chances de succès, mais encore est susceptible d'une exploitation fructueuse ; *de plus, elle constituera la parade la plus efficace à l'offensive allemande imminente.* » Puis, conformément aux directives du général en chef, le général Pétain avait, le 12, adressé aux commandants de groupe d'armées Fayolle et Maistre ses instructions visant à transformer en une considérable contre-offensive enveloppant toute la « poche de Château-Thierry » l'opération d'abord prévue par la seule 10e armée. Elle serait menée par les 10e et 6e armées sous la direction supérieure du général Fayolle, par la 5e sous celle du général Maistre. Et, en ce qui le concernait, Fayolle envoyait, dès le 13, à Mangin ses ordres définitifs. « Si comme on s'y attend, l'attaque principale se produit entre Château-Thierry et Reims, le but de l'offensive de la 10e armée sera de la prendre à revers. Il en résulte que sa direction générale doit être Dommiers, Vierzy, Hartennes, Cramailles, Fère-en-Tardenois. Aucune limite n'est assignée à l'attaque qui se développera en profondeur tant qu'elle aura les moyens de progres-

ser. » Le général Mangin, toujours disposé à aller au delà même de ce qui lui était demandé, préparait depuis quinze jours l'attaque avec une admirable passion et Foch savait qu'à l'heure voulue, le ressort bandé se détendrait avec la violence qu'on en pouvait attendre.

Cependant le général en chef ne perdant jamais de vue l'autre partie de son champ de bataille, incitait le maréchal Haig à préparer de son côté une offensive et même plusieurs entre Somme et Lys : « Les opérations offensives de détail menées durant ces dernières semaines sur le front des armées alliées, ajoutait Foch, ont permis de constater que les Allemands maintiennent en ligne des troupes fatiguées, incomplètes ou de mauvaise qualité, afin de constituer une masse de manœuvre avec des troupes de choix, entraînées et bien pourvues en hommes. C'est une faiblesse dont il faut profiter sans aucun retard pour entreprendre des offensives importantes. »

***

Le fait était que, depuis trois semaines, nous tâtions l'Allemand sur diverses parties de son front et le trouvions presque partout d'une résistance relativement faible.

C'était spécialement sur le front de la 10e armée que, depuis le 15 juin, ces attaques à objectif restreint se menaient avec succès. Elles avaient, outre l'avantage de sonder l'ennemi, celui de fortifier et d'avancer peu à peu, entre Moulin-sous-Touvent et Longpont, la base de départ d'où notre offensive s'élancerait.

Inaugurées le 15 juin par une attaque heureuse sur le ravin de Cœuvres (au nord de Saint-Pierre-Aigle), qui avait abouti à la reprise de Cœuvres, elles étaient devenues, par surcroît, pour le général Mangin, une excellente occasion d'expériences et d'entraînement. Les chars d'assaut, qui avaient pris part à l'opération de Cœuvres

au nombre de 15, constituaient l'un des éléments actifs de ces attaques, celle du 17 au sud d'Autrêche, celle du 18 à l'est de Montgobert, celle du 24 au nord-est de le Port et surtout celle du 28, si remarquablement menée, sur la région de Cutry. Ces opérations servaient, suivant l'expression du général qui les menait, de « grandes manœuvres » à tous les éléments de l'armée ; l'infanterie apprenait à « coller aux chars » ; les chars, les avions, l'artillerie s'y exerçaient ; elles coûtaient peu d'hommes au regard du nombre de prisonniers faits : parfois une quarantaine de pertes pour 100, 200 prisonniers. L'attaque de Cutry avait pris les proportions d'une petite bataille et chaque élément y avait obtenu un succès encourageant : plus de 1 000 prisonniers étaient, ce jour-là, restés entre nos mains. Puis c'était au nord de Moulin-sous-Touvent que, le 3 juillet, on avait assailli la ferme de Puisieux et dépassé les objectifs proposés, tant l'ardeur des troupes gagnait à ces heureux « exercices » : le ravin d'Autrêche avait été enlevé et plus de 1 100 prisonniers étaient restés entre nos mains. Le 3 juillet, on avait emporté Saint-Pierre-Aigle et progressé, le 10, dans la forêt de Retz. Ainsi le plateau d'où chars, avions et infanterie devaient, le 18 juillet, s'élancer à l'assaut, était-il ouvert à nos incursions. Mangin préparait sa « petite affaire » avec une satisfaction dont, — j'en fus témoin, — sa confiance se fortifiait encore.

Ailleurs, nous avions éprouvé également la faiblesse nouvelle des Allemands devant une attaque résolue. Le 1er juillet, des forces franco-américaines avaient attaqué à l'ouest de Château-Thierry et enlevé brillamment le village de Vaux. Le 9, c'était le général Humbert qui, ayant tenté un coup de main dans la région de la Ferme-Porte (sud de Ressons-sur-Matz), avait fait 600 prisonniers sans pertes notables. Le 12 juillet, c'était le général Debeney qui, ayant attaqué dans la région de Moreuil, sur le front Castel-bois du Gros-Hêtre, avait atteint tous

ses objectifs en raflant plus de 600 hommes. Ailleurs encore, en Lorraine, en Woëvre, des coups de sonde révélaient un amincissement du cordon de troupes et un affaiblissement de la résistance.

En revanche, devant les fronts des 5e et 4e armées françaises, pareils coups de sonde permettaient de constater que les troupes, loin de diminuer, grossissaient. Les Allemands assaillaient âprement le mont de Bligny, bastion avancé de la montagne de Reims, comme pour y chercher, eux aussi, un succès d'avant-offensive. Et quand, sur les fronts Berthelot et Gouraud, notre artillerie, fort active, canonnait les arrières immédiats de l'ennemi, elle y déterminait de fréquentes explosions. Il ne fallait pas être grand clerc pour en induire bientôt d'une façon presque certaine, que c'était à l'ouest et à l'est de Reims que se préparait l'offensive suprême des Allemands.

***

C'était en effet sur cette partie du front qu'après hésitations Ludendorff s'était décidé à jouer sa grande partie. Le sort en était jeté ; c'était bien *la bataille pour Paris* qui, conçue le soir du 28 mai, prévalait sur les opérations *pour la mer*. Mais c'était une bataille pour Paris à très large envergure et à grandes étapes. Si, en attaquant à l'ouest de Reims et au nord de Châlons en direction de la Marne, on réussissait à franchir le fleuve entre Château-Thierry et Cumières et, après avoir, d'autre part, refoulé les troupes de Gouraud à travers le camp de Châlons, à border la Marne entre cette ville et Épernay, la montagne de Reims, — magnifique entrée de jeu, — succombait avec ses défenseurs. Paris était définitivement coupé des armées de l'est ; Verdun isolé tomberait peut-être comme un fruit mûr, — revanche du kronprinz de Prusse. En tout cas, la grande manœuvre envelop-

pante à l'est de Paris deviendrait facile ; elle constituerait la seconde phase de la grande bataille.

L'opération essentielle serait, — parce que condition *sine qua non* du succès de la manœuvre, — le défoncement du front Gouraud entre Reims et l'Argonne. Sans doute celui-ci était-il couvert à son centre par le massif de Moronvillers, la « région des Monts », qu'il faudrait emporter de haute lutte ; mais depuis l'enlèvement des plateaux de l'Aisne, autrement difficiles à conquérir, l'état-major allemand croyait tout possible contre l'armée française « affaiblie ». Il suffirait de renouveler le coup de la surprise et de l'attaque brutale ; enfoncé, le front de la 4e armée française serait facilement rejeté vers le sud, en désarroi ; le camp de Châlons offrait certes moins d'obstacles à surmonter que n'en avait présenté, le 27 mai, la région entre Aisne et Marne qu'on avait cependant en moins de quatre jours conquise, car on n'aurait à y franchir, les « monts » emportés, aucun des obstacles qui, le 27 mai, se dressaient entre l'Ailette et la Marne : si l'on était alors arrivé à la Marne en trois jours, c'est en deux jours qu'on courrait la border d'Épernay à Châlons. De ce fait, la poche créée du 27 mai au 1er juin disparaîtrait et, la Marne occupée à l'est de la montagne de Reims, on pourrait sans inconvénient franchir le fleuve de Château-Thierry à Dormans, aborder les collines du sud, venir chercher la bataille sur ces plateaux d'entre Marne et Grand-Morin, théâtre de la défaite de 1914, — et y trouver sa revanche.

Aurait-on même besoin de livrer une seconde bataille? Paris, menacé cette fois d'une façon indéniable et la France battue une fois de plus, l'Entente, privée de l'armée française en déconfiture, s'effondrerait et demanderait la paix. La paix, c'est ce que l'on proposait comme but immédiat à l'assaut : les soldats, tous les jours davantage, y aspiraient, toute l'âme suspendue à cette unique pensée, et Ludendorff, dont les réserves fraîches

étaient tombées depuis trois mois de 78 divisions à 43, espérait qu'un maître coup suffirait à l'enlever. Pour l'Allemagne entière, le coup qui se préparait « serait l'assaut pour la paix », le *Friedensturm*.

Depuis le milieu de juin, tout se préparait pour cette attaque monstre : canons, tanks, avions, — et les meilleurs corps du kronprinz de Prusse, l'armée von Bœhn à l'ouest de Reims, l'armée von Below à l'est — les vainqueurs du 27 mai ! Et comme à la veille du 27 mai, plus même s'il était possible qu'alors, la surprise foudroyante étant l'élément qui décuplerait les forces, toutes les précautions étaient prises pour que fussent voilées à l'ennemi, et la marche des troupes d'assaut vers la région à attaquer, et l'installation des canons. C'était bien sur l'*esbrouffe*, cette fois encore, que l'on comptait le plus.

***

Or, depuis la fin de juin, nous étions fixés sur le dessein de notre adversaire, et, dès lors, la surprise devait se retourner contre lui.

Les armées avaient écouté la voix de Foch criant : « Renseignements !... Renseignements !... » Notre aviation, en ces jours d'été, avait pu à loisir survoler le terrain ennemi et les photographies prises avaient révélé la construction de voies ferrées, l'augmentation des terrains d'aviation, la création de dépôts de munitions nouveaux ; des coups de main avaient permis de ramasser des prisonniers qui avaient parlé de l'imminent *Friedensturm*. L'activité presque nulle de l'artillerie et de l'aviation allemandes sur le front opposé à celui de la 4e armée française n'était plus pour tromper. On connaissait maintenant les ruses de l'adversaire ; on ne se laissait plus prendre à cette affectation de silence et d'inaction.

A la date du 1er juillet, l'état-major de la 4e armée était parfaitement fixé : une bataille devait être envisagée

comme certaine sur le front à l'est de la Suippe. Dès le 2 juillet, Gouraud avait mis les grandes unités au courant de la situation, donnant à chacun sa mission et ses moyens. Les commandants de corps multiplieraient d'ailleurs sur tout le front les coups de main, qui fourniraient, avec de nouveaux prisonniers, des renseignements plus précis. Il avait été obéi et les prisonniers faits confirmaient tous les jours l'hypothèse envisagée ; l'aviation révélait maintenant que, dans certaines gares, le nombre des wagons avait doublé et même triplé ; les reconnaissances de nuit permettaient de suivre les déplacements, vers le front d'attaque, de troupes auparavant en réserve dans les régions de Sedan, Mézières et Hirson, la constitution de nouveaux dépôts de matériel, la réfection des routes aboutissant aux points d'attaque. Gouraud, fort calme, continuait, de son quartier général de Châlons, à prendre ses mesures, à préciser à chacun son rôle et sa mission ; le 6 juillet, il prescrivait les dispositions à prévoir pour l'heure où l'armée serait alertée.

Le haut commandement était, de son côté, depuis le 1er juillet, pleinement convaincu. Le 3, Foch reçut à son quartier général de Bombon le général Pétain, qui lui rendait compte des mesures prises pour parer à l'attaque prévue en Champagne, et un échange de notes à ce sujet établissait un accord parfait entre les deux états-majors. On allait grossir l'armée Gouraud de deux divisions, renforcer son artillerie et son aviation. Prévoyant que la bataille pourrait prendre un grand développement, et que, de ce fait, une attaque ennemie au nord de la Somme devenait moins probable, Foch invitait, le 11 juillet, Pétain à prélever des unités parmi celles qu'on avait réunies en vue d'une attaque éventuelle en zone britannique et qui, groupées en arrière du front de Champagne, augmenteraient le nombre des divisions susceptibles d'être engagées immédiatement dans la bataille. Le 13 juillet, il lui écrivait : « *La bataille défensive doit*

viser l'arrêt de la poussée allemande; cet arrêt est à assurer d'une manière certaine. » La bataille devait être celle de l'Entente contre l'Allemagne : déjà le 2e corps italien (général Albricci) et trois divisions américaines sont à pied d'œuvre ; à ces unités vont s'ajouter le 22e corps britannique à quatre divisions, transporté de la région de la Somme, et cinq autres divisions américaines venues de l'est. Par ailleurs, les ordres étaient donnés pour que la contre-attaque des 10e et 6e armées, — car, Mangin attaquant au nord de l'Ourcq, Degoutte devait attaquer au sud, — fût tenue prête à se déclencher à l'heure propice sur le flanc des armées allemandes.

Il fallait avant tout que l'arrêt fût « assuré d'une manière certaine » ; c'était l'affaire de Gouraud surtout. Pétain était tombé d'accord avec celui-ci sur le procédé à opposer, cette fois, d'une façon parfaite, à l'attaque brutale de l'Allemand.

L'ennemi allait assaillir, de la Pompelle à la butte de Tahure, la première position et particulièrement les Monts, avec sa dépense ordinaire d'hommes et d'obus toxiques ; il y porterait son plus grand effort, persuadé que, la première position enlevée et avec elle la masse de ses défenseurs, il ne trouverait plus devant lui que des troupes en déroute, qui ne pourraient, rejetées sur la seconde position, la défendre que quelques heures. Bref, une réédition du drame du 27 mai.

Il avait été, en conséquence, décidé par Pétain qu'on n'attendrait pas l'ennemi sur la première position ; aussitôt que l'attaque paraîtrait près de se déclencher, la position serait abandonnée, sauf par des détachements de couverture qui, munis de pigeons voyageurs et d'appareils de T. S. F. et ayant à leur disposition des coureurs prêts au sacrifice de leur vie, signaleraient le départ des vagues d'assaut, la direction des colonnes, leur force, les lieux d'infiltration, tandis que, par des feux de mitrailleuses, ils retarderaient les vagues d'assaut en

dissociant l'attaque. Alors se dresserait, à quelques kilomètres en arrière, la véritable barrière.

L'artillerie, singulièrement renforcée depuis quinze jours, se dévoilerait à cette heure ; elle couvrirait d'obus l'espace compris entre la ligne abandonnée et la position intermédiaire créée entre la première et la deuxième. Les parties de la plaine accessibles aux tanks de l'ennemi seraient traversées par un cordon d'explosifs assez puissants pour que les chars échappés au déluge d'obus y vinssent sauter. Par un luxe de moyens, les abris de la première position abandonnée auraient, au préalable, été remplis d'ypérite, si bien que l'ennemi, s'y réfugiant sous nos feux d'artillerie déchaînés, n'en sortirait plus.

Quant à la position intermédiaire, elle aurait été, au dernier signal, occupée par des troupes si nombreuses, si solides, si au fait de leur mission, que les bataillons d'assaut ennemis, ébranlés par leur violent effort contre la première position, décimés par les feux d'artillerie, privés des chars qui les devaient appuyer, viendraient se briser contre des troupes fraîches et résolues. Un tel système exigeait, — et Foch y insistait près de Pétain, — chez chacun des exécutants, une exceptionnelle fermeté d'âme et d'esprit et, dans l'application, une coordination singulière : chacun avait donc été soigneusement instruit de son rôle. Je me rappelle encore l'impression profonde que me causait, quelques jours après, le récit très simple d'un officier chargé d'une des parties les plus délicates de ce formidable programme de réception.

Restait à savoir exactement le jour et l'heure de l'attaque, car l'abandon de la première position, le déclenchement de la contre-préparation, l'*ypéritage* des abris, les derniers préparatifs pour la pose des explosifs contre les tanks exigeaient qu on fût très précisément prévenu, fût-ce quelques heures avant, de la minute où se déchaînerait l'assaut. Le 14 juillet, à 20 heures, un coup de main du 4e corps ramenait vingt-sept prisonniers qui nous

donnaient ces précisions : l'attaque aurait lieu le 15, entre 3 et 5 heures ; la préparation commencerait à minuit. Deux heures après, le chef du 2e bureau de l'armée pénétrait dans le cabinet du général Gouraud avec le chef d'état-major et lui communiquait le renseignement avec une conviction qui emportait celle du grand chef. Le général prenait aussitôt sa plume, et, après avoir signé les ordres d'opérations, donnait le signal de la contre préparation. Une demi-heure après, chacun étant depuis deux jours virtuellement alerté, nos batteries, muettes jusqu'alors, se révélaient, prévenant d'une demi-heure le tir de l'ennemi et, d'ores et déjà, jetaient le trouble dans les batteries allemandes sur le point de vomir.

L'infanterie allemande, cependant, persuadée qu'elle allait surprendre un ennemi endormi, s'était déjà massée prête à l'assaut, sous la protection d'une artillerie nombreuse et brutale qui maintenant inondait de ses obus à l'ypérite la première position et les arrières. A 4 heures, elle sortirait de ses tranchées, sûre de la victoire, pour le *Friedensturm*, — l'assaut pour la paix, qui allait être l'assaut vers la mort. Car, le piège étant préparé de main de maître, la bête allait s'y jeter d'un seul bond.

3. — *L'offensive du 15 juillet en Champagne.*

L'offensive préparée par Ludendorff se devait déclencher sur un front de près de 90 kilomètres, de l'est de Château-Thierry aux premières pentes de l'Argonne. Rappelons qu'elle trouvait devant elle trois de nos armées. Entre Massiges (à l'ouest de Ville-sur-Tourbe) et Prunay (est de Reims), c'était la 4e armée (Gouraud) forte de 7 divisions en première ligne et de 7 en soutien ou en réserve. Entre Prunay et Saint-Léonard, entre Reims et la Marne, c'était la 5e armée (Berthelot) disposant de 11 divisions de première ligne (dont les 3e et 8e italiennes).

de 3 divisions américaines et d'un corps de cavalerie en réserve. Sur la rive gauche de la Marne, entre Châtillon et le fleuve, c'était la 6e armée (Degoutte) ou tout au moins son aile droite avec 5 divisions et demie (dont une division et demie américaine) en ligne, et 3 et demie en réserve (dont une division et demie américaine).

C'est très exactement à minuit 10, que, sur ce front énorme, éclatait le formidable tir de l'artillerie, tandis que, l'ayant prévenu, le tir de nos pièces continuait à y répondre. L'horizon en fut embrasé, en cette nuit historique, d'une telle lueur, que les Parisiens, réveillés par le roulement sourd de ce double *trommelfeuer*, purent en apercevoir sur le ciel de la capitale le sanglant reflet. Ils avaient célébré la fête nationale avec une sorte de fiévreuse allégresse, comme s'ils eussent été secrètement avertis que le « jour de gloire était arrivé ». Et voici que, pour clore cette fête, un feu d'artifice sans précédent s'allumait à l'Orient, d'où, avant longtemps, la Victoire s'allait dresser en apothéose.

Sur le front de la 4e armée, nous le savons déjà, tout était prêt pour recevoir l'attaque d'infanterie. Le *scenario* que Pétain avait fait agréer à Gouraud, s'appliquait avec une perfection qui devait couvrir de gloire le chef de la 4e armée, son état-major, ses services et toute son armée.

La première position — notamment la région des Monts — était abandonnée, sauf par les détachements avancés chargés, nous le savons, de renseigner sur la marche de l'ennemi et de la dissocier par le tir de leurs mitrailleuses ; la position intermédiaire recevait ses défenseurs, d'une telle densité qu'aucun enfoncement, aucune infiltration même n'était à craindre.

La deuxième position, plus en arrière, était, à toute aventure, solidement garnie de troupes. Et notre artillerie, — singulièrement renforcée, — se révélait formidable à l'ennemi stupéfait.

Le bombardement allemand affectait le front des 4e et

21e corps, puis il allait en décroissant vers l'Aisne, sur le front du 8e corps. Il était, lui aussi, formidable : tous ceux qui l'essuyèrent en garderont le terrifiant souvenir. A la vérité, si le harcèlement s'étendait sur les arrières jusqu'à Châlons, le tir s'exerçait surtout sur la première position abandonnée où les obus éclataient en des tranchées, nous le savons maintenant, aux trois quarts vides.

A 4 heures 15, l'infanterie allemande bondit des siennes et se lança à l'assaut précédée d'un savant barrage roulant. Les fusées s'élevèrent alors de notre première position, signalant le départ, puis dénonçant les phases de l'assaut. C'étaient nos admirables soldats d'avant-postes qui criaient aux camarades et aux chefs leur *Morituri te salutant*.

Sur le front du 4e corps, à la gauche de Gouraud, l'ennemi, se heurtant à ces éléments avancés, put croire, tant ceux-ci se comportèrent vaillamment, affronter une position réellement défendue ; notamment les mitrailleuses placées dans les blockhaus sud du Casque et du Téton, tinrent longtemps l'assaillant en échec. Deux heures après le départ, celui-ci en était encore à se battre sur cette ancienne première position d'où nos bataillons cependant se retiraient lentement, attirant vers la dangereuse plaine l'ennemi encore persuadé que, cette résistance vaincue, la partie était aux trois quarts gagnée. Or, abordant vers 7 h. 30, déjà fatigué de cet effort, la position intermédiaire, il la trouvait si solidement tenue, que, presque partout, il en restait immédiatement déconcerté.

Toutefois, l'élan de ses bataillons de droite était tel qu'ils parvinrent jusqu'à Prunay et semblèrent devoir franchir la ligne : mais au sud du village, ils étaient arrêtés net. D'autres bataillons parvinrent jusqu'au nord de Fresnes, plus à l'est, et pénétrèrent dans la position intermédiaire jusqu'à la voie romaine ; la mêlée s'engagea, corps à corps terrible ; mais déjà l'ennemi n'avait plus sa

vigueur du départ ; a vague reflua. Elle était, plus à l'ouest encore, arrêtée.

Sur le front du 21e corps, l'élan ennemi se brisait de même. Il s'était émietté sur les ouvrages de la première position où la résistance des éléments avancés avait été plus durable encore. Néanmoins, les bataillons allemands s'étaient reformés sous la protection des chars d'assaut que jamais l'ennemi n'avait mis en ligne en tel nombre. Soudain on vit cette vague de fer osciller et se rompre : le cordon d'explosifs sautait sous les chenilles des chars. L'infanterie arriva donc démunie de ce formidable appui. Mais c'étaient les terribles *Sturmstrossen* et ils livraient le *Friedensturm :* ils s'acharnèrent ; sept fois repoussés, ils réattaquèrent sept fois la position intermédiaire, laissant à chaque attaque les lambeaux de leur corps déchiré. Le village de Perthes-les-Hurlus fut pris par eux, repris par nous, reconquis et perdu par eux derechef. Finalement, sur le front du 21e corps comme sur celui du 4e, l'ennemi n'était pas seulement arrêté ; les bataillons presque entièrement détruits, gisaient en morceaux devant notre ligne conservée. Et il en était de même devant le 8e corps ; la fameuse Main-de-Massiges tint si bien, que l'ennemi, après deux attaques, sembla devant elle s'effondrer.

Derrière les bataillons d'assaut, l'armée allemande avait, — tant elle tenait le succès pour assuré, — lancé, sans plus attendre, ses colonnes denses d'exploitation ; elles visaient, derrière les positions hypothétiquement enfoncées, à atteindre dans la soirée même, de Croix-en-Champagne à Tours-sur-Marne, les limites sud du camp de Châlons, vingt kilomètres en profondeur. Et voici qu'ayant à peine franchi une lieue, elles se heurtaient aux sanglants débris des troupes d'assaut rejetées. Elles y mêlaient bientôt les leurs, car notre artillerie, intensifiant son tir, prenait à partie ces colonnes profondes et en faisaient un massacre sans précédent. Entre notre

ancienne première position et la position intermédiaire, on vit alors tourbillonner les colonnes brisées, puis leurs malheureux restes refluer vers les batteries allemandes elles-mêmes aux trois quarts écrasées.

Le 16, cependant, l'ennemi tenta un nouvel assaut : il fut pareillement brisé et, le soir même, Gouraud prescrivait à ses corps d'armée de reconquérir jusqu'à la ligne des réduits la position avancée naguère abandonnée, et l'ordre s'allait exécuter avec une maîtrise qui achevait de faire de cette splendide parade le modèle de l'opération défensive. Le général, qui avait, de la première minute à la dernière, gardé ce calme grave, cette sérénité un peu mélancolique qui caractérise sa physionomie, reprenait son bien avec la fermeté de main d'un homme qui, pas un moment, n'a pensé réellement le perdre.

L'échec de l'attaque allemande de Reims à l'Argonne était total, absolu, indéniable.

4. — *L'attaque allemande sur la Marne.*

Il était gros de conséquences, nous le savons déjà, car si l'ennemi attaquait au sud-ouest de Reims avec la même violence et, nous allons le voir, semblait d'abord y mieux réussir, cette attaque parallèle était d'ores et déjà frappée de vanité ; disons mieux, loin d'avancer ses affaires, l'Allemand s'enferrait. Du moment que la montagne de Reims n'était pas investie sur ses pentes orientales par l'avance projetée vers Tours et Condé-sur-Marne, le massif boisé se pouvait, même contre les plus vives attaques, défendre sur ses pentes ouest, et la poussée vers la Marne devenait si aventureuse, que tout autre que Ludendorff eût, le soir du 15, arrêté net toute l'opération.

Mais nous savons qu'il était joueur osé et par ailleurs tout d'une pièce, peu porté à souligner d'un arrêt brusque dans l'attaque un échec si mortifiant, peu apte à changer

ses batteries, moins préparé encore par son orgueil à les faire taire subitement devant le monde attentif à cette lutte décisive et qui enregistrerait le geste comme un aveu de défaite du kronprinz de Prusse.

Son excuse était que, franchement malheureuse et même désastreuse pour lui à l'est de Reims, la journée du 15 juillet avait semblé pleine de résultats à l'ouest de la Montagne et sur la Marne. Nos armées avaient, en cette région, à défendre non point, comme Gouraud, une ligne depuis près de trois ans assise sur des positions sans cesse fortifiées et un terrain que connaissait, comme son domaine propre, l'armée qui l'occupait : les armées Berthelot et Degoutte se battaient sur des positions improvisées au soir d'une bataille récente, hâtivement améliorées depuis un mois à peine, formant poche et d'un dessin fort irrégulier. Il était beaucoup plus malaisé d'y pratiquer aussi mathématiquement et aussi sûrement la méthode de parade qui venait d'être si merveilleusement appliquée sur le front Gouraud.

La 5e armée fut attaquée, le 15, à 4 h. 30 du matin sur deux secteurs, entre Prunay et Saint-Léonard d'une part, et, de l'autre, entre Saint-Euphraise (sur le flanc du mont de Bligny) et Dormans. L'Allemand comptait bien encercler la montagne de Reims qui, assaillie sur ses avancées occidentales, serait tournée au sud par l'attaque ultérieure, — la Marne ayant été franchie largement, — sur Ay et Épernay. On donnerait alors la main aux troupes allemandes qui, ayant bousculé l'armée Gouraud, déboucheraient de Châlons.

L'ennemi fit immédiatement des progrès à peu près sur toute la ligne attaquée ; tandis que le fort de la Pompelle, à l'est de Reims, était emporté, le mont de Bligny était en partie enlevé et la Marne traversée, sur le front de l'armée Berthelot, entre Verneuil et Dormans. Dans la vallée de l'Ardre confiée au corps italien, — voie de pénétration dans la montagne de Reims, — à Marfaux et en

direction de Belval-sous-Châtillon, l'irruption avait été si brusque que, la deuxième position elle-même emportée, l'artillerie de la défense était tombée en partie aux mains de l'ennemi : celui-ci avait alors fait vers les pentes des progrès faciles et des plus menaçants. En fin de journée, la ligne était, du nord au sud, jalonnée, sur le front de la 5e armée, par Vrigny, l'est de Saint-Euphraise, Courmas, Pourcy, la Poterie, Grandpré, la ferme des Savarts, Tincourt, Reuil-sur-Marne, Louvrigny, Nesle-le-Repons et Comblisy à 5 kilomètres au sud de la Marne.

Le fleuve était d'ailleurs franchi sur un très large secteur, car la droite de la 6e armée avait dû également, de Dormans à Gland, céder le passage à une brusque irruption. Sous la protection de ses batteries, l'ennemi avait, à 3 heures du matin, commencé à traverser l'eau de Gland à Verneuil sur des bateaux d'abord, puis sur les ponts construits par ses pionniers. Les avant-gardes avaient gagné la ligne de départ, fixée pour l'attaque générale, à quelques centaines de mètres au sud de la rivière, aux environs de la voie ferrée Paris-Châlons.

L'assaut s'était déclenché, à 4 h. 50, contre les hauteurs de la rive gauche où était établie la droite de l'armée Degoutte. Nos troupes avaient résisté énergiquement à la progression de l'ennemi et lui avaient infligé des pertes considérables. Ayant atteint, à sa droite, la ligne Crézancy-Fossoy, l'Allemand en avait été rejeté vers midi sur la voie ferrée par une vigoureuse contre-attaque des Américains actionnés par le commandant du 38e corps français (1).

Mais, au centre, l'attaque, plus violente encore, avait creusé jusqu'à la Chapelle-Monthodon et Saint-Agnan

(1) Le général de Mondésir n'avait d'ailleurs, pour se conformer à la tactique de réception adoptée, fait reculer que fort peu ses avant-postes : il avait même donné primitivement l'ordre de se défendre « les pieds dans l'eau ». Cette mesure permettait à la 3e division américaine de contre-attaquer aussitôt.

une poche, profonde de plus d'une lieue, au delà de la Marne et l'ennemi, en fin de journée, avait réussi à s'y maintenir. Nous savons déjà que, sur le front de la 5e armée, il avait pu, sur la rive gauche, occuper, plus à l'est, Comblisy, Nesle-le-Repons et Mareuil-le-Port, ce qui constituait, au sud du fleuve, une forte avancée, large de 15 kilomètres, profonde de 5, tandis que, plus au nord, la montagne de Reims était, sur ses pentes occidentales, de toutes parts abordée et, sur certains points, pénétrée.

A la vérité, ces résultats ne parurent point se développer de façon très notable dans les journées du 16 et du 17. L'ennemi poussait cependant, vers le sud de la Marne, comme sur la montagne de Reims, des troupes fraîches mais cette poussée n'obtenait guère d'effet que sur certains points du massif attaqué. Dans le bois de Courton, une violente attaque, d'abord repoussée, fut suivie d'un combat fort âpre et d'une avance, — au vrai, fort peu sensible, — de l'ennemi. Sur la Marne, celui-ci avait un peu élargi ses positions par la prise de Reuil-sur-Marne, ce qui n'était pas sans danger pour nous, car, l'attaque étant brisée au nord de Châlons, l'Allemand pouvait encore essayer, par la manœuvre sur Épernay, de tourner par le sud la montagne de Reims. Mais, au delà du fleuve lui-même, loin de progresser, l'ennemi se heurtait à une assez vive réaction. Nos contre-attaques se rencontrant avec ses nouveaux assauts, il en résultait de violents corps à corps ; ils ne tournaient pas à l'avantage de l'Allemand qui, le 16, perdait la Chapelle-Monthodon et Saint-Agnan.

Le 17, il allait se trouver en face d'une nouvelle armée française : le général de Mitry, brusquement transporté de Flandre en Ile-de-France, était chargé, à la tête d'une « 9e armée », de prendre à son compte les opérations au sud de la Marne avec la mission de s'opposer à la marche des Allemands sur Épernay d'une part, de déclencher, d'autre

part, sur les positions conquises une vive contre-attaque susceptible de rejeter l'ennemi dans la Marne. En réalité, ce n'était là qu'une des parties de la contre-offensive de grande envergure qui s'allait déchaîner sur tout le flanc de l'adversaire.

5. — *La contre-offensive du 18 juillet.*

La situation en somme se présentait pour nous, le 17 au soir, de la façon la plus favorable. Sans doute certains pessimistes fronçaient-ils le sourcil devant le passage de la Marne par l'ennemi, sa poussée vers Épernay et ses quelques assauts heureux sur les pentes ouest de la montagne de Reims, mais ceux qui étaient au fait de la contre-offensive, depuis des semaines préparée sur le flanc de l'adversaire, jugeaient déjà que, loin d'aggraver pour nous la situation, l'avance de l'ennemi au delà de la Marne l'aggravait pour lui. Arrêté net par Gouraud entre Reims et l'Argonne, n'ayant donc pu réaliser la partie essentielle de son programme, qui était de saisir la Marne jusqu'à Châlons, l'ennemi n'avait fait qu'approfondir de cinq kilomètres vers le sud la poche creusée du 27 au 31 mai. Plus cette poche se faisait profonde, plus le risque devenait grand pour les armées allemandes aventurées. Reims tenant bon, la reprise de Soissons, d'autre part, constituerait une menace d'autant plus grave que l'ennemi avait encore avancé vers le Sud sa ligne de bataille.

Foch n'était point de ceux qu'inquiétait cette avance. Il jugeait négligeable, — à condition qu'elle fût maintenue à l'ouest d'Épernay, — la poussée allemande au delà de la Marne et il n'y voyait qu'une raison de persister à tout prix dans ses projets de contre-offensive, d'en presser l'exécution et de grossir les forces qui en étaient chargées. Il est né manœuvrier et nous savons

que l'offensive lui a toujours paru le meilleur procédé défensif. Ce ne serait pas entre Château-Thierry et Reuil-sur-Marne que la Marne serait reconquise, mais sur les plateaux entre Ourcq et Aisne. La poche se viderait fatalement si le coup de bistouri de Mangin se donnait à l'endroit mûr. Il ne pouvait donc « être question en aucune façon de ralentir, à plus forte raison d'arrêter les préparatifs de Mangin », écrivait-il dès le 15, à midi. Et l'opération qui, un moment, avait été remise en question par le grand quartier français, était derechef et plus que jamais résolue. A cette heure décisive, le grand chef se sentait une acuité de vue qui donnait à ses ordres une fermeté singulière. Non seulement Mangin allait attaquer en forces au nord de l'Ourcq, mais deux autres armées prendraient en même temps l'offensive, Degoutte entre Ourcq et Marne, Mitry au delà de la rivière, si bien que l'ennemi, bousculé au nord-ouest, serait pressé à l'ouest, refoulé au sud. L'effet devait être si fatal que, le 17 au soir, Foch le tenait d'ores et déjà pour battu. Ses notes, lettres et instructions des 15, 16, 17 nous montrent un homme plus maître que jamais de son jeu.

Néanmoins, tout dépendait du coup de bélier que Mangin se préparait à donner ; il fallait donc qu'il fût d'une irrésistible violence. Tandis que le grand quartier français réclamait, pour repousser l'attaque sur la montagne de Reims, les renforts britanniques, — les 15e et 34e divisions, — Foch en grossissait, au contraire, l'armée de Mangin. Celui-ci ne cessait de recevoir, par ailleurs, les chars d'assaut qui constitueraient le fer du *bélier*. J'ai vu à cette époque les redoutables petits monstres d'acier, expédiés par le général Estienne, se grouper non plus en escadrilles, mais en escadres sous le feuillage de la forêt de Villers-Cotterets. Et quand on avait ainsi reconnu l'instrument formidable placé dans la main du chef, on éprouvait une impression d'autant plus vive à voir celui-ci, frémissant d'une impatience presque

irritée, son œil noir fixé sur l'objet offert à ses coups prochains, le cerveau tout entier bandé vers le résultat à obtenir, à la veille d'une action qui allait bouleverser le monde, maître de lui certes, mais apportant à ses préparatifs, avec le sang-froid nécessaire, l'ardeur d'une âme dans un magnifique émoi. A la lisière de la forêt, s'élevait le fantastique observatoire du haut duquel, par-dessus les derniers arbres, il embrasserait du regard le champ où son armée moissonnerait les lauriers. Le 17 au soir, l'opération fixée au 18, par un ordre définitif du général Fayolle, était prête, chez Degoutte comme chez Mangin. Car le destin, ramenant celui-ci vers cette région de l'Aisne où, les 16 et 17 avril 1917, il avait vu se briser les grands projets que, sous peu, il réaliserait, le même destin singulier assignait, d'autre part, à la 6e armée, — l'ancienne armée Maunoury, — dans la vallée supérieure de l'Ourcq, un rôle tout pareil à celui que, dans sa vallée inférieure, elle avait été amenée à jouer dans les immortelles journées des 5, 6 et 7 septembre 1914 sur le flanc de Klück aventuré, — tout comme les lieutenants de Ludendorff — au delà de la Marne.

*
* *

Les préparatifs de Mangin dans les premières semaines de juillet n'avaient pu complètement échapper à l'adversaire. « Les différentes petites attaques françaises, écrivait, après l'affaire sur Cutry, le commandant de la VIe division allemande, peuvent être considérées comme des signes précurseurs d'une attaque de grande envergure. » Le 13 juillet, un autre commandant de division, en ligne dans la région de Longpont, signalait à ses officiers « qu'à l'occasion d'une grosse attaque ennemie, des forces ayant réussi à percer pourraient apparaître à l'arrière ». Le commandement allemand avait en conséquence, avant le 15 juillet, pris quelques mesures : la

VIIe armée (von Boehn) qui tenait le front de Soissons à Château-Thierry étant destinée à porter son effort sur le front d'attaque de la Marne, une autre armée, la IXe (von Eben) venue de Russie, s'était intercalée entre l'armée von Hutier et l'armée von Boehn dans la région de l'Oise à l'Ourcq, et cela à deux fins : car la mesure pouvait être d'intention offensive comme de précaution défensive. L'organisation de ce nouveau commandement, la mise à sa disposition de moyens largement calculés, la conséquence escomptée de l'attaque sur la Marne qui serait d'attirer les réserves françaises sur ce terrain, avaient enlevé toute préoccupation à Ludendorff pour le développement de son offensive du 15. Mais dès le 16, le commandement allemand avait dû, au contraire, devant la résistance française et l'anéantissement de ses divisions sur le front Gouraud, puiser dans les forces accumulées au nord de l'Ourcq. Il ne restait bientôt plus que neuf divisions en face de Mangin. Cependant, chose curieuse, l'ennemi se rassurait, loin de s'alarmer, car il tenait pour certain que nous aussi épuisions à notre effort de résistance les divisions destinées, une semaine avant, à l'offensive Mangin : « Déjà, lit-on dans l'ordre d'un des lieutenants de von Eben, le général von Winckler, complètement abusé, déjà les Français retirent de notre front des troupes de valeur. » Et persuadé que l'attaque de flanc était, de ce fait, devenue absolument impossible, l'ennemi diminuait de ce côté ses forces et ses moyens : dans la nuit du 16 au 17, dans le seul secteur d'une division, il avait retiré cinq batteries. S'il avait attendu Mangin au nord de l'Ourcq, à coup sûr, il ne l'attendait plus — et encore moins une contre-offensive au sud de l'Ourcq. Il comptait sans le sang-froid, la volonté tenace et l'esprit manœuvrier de Foch ; il allait être aussi surpris que s'il ne s'était jamais prémuni contre le coup depuis tant de jours préparé.

Mangin avait tout fait d'ailleurs pour que la surprise

jouât en notre faveur le rôle qu'elle avait trop souvent depuis trois mois rempli au profit de l'ennemi. A cet égard, il était bien servi par l'écran naturel qu'en ces mois de plein été, la forêt de Villers-Cotterets étendait entre l'ennemi et lui, tandis que la forêt de Compiègne offrait à l'arrière des couverts plus vastes encore. Par surcroît, les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour que le jour et l'heure de l'attaque restassent inconnus de l'ennemi ; l'artillerie avait reçu l'ordre d'éviter les réglages dénonçant les intentions ; les téléphones, pour déconcerter les *postes d'écoute spéciaux* de l'ennemi, avaient été supprimés au delà des postes de commandement divisionnaires. Encore que, le 15, Mangin eût reçu tout un corps d'armée américain et le 2e corps de cavalerie, puis, le 17, la 34e division britannique, les mouvements qu'occasionnait l'introduction de ces forces considérables dans le front de l'armée et dans ses réserves, avaient été si habilement réglés qu'ils n'avaient pu donner l'éveil. L'attaque étant fixée au 18 à 4 h. 35, l'armée von Eben s'endormait le 17, au soir, aussi tranquille que si les Alliés eussent été à cent lieues.

Au moment où, après une nuit d'orage, l'aube rosissait le ciel, notre artillerie ouvrit le feu sur tout le front de la 10e armée comme sur celui de la 6e. Mais les canons n'avaient pas commencé leur concert, que déjà les 321 chars d'assaut, les régiments d'infanterie, les escadrilles d'avions de Mangin partaient à l'assaut. Le barrage roulant, s'avançant méthodiquement, semblait lui-même prendre la direction du mouvement.

La 10e armée entra comme un coin dans le flanc ennemi : si l'avance, de l'Aisne à l'Ourcq (très précisément de Fontenoy à Troesnes), fut générale, elle allait rapidement se faire considérable en direction de Soissons par le plateau de Vauxbuin. Dès 8 heures du matin, on était maître du plateau 140 au nord de Fontenoy, de la croupe de Pernant-Montaigu, du ravin au sud de

Pernant, de Missy-aux-Bois, des fermes Chavançon et Beaurepaire, de Villers-Hélon et de Blanzy, la dernière division de droite seule étant arrêtée au sud de Louatre et dans les fonds de la Savière. Mangin, du fantastique observatoire qu'il avait adopté, faisait pleuvoir les ordres pressants ; il poussait en avant les troupes, prescrivait aux commandants de corps d'avancer, à chaque progrès, leurs postes de commandement, talonnant en son impatience les troupes en retard et comme présent derrière chacune d'elles. Dès 7 h. 50, voyant le ciel se remplir d'avions allemands, il avait ordonné qu'on déchaînât « la chasse en grand pour nettoyer le ciel ». Celui-ci incontinent s'emplissait de nos avions. Pour la première fois, la division aérienne donnait toute sa mesure. Trois « étages de patrouilles » s'avançaient, une escadrille à haute altitude s'en prenant à l'aviation de chasse allemande, deux, à 2 000 mètres, attaquant l'aviation d'observation, une, volant bas et mitraillant les troupes en marche. L'aviation de bombardement semait, cependant, la terreur à l'arrière de l'ennemi et troublait ses communications, notamment au nœud de Fère-en-Tardenois. Des combats s'engageaient dans le ciel, qui, à la fin de la journée, était « nettoyé ».

On nettoyait aussi la terre : l'Allemand affolé tourbillonnait, lâchant pied en maints points dans un état de désarroi insolite ; entre 8 h. 50 et 9 h. 30, Missy-aux-Bois dépassé, la 1re division du Maroc était arrivée en face de Chaudun où les chars d'assaut faisaient merveille. Déjà les Américains fonçaient sur Vierzy, à 10 kilomètres de leur ligne de départ. Ils y entraient avant 11 heures, tandis qu'à la droite, Louatre, Villers-Hélon et le bois de Maulay étaient dépassés. A 17 heures, la ligne allemande était rompue, et Mangin pouvait donner au 2e corps de cavalerie l'ordre d'ouvrir à l'infanterie la route d'Oulchy-le-Château, moment historique où la cavalerie française, paralysée quatre ans, reprenait enfin

sa vraie place dans la bataille. A cette heure, le front passait par Pernant, le plateau à l'est de Saconin et Breuil, Chaudun, Vierzy, le bois de Maulay, Villers-Hélon, le buisson de Hautvison, Ancienneville, Noroy-sur-Ourcq où il se liait, par-dessus la petite rivière, à la 6e armée, elle aussi portée fort en avant.

Elle s'était, après une préparation d'artillerie d'une heure trente, élancée à l'assaut dans les mêmes conditions. Un Degoutte, plus froid d'apparence qu'un Mangin, l'égale en secrète ardeur ; jeune, énergique à miracle, l'ancien commandant de la division du Maroc et du 21e corps n'est pas homme à se laisser distancer, fût-ce par un Mangin. Et c'est, entre les deux frères d'armes, une belle lutte d'émulation dont les Allemands vont payer les frais. La 6e armée avait enlevé par surprise les avant-postes ennemis au moment même où se déclenchait le tir de l'artillerie sur la position de résistance allemande, puis tout le front s'était ébranlé de Troesnes (sur l'Ourcq) à Bouresches (nord de Château-Thierry), 147 chars d'assaut appuyant une magnifique infanterie. Dès 10 heures, bousculant toute résistance sérieuse, l'armée Degoutte avait balayé l'ennemi jusqu'à la ligne Marizy-Saint-Mard (est de Troesnes), Monnes, Chevillon, Torcy, Belleau. Dans l'après-midi, la droite continuait à progresser, enlevant Licy-Clignon et Courchamps et arrêtée seulement à un kilomètre de Neuilly-Saint-Front. Le front atteint le soir courait de Belleau à Bouresches par l'ouest de Neuilly-Saint-Front, Courchamps, Torcy et Giery. Les deux armées assaillantes inscrivaient à leur *tableau* plus de 12000 prisonniers et près de 800 canons.

6. — *La bataille renversée.*

Le front allemand n'était pas seulement, du sud de Soissons au nord de Château-Thierry, sur une largeur de 40 kilomètres, refoulé ; il était ébranlé de telle façon,

que toute la bataille, suivant les prévisions de Foch, devait en être *renversée*.

Celui-ci eut, ce 18 juillet, le sentiment très net de la victoire. Cette victoire, nous le savons, ne le surprenait point. Il ne songeait d'ailleurs nullement à s'en contenter ; pour qu'elle portât tous ses fruits, il fallait la poursuivre et l'étendre. Ni Mangin ni Degoutte n'avaient besoin d'être stimulés, — il s'en fallait. Quand, un instant, le soir du 18, s'étaient chez certains grands chefs manifestées quelques velléités de s'en tenir aux résultats obtenus, on avait vu Mangin comme Degoutte, forcer les volontés. Foch était alors intervenu pour que l'action se continuât sans désemparer et un ordre de Fayolle avait, dans la nuit du 18 au 19, prescrit que « la bataille très heureusement commencée serait poursuivie cette nuit et demain », et fixait une direction à la poursuite. Mais il importait de nourrir les attaques. Le général en chef invitait en conséquence Pétain à renforcer l'action entreprise par les deux armées et à « en préparer ensuite le développement vers le nord, à concentrer dans ce double but toutes unités fraîches disponibles au sud de la ligne Château-Thierry-Reims-Massiges ». Il *voyait* comme un fait accompli, tant l'ennemi y était condamné, le repli allemand au nord de la Marne et bientôt sur la Vesle. Les armées Mitry et Berthelot reconduiraient l'ennemi avec leurs ressources, — cependant que Mangin et Degoutte troubleraient sur son flanc cette difficile retraite. Les actions de toutes ces armées étaient dorénavant liées et l'Allemand, pressé de toutes parts et ayant perdu en une heure l'initiative si longtemps gardée, devait être manœuvré par tous avec la plus grande diligence.

Le 19 juillet, les armées Mangin et Degoutte avaient, dès l'aube, repris leurs attaques. La veille, elles n'avaient été retardées en leur avance que dans la vallée de l'Ourcq. Elles allaient, le 19, réduire la poche creusée de ce fait

dans leur front, brisant, l'une de Villers-Helon à Rozet-Saint-Albin, l'autre à Neuilly-Saint-Front, la résistance ennemie.

Déjà Mangin prenait ses mesures et donnait ses ordres pour que son 1er corps occupât le mont de Paris au sud immédiat de Soissons et conquît le plateau au sud et à l'est de Belleu ; pour que le 20e corps enlevât, plus au sud, le plateau de la ferme de la Folie ; pour que le 30e corps se jetât sur les hauteurs nord d'Arcy-Sainte-Restitue et le 11e corps sur les hauteurs est de Saponay. Il pensait couper la retraite aux armées allemandes en retraite : un ordre du grand quartier lui montrait déjà comme objectif le plateau Ambrief en direction de Bazoches. « A partir de demain, prescrivait Fayolle, la 10e armée prendra comme axe général de marche : Bazoches-Fismes, progressant entre l'Aisne et l'Ourcq. » La 6e armée de son côté, ayant porté son front de l'ouest de Vichel-Nanteuil à l'est de Bouresches, continuerait à pousser en direction de l'est, menaçant le flanc du repli allemand. Elle viserait à poursuivre sans arrêt sa progression en direction de Fère-en-Tardenois.

Il fallait que l'ennemi agît très vite, s'il voulait que les corps si imprudemment engagés au delà de la Marne ne se vissent point couper la retraite. En fait, l'attaque de Mangin et de Degoutte avait produit instantanément son effet au sud de la rivière. L'ennemi, dès le soir du 18, ne songeait qu'à se décrocher ; depuis la veille, il était aux prises avec Mitry qui, de Reuil-sur-Marne au sud de Château-Thierry, assumait, nous le savons, le commandement des troupes engagées. Dans l'esprit de Foch et de Pétain, cette nouvelle armée devait empêcher l'Allemand de se dérober à notre action à l'heure où les événenements du nord lui en imposeraient l'obligation. L'œuvre de nettoyage de la rive gauche avait, je le rappelle, commencé dès le 16 ; les troupes américaines rattachées à notre 38e corps avaient chassé les Allemands de tout le

terrain situé au sud de Fossoy et de Crézancy (boucle de Mézy), tandis que notre artillerie écrasait, sur ce secteur du fleuve, les passerelles et les bateaux chargés de troupes allemandes et, le soir du 16, il ne restait plus, à l'ouest du Surmelin, d'ennemis au delà de la Marne : 600 prisonniers étaient tombés entre les mains de nos vaillants alliés. Le 17, les soldats de Mitry avaient progressé plus à l'est et celui-ci avait, pour le 18, prescrit une attaque générale qui, acculant l'ennemi à la rivière, l'empêcherait de la repasser sans dommage ; l'opération, remise au 19, ne put encore se déclencher ce jour-là ; l'armée attendait ses chars d'assaut qui paraissaient un élément essentiel de l'attaque. L'ennemi, déjà résolu à repasser l'eau, laissait en arrière de forts éléments de résistance qui, le 20, ayant à la hâte organisé une ligne de défense provisoire, ne pouvaient plus être facilement bousculés. Ces détachements se cramponnèrent en effet avec un beau courage au terrain, tandis que, dans la nuit du 19 áu 20, les corps qu'ils couvraient repassaient en hâte la rivière. Ce n'était pas sans dommage : arrivant sur la rivière, nous allions y voir échouer des attelages qui avaient dû s'y précipiter affolés avec leurs conducteurs, et, à cette heure, le barrage du Mont-Saint-Père plus en aval retenait déjà « un sinistre amoncellement de débris de matériel de pont, d'agrès de bateaux, de cadavres d'hommes et de chevaux, m'écrit un témoin, au milieu desquels luisaient les écailles de centaines de poissons tués par l'explosion des obus tombés dans la rivière ». C'étaient, ces épaves, les restes de la seconde grande tentative de l'armée germaine au delà de la Marne.

Il n'en allait pas moins que lorsque, écrasant les arrière-gardes, l'armée Mitry atteignait enfin la Marne, les gros de l'ennemi étaient sur la rive droite, où, le 20, nos premiers éléments ne reprenaient que difficilement pied. L'ennemi avait détruit les passages : si le 38e corps,

à sa gauche, parvenait dès le 21 à faire passer l'eau à ses divisions américaines et françaises, il fallut encore deux jours pour que la 9e armée, sous le tir des mitrailleuses et des batteries laissées sur les hauteurs de la rive droite, pût, sans trop de dommages, faire à son tour franchir la rivière à ses gros.

Sur le flanc gauche de l'ennemi, la 5e armée (Berthelot) avait, à son tour, repris l'offensive. Le 18, elle avait encore subi de rudes attaques presque toutes repoussées, mais déjà, sur certains points, ressaisi l'initiative des opérations. Le 19, elle avait repris pied dans le bois de Courton et progressé devant Marfaux. Le 20, elle attaquait sur la ligne Louvrigny-Montvoisin plus au sud et enlevait, avec des chars d'assaut, la falaise dominant la Marne ; au nord du fleuve, les 62e et 51e divisions britanniques, confiées à Berthelot, se jetaient dans la vallée de l'Ardre, mais étaient arrêtées devant Marfaux, Expilly et Cintron ; plus au nord, les Italiens, appuyés par nos troupes coloniales, rentraient à Sainte-Euphraise.

L'ennemi, en cette journée du 20, se défendait sur tout l'énorme cercle que formait, du mont de Bligny aux rives de la Marne et du fleuve aux abords de Soissons, le front de bataille. Sa résistance se faisait particulièrement âpre sur les deux côtés de la poche, sur les collines au nord de l'Ardre, à l'est, comme dans la vallée de la Crise, à l'ouest. A cette résistance désespérée, on pouvait deviner qu'il préparait un repli sur la Vesle. Toute sa manœuvre de retraite s'appuyant sur ces deux pivots, il les fallait maintenir à tout prix ; les divisions de renfort étaient dirigées sur ces deux régions et au sud de Soissons. Il s'agissait pour l'Allemand de sauver, avec les corps engagés dans la poche, l'énorme matériel qui les y avait suivis. L'ennemi ne se battait déjà plus que pour sauver une partie de sa mise ; en vain essayait-il, par d'incroyables *communiqués* à la presse allemande, de faire illusion à l'opinion ; en vain l'abandon de la rive

gauche de la Marne était-il célébré à l'égal d'une « des plus grandes victoires allemandes » : nul ne doutait que, dès cette heure, la Victoire eût changé de camp ; les soldats allemands engagés dans la bataille ne se faisaient plus d'illusions. Lorsque, repoussés avec d'effroyables pertes sur le front Berthelot, défoncés entre la région de Soissons et celle de Château-Thierry par Mangin et Degoutte, ils repassaient la Marne sous la menace de Mitry, ils pressentaient, — les correspondances saisies en font foi, — que l'heure des revers avait sonné et prévoyaient qu'elle n'était que la première d'une longue série de jours malheureux. Un soldat alsacien qui servait dans une batterie alors engagée, m'a depuis conté que, le soir du 18 juillet, un camarade allemand lui dit : « De ce coup-là, tu vas redevenir Français ! » Les dépêches Wolff elles-mêmes ne pouvaient couvrir de leurs mensonges la trop criante réalité.

7. — *L'Allemand défend ses flancs.*

Foch tenait le succès : le 18 juillet était bien sa victoire ; la contre-offensive avait frappé, à l'heure qu'il avait arrêtée, l'ennemi en défaut ; parce qu'il l'avait de longue date préparée et que, contre vents et marées, il avait entendu qu'elle se déclenchât, il était autorisé à en revendiquer l'honneur ; il ne triomphait point, sachant tout ce qui restait à faire pour que de ce magnifique succès sortît la victoire décisive ; qu'elle en sortît un jour, lointain ou prochain, il n'en doutait pas ; sa confiance, imperturbable aux heures troubles, se fortifiait maintenant du succès dû non point du tout à une heureuse rencontre, mais à une prévision de toutes les heures. Maintenant cette prévision s'exerçait déjà sur un plus vaste champ et son esprit devançait les événements.

L'Allemand allait à coup sûr se replier : Foch travail-

lait à rendre ce repli difficile, à faire *donner* à la victoire d'entre Aisne et Marne tous ses fruits utiles ; mais suivant sa formule favorite, *de quoi s'agissait-il?* De jeter l'Allemand non point seulement hors de la poche de l'Aisne, mais hors de France. Il avait entendu que toute la Coalition participât à la bataille entre Aisne et Marne, parce que c'était bien là que se jouait la grosse partie. Il savait, dès le 18, que le kronprinz Ruprecht de Bavière n'attaquerait plus au nord de la Somme et qu'on allait même lui prendre des divisions au profit des armées allemandes combattant sur le front à l'est de Paris ; il ne croyait plus à une attaque sur le front britannique ; quand on lui avait parlé d'indices d'attaque en Flandre, il avait simplement prescrit au gouverneur de Dunkerque de relever ses inondations, mais à Haig réclamant son 22e corps, il avait répondu que la bataille engagée sur un front de 130 kilomètres entre l'Aisne et l'Argonne supprimait toute crainte d'offensive sérieuse au nord de l'Oise ; il poussait le maréchal à declencher une attaque sur le flanc de la poche de la Lys et déjà, le 20, il allait plus loin ; au point où l'on en était, « il était indispensable *de saisir l'ennemi et de l'attaquer partout* où on pouvait le faire avec avantage ».

Le 21 juillet, il revenait à la bataille engagée ; à ses lieutenants, il adressait une directive générale concernant les opérations à poursuivre : il fallait pousser l'action de la 10e armée sur les plateaux au nord de Fère-en-Tardenois en lui affectant toutes les ressources disponibles, organiser une parade éventuelle à la riposte que l'ennemi pourrait tenter au nord de l'Oise ou sur le front britannique, en regroupant en arrière de la gauche et du centre du groupe d'armées Fayolle les divisions fatiguées, retirées de la bataille.

Ce même jour, il avait reçu à son quartier général de Bombon, le général Pershing qui lui avait fait part de la situation des forces américaines ; elles pouvaient cons-

tituer avec les divisions entraînées une première armée qui recevrait un secteur du front en attendant qu'elle entreprît, — et cela ne tarderait pas, — une grosse opération à l'est de l'Argonne. Enfin le 24, Haig, Pétain et Pershing s'étant réunis chez Foch, celui-ci avait soumis à leur examen les projets d'opérations qui, la bataille de la Marne-Aisne une fois close, ne permettraient pas à l'ennemi battu de se ressaisir. Nous parlerons sous peu et longuement de ces projets du 24 juillet, si vite mis à exécution. Il était intéressant de constater dès maintenant qu'ils s'édifiaient, — embrassant tout le champ de bataille de France, — à l'heure où l'Allemand défendait encore opiniâtrement les flancs de ses armées entre Marne et Aisne. Mais « il ne s'agissait » point de s'arrêter aux incidents du jour, il les fallait précéder, afin d'être maître de faire l'événement du lendemain.

***

Le 20 au soir, un télégramme du grand quartier général avait prescrit aux quatre armées françaises d'entre Aisne et Marne de troubler la retraite des Allemands. « Chacun comprendra, ajoutait le général Pétain, qu'aucun répit ne doit être laissé à l'ennemi jusqu'à ce que soient atteints les objectifs fixés. » Le général Fayolle ajoutait pour son compte : « Pousser ferme et à fond. »

La bataille se poursuivait fort âprement de part et d'autre. Mais l'Allemand, assailli le 21 sur trois fronts, défendait désespérément les flancs de sa retraite.

Il était indiqué que devant l'armée Mangin, à sa droite, et devant l'armée Berthelot, à sa gauche, cette résistance se fît plus tenace. Les neuf divisions allemandes, opposées le 18 juillet à Mangin, étaient, dès le 20, épuisées ; mais l'état-major allemand avait précipité entre Oulchy-le-Château et Soissons, dès le 19, quatre divisions, puis, le 20, trois nouvelles, et il allait encore, le 21, y

jeter de nouveaux renforts. Mangin, de son côté, reconstituait ses forces en vue d'un nouveau coup de bélier qu'il entendait ne donner qu'à coup sûr, celui qui, dix jours après, allait lui livrer, avec les faubourgs de Soissons, ce plateau d'Ambrief (au nord du Tardenois) qui, dès le 21, était l'objectif visé. Le 21, le 22, le 23, le 24, il ne pouvait qu'essayer de pousser vers la région d'Oulchy : il se contentait de recommander à ses chefs de corps « une progression constante » : il savait que son heure allait revenir et préparait activement un nouveau défoncement.

Au sud de l'Ourcq, la résistance était moindre devant Degoutte le 21, mais s'accentuait dès le 22. Dès le 21, à l'aube, nos patrouilles étaient entrées dans Château-Thierry, y liant la 6e armée avec les Américains qui avaient franchi la Marne à l'est de la ville. Mais c'était vers le Tardenois que Degoutte poussait ses forces ; dès le 21, il avançait de près de dix kilomètres sa ligne entre Ourcq et Marne, atteignant, au soir, le front Mont-Saint-Père-Épieds-Rocourt-Mongru-Saint-Hilaire ; obligé, le 22, de marquer le pas devant les violentes réactions de l'ennemi, il parvenait, le 23, à avancer encore sa gauche en direction de Fère, mais sa droite était accrochée devant Épieds où des combats très durs mettaient aux prises, une journée entière, Américains et Allemands. Degoutte brisait, il est vrai, le 24, cette résistance, car après des combats assez vifs, il pouvait atteindre à Beuvardes les lisières de la forêt de Fère, arrêté seulement par les batteries et mitrailleuses allemandes de la rive droite de l'Ourcq, installées sur son flanc gauche à la Butte-Chalmont que Mangin n'enlèvera que deux jours plus tard.

Cette résistance acharnée des Allemands sur leur flanc, de plus en plus âpre à mesure qu'on montait vers le nord, couvrait le repli de la Marne sur l'Ardre, en attendant la retraite sur la Vesle, qui, décidée le 19 juillet, devait

être vivement poussée à l'heure où l'armée de Mitry avait franchi la Marne. Celle-ci y avait employé les journées des 22, 23 et 24 au milieu de difficultés extrêmes, les collines au nord de la Marne étant, je l'ai dit, bourrées de mitrailleuses et d'artilleurs. Le 24, cependant, Mitry avait établi des têtes de pont assez solides pour que toute son armée fût portée au delà de l'eau et, les divisions américaines de notre 38e corps ayant atteint Charmel, abordât en plein, le 26, la forêt de Ris. Son action se liait avec celle de la 6e armée au sud de la forêt de Fère, que Degoutte menaçait à l'ouest.

Sur ces entrefaites, la 5e armée reprenait à son compte la zone de combat de la 9e dissoute, Berthelot assumant ainsi la charge de toute la bataille au sud et à l'est de la poche déjà fort réduite. En face de lui, non moins que de Mangin, l'ennemi se cramponnait, ces 21 et 22 juillet, au champ de bataille : car, défendant au sud de Soissons le pivot de droite de sa retraite, il lui fallait défendre, au sud de Reims, le pivot de gauche. Ces trois jours se passaient en combats assez vifs sur les pentes de la montagne de Reims dont nous n'avions plus à reprendre que quelques arpents ; mais Berthelot préparait une opération destinée à faire tomber la résistance ennemie dans toute la vallée de l'Ardre : elle se déclencha le 23 à 6 heures ; les divisions britanniques, appuyées de chars, enlevaient les villages de Marfaux et Cuitrois ainsi que le bois d'Aulnay, tandis qu'à droite, une division de cavalerie française attaquait de Sainte-Euphraise sur le nord de la vallée et que des bataillons italiens poussaient d'un élan jusqu'au bois Naveau. Mais l'effort des Alliés se heurtait, comme au nord de l'Ourcq, à la résistance désespérée de l'ennemi. Celui-ci essayait encore, le 25, de réagir violemment par une attaque en masse sur Vregny ; il parvenait à faire fléchir notre ligne, bientôt rétablie par des contre-attaques. En somme, les combats étaient partout âpres et sanglants :

nous avions affaire à un ennemi qui devait tout tenter pour empêcher la défaite de tourner au désastre.

Foch, — et l'événement l'y encourageait, — continuait à voir dans les attaques sur le flanc droit ennemi l'un des plus sûrs moyens pour précipiter la retraite en la troublant. Le 27, il insistait pour que les 10e et 6e armées fussent mises en mesure de monter une action commune, en direction générale de Fère-en-Tardenois. Ce jour-là même, une vigoureuse poussée était faite dans la vallée de l'Ourcq, principalement au sud, où la 6e armée occupait, en fin de journée, un front jalonné par la rive gauche de l'Ourcq, de Nanteuil-Notre-Dame à Courmont ; la 10e allait, le lendemain, en emportant la butte Chalmont (est d'Oulchy-le-Château), enlever à l'ennemi son principal appui sur la rive droite et menaçait nettement Grand-Rozoy qu'elle emporterait le 29.

L'ennemi, menacé d'une façon si pressante à l'ouest, s'était décidé à un premier repli, prononcé devant la 5e armée : celle-ci occupait, le 27, en fin de journée, le front Champroisy-Passy-Grigny-Guisles-Cuchery et l'est de Chaumuzy. Le lendemain, 28, la 6e armée franchissait l'Ourcq et occupait Fère-en-Tardenois, tandis que la 5e, lui donnant la main, attaquait sur Romigny et Ville-en-Tardenois ; elle se heurtait encore à une forte résistance, mais elle occupait le sommet de ce mont de Bligny, si âprement disputé depuis quinze jours, et forçait l'Allemand à se replier sur les hauteurs entre Ville-en-Tardenois et Sainte-Euphraise. Volant en avant de nos troupes, toute la division aérienne inquiétait la retraite ennemie. Le 29, déployée tout entière, sa 1re brigade en avant des 5e et 6e armées, sa 2e en avant des 6e et 10e, elle balayait le ciel et bombardait la terre.

Le 29 au soir, les 10e, 6e et 5e armées sont devant une ligne de hauteurs s'étendant entre la montagne de Paris (sud-ouest de Soissons) et Sainte-Euphraise (sud-ouest de Reims) : l'ennemi paraît vouloir y faire tête. Les 30,

31 juillet et 1er août, nos efforts pour aborder ces hauteurs restent infructueux : au pied des pentes, les villages de Seringes, Sergy, Villers-Agron sont âprement disputés ; on les prend, les perd, les reprend. La bataille semble arrivée à son point mort.

8. — *La seconde attaque Mangin et le repli allemand sur la Vesle.*

Certes, c'était un résultat que d'avoir contraint l'ennemi à un repli qui l'avait ramené depuis le 18, des hauteurs de la rive gauche de la Marne à celles de la rive droite de l'Ourcq et de l'Ardre. Mais Mangin n'était pas homme à marquer le pas sans avoir récupéré Soissons ; il sollicitait la mission que, tant elle était ardue, on hésitait, en haut lieu, à lui consentir. Le 30 juillet, le général en chef des armées alliées s'était rendu chez le commandant de la 10e armée ; celui-ci, devant certaines hésitations, trépignait presque d'ardeur comprimée ; il finissait d'ailleurs toujours par arracher à ses chefs ce que d'abord la prudence avait semble conseiller de lui refuser : il plaida « sa cause » avec sa vivacité coutumière ; il reçut carte blanche ; la 10e armée donnerait son nouveau coup de bélier. La 5e armée était, d'autre part, avertie qu'elle aurait à pousser vivement l'ennemi, ébranlé par le nouveau coup donné entre Soissons et Fère-en-Tardenois.

Dès le 30, Mangin préparait son action : le 2, les 30e et 11e corps ouvraient la brèche entre l'Orme de Grand-Rozoy et Servenay, et ce premier assaut, suivant les prévisions du général, ébranlait assez l'ennemi pour qu'il abandonnât, dans la nuit du 1er au 2, le mont Laven, les bois d'Arcy et Rugny où notre cavalerie entrait le 2, dès 9 heures, tandis que le 20e corps atteignait les Bovettes et Droisy, dépassait Buzency et fran-

chissait la Crise en direction du plateau d'Ambrief; cependant, à gauche, le 1er corps, enlevant Noyant et Acouin, gravissait les hauteurs de Belleu-Mercin. Le général Mangin voyait s'ouvrir le chemin de Soissons, dont il attaquait les faubourgs, comme celui de mont Notre-Dame dominant la basse Vesle. Il comptait bien être, le lendemain, maître du champ ouvert à ses soldats : « En avant ! La victoire du 1er août achève celle du 18 juillet et se termine en poursuite !... Ce soir, il faut que la 10e armée soit sur la Vesle », criait-il, dès 10 heures, à ses soldats. Avant même que l'ordre parvînt, la poursuite se faisait pressante, talonnante, parfois pénétrante. A 19 heures, les bataillons de chasseurs de la 11e division étaient dans la partie sud de Soissons (1); notre infanterie atteignait Billy-sur-Aisne, Écury, Nampteuil, Maast-et-Violaine. On voyait s'élever les flammes vers le nord. Les Barbares, rejetés de l'autre côté de l'Aisne, incendiaient les ponts de Soissons et de Venizel; l'air était obscurci par la fumée des explosions; plus à l'est, les ponts de la Vesle sautaient; des incendies s'apercevaient à Fismes, Bazoches et Braisne; l'ennemi essayait de détruire le matériel considérable qu'il ne pouvait plus emporter. D'autre part, il fallait surprendre les passages de la Vesle. « Les généraux de division dirigeront eux-mêmes les mouvements de leurs unités en tête des gros », et cet ordre de Mangin marquait bien le nouveau caractère que tous les jours prenait la campagne. L'armée devait poursuivre sans arrêt ses succès : il fallait prendre pied sur les plateaux découverts entre Maast-et-Violaine et Branges de manière à déborder, par l'est, le ravin de la Crise, abordé de front par le 20e corps.

(1) Dès l'aube, une patrouille de cavalerie, sous les ordres du lieutenant Rivain, avait traversé Soissons sous le feu des mitrailleuses allemandes tirant de la rive droite de l'Aisne et c'est sous le feu encore de ces mitrailleuses que pénétrèrent dans la ville les chasseurs du général Vuillemot.

Le 3, à midi, nous bordions l'Aisne en aval du confluent de la Vesle et tenions les hauteurs et villages au sud de cette rivière.

Sur tout ce front, l'ennemi était en retraite ; les 6e et 5e armées le talonnaient vivement et, la cavalerie ayant repris en avant de l'infanterie sa place normale dans la bataille, enlevait prisonniers et matériel. L'ennemi était, le 3 août, jusqu'à l'est de Bazoches, reconduit à la Vesle. Nos armées en mouvement ramassaient les traînards, le matériel en détresse. Le 4, les Allemands évacuaient le reste de la rive gauche que certains de nos détachements franchissaient derrière eux. La droite de la 6e armée (38e corps et divisions américaines), qui, depuis Château-Thierry, avait, en se battant, couvert 38 kilomètres, réoccupait Fismes dont les ruines fumaient. L'ennemi criblait d'obus à l'ypérite le front en marche, mais rien n'arrêtait notre poursuite.

Le 5 août, l'opération était terminée : l'Aisne, de Soissons au confluent de la Vesle, était solidement tenue, et sur la Vesle, il fallait, par prudence, arrêter l'élan de nos troupes, qui volontiers eussent tenté de franchir sans ponts la rivière. Le Commandement entendait que, provisoirement, on s'arrêtât là. Les Allemands semblaient resolus à tenir sur leur nouvelle ligne : la résistance eût coûté, si on tentait le passage de la rivière et l'assaut des plateaux du Nord, des pertes inutiles. Car déjà Foch avait besoin de tous ses moyens pour porter ailleurs son effort sur l'ennemi ébranlé. Il eût été insensé de forcer une forte position difficile quand, tout à l'heure, bien plus au nord, l'ennemi battu allait sentir de nouveau le poids de nos armes victorieuses. On rappela sur la rive gauche de la Vesle les quelques détachements passés sur la rive droite. On s'organiserait sur les nouvelles positions en attendant que fût reprise de ce côté, — elle le sera dans un mois, — l'offensive des armées de Reims à Soissons.

*
* *

Pour le haut commandement allié, la bataille d'entre Marne et Aisne était close. Car c'était maintenant Foch qui décidait de l'heure et du lieu.

C'était le résultat de cette magnifique opération qui, déjà, a reçu dans l'Histoire le nom de *seconde bataille de la Marne*. L'assaut le plus formidable que les lignes alliées eussent connu, brisé dès les premières heures à l'est de Reims par l'armée Gouraud et déconcerté, du 15 au 17, à l'ouest de Reims, par la lutte pied à pied menée par les 5e et 6e armées ; l'offensive des 10e et 6e armées pleinement victorieuse les 18 et 19 juillet ; les assaillants du 15 juillet reconduits par les 9e, 6e, 5e armées sur la Marne, sur l'Ourcq, sur la Crise, sur l'Ardre, finalement sur la Vesle ; 30 000 prisonniers faits sur l'armée allemande, plus de 800 canons enlevés et plus de 6 000 mitrailleuses capturées ; le front raccourci de 45 kilomètres ; la voie ferrée Paris-Châlons rétablie ; la menace sur Paris supprimée : c'étaient là des résultats immédiats que les armées alliées, — car Anglais, Américains et Italiens s'étaient, on se le rappelle, battus à nos côtés, — mais, au tout premier rang, les armées françaises, pouvaient revendiquer avec fierté !

Et cependant, ces résultats obtenus n'étaient rien à côté de l'immense avantage que représentait l'initiative définitivement reprise par notre haut commandement. Tandis que le moral gravement atteint de l'armée et du peuple allemands ne se relèverait point de ce formidable coup, tout au contraire, nos armées et notre nation se sentaient soudain portées vers la victoire. Nos grands chefs la préparaient. C'en était fini de la défensive ; elle ne nous avait point abattus ; c'était le miracle ; mais elle avait martyrisé les cœurs et angoissé les âmes. Maintenant nous avions ressaisi la maîtrise des opéra-

tions et la grande bataille de France en était retournée. Toutes nos qualités offensives s'allaient maintenant déployer à l'aise. C'est sur les rives de la Marne qu'une seconde fois le Destin s'était prononcé. C'est là que leur Gœthe eût pu écrire la phrase de Valmy : « De ce lieu, de cette heure date une ère nouvelle. »

La Victoire était en marche, et rien désormais ne pourrait l'arrêter. Foch en traçait déjà, d'une main souveraine, le plan et les conditions.

CHAPITRE V

LA BATAILLE DE PICARDIE

(8 AOUT-6 SEPTEMBRE.)

I. — *Le mémoire du 24 juillet.*

Le 24 juillet, s'était tenu, au quartier général des armées alliées, à Bombon, près Melun, un conseil de guerre destiné à marquer dans les fastes de cette guerre. Dans le charmant château Louis XIII, si paisible en son cadre d'arbres et d'eaux, s'était débattue entre les grands chefs militaires la question solennelle que posaient les événements.

D'ores et déjà, ce 24, l'ennemi était battu entre Marne et Aisne. Un Foch n'attend pas qu'un résultat soit enregistré en un *communiqué* pour le considérer comme acquis. L'Allemand est, le 24, dans son esprit, condamné à se replier, de gré ou de force, sur la Vesle ; la partie est pour lui perdue ; il vient d'éprouver matériellement et moralement de telles épreuves que toute son armée en reste ébranlée, son esprit désorienté, ses nerfs et son cœur en mauvais arroi.

Le moment est psychologique. Si on laisse l'ennemi souffler, il se peut encore ressaisir : certes, ses réserves sont éprouvées, elles se peuvent encore reconstituer ; il a échoué dans son plan offensif, il peut revenir à la défensive, comme au lendemain de la première Marne ; son âme est troublée, elle se peut calmer. Mais si, la bataille

à peine close, qui a vu s'effondrer ses plans, il est attaqué en forces sur un autre point de son front, si, attaqué, il est bousculé, si, bousculé, il se voit derechef assailli à sa droite et à sa gauche, frappé à son centre, repris sur ses flancs, il sera tous les jours davantage à la merci de l'adversaire qui, impitoyablement, le manœuvrera. En cette journée du 24, l'éternelle question se pose qui déjà se trouvait soulevée, il y a deux mille ans, le soir de la bataille de Cannes : « Celui qui vient de vaincre saura-t-il profiter de la victoire? »

Que les quatre chefs réunis dans le cabinet de Foch aient été tous, dès le début, d'accord pour poursuivre activement les opérations, c'est le secret de ce cabinet. Peut-être en était-il qui, volontiers, eussent laissé souffler les troupes éprouvées par l'assaut reçu, puis l'assaut donné. Peut-être en était-il qui estimaient prématurés de grands desseins avant que fût même consommée entre Marne et Aisne la défaite allemande.

En de pareilles circonstances, Foch fait merveille, — et d'abord parce qu'avant la réunion, ses idées sont fixées clairement : il les a examinées, pesées, contrôlées, discutées, mises au point ; elles empruntent à leur parfaite clarté une parfaite fermeté. Par ailleurs, il est, je l'ai dit, un de ces hommes dont il a parlé autrefois en ses *Principes de guerre*. Rappelons-nous, en effet, ce qu'il a écrit en 1897 : « ... Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer, — et ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles, c'est l'initiative partout qu'il faut assurer, c'est l'offensive qu'il faut déchaîner en tout point, — où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours risquées et périlleuses, si ce n'est dans *les natures supérieures, avides de responsabilités...?* » Et plus loin, il a encore écrit : « ... Pas de victoire possible sans le commandement vigoureux, *avide de responsabilités et*

d'entreprises audacieuses, possédant et inspirant à tous la résolution et l'énergie d'aller jusqu'au bout... » Foch est de ces « natures supérieures avides de responsabilités ». Il consulte ses lieutenants ; il n'entend point les contraindre ; mais s'ils se sont soumis à ses directions, il ne se déchargera pas un instant sur eux de la responsabilité ; ils le savent et s'en peuvent rassurer.

Il les persuadera. Car au service de principes fermes et d'idées claires, il met cette force de persuasion, si singulière chez un homme qui volontiers dit : « Parler n'est pas mon fort. » Nous savons qu'il n'est ni lyrique, ni pathétique. Il a horreur de la grande phrase Mais il est la preuve que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » — fut-ce par ellipses. — Il expose avec simplicité, avec un grand accent de bon sens, bien *calé* sur ses « principes », mais tout prêt à se plier, suivant ses termes, à la « *demande des circonstances* », — pour les mieux maîtriser. Il appelle l'objection ; il la veut ; s'il voit un de ses lieutenants hésitant, il exige les mobiles de l'hésitation ; s'il le voit opposant, il sollicite les raisons de l'opposition. Et s'il s'aperçoit qu'il n'y a là que crainte de courir le risque, il dit : « Voilà ce que je pense, voilà ce que vous pensez. Voulez-vous me faire crédit? Oui? Eh bien ! voici ce qu'il faut faire. »

Il a alors tiré un papier soigneusement préparé. En l'espèce, c'est le *mémoire* du 24 juillet où, tandis que le canon tonne encore sur la Marne, tient déjà le programme des offensives futures, et sur la Somme, et sur la Meuse, et sur la Lys : au centre, à droite, à gauche. Encore n'a-t-il pas mis là tout ce qu'il prévoit, projette, tient déjà pour assuré. Car, s'il ajoute qu'il est impossible de prévoir dès maintenant « jusqu'où nous conduiront dans l'espace et dans le temps les différentes opérations envisagées », il se trahit lorsqu'il conclut : « Si les résultats qu'elles (ces opérations) visent sont atteints avant que la saison soit trop avancée, *il y a lieu de prévoir, dès*

maintenant, pour la fin de l'été ou pour l'automne, une offensive d'importance, de nature à augmenter nos avantages et à ne pas laisser de répit à l'ennemi. »

Présentement, il faut attaquer cet ennemi non point seulement pour l'empêcher de reprendre son assiette, mais aussi pour obtenir des résultats immédiats et conséquents.

Sans que la supériorité soit encore de notre côté en tant que nombre de divisions, nous avons déjà atteint au moins l'égalité dans le nombre des bataillons et d'une manière générale dans le nombre des combattants. Pour la première fois, nous avons la supériorité dans le nombre des réserves. Nous avons maintenant, — et cela d'une indiscutable façon, — la supériorité matérielle, en aviation, en chars d'assaut, et celle de l'artillerie, encore minime, va s'accroître de semaine en semaine. Enfin nous avons, derrière nous, un réservoir d'hommes : l'Amérique maintenant déverse chaque mois 250 000 hommes sur le sol de France, tandis que des renseignements sûrs permettent de mesurer la gravité de la crise qui atteint les effectifs ennemis. A ce renversement, en notre faveur, du facteur « force matérielle », s'ajoute l'ascendant moral acquis par cette résistance de quatre mois à d'effroyables assauts et que notre victoire des 15-18 juillet vient de décupler.

Les armées alliées arrivent donc « au tournant de la route ». Le moment est venu « *de quitter l'attitude générale défensive* imposée jusqu'ici par l'infériorité numérique *et de passer à l'offensive* ».

Cette offensive, elle n'apparaît encore que comme une série d'actions à entreprendre sur les points à reconquérir en vue d'assurer tout à la fois la vie économique du pays quelque peu étouffée (facteur important de la victoire) et à préparer le développement ultérieur des opérations.

Le général en chef signale cinq opérations à exécuter promptement.

La première va s'achever. Elle vise au dégagement de la voie ferrée Paris-Avricourt dans la région de la Marne. « C'est, ajoute le *Mémoire*, le résultat minimum à obtenir de l'offensive actuelle. » Avant huit jours, ce résultat sera obtenu, nous le savons déjà, par la seconde offensive Mangin des 1er et 2 août et le repli allemand sur la Vesle et l'Aisne.

La deuxième dégagera une autre voie d'importance : la voie ferrée Paris-Amiens. Et ce n'est point, nous le savons, une idée nouvelle puisque, *depuis le* 26 *mars*, Foch en poursuit obstinément la réalisation : action conjuguée entre une armée française et une armée britannique, qui peut aboutir à anéantir les résultats de l'offensive allemande du 21 mars.

La troisième, à notre droite, dégagera la voie ferrée Paris-Avricourt dans la région de Commercy par la réduction du saillant de Saint-Mihiel. Elle sera dévolue à l'armée américaine dès que celle-ci aura (et le grand chef veut que ce soit au plus vite) les moyens nécessaires. Opération grosse de conséquences puisque, libérant la voie de Châlons à Toul, elle nous mettra par ailleurs à portée de la région de Briey et en mesure d'agir en grand entre Meuse et Moselle, « ce qui peut devenir un jour nécessaire ». Voilà pour l'aile droite. Et voici pour l'aile gauche.

Les Britanniques engageront des opérations destinées, d'une part, à dégager la région des mines du Nord et, de l'autre, à écarter l'ennemi de la région de Dunkerque et de Calais. C'est la bataille portée au delà de Dixmude, d'Ypres, d'Armentières.

Il ne s'agit point seulement de reconquérir les points utiles : l'important est de désorganiser l'action militaire allemande. « Menées à court intervalle », ces offensives troubleront l'ennemi dans le jeu de ses réserves et ne lui laisseront pas le temps de refaire ses unités.

Le *Mémoire*, lumineux et ferme de ton, affecte, en

dépit des grandes vues qu'on y devine, des allures assez modestes : les opérations seront limitées dans leur étendue, limitées dans leurs moyens. En réalité, il n'en est pas une qui ne soit l'amorce de manœuvres plus décisives et de plus large envergure. Au fond, toute la future *directive* du 3 septembre, — la célèbre *directive* du 3 septembre acheminant elle-même aux *directives* des 10 et 19 octobre, — est en puissance dans ce *Mémoire* du 24 juillet qui, fort modéré aux yeux du général en chef, a d'abord paru à ses lieutenants aussi considérable qu'audacieux. Au delà de l'opération sur la Somme, Foch aperçoit déjà l'abordage de la ligne Hindenburg de Cambrai à la Fère ; au delà des opérations sur la Lys, la marche sur l'Escaut ; comme au delà des opérations de Woëvre, — c'est le seul point où, malgré tout, sa pensée se fait complètement jour, — la manœuvre sur la Meuse et sur la Moselle. A l'heure où l'armée Mitry repasse seulement la Marne, où Berthelot arrive à peine à dégager la montagne de Reims, où Degoutte en est encore à pénétrer dans le Tardenois et Mangin dans Soissons, Foch a déjà sous les yeux, — car il y a dans tout homme de génie un visionnaire, — les armées allemandes assaillies des Flandres à la Lorraine.

Ce large plan d'offensive s'imposait aux chefs alliés ; ils s'y ralliaient, dès le 24, sans arrière-pensée et il faut y insister : l'adhésion très franche d'un maréchal Haig à ces projets était peut-être, — après la fermeté d'un Foch, — le meilleur atout en ce magnifique jeu. Or, il semble, à entendre Haig lui-même, qu'il ait, dès ces premières heures, non seulement adhéré aux projets formulés, mais aux vues plus lointaines. Le succès de l'admirable manœuvre du 18 juillet l'avait, — s'il en était besoin, — convaincu de la supériorité d'esprit et de caractère du commandant en chef des armées alliées. La situation lui apparaissait complètement transformée. Le rapport adressé postérieurement au gouvernement

britannique l'indique si clairement et le fait est de telle importance, que je dois lui donner ici la parole :

« L'effondrement définitif de l'ambitieuse offensive déclenchée par l'ennemi le 15 juillet, le succès remarquable de la contre-offensive alliée au sud de l'Aisne apportèrent un changement complet dans l'ensemble de la situation militaire. L'armée allemande avait donné son effort et avait échoué. Le moment de son maximum de puissance était dépassé et la masse des réserves accumulées pendant le mois était dépensée. D'autre part, la situation des Alliés, en ce qui concernait les disponibilités, s'était grandement améliorée. Les contingents frais obtenus à la fin du printemps et au début de l'été avaient été incorporés et instruits. L'armée britannique était prête à prendre l'offensive, tandis que l'armée américaine se développait rapidement et avait déjà donné des preuves convaincantes des hautes capacités combatives de ses soldats.

« A la conférence tenue le 24 juillet, quand le succès de l'offensive du 18 juillet fut bien assis, les moyens de développer les avantages acquis furent discutés en détail. Le commandement en chef allié demanda que les armées britannique, française et américaine établissent chacune des plans d'offensives locales à exécuter aussitôt que possible et visant des objectifs définis et de nature limitée. Ces objectifs sur le front britannique étaient le dégagement d'Amiens et la libération de la voie ferrée Paris-Amiens par une attaque sur le front Albert-Montdidier. Le rôle des armées américaine et française était de dégager d'autres lignes stratégiques par des opérations plus au sud et à l'est.

« En plus du dégagement d'Amiens, la situation sur le front britannique plaidait énergiquement en faveur d'autres plans, comme le dégagement d'Hazebrouck par la reprise du mont Kemmel combinée avec une opération en direction de la Bassée. En cas de succès, cette

action devait améliorer notre situation à Ypres et à Calais ; le saillant de la Lys serait réduit et la sécurité du bassin de Bruay moins menacée.

« Ces différentes opérations avaient déjà fait l'objet d'une correspondance entre le maréchal Foch et moi et avaient été très étudiées par l'état-major général britannique. En fin de compte, j'en étais venu à conclure que, parmi les missions assignées aux armées britanniques, l'opération à l'est d'Amiens avait la prépondérance comme étant la plus nécessaire et susceptible de fournir les plus larges résultats. »

A lire ces lignes, écrites, il est vrai, après coup, on a l'impression très nette qu'en cette historique conférence de Bombon, Foch avait fait passer dans le cerveau et, ce qui était peut-être plus précieux, dans l'âme même de ses hauts lieutenants, la flamme qui allait éclairer et animer la magnifique offensive de l'été 1918. Un Pétain, un Pershing, comme un Haig, sortent de cette conférence convaincus que la victoire est décidément entre leurs mains et, partant, résolus à y collaborer de toutes leurs forces.

Foch voudrait plus. Un seul des Alliés d'Occident n'a pas paru à Bombon ; le général en chef cependant n'entend pas le tenir à l'écart d'un si beau concert. Le 6 août, il adressera au général Diaz une lettre où se retrouve encore l'esprit des conférences du 24 juillet : « La Piave a marqué l'arrêt des projets de l'ennemi en Italie ; la Marne marque l'arrêt définitif de ses projets en France, sur la partie principale du front occidental. L'ennemi a échoué dans son offensive du 15 juillet. Il a même perdu les avantages réalisés dans celle du 27 mai. Carrément arrêté en Champagne, il est rejeté de la Marne sur l'Aisne. Par là sont renversés les plans des Empires centraux qui reposaient sur une grande offensive victorieuse avant l'arrivée des Américains. Ils aboutissent à l'arrêt, c'est-à-dire à l'échec et même à la retraite, tandis que les Américains continuent d'arriver

« Cette arrivée n'est pas telle cependant qu'elle nous permette d'espérer en 1918 une décision *intégrale* de la guerre, de renforcer suffisamment le front pour entreprendre une offensive générale, mais, *dès à présent*, l'intérêt indiscutable de l'Entente est d'exploiter sans retard et dans toute la mesure possible le renversement obtenu dans la situation militaire, d'accentuer l'ébranlement moral qui ne peut manquer d'en résulter dans les Empires centraux.

« L'Entente doit, pour cela, *frapper à coups redoublés et répétés*, avant que l'ennemi ait eu le temps de refaire le moral de son pays, un plan de guerre, comme de reconstituer ses forces et son matériel.

« Les armées britannique et française, bien que fortement réduites, l'armée américaine, quoique incomplètement organisée, vont continuer en France leurs attaques, sans arrêt et tant que la saison le permettra, pour disloquer, la résistance ennemie et produire de nouveaux reculs... »

L'Italie entrerait avantageusement dans le concert en attaquant de son côté et tous les moyens matériels lui sont offerts par la France à cet effet.

Ainsi, de la mer du Nord à la Piave, c'est tout le front d'Occident que le commandant en chef des armées alliées entend « animer » de son action. Et son autorité est telle, que déjà tous s'y rallient ou s'y soumettent avec une allègre confiance. La nation salue en lui l'homme qui la libérera. Si, le 7 août, la dignité de maréchal de France lui est conférée, c'est une sanction que l'Europe entière attendait et, autant que la reconnaissance des services rendus, la marque d'une autorité désormais consacrée et dont on attend encore de plus grands résultats.

*
* *

L'ennemi était, au contraire, dès ces jours, passé de l'extrême présomption à une très vive inquiétude. Luden-

dorff, en un écrit postérieur, fera connaître que de l'attaque du 8 août datent pour lui les origines de la défaite, — j'y reviendrai. En fait, au soir même de la victoire française du 18 juillet succédant au meurtrier échec du 15 juillet en Champagne, le haut commandement allemand avait été étreint par l'angoisse.

L'armée allemande était moralement autant que physiquement ébranlée. La nation, — pour la première fois, — avait senti le coup. Les dépêches de Wolff ne faisaient plus illusion. Ce n'était pas seulement dans les pays alliés et neutres qu'on souriait de phrases telles que celle-ci dépêche du 19 juillet) : « Les buts que la poussée allemande se proposait sur la rive sud de la Marne *ont été pleinement atteints*... La grave menace de notre avance a *enfin* déclenché la contre-attaque française attendue depuis longtemps. » Ce 19 juillet, un Allemand, commentant cette dépêche, écrivait : « Les patriotes criaient : on va marcher sur Paris. Mais, hélas ! la joie n'a pas duré longtemps ; seulement un jour, et le jeu a changé, et, comme tu le sais déjà probablement, *nous avons eu sur les oreilles.* » Et après avoir cité Wolff, il ajoutait ironiquement : « Nous allons voir comment va se continuer *cette victoire!* »

Les lettres du front étaient en thèse générale fort découragées : « Situation colossalement mauvaise », écrit un sous-officier, le 20 juillet, et c'est la note générale. Le 31 juillet, la presse elle-même entrait dans la voie des aveux : « Nous ne pouvons espérer que la campagne d'été, au cours de laquelle nous porterons de nouveaux coups très durs à la puissance militaire ennemie, puisse finir la guerre. Nous devrons combattre encore l'hiver et l'été prochains. » Mais, le 3 août, Ludendorff, plus nettement, déclarait : « *Notre offensive du* 15 *juillet n'a pas réussi au point de vue stratégique.* »

En fait, elle apparaissait au haut commandement, mieux qu'à aucune catégorie d'Allemands, comme autre

chose qu'un simple échec : pour la première fois, les chefs allemands devaient reconnaître l'extrême et dangereuse fatigue physique et morale des troupes. Un ordre du kronprinz impérial du 7 août prescrivait toutes mesures propres à assurer le repos et améliorer le moral de ses soldats : il fallait « rétablir leur force combative », ce qui était avouer qu'elle avait faibli, — et seul le repos assurerait cette reconstitution.

Mais nous savons que Foch, — d'ailleurs rapidement instruit par nos services de renseignements de la fatigue de l'adversaire, — n'entendait lui accorder ni trêve ni repos. Le kronprinz écrivait le 7, et, le 8, se déclenchait la nouvelle offensive alliée.

2. — *Les batailles d'Amiens et de Montdidier.*
(8-14 *août.*)

La première opération à entreprendre était le dégagement d'Amiens et de la voie ferrée, — depuis mai 1918, sous le feu de l'ennemi.

Le 26 juillet, Foch avait eu à Sarcus (nord-ouest de Beauvais) une entrevue avec le maréchal Haig, les généraux Rawlinson et Debeney, futurs hauts exécutants du plan arrêté. Le 28, il avait été décidé, pour que l'action trouvât dans l'unité de direction une chance de plus de succès, que le général Debeney, commandant la 1re armée française, et une partie de cette armée seraient mis sous les ordres du maréchal Haig qui, ce jour-là même, recevait et agréait la *directive* de Foch réglant l'ordre général de l'opération. « *L'offensive couverte par la Somme* était à pousser *aussi loin que possible* en direction de Roye. » Elle serait exécutée par la 4e armée britannique, forte de 12 divisions, appuyée de la 1re armée française, renforcée par 4 divisions ; « l'une agirait au nord, l'autre au sud de la route de Roye, une fois

assuré le débouché au sud de la Luce et à l'est de l'Avre. »

La *directive* était brève : Foch laisse toujours à ses lieutenants la liberté la plus large ; l'important est que rien ne soit hasardé. Lorsque, à la veille du 18 juillet, il avait lancé Mangin, qu'il savait disposé déjà à aller « aussi loin que possible », il se le pouvait permettre, son flanc gauche étant gardé par l'Aisne ; le 8 août, les armées alliées attaqueraient, leur flanc gauche, de même, gardé par la Somme ; de telles précautions permettent d'ordonner sans aucune témérité de « pousser aussi loin que possible ». C'est ce que j'appellerai l'école de l'audace prudente. C'est la façon de Foch.

Haig a aussitôt pris ses mesures : il a renforcé du corps canadien et de deux divisions sa 4e armée Rawlinson, et, tandis que, pour dérouter l'ennemi, il prépare ostensiblement une offensive dans la région du Kemmel, c'est très secrètement qu'il a opéré ces renforcements sur le front de Picardie. L'ennemi qui attend une puissante attaque en Flandre, — il a opéré, les 7 et 8 août, un léger mouvement de repli dans la région de la Lys, — sera surpris devant Amiens ; nous avons enfin, grâce à l'initiative ressaisie, les bénéfices dont naguère il jouissait.

L'attaque de la 4e armée britannique affecterait un front de 18 kilomètres depuis le sud de la route Amiens-Roye jusqu'à Morlancourt exclu. La 1re armée française partirait, une heure après le déclenchement de cette offensive, sur un front de 7 kilomètres, entre Moreuil inclus et la droite de Rawlinson. « Au fur et à mesure des progrès alliés, la droite de l'attaque française devait s'étendre vers le sud jusqu'à appuyer le flanc est du front de bataille allié sur Braches. »

Foch insistait pour que la bataille sans cesse alimentée fût poussée « le plus loin possible » : il fallait donc placer un peu en arrière de fortes troupes d'attaque chargées de se substituer rapidement aux troupes fatiguées. Et

déjà le commandant en chef des armées alliées, après avoir préparé la bataille en profondeur, songeait à l'étendre en largeur. Après avoir, le 3, conféré sur le premier objet avec Haig, il courait, le même jour, à Noailles, quartier général de l'infatigable Fayolle qui, tout en abandonnant momentanément une partie de sa 1re armée au maréchal anglais, ne se pouvait désintéresser de la bataille ; depuis avril, il préparait les plans d'encerclement de Montdidier et il n'eut qu'à en faire agréer les détails au général en chef des armées alliées : tandis que Debeney déborderait Montdidier par le nord, le 35e corps s'engagerait au sud en vue d'achever l'encerclement ; puis, par son 34e corps, la 3e armée (Humbert) attaquerait, le moment venu, sur le flanc droit de l'ennemi repoussé en direction générale de Lassigny. L'attaque de Haig étant fixée au 8, le 35e corps attaquerait dans l'après-midi du 9, la 3e armée le 10. Quant à la 10e armée (Mangin), elle était alertée, car elle devait suivre par sa gauche, au sud de l'Oise, les progrès éventuels de la 3e armée : appuyée à l'Oise, elle pourrait sans inquiétude viser la route de Chauny à Soissons comme premier objectif. Ainsi se lierait la bataille d'hier avec la bataille de demain. A tout instant, dans l'esprit de Foch, une attaque à la veille de se déclencher doit prendre éventuellement toute l'extension susceptible de transformer un large succès en une victoire plus large encore.

Que l'Allemand fût tout à fait sans méfiance, on ne le peut croire. L'opération de Montdidier, — saillant assez aventuré, — lui paraissait supposable. Le 23 juillet, Debeney avait, par une brillante attaque sur le front Mailly-Raineval-nord de Grivesnes, assuré sa base de départ ; les Allemands eux-mêmes avaient, le 27 juillet, abandonné la rive droite de l'Avre et, le 3 août, leurs premières lignes au nord de Montdidier ; Debeney avait alors bordé la rive gauche de l'Avre et du ruisseau des

Trois-Doms. En réalité, l'ennemi paraît avoir tout au plus redouté un coup de main sur Montdidier : une grande offensive de la Somme à l'Oise lui paraissait invraisemblable de la part des armées alliées, dont l'une, la française, était tenue par lui pour momentanément épuisée par l'âpre bataille de juillet ; dont l'autre, l'anglaise, allait s'absorber, à son avis, dans une offensive sur la Lys. Le canon de Rawlinson, le premier, dissiperait ces illusions.

*
* *

Le 8 août, en effet, à 4 heures, l'artillerie britannique ouvrit un feu intense sur le front d'attaque que l'on sait (du sud de la Somme au nord de la route d'Amiens à Roye) et, presque aussitôt, l'infanterie et les tanks de Rawlinson s'élancèrent. Le brouillard était épais et bas comme au 21 mars : cette fois encore il favorisait l'attaque, mais c'était l'infanterie britannique, jadis si desservie par lui, qui, aujourd'hui, en profiterait. La surprise s'en augmentait et, en quelques instants, les premiers objectifs étaient atteints sur la ligne Demuin-Marcelcave-Cerisy-sud de Morlancourt. Après un court arrêt et tandis que, nous le verrons, les Français, à la droite de Rawlinson, entraient dans le jeu, les Britanniques repartaient, très méthodiquement, de cette ligne solidement occupée, pour un nouvel assaut ; la cavalerie et les tanks légers avaient traversé la ligne conquise, et c'était vers l'est une marche admirable de fermeté et je dirai d'harmonie. Le résultat était que, sans grandes pertes, ces superbes troupes, bousculant l'ennemi, enlevant prisonniers et canons, pénétrèrent de plus de 9 kilomètres dans les lignes allemandes ; toute la ligne de défense extérieure d'Amiens comprenant les villages de Caix, Harbonnières et Morcourt était, à la chute du jour, entre leurs mains, la cavalerie et les auto-mitrailleuses déjà poussées au delà de cette ligne, si bien que le

Quesnel, où l'ennemi résistait à la nuit, allait, avant l'aube du 9, être enlevé brillamment. « A l'est du front atteint, écrit le maréchal Haig, l'ennemi faisait, à la nuit tombante, sauter les dépôts dans toutes les directions, tandis que convois et caissons refluaient à l'est vers la Somme et fournissaient des objectifs excellents à nos aviateurs qui profitaient amplement de l'occasion. » Au soir du 8, l'armée Rawlinson avait fait 13 000 prisonniers et enlevé, avec une énorme quantité de munitions et d'approvisionnements, près de 400 canons. Cette première journée était tout à l'honneur d'une préparation minutieuse qui avait permis, dans l'exécution, « une perfection et un fini qui ne laissaient rien au hasard ». Et c'est avec raison que le commandant en chef des armées britanniques en attribuait le principal mérite à l'esprit méthodique et ferme qui caractérise sir Henry Rawlinson.

Un Debeney ne se laisse pas distancer, — même par un vaillant allié. Cet ancien professeur d'infanterie à l'École de Guerre, que la guerre a porté en trois ans du commandement d'un régiment à celui d'une armée, nous l'avons vu défendre, en mars et avril, avec une âpreté couronnée de succès, une ligne incertaine : aujourd'hui, il va se révéler un des premiers manœuvriers de notre armée. Son coup d'essai, l'encerclement de Montdidier, sera un coup de maître et ce ne sera cependant que partie d'une vaste manœuvre.

Car si notre 1re armée constitue en l'occurrence la droite de l'attaque franco-britannique, son rôle est plus complexe : Debeney n'ignore naturellement rien des projets de Fayolle et de l'intervention imminente de la 3e armée (Humbert) à sa droite. S'il a, dès le 31, assigné à ses trois corps d'armée, 31e, 9e et 10e, le rôle qui leur est dévolu dans la bataille primitivement projetée à l'est de l'Avre et du ruisseau des Trois-Doms, il a, suivant l'esprit de Fayolle, dans les premiers jours d'août, greffé

sur la marche vers l'est une manœuvre d'encerclement qui, faisant tomber Montdidier par une attaque du 35e corps en direction d'Assainvillers, rendra plus facile l'attaque ultérieure d'Humbert en direction de Lassigny.

L'opération aura trois phases. Dans la première, l'armée Debeney, en liaison avec la droite de Rawlinson, élargira le débouché de la Luce à sa gauche, en poussant plus vite vers le plateau de Mézières et le bois de Genouville, forcera le passage de l'Avre vers la Neuville-Sire-Bernard, obtiendra une tête de pont d'armée englobant Gresnay-en-Chaussée, Plessier-Rozainvillers, les bois de Saint-Hubert. La deuxième phase sera, ces résultats acquis, la conquête du plateau d'Hangest-en-Santerre-Arvillers, en utilisant, par le débouché de nouvelles forces, la tête de pont créée ; ce pendant, Montdidier, ainsi débordé vers le nord, sera menacé vers le sud par une attaque en direction d'Assainvillers-Faverolles. Dans une troisième phase, on progressera rapidement à l'est de Montdidier avec l'appoint de la cavalerie, si la brèche, créée dans le dispositif ennemi par la chute de la ville, le permet.

Ce savant programme va être exécuté point par point. Le 8, à 4 h. 20, tandis que déjà, à sa gauche, les Britanniques s'élancent à l'assaut, la 1re armée commence sa préparation. A 5 h. 5, le 31e corps débouche par le couloir de la Luce, bouscule l'ennemi complètement surpris, déborde les grands bois au nord-est de Moreuil, pénètre dans Morisel et Moreuil qu'elle nettoie. A 9 h. 5, le 9e corps aborde de vive force l'Avre sur laquelle des passerelles ont pu être jetées au cours de la nuit ; ce sont, du fait d'une résistance très âpre, des combats très violents qui ne se termineront qu'à la nuit par l'occupation des bois de Genouville, de la croupe à l'ouest de Plessier et du bois Saint-Hubert. Mais dans la soirée, le débouché de la Luce ayant été considérablement

élargi, les chars d'assaut s'ébranlent, et, en quelques heures, Villers-aux-Érables, Mézières, Fresnoy-en-Chaussée, Plessier-Rozainvillers sont enlevés. Par ailleurs, le 10e corps, massé derrière le 9e, utilise déjà la tête de pont créée sur l'Avre et prépare la seconde phase : l'encerclement de Montdidier.

Déjà la manœuvre est en voie de réussite. Elle est subordonnée à l'enlèvement d'Hangest-en-Santerre ; or, dès le 8 au soir, le village est atteint : le 31e corps emploie la nuit du 8 au 9 à hâter ses déplacements d'artillerie et à remettre en ordre ses chars d'assaut. La manœuvre se poursuivait avec une rigueur admirable, un ordre merveilleux, et le 9 août à 11 heures, Hangest étant enlevé et même dépassé, tout le plateau était conquis. Le 9e corps, — sauf son artillerie, — s'effaçait alors, son rôle fini, pour laisser passer le 10e qui continuait, appuyé par les deux artilleries, à pousser vers l'est. A la vérité, la résistance de l'ennemi s'accentuait, mais sur ces entrefaites la péripétie prévue au sud se produisait. A 16 heures, le 35e corps, jeté par Debeney dans la bataille à l'heure même où le chef avait appris la chute d'Hangest, attaquait Assainvillers. L'ennemi ne s'attendait pas à cette attaque ; il fut surpris, bousculé, défoncé ; de ce fait, il se creusait, dès la nuit, une poche, profonde de 5 kilomètres, au sud de Montdidier, très facilement débordé au nord et rendu ainsi intenable. Ce soir-là même, l'encerclement se resserrait par les progrès, au nord, du 31e corps, et, à la nuit, les patrouilles françaises entraient dans la ville précipitamment abandonnée ; l'ennemi en effet se retirait en hâte par la route Montdidier-Guerbigny, mais laissait entre les mains de Debeney des milliers de prisonniers : la seule attaque du 35e corps au sud en avait fait 1 300 en une heure.

Cette admirable manœuvre s'allait poursuivre en une autre. Foch pressait, dès le 9, Debeney de pousser vivement vers Roye « pour y tendre la main à la 3e armée

française », près d'attaquer en direction sud-ouest-nord-est. Le succès magnifique de ces deux jours de combats encourageait le nouveau maréchal de France à oser plus ; rien de plus caractéristique de sa façon de voir et de dire que la lettre au commandant de la 1re armée : « Quand le résultat sera obtenu (Roye), la situation seule indiquera ce qu'il y a lieu de faire : s'arrêter ou aller encore de l'avant. *C'est précisément parce qu'on ne peut le fixer aujourd'hui, qu'il ne faut s'interdire aucune possibilité* » ; dans ce dessein et à aucun prix, il ne faut renvoyer de division en arrière ; « donc *aller vite, marcher fort, en manœuvrant par devant; appuyer par derrière* avec tout le monde *jusqu'à obtention du résultat.* » Il insistait encore, dans la soirée : il fallait que le 31e corps fût poussé par Roye « tambour battant », car c'est là qu'était « la grosse décision ».

L'avance de Debeney était d'ailleurs facilitée par les succès que Rawlinson continuait, les 9 et 10, à obtenir, à notre gauche, dans le Santerre. Ce ne pouvait plus être l'avance du 8 qualifiée, à juste titre, de « foudroyante » par le maréchal Haig ; mais l'exploitation de cet heureux assaut se poursuivait avec suite, méthode et bonheur.

Les Britanniques rencontraient, dès le matin du 9, la plus vive résistance sur la ligne Beaufort-Vrely-Rosières-Framerville : ils foncèrent sans hésiter et firent fléchir l'ennemi ; il s'en suivit une progression très rapide pendant quelques heures ; on vit un régiment de hussards emporter « d'un temps de galop » Méharicourt ; toute la cavalerie, d'ailleurs, traversant l'infanterie sur la nouvelle ligne conquise, talonnait la retraite allemande, parfois éperdue. Le soir, on tenait Bouchoir, Rouvroy, Maucourt et Framerville, on atteignait les abords ouest de Lihons et les lisières même de Proyart. Chaulnes semblait menacé par le nord et si Chaulnes tombait, Roye, sur le même méridien plus au sud, attaqué par les Français, devenait intenable.

L'offensive s'élargissait par surcroît au nord ; le 3e corps britannique appuyé par un régiment américain avait, dès le 9 au soir, attaqué sur la rive droite de la Somme et atteint une ligne à l'est de Chepilly, Morlancourt et Dernancourt, couvrant ainsi contre toute contre-attaque venant du nord la profonde poche creusée ; le 10, l'armée britannique avançait encore de plus de 5 kilomètres, atteignant, au sud de la rivière, la ligne Étinehem, Méricourt, ouest de Proyart, Framerville, Chilly, Fouquescourt, l'est de Quesnoy-en-Santerre. Et si l'avance du 11 et du 12 devait être très restreinte, c'est qu'installé sur de solides positions (l'ancienne organisation défensive Roye-Chaulnes), l'Allemand opposait une résistance d'autant plus opiniâtre, qu'attaqué, sur ces entrefaites, sur son flanc gauche, il se sentait, s'il reculait encore, exposé à le faire dans les pires conditions.

*
* *

Foch ne songeait qu'à élargir une partie si brillamment engagée. Cette belle bataille du Santerre, cette savante manœuvre de Montdidier lui étaient la nouvelle preuve du parfait état où troupes et états-majors alliés se trouvaient décidément. L'ennemi, surpris, refluait vers l'est. Le 10, l'armée Debeney, achevant sa manœuvre, l'avait encore refoulé au delà d'Andechy, de Guerbigny, de Marquivillers, de Grevillers, de Remangis et de Bus.

Et tandis que Foch incitait Haig à déclencher une offensive de sa 3e armée, au nord de la Somme, en direction de Bapaume et Péronne, le grand chef suivait d'un œil satisfait l'attaque de la 3e armée française déchaînée à la droite de l'armée Debeney.

Le 10 au matin, en effet, l'offensive, si fermement conçue et ordonnée par Fayolle à la 3e armée, s'était exécutée avec l'allant qu'on pouvait attendre des soldats du général Humbert. Celui-ci, qui, depuis des mois,

aspirait à prendre de grandes revanches et en étudiait les conditions, n'était pas homme en effet à se contenter de médiocres résultats. D'un projet primitivement restreint, — simple manœuvre de flanc, — il avait fait et, en cours de combat, allait faire une autre bataille. Préparée depuis dix jours, l'opération avait été montée dans le plus grand secret. Elle avait débuté à 4 h. 20 avec la plus grande violence sur le front compris entre Chevincourt et Courcelles-Épayelles, en liaison étroite, au nord de cette localité, avec la 1re armée et en direction de Lassigny. L'infanterie s'était élancée à l'assaut avec un rare ensemble et avait, sur une profondeur de plus de 5 kilomètres, reconquis la plus grande partie des positions perdues en juin et même en mars : le plateau d'Orvillers, les bois de Mortemer et de Ressons et le cours du Matz; elle atteignait, en fin de journée, du nord au sud, la ligne la Porte-Conchy-les-Pots-station de Roye-sur-Matz-Mareuil-Lamothe-Élincourt-Sainte-Marguerite-Chevincourt-Machemont, menaçant nettement le massif de la « Petite Suisse ». Dès le 10 au soir, Humbert, élargissant spontanément son champ d'action, donnait l'ordre de déborder le massif par le nord en marchant sur Lassigny. Malgré une très forte résistance, nos troupes s'emparaient du bois Allongé au nord, de la ferme Canny, des abords de Gury, tandis qu'au sud, on pénétrait dans le massif; 2 000 prisonniers restaient entre nos mains avec 46 canons. La gauche et le centre progressant aussi, Humbert portait sa droite au nord de l'Aronde avec l'idée de l'engager ultérieurement dans la direction de Cuvilly-Canny. L'action devait être reprise le 12, de manière à bousculer sans répit les arrière-gardes de l'ennemi et à atteindre l'objectif final de l'armée, c'est-à-dire le front Noyon-Bussy.

***

Le 10 août au soir, Foch avait adressé une *directive* générale de laquelle il résultait que, tout en préparant ou poursuivant l'attaque par les ailes, les Alliés devaient, par leur centre, marcher délibérément vers l'est en direction générale de Ham. Le 12, il écrivait à ses lieutenants : « Il importe d'obtenir de la bataille en cours le *résultat maximum* qu'elle peut donner et d'exploiter à fond la pénétration profonde obtenue, les 8, 9, 10 août, par la 4e armée britannique et la 1re armée française. » Il n'y avait pas lieu, en présence de la résistance offerte par l'ennemi, de pousser uniformément sur tout le front, « ce qui conduirait à être faible partout ». Il y avait lieu, au contraire, « de viser par des actions concentrées et puissantes les points importants de la région, c'est-à-dire ceux dont la possession augmenterait la désorganisation de l'ennemi, en particulier en compromettant les communications ». Il ajoutait : « Depuis le 15 juillet, l'ennemi a engagé dans la bataille 120 divisions. *Il y a aujourd'hui une occasion à saisir qui ne se retrouvera sans doute pas de longtemps et qui commande à tous un effort que les résultats à atteindre justifient pleinement.* » Les résultats à obtenir, donc à rechercher, entre la Somme et l'Oise, étaient, pour la 4e armée britannique, d'atteindre la Somme en aval de Ham ; pour la 1re armée française, d'appuyer cette marche en visant la route Ham-Guiscard, la 3e armée française gardant la mission de nettoyer la région de Noyon.

Mais déjà l'esprit du grand chef allait au delà du champ de bataille du moment. Les résultats cherchés pouvaient être obtenus par une nouvelle extension de la bataille sur ses deux ailes, au nord de la Somme, d'une part et, de l'autre, à l'est de l'Oise : au nord de la Somme par une attaque de la 3e armée britannique (Byng) en

direction de Bapaume-Péronne qui pourrait « avoir pour conséquences de déborder la défense que l'ennemi opposerait sur la Somme et le contraindre à un repli plus ou moins accentué », et, à l'est de l'Oise, par une attaque de la 10e armée française (Mangin) en direction de Chauny et de la route Chauny-Soissons, « pour forcer l'ennemi à abandonner tout le massif montagneux et boisé s'étendant entre Noyon-Guiscard et Tergnier ». Toutes ces opérations se devaient préparer et exécuter promptement.

En attendant, les 4e armée britannique, 1re et 3e armées françaises continuaient, dans les journées des 12, 13 et 14, à attaquer. Mais partout la résistance de l'ennemi se faisait plus tenace. Assis maintenant sur d'anciennes positions, jadis, — aux triomphants jours de mars, — laissées loin derrière lui, l'Allemand luttait pied à pied. Les armées Rawlinson et Debeney semblaient, partant, bien définitivement arrêtées et ne progressaient pour ainsi dire plus, dans ces trois journées, tandis que la 3e armée s'emparait des abords de Plémont, d'une part, et, de l'autre, de Ribécourt, mais au prix des plus rudes efforts et de pertes grossissantes.

Il était clair que la bataille, si on ne voulait la laisser mourir, devait être, ou reprise sur la ligne conquise par de nouvelles préparations, ou portée tout à fait sur les ailes.

***

Cette dernière hypothèse seule séduisait le maréchal Haig. Il considérait que la « bataille d'Amiens », entreprise le 8, « était close ». Celle qu'il faudrait livrer en direction de Péronne, Nesle et Noyon offrirait les plus grandes difficultés.

« La zone de bataille dévastée qui s'étendait maintenant devant nos troupes, couturée de tranchées, criblée de trous d'obus, traversée dans toutes les directions par

des réseaux de fil de fer, partout recouverte d'une végétation sauvage datant de deux ans, offrait des chances incomparables à une défensive obstinée par les mitrailleuses. » Les attaques des 14 et 15 août prouvaient que l'ennemi, « sérieusement renforcé », était prêt à accepter la bataille sur ce terrain difficile. Dès le 14, Haig avait avisé Foch que, renonçant momentanément à la marche sur Roye, il entendait reporter exclusivement son effort au nord de la Somme et même au nord de l'Ancre. Foch eût entendu que l'opération par les ailes, — la gauche comme la droite, — ne fît point tort à celle qui, depuis le 8 août, avait obtenu de si grands succès. Il fut convenu qu'une pression ne cesserait pas d'être exercée sur le front allemand de la Somme à l'Oise, mais Haig était autorisé à suivre son inspiration en reportant ses forces d'attaque au nord de l'Ancre. Debeney repasserait sous les ordres de Fayolle et de Pétain ; ce dernier était invité à combiner les actions des 1re, 3e et 10e armées pour dégager la région de Lassigny-Noyon-forêt de Carlepont et préparer le nettoyage ultérieur de la région Roye-Chauny-Noyon.

La bataille, en somme, ne cesserait pas. En même temps que l'armée Byng attaquerait au nord de l'Ancre, l'armée Mangin attaquerait à l'est de l'Oise, tandis que, de leur masse, les armées Rawlinson, Debeney et Humbert pèseraient sur le front ennemi, prêtes à sauter sur l'Allemand au cas où de grands succès obtenus aux ailes le contraindraient à un repli sur la ligne Péronne-Guiscard-Chauny.

Les attaques sur les deux ailes étaient fixées au 20, au plus tard.

La « bataille d'Amiens-Montdidier » était donc close, et certes, elle avait obtenu tous les résultats recherchés. La ligne de Paris à Amiens, largement dégagée, rendue à la circulation, — précieuse ressource à la veille d'opérations élargies vers le nord, — Amiens dérobé au feu de l'ennemi, Montdidier reconquis et très largement

dépassé, le rempart de l'Ile-de-France réoccupé des hauteurs d'Orvillers à la « Petite Suisse », c'était beaucoup pour six jours de combats ; mais en outre 30 000 prisonniers avaient été faits, 600 canons enlevés, un matériel énorme raflé à l'ennemi surpris, ce qui portait à 128 000 le nombre des prisonniers faits, à 2 069 celui des canons conquis, à 13 783 celui des mitrailleuses capturées, depuis le 15 juillet. On imagine ce que pouvait être le désarroi de l'armée allemande après ce nouveau coup. Le moral y était au plus bas. Ludendorff révélera plus tard que des divisions allemandes entières avaient, les 8, 9, 10 août, « fait défection ». S'il s'estimait momentanément en sûreté, terré de nouveau dans les anciennes positions du front Chaulnes-Ribécourt, l'Allemand n'avait pu rétablir son front, lit-on dans une brochure éditée par le 2e bureau du grand quartier français, que grâce à l'appel de réserves importantes : en sept jours, les 18 divisions allemandes, en ligne d'Albert à l'Oise, avaient dû être renforcées par 20 divisions tirées de tous les fronts. En outre, 4 autres divisions arrivaient qui devaient être engagées les jours suivants sur ces lignes hâtivement reconstituées ; car la menace que Foch maintenait sur elles par l'action des 1re et 3e armées, empêchait l'ennemi de les dégarnir. Tout cela épuisait l'armée allemande et mettait sur les dents son haut commandement.

En fait, les armées du groupe Fayolle, Debeney et Humbert n'avaient plus pour mission que « d'accrocher » l'ennemi pour qu'attaqué sur ses ailes, il ne pût dégarnir son centre. Elles s'acquittaient de cette mission dans les journées des 16, 17, 18, 19 août, ne cessant d'alerter par des attaques locales très vigoureuses l'adversaire, de le fatiguer et de le retenir.

Et cependant, de grands coups allaient se porter au sud comme au nord de la ligne de bataille, si glorieusement conquise.

3. — *L'attaque sur les ailes.*

(18-26 *août.*)

Le premier acte de la bataille de Picardie était clos : à peine peut-on dire qu'il y ait eu entr'acte entre ce premier et le deuxième, puisque Debeney, Humbert, nous venons de l'indiquer, et Mangin, nous le verrons, par ses attaques préliminaires, allaient remplir ce court entr'acte du bruit de leurs canonnades et parfois de leurs mitraillades.

Il n'en va pas moins que, du 14 au 18, une accalmie relative se produit. Bien peu d'instants, les Allemands purent se faire illusion. Nous savons que ce n'était que le silence — ou le demi-silence — précurseur d'un nouvel orage.

En fait, tout s'apprête avec une extrême célérité pour que la bataille, ralentie au centre, reparte sur les ailes. Un grand effort se prépare qui, du 18 au 26 août, va, après de magnifiques succès, aboutir au but cherché. Car les Allemands battus à leur aile droite par les armées britanniques de Byng et de Horne, dans cette « *bataille de Bapaume* », qu'on pourrait, d'un terme moins étroit, appeler *la bataille d'entre Somme et Scarpe,* battus à leur aile gauche par l'armée Mangin dans la *bataille des plateaux entre Aisne et Oise,* seront contraints de se replier sur la Somme et le canal du Nord, permettant aux Alliés d'atteindre ce front Bapaume-Péronne-Nesle-Noyon, où déjà les avait acheminés l'assaut des 8-12 août. C'est le second acte de la bataille de Picardie. Son dénouement nous mettra dans la situation de tenter presque immédiatement un troisième effort qui, nous portant au delà de l'Ailette, au sud et, plus au nord, au contact de la « position Hindenburg », obligera, par une

inéluctable conséquence, l'ennemi à se replier de la Vesle sur l'Aisne, déjà bien près d'être par nous franchie. Ce sera le troisième acte qui prendra fin le 6 septembre, — et, avec lui, la bataille de Picardie sera close.

Le deuxième acte devait être, avant même que le signal fût partout donné, ouvert par le général Mangin.

Encore que s'étant bien peu reposé depuis sa dernière action, il bouillait sans doute de repartir, car averti qu'éventuellement il aurait à engager son armée, il l'avait alertée, dès le 10, en des termes fort pressants. Transmettant à ses subordonnés, ce jour-là, les instructions de Fayolle (1), il avait ajouté, — ce qui était tout un programme : « *Il est temps de secouer la boue des tranchées.* »

Ces instructions portaient que, lorsque l'ennemi aurait été, par la 3e armée, refoulé sur la Divette, « la gauche de la 10e devrait faire sentir son action... ». Le premier objectif serait la route de Noyon à Coucy-le-Château dans la région mont de Choizy-Cuts-Camelin ; le deuxième, après nettoyage du bois de Carlepont, la ligne de l'Oise en amont de Pontoise.

Ce projet primitif d'opérations s'était, après le 10, singulièrement étendu. Mangin avait réclamé des troupes, des chars en quantité, une forte dotation d'artillerie, car « il s'agissait cette fois de la rupture d'un front depuis longtemps fortifié ». Le 15, un ordre général fixait l'attaque au 18 août. L'ordre obtenu, Mangin l'avait défendu contre toute velléité de contre-ordre et après quelques tergiversations, avait enlevé l'autorisation d'agir largement, fût-ce en se contentant de ses propres moyens.

(1) Les instructions du G. A. R. prescrivaient l'étude d'une attaque entre Aisne et Oise « ayant pour but : 1° de rejeter l'ennemi, dès la première opération, sur la rive droite de l'Oise entre Pont-l'Évêque et l'embouchure de l'Ailette et au delà de l'Ailette ; 2° d'acquérir par une opération ultérieure, de l'ouest à l'est, en direction de Bray-en-Laonnois, les plateaux entre l'Aisne et l'Ailette pour obliger l'ennemi d'abandonner les lignes de la Vesle et de l'Aisne... »

L'objectif donné le 10 était maintenant considéré comme un minimum : on gagnerait aussi loin que possible pour atteindre : le 18e corps, l'Oise et son confluent avec l'Ailette ; le 7e corps, l'Ailette ; le 30e corps, la ligne Crécy-Juvigny ; le 1er corps, le nord du ravin de Juvigny.

L'assaut se déclencha le 18, mais simplement préparatoire à l'offensive projetée. Faisant cependant plus de 3 000 prisonniers, Mangin portait sa ligne du sud de Carlepont à Nouvron-Vingré en passant par Nampcel et, le 19, arrondissait son gain par la prise de Morsains. Mais c'était au 20 que l'attaque à fond restait fixée : elle porterait sur la position principale de l'ennemi qui s'étendait en profondeur jusqu'à la ligne Sampigny-Cuts-Blérancourt-Vézaponin-Tartiers-Cuisy-en-Almont. Ce front atteint, on poursuivrait l'ennemi de façon à atteindre l'Oise, l'Ailette et les rebords du plateau de Juvigny. Déjà les chars d'assaut étaient sous pression.

L'attaque fut foudroyante : malgré une très vive résistance, l'Allemand fut bousculé sur une profondeur variant de 4 à 5 kilomètres : 8 000 prisonniers restant entre nos mains avec 100 canons attestaient sa surprise et, une fois de plus, notre valeur. Nos soldats tout fumants de ces combats aspiraient à marcher plus avant, et Mangin n'était pas homme à les retenir. En vain lui représentait-on qu'un tiens valant mieux que deux tu l'auras, il était peut-être préférable de coucher sur les positions conquises, d'organiser sur le plateau une ligne de résistance. Avec sa passion ordinaire — qui rendait irrésistibles ses arguments, — il obtenait de pousser vers les fonds. Bien plus, il obtenait qu'on renforçât son armée. Elle continuerait, le 21, ses assauts. Le plateau était en grande partie conquis : il ne s'agissait plus, du côté de l'Oise comme de l'Ailette, que de s'assurer le pied des pentes.

Dans la nuit du 20 au 21, Caisne avait été enlevé, au jour, Montel et Choisy, avant midi, Cuts, Camelin, le

Fresne ; se jetant aux trousses de l'ennemi délogé, on atteignait Bretigny, Quiercy, Manicamps. Le 7e corps, au cours d'une poursuite sans arrêt, enlevait Blérancourt et Saint-Aubin, et si les 30e et 1er corps étaient un instant arrêtés, dans la nuit, l'attaque vigoureusement poussée atteignait l'Ailette entre Quiercy-Basse et l'Avalaire ; le succès, immédiatement exploité, aboutissait à un notable élargissement de gain à gauche vers Trosly-Loire et, à droite, vers la ferme Montel et Cuny. Enfin, couronnant, le 22, cette admirable série de vigoureuses actions, l'armée Mangin étendait son action à droite et à gauche, tout en l'accentuant en profondeur, dessinant de Pommiers sur l'Aisne à Varennes sur l'Oise un énorme demi-cercle qui passait par Basly, Taucourt, Bagneux, Pont-Saint-Mard, Quincy-Basse, Trosly-Loire et l'Ailette. Le 23, la 10e armée victorieuse bordait la petite rivière.

Cependant, l'armée Humbert, à sa gauche, profitant de sa progression, avait, le 21, violemment repris l'offensive. Dès le soir, sa droite atteignait, de Chiry-Ourscamp aux pentes nord de Plémont, une ligne qui, le 22, était portée à la Divette qu'on bordait, puis franchissait de Passel à Évricourt, tandis que Lassigny, précipitamment abandonné par l'ennemi, était, ce 22 même, occupé.

Ainsi, en trois jours, les deux armées avaient créé, du nord-ouest de Soissons à l'ouest de Lassigny, une poche de plus de douze kilomètres de profondeur, menaçante tout à la fois pour les corps ennemis qui occupaient entre Aisne et Ailette les plateaux et le Chemin-des-Dames, et pour la XVIIIe armée allemande tenant, on le sait, la ligne de Noyon à Roye.

Celle-ci se trouvait d'autant plus exposée que, menacée sur son flanc gauche, elle voyait son flanc droit découvert par l'éclatante défaite infligée, sur ces entrefaites, au nord de la Somme aux XVIIe et IIe armées allemandes par les 3e et 4e armées britanniques.

***

Le maréchal Haig avait préparé l'attaque avec ce « souci de ne rien laisser au hasard » dont se fait gloire l'état-major britannique ; son plan consistait à menacer l'ennemi dans le saillant qui, grâce aux progrès faits, du 8 au 12 août, au sud de la Somme et à la possession des collines au sud d'Arras, se dessinait entre cette ville et Bray-sur-Somme.

Une attaque partielle serait, au premier jour, lancée au nord de l'Ancre pour obtenir la ligne générale du chemin de fer d'Arras à Albert sur laquelle était établie la position principale de résistance ennemie. Lorsque, le jour suivant, les troupes et les canons auraient été devant ce front mis en position et la 4e armée britannique poussée entre Somme et Ancre, on passerait à l'attaque principale qui serait menée par la 3e armée (Byng) et la gauche de la 4e armée (Rawlinson) au nord de la Somme et soutenue, au sud de la rivière, par la droite de Rawlinson.

Dès que les progrès de Byng le permettraient, la 1re armée (Horne), plus au nord, étendrait le front d'attaque. Se couvrant de la Sensée à gauche, la droite de cette armée « attaquerait à l'est d'Arras et, débordant par le nord l'extrémité ouest de la position Hindenburg, forcerait l'ennemi à une nouvelle retraite ».

Plus peut-être que de l'attaque Mangin, entre Aisne et Oise, le maréchal Foch attendait de l'attaque britannique, entre Somme et Scarpe, le coup qui contraindrait l'Allemand à achever de vider la poche entre Somme et Oise. C'était donc avec une anxiété passionnée qu'il comptait les heures : « Notre attaque de la 10e armée, sur un front de 20 kilomètres, écrivait-il à Haig le 20 au soir, se poursuit aujourd'hui dans des conditions avantageuses, avec douze divisions dont deux seulement

avaient été au préalable mises au repos. C'est vous dire que l'ennemi est partout ébranlé par les coups qu'il a déjà reçus, que nous devons répéter ces coups sans perdre de temps et y consacrer toutes les divisions susceptibles d'intervenir sans retard. Je compte donc que l'attaque de votre 3e armée, déjà remise au 21, va partir ce jour-là *avec violence*, entraînera les divisions voisines de la 1re armée et l'ensemble de votre 4e armée. »

Cette fois, il était inutile de talonner le maréchal Haig. L'état-major britannique qui, à son ordinaire, avait travaillé à préparer cette opération à la manière d'une belle partie d'échecs, était bien résolu à partir à temps pour qu'à peine battu entre Aisne et Oise, l'ennemi le fût entre Scarpe et Somme, et dès lors l'armée britannique victorieuse ne s'arrêterait plus.

A 4 h. 55, le 21, les 4e et 6e corps de sir Julian Byng attaquaient sur le front prévu au nord de l'Ancre, entre Miraumont et Moyenneville.

Appuyées par des tanks, les troupes enlevèrent sans difficultés les avancées de l'ennemi ; d'autres troupes, les dépassant alors, suivant la tactique arrêtée, continuèrent cette brillante progression. Après une lutte très vive, notamment aux abords d'Achiet-le-Grand et du bois Logeast, elles atteignirent la ligne de chemin de fer, donnée, on s'en souvient, comme objectif à cette attaque préparatoire, ayant fait 2 000 prisonniers et mérité l'admiration de tous ceux qui avaient pu voir ces magnifiques troupes réaliser le plan conçu, comme en une arène de *football*.

Le lendemain, toujours suivant le plan arrêté, la gauche de l'armée Rawlinson (3e corps) attaqua, plus au sud, le front entre Albert et Bray ; forçant le passage de l'Ancre, le 3e corps, comme entrée de jeu, enlevait Albert et portait la ligne entre Ancre et Somme à l'est de la route de Bray à Albert, raflant à son tour 2 400 prisonniers.

Foch avait couru à Mouchy-le-Chatel, tout bouillant de joie et d'impatience, et y avait rencontré le maréchal Haig. Il se put convaincre que ces premiers succès, loin de paraître suffisants à nos alliés, les excitaient à poursuivre leur dessein sans trêve ni arrêt ; dès le lendemain, sir Julian Byng poursuivrait ses attaques qu'appuierait sir Henry Rawlinson. Aucune limitation n'était proposée à l'esprit d'entreprise de ces chefs entreprenants ; ils avaient pour mission, — très large, — d'atteindre le plus possible la ligne encore lointaine : Quéant-Velu-Péronne. Quant au général Horne, il se préparait à passer à l'attaque au delà de la Scarpe pour le 26. Le commandant en chef des armées alliées ne pouvait qu'approuver ; il applaudissait à l'ordre très ferme de Haig et à sa conclusion : « L'ennemi subit actuellement une pression de la Scarpe à Soissons, et il est essentiel, en conformité du plan général d'opérations, *qu'il soit attaqué sans interruption et avec la plus extrême résolution.* »

L'ennemi, incertain, troublé, montrait son émoi en repliant depuis trois jours ses troupes dans la région de la Lys, où, grâce à d'heureux artifices, il persistait à se croire menacé.

C'était cependant entre Scarpe et Somme que, le 22, il reçut le coup terrible, qui, exploité les 24, 25 et 26, allait transformer sa défaite en déroute.

C'était, cette fois, sur un front de 53 kilomètres que les Britanniques l'assaillaient, du nord de Lihons où ils se liaient maintenant à l'armée Debeney, à Mercatel où le segment de la « ligne Hindenburg », partant de Quéant et de Bullecourt, atteignait l'ancienne ligne Arras-Vimy de 1916. Plus de cent tanks étaient répartis par groupes sur ce beau front d'attaque. Mais on éprouvait encore plus de sécurité à voir s'ébranler ces masses de l'infanterie britannique, et le souvenir de ce départ arrache à leur chef suprême un cri d'admiration bien légitime : « Sur le sol même qui avait vu la grandeur de

leur acharnement dans la défensive, elles se portèrent à l'attaque avec une vigueur inlassable et une inébranlable détermination que ni l'extrême difficulté du terrain, ni la résistance obstinée de l'ennemi ne purent ni briser ni diminuer. »

A 4 h. 45, le corps australien attaquait au sud de la Somme, enlevant Herleville, Chuignolles et Chuignes, avec 2 000 prisonniers, et, au cours de violents combats, infligeant à l'ennemi les pertes les plus sanglantes. Cependant, les 3e et 5e corps, reprenant leur attaque dans la région d'Albert, s'emparaient des hauteurs à l'est de la ville, tandis qu'au nord d'Albert, d'autres divisions assaillaient avec âpreté le secteur Miraumont-Boiry-Becquerelle. C'était au nord de l'Ancre, en effet, que l'action principale se livrait. Le 6e corps, dès l'aube, enlevait Gomiécourt avec 500 prisonniers, puis l'attaque s'étendait au 4e corps qui, emportant puis dépassant la ligne principale de résistance, prenait Bihucourt, Ervillers, Boyelles, Boiry, Becquerelle, capturant, avec quantité de canons, plus de 5 000 prisonniers. L'ennemi, manifestement, se désorganisait, se démoralisait. Deux larges poches commençaient à se creuser, l'une vers Croisilles, l'autre vers Bapaume, et les troupes allemandes se trouvaient fort hasardées dans les saillants où, partout, de ce fait, elles se trouvaient placées. Les Britanniques, à cheval sur la route d'Arras à Bapaume, se rabattaient sur cette dernière ville, menaçant notamment d'encerclement les divisions ennemies tenant la crête de Thiepval.

Dans la nuit du 23 au 24, les 3e et 4e armées attaquèrent de nouveau sur tout le front de la Somme à Neuville-Vitasse (sud d'Arras), large de plus de 40 kilomètres. A l'extrême droite, Bray-sur-Somme était enlevé par Rawlinson et, immédiatement, on avançait à travers les hauteurs de la rive droite de la Somme, entre Bray et la Boisselle (nord-est d'Albert), au prix de vifs engagements.

Emportant la crête de Thiepval par une remarquable attaque concentrique, l'armée Byng, de son côté, portait sa ligne aux environs immédiats de Croisilles et de Bapaume, faisant encore, au cours de violents combats, des milliers de prisonniers et enlevant un matériel considérable. Les deux villes menacées de près, les succès de nos alliés tournaient à la grande victoire. Haig, dont les ordres quotidiens se faisaient tous les jours plus fermes et plus larges, prescrivait, le 24 au soir, à la 3e armée de continuer sans désemparer l'attaque, en direction générale Manancourt-Quéant, couverte au sud par la 4e armée opérant à cheval sur la Somme, tandis que la 1re armée attaquerait l'ennemi au sud de la Scarpe, prenant pour objectif la redoutable ligne Drocourt-Quéant, branche de la position Hindenburg, qu'il s'agissait de percer. Ce résultat acquis, l'armée victorieuse se rabattrait dans la direction sud-est contre le flanc droit des Allemands opposés à l'armée Byng.

Le maréchal Foch, enregistrant avec joie les résultats déjà acquis, félicitait chaudement le vainqueur et en profitait pour le pousser à étendre sans cesse la bataille : « Vos affaires vont très bien. Je ne puis qu'applaudir à la manière résolue dont vous les poursuivez, sans laisser de répit à l'ennemi et en étendant toujours la largeur de vos actions. *C'est cette étendue croissante d'une offensive nourrie par derrière et fortement poussée en avant, sans objectif limité, sans préoccupation d'alignement et d'une liaison trop étroite, qui nous donnera les plus grands résultats* avec les moindres pertes, comme vous l'avez parfaitement compris. Inutile de vous dire que les armées du général Pétain vont repartir immédiatement *dans le même style.* »

La bataille continuait avec une magnifique ardeur les 25, 26, 27 et 28. L'ennemi opposait, à la vérité, une résistance acharnée, contre-attaquant violemment ici, là défendant jusqu'à toute extrémité par ses mitrailleuses

les positions attaquées. Les Britanniques brisaient peu à peu cette résistance. Bapaume, dont les abords avaient été disputés avec âpreté, ne tombait que le 29 au matin entre leurs mains. Ce jour-là, les Allemands, cédant sur toute la ligne, lâchaient pied sur un front considérable, du nord de Bapaume à la Somme. Le 30, le front des 4e et 3e armées britanniques passait par Cléry-sur-Somme, la lisière ouest des bois Marrières, Combles, Lesbœufs, Rancourt, Frémicourt, Vrancourt, les lisières ouest d'Écourt, Bullecourt et Hendecourt.

Dès le 26, l'ennemi, menacé par la victoire anglaise sur son flanc droit et la victoire française sur son flanc gauche, avait commencé l'énorme mouvement de repli attendu par les états-majors au sud de la Somme. Le soir du 29, les 4e armée britannique, 1re et 3e armées françaises, talonnant l'ennemi, après avoir occupé Flaucourt, Belloy-en-Santerre, Roye et les massifs boisés du Noyonnais, dépassaient Barleux, dépassaient Nesle. Péronne et Ham étaient, de ce fait, nettement menacés. Déjà, la « bataille de Péronne » se préparait pour les journées suivantes et l'armée Mangin, au sud, s'apprêtait, sur les instructions de Fayolle, à « rompre le front ennemi entre l'Aisne et Saint-Gobain », Laon lui étant donné comme objectif. Elle ne stoppait que pour ramasser ses forces pour un nouvel assaut.

En attendant, les résultats de l'action par les ailes étaient tels que, sans les dépasser, ils réalisaient exactement la pensée qui avait inspiré cette magnifique manœuvre. De la Scarpe à l'Aisne, elle avait, par une série de superbes succès, rendu tous les jours si pressantes les menaces suspendues sur la XVIIIe armée allemande que celle-ci, se tenant encore, le 12 août, pour assurée de se pouvoir maintenir sur des positions entre Somme et Oise, avait dû les évacuer ; elle ne l'avait pu faire facilement, grâce à l'attitude offensive des armées Rawlinson, Debeney et Humbert ; ses fortes arrière-gardes, couvrant

une retraite précipitée, avaient grandement souffert, et c'était dans un indescriptible état d'épuisement que les soldats de von Hutier atteignaient, le 30 au soir, leur ligne de repli, de l'ouest de Péronne à l'est de Noyon.

Mais les Britanniques ne s'arrêtaient pas. Cette ligne de repli allemand déjà allait être ébranlée par un coup porté à l'un des piliers où elle s'appuyait, le mont Saint-Quentin, défense principale de Péronne. Les Australiens, jetés à l'assaut dans la nuit du 30 au 31, après un combat livré en pleines ténèbres, emportaient de haute lutte, avec 1 500 prisonniers, la redoutable position, admirable exploit, qui mériterait d'arrêter plus longtemps l'historien. De ce fait, Péronne était rendu presque intenable à l'ennemi. Le 31, une attaque était lancée contre la ville ; en dépit d'une résistance acharnée, après une lutte sanglante, les abords de Péronne étaient conquis et, le 1er septembre, les troupes australiennes entraient dans la ville. Ce pendant, coopérant à l'opération sur le mont Saint-Quentin, la gauche de l'armée Rawlinson avait, au nord de la Somme, conquis Bouchavesnes, Rancourt et Frégicourt, assurant ainsi contre toute tentative de réaction les troupes occupant Péronne.

Ainsi, avant même qu'il eût pu s'y établir solidement, l'ennemi voyait sa position de repli ébranlée par un coup terriblement sensible. Avant une semaine, grâce à un nouvel effort, la position entière allait s'écrouler sous les coups de cinq armées alliées

4. — *Vers la position Hindenburg.*

(27 *août*-6 *septembre.*)

« La désorganisation produite par nos attaques des 8 et 21 août, écrit le maréchal Haig, avait augmenté sous la pression de notre avance et avait été accompagnée

d'une dépression constante du moral des troupes allemandes. Les garnisons laissées en arrière-gardes pour contenir notre avance aux points importants s'étaient rendues dès qu'elles avaient été menacées d'être coupées. Les nécessités urgentes du moment, le large développement du front d'attaque, l'incertitude qui en résultait sur le point d'attaque ultérieur et l'étendue de ses pertes avaient forcé l'ennemi à engager ses réserves par petits paquets, à mesure qu'elles arrivaient sur le front... Dans de pareilles conditions, un coup soudain et heureux en force, suffisant pour faire sauter la charnière des organisations où l'ennemi pensait se retirer, devait produire des résultats de grande importance. »

Dès le 27, le commandant en chef des armées britanniques, soumettant au maréchal Foch un projet d'utilisation des divisions américaines, envisageait nettement comme bientôt réalisable « un mouvement concentrique sur Cambrai-Saint-Quentin et, en partant du sud, sur Mézières ». Nous savons qu'il se rencontrait là, — tant la communion de vues était parfaite, — avec un projet dès longtemps arrêté dans l'esprit de Foch. « Les objectifs finaux que vous m'indiquez, lui répondait celui-ci, sont bien ceux que j'envisage de mon côté et vers lesquels je fais tendre les actions des armées alliées. Ces actions sont actuellement montées dans différentes régions suivant un certain style pour chacune. Il n'y a donc qu'à les faire se développer avec le plus d'activité possible. C'est à quoi je m'applique. »

Le fait est que Foch ne perdait pas un instant de vue l'échiquier où, tous les jours davantage, il entendait faire manœuvrer, comme autant de pions, les quatorze armées placées sous son commandement suprême. Nous connaissons le *Mémoire* où, dès le 24 juillet, s'étaient révélés ses premiers projets d'offensive. Il en poursuivait la réalisation, élargissant, sinon sa pensée qui avait toujours été vaste, du moins ses plans, à mesure que se

succédaient les victoires. Déjà la simple bataille entre Amiens et Montdidier était devenue bataille entre Ancre et Oise, puis bataille entre Arras et Soissons ; et maintenant, il étudiait une extension plus forte encore des opérations : les pensées qui l'agitaient se trahissaient en une lettre à Pershing du 23 août : « S'étendant de la Scarpe à la Champagne, la bataille peut bientôt s'étendre *jusqu'à la Moselle*. » Il la voyait même s'étendre à la Piave et incitait encore à l'action résolue le général Diaz que, le 31 août, il recevait à son quartier général.

Le maréchal Haig, lui, était bien définitivement « lancé » : il avait, le 29 août, donné à ses armées un vaste programme qui, offrant à la 1re comme but la rupture de la ligne Quéant-Drocourt, prescrivant à la 3e l'attaque en direction du front le Catelet-Marcoing, à la 4e l'assaut vers la ligne générale le Catelet-Saint-Quentin, ne visait à rien moins qu'à porter ses troupes à très bref délai dans les *avancées* mêmes de la position Hindenburg.

Il fallait, au magnifique effort qu'allaient tenter les Britanniques, répondre, à l'aile droite des armées alliées, par un effort analogue. Foch ne le demandait pas seulement à Fayolle qui, à cette heure, s'apprêtait à jeter Mangin, par delà l'Ailette, vers la fameuse « position ». Il le demandait, pour une date un peu postérieure, encore que peu lointaine, au général Pershing. Car déjà s'élaboraient, entre le commandant en chef, le général Pershing et le général Pétain, non seulement les plans d'attaque en Woëvre, mais les projets d'une attaque combinée des 4e armée française et 1re armée américaine en direction de Mézières, partie de l'action « convergente » projetée. Et toutes ces combinaisons, sur le détail desquelles nous aurons à revenir, mûrissaient si rapidement, qu'elles allaient, le 3 septembre, s'inscrire en caractères d'une netteté parfaite dans la célèbre *directive* 3, dont il sera sous peu parlé.

En attendant que la bataille s'étendît à l'est, elle était rudement poussée, de l'Artois à la Champagne, par les 1re, 3e, 4e armées britanniques et tout le groupe d'armées Fayolle. Et tandis que Foch méditait sur les offensives à déclencher durant ce mois de septembre commençant, ces six armées sans cesse sur la brèche lui en facilitaient les moyens.

*
* *

La bataille n'était pas finie entre Bapaume et Péronne, que s'étaient engagés, au nord de la Scarpe, de nouveaux combats. Ils n'étaient d'ailleurs qu'une conséquence et même un prolongement de la première. La progression des armées britanniques du 8 au 12 août avait pour résultat de mettre, au sud-est d'Arras, les positions allemandes en saillant. L'attaque de ce saillant devait constituer ce que le maréchal Haig appelle la « *bataille de la Scarpe* ». Couverte à sa gauche par cette rivière et la Sensée, la 1re armée britannique devait « essayer de tourner les positions ennemies de la haute Somme et de couper celles-ci de ses communications ferrées vers le sud-ouest qu'elle avait devant elle ».

En conséquence, le 25 août, le corps canadien, droite de l'armée Horne, attaquait les positions allemandes à cheval sur la Scarpe, tandis que la gauche de l'armée Byng appuyait l'attaque plus au sud. La position principale à emporter, — la plus difficile, — était constituée par le mamelon et le village de Monchy-le-Preux. Or, à midi, après avoir enlevé Wancourt et Guémappe, les Canadiens emportaient la hauteur de Monchy, puis dépassant la position et repoussant de violentes contre-attaques, portaient le front à 7 ou 8 kilomètres de leur ligne de départ, tandis qu'à leur gauche et au nord de la Scarpe, les Britanniques se portaient sur Rœux, dont, avant vingt-quatre heures, ils allaient se rendre maîtres.

La 1re armée britannique poursuivait le lendemain

succès par la prise de Chérizy, de Vis-en-Artois, du bois du Sart et de Gavrelle. Les jours suivants, elle les poussait encore si loin que, en possession des hauteurs à l'est de Chérizy et de Haucourt, nos Alliés avaient, le 31 août, nettoyé la zone entre Sensée et Scarpe. Ainsi arrivait-on à distance d'assaut de ce rameau de la ligne Hindenburg qui, partant de la redoutable « position » à Quéant, rejoignait à Drocourt les défenses de Lens.

L'assaut de cette ligne Quéant-Drocourt par le corps canadien était le véritable objet de la bataille. Or, « le 2 septembre, suivant les termes du rapport, la ligne Drocourt-Quéant était brisée, le labyrinthe de tranchées au point de jonction de cette ligne et des systèmes Hindenburg pris d'assaut et l'ennemi contraint à une retraite précipitée sur tout le front au sud ». L'attaque du village de Quéant fut extrêmement dure. On touchait en ce point à la célèbre « position » et la résistance y fut opiniâtre ; ce fut, dans le lacis de tranchées, une lutte âpre qui, terminée par la prise du village, se continuait l'après-midi sur la contre-pente de la crête de Dury. A la chute du jour, l'opération était cependant terminée. Les Britanniques avaient pénétré de plus de 5 kilomètres en profondeur le long de la route d'Arras à Cambrai et atteint les lisières de Buissy.

La conséquence de cet heureux assaut ne pouvait tarder vingt-quatre heures à se produire. Buissy constituait maintenant le sommet d'un saillant qui, pénétrant profondément dans les positions allemandes, les menaçait au nord, tandis que la perte de Péronne, le même jour, les découvrait au sud. Brusquement, l'ennemi se décida à un repli qui, commencé dès le soir de sa défaite, le ramenait, en moins de cinq jours, sur la ligne générale Vermand-Épehy-Havrincourt et la rive est du canal du Nord.

Les 3e et 4e armées britanniques avaient de telle façon talonné cette retraite qu'elles en avaient rendu l'arrêt

impossible sur cette ligne de la Tortille où l'on avait pensé que l'ennemi tenterait peut-être d'asseoir sa résistance : de violents combats avaient sans cesse réduit à lâcher pied et parfois à se rendre les arrière-gardes ennemies, et c'était dans un indescriptible désarroi que les Allemands atteignaient enfin, le 8 septembre, la ligne qu'à la vérité ils déclaraient « imprenable », — l' « incomparable » *position Hindenburg.*

***

Ils avaient été contraints, par ailleurs, à se replier plus au sud par l'attaque très rude des armées de Fayolle dans la région de l'Oise.

Le 29, la 3e armée Humbert s'étant, en dépit de la résistance la plus tenace, emparée de Noyon, avait dépassé la ville, emporté, le 30, le mont Siméon âprement défendu et après vingt-quatre heures de combat ininterrompu, enlevé les bois du Quesnoy et de Beaurains, puis Genvry et Chevilly.

A la droite d'Humbert, Mangin à qui, dès le 23, Fayolle avait confirmé sa mission : « poursuivre entre Ailette et Aisne de façon *à former tenaille* avec le front de l'Aisne », avait, ce 29, derechef pris l'offensive au nord de l'Aisne où, quelques heures, il rencontrait la plus vive résistance ; il n'en avait pas moins emporté les plateaux de Juvigny et de Chavigny, où les troupes américaines s'étaient couvertes de gloire, et occupé, le 30, au nord de Soissons, la ligne Juvigny-Crouy, progressé, le 31, au prix de rudes efforts, sur les hauteurs de Terny, enlevé le village de Leury, puis, le 1er septembre, Crécy-au-Mont et pris pied dans les bois de Coucy, occupé, le 2, le Paradis, Leuilly, la fameuse croupe nord-est de Crouy et la lisière sud-ouest de Bucy-le-Long, enfin, le 3, franchi l'Ailette entre Champs et Leuilly et, en pénétrant ainsi en coin au nord-est des plateaux entre Aisne

et Ailette, ébranlé déjà les positions allemandes du Chemin-des-Dames.

Le résultat de ces vigoureuses actions ne se faisait pas attendre ; c'était un double repli allemand d'importance ; au nord de l'Oise et au nord de la Vesle.

Talonnés par les 1re et 3e armées françaises, les Allemands reculaient, dès le 4, à l'est de Buverchy, de Guiscard, de Beaugies, d'Appilly. Puis, le 5, le mouvement de repli, s'enchaînant d'ailleurs à celui qui commençait au nord devant le front britannique, s'étendait, s'élargissait, tendait à ramener de toutes parts les armées allemandes à la position Hindenburg. Le 7 septembre, le front de nos armées était reporté à la ligne générale Celles-sur-Aisne-Nanteuil-la-Fosse-Vauxaillon-Bassoles-Aulers-Barisis-Tergnier-Saint-Simon-Villevêque-Roisel. La résistance s'accentuant devant nous, la 1re armée n'en occupait pas moins, le 8, le front Vaux-Fluquières-Artemps ; la 3e, après s'être emparée de Fargniers et de Quessy et de toute la basse forêt de Coucy, tenait tout le canal Crozat, que, par surprise, elle traversait, le 9, dans la région de Liez, tandis que la 1re armée qui, les 5 et 6, avait franchi la Somme sur tout son front et enlevé Ham par débordement, passait, elle aussi, le canal Crozat au nord de Saint-Simon.

Le repli de la Vesle sur l'Aisne ne s'imposait pas moins impérieusement aux Allemands. Le général Mangin continuait à les menacer sur leur flanc droit, s'emparant, le 5, de toute la région de Coucy et pénétrant de plus en plus profondément dans les plateaux, puisqu'il enlevait Sorny, emportait Neuville-sous-Margival, rejoignait l'Aisne à Missy. Le commandant de la 10e armée poussait de toutes les forces de son énergie le coin dans les reins de l'ennemi. « L'ennemi est en retraite... La poursuite sera continuée sans trêve en bousculant les arrière-gardes. » Le 6 septembre, on atteignait, au nord de l'Ailette, nos anciennes tranchées de 1917 ; au sud de la

rivière, on menaçait le fort de Condé, on occupait Laffaux.

L'ennemi n'avait pas attendu que Mangin, pénétrant jusqu'à l'entrée du Chemin-des-Dames, menaçât ses derrières. Il s'était précipitamment replié devant la 5e armée (Berthelot) qui, nous le savons, bordant la Vesle depuis un mois, avait franchi derrière lui la rivière et, le talonnant vivement, l'avait, en endommageant ses arrière-gardes, reconduit jusqu'à l'Aisne.

***

Ainsi se terminait par un repli considérable de l'ennemi, sur tout le front de l'Artois à la Champagne, la bataille de Picardie. Chassé des positions conquises au printemps précédent, l'Allemand avait perdu, à la date du 8 septembre, à peu près tout le bénéfice des journées, — pour nous si funestes, — des 21 mars et 27 mai 1918.

C'est ce qu'avait voulu le commandant en chef des armées alliées, lorsque ayant ressaisi, le 18 juillet 1918, l'initiative des opérations, il avait décidé de frapper l'ennemi aux points sensibles et, après l'avoir battu, de le contraindre à vider les lieux. Sous la poussée de deux armées, — l'une anglaise, l'autre française, — l'ennemi surpris avait dû tout d'abord rétrograder en mauvais arroi vers les anciennes lignes de 1914 dont jadis, en 1916, deux armées alliées déjà l'avaient chassé. De nouveau, il les lui fallait abandonner, non plus sous une poussée frontale violente, mais par suite d'une des plus grandioses manœuvres que l'histoire eût à enregistrer. Battu entre la Somme et la Scarpe par les armées britanniques, battu entre l'Aisne et l'Oise par les armées françaises, il avait vu la bataille s'étendre et le déborder pour l'étreindre, et dû, pour se dérober à cette dangereuse étreinte, renoncer à ses conquêtes de mars 1918. Menacé dans la région de l'Aisne par l'opération à deux fins de la 10e armée française, il lui avait fallu, par surcroît, chercher sur les

collines de l'Aisne le refuge qu'il y avait, de si longues années, trouvé, tandis que, plus au nord, il n'en trouvait un que dans cette position Hindenburg où, en 1917, il s'était pour un an terré, d'où il s'était, en mars 1918, élancé dans un si délirant espoir et où il était finalement rejeté en mauvais arroi dans ces premiers jours de septembre 1918. Il revenait ainsi de toutes parts à ses positions de départ, battu en dix rencontres, laissant entre nos mains plus de 100 000 prisonniers, des milliers de canons, un matériel énorme.

Peut-être cette éclatante défaite eût-elle été réparable si, sur ces positions, il n'était, par surcroît, revenu plus moralement encore que matériellement vaincu. Dans ces champs de la Somme s'était écroulé un rêve immense, et c'étaient ses débris qui jonchaient, avec des monceaux de cadavres allemands, cette terre désolée. Le sang avait coulé à flots, mais l'orgueil allemand, surtout, saignait par tous les pores. Après la défaite du 18 juillet, nos ennemis avaient pu penser se refaire, préparer une revanche à échéance plus ou moins courte. Après l'énorme défaite d'entre Scarpe et Oise, le haut commandement allemand ne pouvait plus espérer que sauver ses armées désemparées. Encore ne comptait-il, pour y arriver, que sur le rempart formidable élevé en 1917 et derrière lequel il se réfugiait. Il le tenait pour « imprenable ». Imprenable, peut-être l'eût-il été, défendu par l'armée allemande du printemps de 1918, parce que le meilleur rempart n'est point fait seulement de levées de terre, de blockhaus cimentés et de fils de fer, mais de cœurs résolus, pleins de confiance et de fierté. Or, confiance et fierté, tout était maintenant du côté de l'assaillant. Et c'était le résultat le plus beau, le plus sûr, le plus fécond de ces cinq semaines de combats magnifiques.

Et l'on allait, ainsi que le chantaient les patriotes de l'an I de la République, « chercher les tyrans jusque dans leurs repaires ».

CHAPITRE VI

L'ASSAUT CONCENTRIQUE

(3 SEPTEMBRE-5 OCTOBRE.)

I. — *La position Hindenburg et la directive du 3 septembre.*

On était, dans les premiers jours de septembre, arrivé à une étape de l'énorme bataille.

La violente offensive de Mangin et de Degoutte du 18 juillet, poursuivie jusqu'à la fin du mois avec tant de vigueur, l'attaque conjuguée de Rawlinson et de Debeney entre la région d'Amiens et celle de Montdidier, étendue par l'intervention d'Humbert jusqu'à la région de Noyon, la magnifique manœuvre sur les deux ailes exécutée, à droite, par les 10e et 3e armées françaises entre Aisne et Oise et, à gauche, par les 4e, 3e et 1re armées britanniques au nord de la Somme, avaient annihilé les résultats des offensives menées depuis le 21 mars par les armées allemandes. Le haut commandement allemand, contraint de se soumettre à la logique de la situation, tandis que, sous notre pression, il reculait derrière la Vesle comme derrière la Scarpe, avait, par ailleurs, spontanément abandonné une grande partie de ses conquêtes d'avril 1918 dans les Flandres ; le 30 août, il s'était, devant les 2e et 5e armées britanniques, replié dans la région de la Lys, avait, sans combat, lâché, le 31 août, la magnifique position du Kemmel, et permis aux

troupes britanniques de réoccuper, le 4 septembre, le front Wulwerghem-Nieppe-Fleurbaix-Laventie-Givenchy-lès-la-Bassée. Après la poche creusée en mai entre Aisne et Marne, après la poche creusée en mars entre Ancre et Oise, la poche creusée en avril entre la région d'Ypres et celle de Béthune était réduite. L'ennemi était ainsi à peu près ramené à ses lignes de départ et ses redoutables victoires du printemps 1918 frappées de vanité.

Une phase du duel gigantesque engagé le 21 mars était donc close. L'offensive allemande ayant été en partie arrêtée le 15 juillet, la contre-offensive alliée, déclenchée le 18 juillet, se terminait par une complète victoire avant que l'été de 1918 fût révolu.

L'ennemi, maintenant ramené sur ce tremplin d'où, au printemps, il s'était élancé pour le *Friedensturm*, était réduit à défendre ce que, depuis près de quatre ans, il considérait comme le glacis de son Empire. La seule chance de victoire qui lui restât pour un avenir bien incertain, résidait moins dans sa force combative, de l'aveu de ses chefs considérablement affaiblie, que dans une hésitation possible de ses adversaires à poursuivre leurs avantages. Foch passerait-il incontinent de la contre-offensive d'été à une offensive générale d'automne? Tout était là. L'état-major allemand peut espérer que les armées alliées, fatiguées d'un si gigantesque effort de sept semaines succédant à une meurtrière défensive de quatre mois, s'arrêteront devant le rempart Hindenburg et, remettant à 1919 la décision, permettront ainsi à leur ennemi désemparé de se ressaisir en vue de combats ajournés. Et c'est déjà un fait considérable que celui-ci : les armées allemandes à la merci d'une décision d'un maréchal de France et attendant, en quelque sorte, de son arrêt seul, le sursis ou la ruine.

A cette heure solennelle, — l'une des plus solennelles sans doute de notre histoire, — Foch tient la destinée non seulement de son pays, mais de tout un monde. S'il

hésite, atermoie, ajourne, il est le vainqueur qui n'aura pas su profiter de sa victoire, et cette victoire sera, de ce fait, remise en question. Si, au contraire, il a arrêté en son esprit la perte de son adversaire à brève échéance, s'il en a créé toutes les conditions et sans hésitation, sans arrêt, sans repos, en poursuit la réalisation, la victoire décisive est entre ses mains et celles de ses soldats.

***

A la vérité, l'assaut, — s'il est livré, — ne le sera pas sans grands risques. On est devant la *Ligne Hindenburg* (1) et, la redoutable position même rompue, on sait ce que, derrière cette barrière, on rencontrera encore d'obstacles et de traverses. La bataille, s'il faut la conduire jusqu'au bout, va se heurter à un triple rempart.

L'organisation allemande comporte bien, en effet, trois positions principales de défense.

Tout d'abord la fameuse « ligne », profonde en moyenne de deux à trois lieues ; ce premier rempart court de la mer à la Suisse, passant à l'est de Furnes, d'Ypres, d'Armentières, englobant le Catelet, Saint-Quentin, la Fère, se coudant au nord d'Anizy-le-Château, enveloppant Laon qui lui sert de soutien, franchissant l'Aisne au nord de Berry-au-Bac, s'acheminant de l'ouest à l'est, de la région de Reims à la Meuse, se coudant encore au nord de Verdun qu'elle enserre jusqu'à Saint-Mihiel, où, s'infléchissant pour la troisième fois, elle s'achemine en avant de la défense de Metz jusqu'à Château-Salins, redescend alors vers la région de Mulhouse et ne se termine qu'à la frontière suisse, au nord-ouest de Bâle.

Savamment et mûrement constituée par l'état-major

(1) On trouvera, à la fin du volume, la carte de la position Hindenburg établie d'après de nouveaux documents.

allemand, cette redoutable position Hindenburg utilise tous les obstacles naturels, lignes de hauteurs et lignes d'eau, rivières, canaux, collines, ravins, forêts, marais. Il faut lire, dans le rapport de sir Douglas Haig, la description de la partie spécialement offerte à ses coups entre Lens et Saint-Quentin et, par exemple, de quelle façon a été « organisé » le canal de Saint-Quentin entre cette ville et Bantouzelle (sud de Marcoing), pour se rendre compte de l'art infernal avec lequel tout avait été mis en œuvre. « Tout ce système défensif, ajoute le maréchal, qui englobait de nombreux villages organisés, constituait une zone de 7 à 10 000 mètres de profondeur dont la puissance avait été développée par tous les moyens possibles et qui mérite sa haute réputation. »

Sans doute, toutes les parties de la célèbre « ligne » ou, pour parler plus juste, de la « position » ne présentaient point l'incroyable labyrinthe que les Alliés allaient trouver en face d'eux entre Lens et la Fère. En aucune partie de cet « incomparable » rempart, l'état-major allemand n'avait à ce point multiplié ses moyens de défense. La position avait, au nord de Lens comme au sud-est de la Fère, ses parties faibles ; mais celles-ci n'étaient que relativement faibles. Presque partout en effet, on retrouverait, plus ou moins compliqué, ce système de tranchées se croisant dans tous les sens, de réseaux formidables de fils de fer, vrais maquis de ronces d'acier, de tunnels sournoisement creusés, de remblais organisés, de cours d'eau utilisés, de marécages aggravés, de réduits bétonnés pour un monde de canons et de mitrailleuses, de villages fortifiés, de bois aux traquenards multipliés, ce rempart aux mille trappes où faire trébucher l'adversaire, dont, en toute bonne foi, un chef allemand pourra déclarer à ses troupes, le 16 septembre encore, qu'il est « imprenable ».

La plus « imprenable » partie semblait cependant bien celle qui, de la Bassée au coude de Laon, avait reçu les

noms de *Wotan*, *Siegfried* et *Alberick*. Car tous les Nibelungen ont été mobilisés, pour donner, — tout au moins aux yeux des Allemands, — un prestige de plus à cette muraille sans précédent : les Titans n'avaient pu, même en mettant Pélion sur Ossa, escalader l'Olympe ; les Alliés pourraient-ils violer ce Walhalla? Ne se fiant pas, nous venons de le voir, à ce seul prestige (un Foch, en fait, n'est pas homme, ni un Haig, ni un Pétain, à se laisser impressionner par ce romantisme à la manière de Guillaume II), l'ennemi a, par surcroît, couvert la « ligne » de bastions avancés ; les *avancées* de la position sont encore à prendre, sauf une, tombée déjà aux mains de l'Anglais, entre Drocourt et Quéant, et pour les conquérir, il faudra déjà, semble-t-il à l'Allemand, livrer de si durs combats que l'assaillant n'arrivera qu'épuisé sur les vraies défenses.

Franchirait-il, par grande fortune, dans toute sa profondeur, le rempart Hindenburg, qu'il se trouverait d'ailleurs en face d'un nouveau système — double ligne à la vérité moins continue, s'appuyant, d'un côté, au camp retranché de Lille, puissamment organisé, de l'autre, à la région fortifiée de Metz-Thionville.

La première de ces deux lignes est *grosso modo* jalonnée par Douai, Cambrai, Guise, Rethel, Vouziers, Dun-sur-Meuse, Pagny-sur-Moselle ; moins rigidement constituées, de l'Escaut au nord de la Serre (affluent de l'Oise), que la ligne Hindenburg, ces positions prennent, en revanche, entre la Serre et la Moselle, le caractère formidable de la célèbre ligne ; ce sont ces positions *Hunding*, *Brunehilde*, *Kriemhilde*, *Michel* que, la ligne franchie, les armées de droite de Foch trouveraient en face d'elles, et, derrière ce nouveau rempart, un troisième se dresse. Il court de Douai à Metz par le Quesnoy, le Cateau, Hirson, Mézières, Sedan, Montmédy, Briey : *Hermann Stellung*, *Hagen Stellung;* nouvelle ceinture de positions redoutables couvrant de près les frontières mêmes de l'Empire et que,

au cas où il aurait été forcé sur les deux premières « lignes », l'Allemand s'est juré de défendre, « fût-ce contre l'enfer ».

Jamais l'histoire des guerres n'a fait mention d'un pareil système défensif. L'état-major allemand, depuis deux ans, — parfois trois, — a éprouvé une sorte de délectation à remettre et remettre sans cesse sur le métier un ouvrage si parfait. Les tranchées se sont multipliées, rectifiées et améliorées ; les blockhaus se sont bétonnés et cuirassés ; chaque mois, se sont accumulées les défenses ; on a inventé d'ingénieux flanquements, créé de perfides couloirs, organisé les guets-apens, raffiné les moyens, installé canons et mitrailleuses de position, croisé les feux, approfondi les abris, truqué le terrain, et ce travail restera sans doute un des plus curieux témoignages du génie particulier de la race allemande, fait d'une magnifique capacité de nuire, d'une singulière puissance de travail et de ce mélange étrange de colossal dans la conception et de puérile badauderie qui le fait se mirer dans son œuvre toujours « au-dessus de tout ». Tel quel, rien de plus redoutable n'a été opposé à l'assaut d'un ennemi ; tout y a été mis, on ne peut mieux faire ; et ce triple rempart rassure, pour l'heure, le soldat qui, hier talonné, s'y réfugie.

Alors Foch pose à son service de renseignements une seule question : « Que vaut le moral de ces gens-là? » Car, ayant étudié l'histoire, il sait que rien ne prévaut contre le moral de l'assaillant, sauf celui de l'adversaire, et il a compris le sens du récit biblique où nous est conté comment, à l'appel des trompettes d'Israël, tombèrent les murailles de Jéricho. Avant deux mois, de tout ce magnifique ensemble de travaux, il ne restera rien, parce que, dans l'âme du combattant, plus que dans le béton des blockhaus, se trouve le secret de la victoire.

*
* *

Le 2 septembre, un soldat allemand (du 252e de réserve) écrit : « *L'ennemi nous est supérieur en tout...; je ne crois plus en notre victoire* ». Et, à côté de celui-là qui « ne croit plus à la victoire, » un autre, du 149e régiment, a écrit, le 31 août, qu'il désirait la défaite : « *Je désire que nous soyons rejetés jusqu'à la frontière.* Alors Michel aura les dents moins longues et la paix sera proche. » En termes plus romantiques, un troisième a formulé le même vœu le 27 — et c'est un officier du 273e régiment de réserve : « J'ai l'impression que nous approchons de la fin à pas de géant... *La bête atteinte de folie des grandeurs sera bientôt obligée de se rendre devant la réalité toute nue.* » Quelques lettres, qu'est-ce? C'est cependant, — car ce sont là trois lettres, mais pour mille du même style que je pourrais citer sur cent mille qui furent écrites, — l'aveu d'une démoralisation allant jusqu'à l'exaspération.

Foch n'a pas lu ces lettres ; mais il en devine facilement l'esprit, et d'ailleurs ses services de renseignements lui dépeignent l'armée allemande fondant lentement, mais sûrement, personnel et matériel. Déjà, le haut commandement a dû dissoudre des unités, diminuer le nombre des batteries dans certains régiments ou bataillons, comme le nombre des pièces de certaines batteries lourdes ; les réserves s'épuisent ; chaque combat mange à l'armée un nombre effrayant de divisions. L'indiscipline, sans être encore générale, — il s'en faut, — distend cependant les rouages ou les fausse. Foch sait tout cela : « *Tous les terrains sont franchissables*, a-t-il jadis écrit, *si on ne les défend à coups de fusils, c'est-à-dire avec des hommes vaillants et actifs* (1). » Il sait que, restant redoutable, la défense cependant s'affaiblit et se trouble. Il sait aussi

(1) *Des principes de la guerre*, p. 29.

que jamais nous n'avons été si forts, l'entente des gouvernements alliés si parfaite, si parfaite celle des chefs alliés, si parfaite celle du maréchal commandant en chef avec son propre gouvernement. Les nations de l'Entente, que la défaite n'avait pu abattre, n'étaient pas grisées par la victoire ; elles savaient que les combats deviendraient tous les jours plus durs ; c'était d'un cœur douloureux qu'elles enregistraient leurs deuils, — car le sang coulait à flots, — mais d'un cœur fortifié par la certitude de la victoire finale. Gouvernements, états-majors, armées, nations, tous les Alliés serraient les rangs, apercevant enfin la décision, la sachant entre leurs mains et souriant déjà à la paix victorieuse. C'était, chacun de nous se le rappelle, l'état d'esprit en ces premiers jours de septembre 1918.

Le grand chef s'en fût senti, — s'il était nécessaire, — confirmé dans sa résolution d'oser toujours plus. Les Américains, d'ailleurs, débarquaient par masses : sous peu, leurs troupes seraient assez nombreuses pour constituer deux armées, et déjà elles avaient une belle place sur l'échiquier où, d'avance, le grand chef jouait sa partie. Il est probable qu'en ce début de septembre, le commandant en chef des armées alliées commençait à envisager la décision pour une échéance beaucoup plus proche que, même au milieu d'août, il ne la prévoyait. Tout en préparant sagement une campagne de 1919, il n'était pas loin de croire qu'avant la fin de 1918, l'ennemi aux abois demanderait grâce. Il était donc résolu à le pousser vivement dans ses retranchements, — si redoutables qu'ils parussent.

Un retranchement s'attaque ou se tourne. Peut-être Foch n'avait-il d'abord songé qu'à tourner les positions *Wotan*, *Siegfried* et *Alberick;* mais voyant le maréchal Haig en face des deux premières, le général Fayolle et, sous lui, les généraux Debeney, Humbert et Mangin en face de la troisième, tous disposés à les attaquer de front

et résolus à les emporter, il pensait simplement conjuguer, avec une action violente au centre, deux nouvelles attaques aux ailes, et tout combiner pour que, si elle résistait à un assaut frontal, la position fût, à droite comme à gauche, formellement tournée. En tout cas, « cette bataille serait poursuivie et étendue, afin d'en obtenir tous les résultats qu'elle comportait », écrit-il le 5 septembre au général Wilson, chef d'état-major des armées britanniques.

La *directive du* 3 *septembre*, qui sortait de ses méditations comme de ses entretiens avec ses lieutenants, ne nous livre qu'une partie de ses projets ; il la faut éclairer d'autres textes pour constater une fois de plus que Foch précède en quelque sorte par la pensée ses propres directives. Et c'est ce qu'il convient de montrer ici.

La *directive* porte : « Actuellement l'offensive alliée se développe avec succès de la Scarpe à l'Aisne, forçant l'ennemi à reculer sur tout ce front. Pour développer et accroître cette offensive, il importe que, sans aucun retard, toutes les forces alliées s'engagent dans la bataille suivant les directions convergentes et par les parties favorables du front.

« Dans ce but, tandis que :

« 1° Les armées britanniques, appuyées par la gauche des armées françaises, continuent d'attaquer en direction générale Cambrai-Saint-Quentin ;

« 2° Le centre des armées françaises continue ses actions pour rejeter l'ennemi au delà de l'Aisne et de l'Ailette ;

« 3° L'armée américaine exécutera les opérations suivantes :

« *a*) L'offensive prévue en Woëvre, réduite à l'obtention de la ligne Vigneulles-Thiaucourt-Regnéville, suffisante pour assurer les résultats visés : dégagement de la voie ferrée Paris-Avricourt et base de départ satisfaisante pour des opérations ultérieures. Cette attaque

est à déclencher le plus tôt possible, afin de ne laisser aucun répit à l'ennemi, — au plus tard le 10 septembre ;

« *b*) Une offensive en direction générale de Mézières, aussi forte et violente que possible, couverte à l'est par la Meuse et appuyée à gauche par une attaque de la 4e armée.

« Cette dernière offensive est à monter avec la plus grande rapidité pour être déclenchée au plus tard du 20 au 25 septembre.

« Elle visera tout d'abord, par des actions menées de part et d'autre de l'Argonne, à rejeter l'ennemi sur la ligne Stenay-le Chesne-Attigny, puis à gagner la région de Mézières tout en manœuvrant par l'est pour vaincre la résistance de l'Aisne (1). »

A cette extension considérable de la bataille à l'aile droite de ses armées, — Gouraud et les Américains, — le maréchal attache une importance considérable. L'opération de Saint-Mihiel coupera le fil ou plutôt le câble qui, depuis trop longtemps, nous retient par le pied dans les régions de la Meuse. Libérés, nous nous élancerons du sud au nord sur un large front, à travers la ligne Hindenburg, à la conquête des positions *Brunehilde* et *Kriemhilde :* si nous les franchissons, que comptera, plus au nord, au cas où elle resterait invincible, la résistance de *Wotan, Siegfried, Alberick, Hunding,* devant les Anglais et les armées de Fayolle?

Cependant, l'assaut sera donné à ces parties de la ligne sans tarder. Foch compte sur la résolution froide qu'il lit dans les lettres, les ordres, les propos de Haig, sur la ferme direction donnée par Pétain à ses armées, sur le talent manœuvrier de Fayolle et sur l'habileté de Debeney, sur la fougue d'Humbert et de Mangin : la *Siegfried Stellung* n'est-elle pas déjà entamée, — légèrement, — à

(1) Il s'agit, bien entendu, de la haute vallée de l'Aisne dans la région argonnaise.

Drocourt? La fabuleuse ligne n'est donc pas inviolable. Les Britanniques prenant comme objectif la ligne Valenciennes-Solesmes-le-Cateau-Wassignies, sera-t-il écrit le 8, se prépareront après brève échéance à un nouvel assaut. « Il y a donc lieu d'entreprendre dès maintenant la préparation de l'offensive visant à s'emparer de cette ligne et à passer au delà vers les objectifs indiqués. »

L'aile droite des armées alliées a sa mission, le centre a la sienne. Va-t-on laisser l'aile gauche inactive? Foch songe au contraire à la mettre enfin en mouvement. A la vérité, il n'en a dit mot dans sa *directive*, mais l'idée est née, tandis que d'autres prenaient leur vol. Le 8 septembre, le commandant en chef part pour la Belgique. Le 9, il voit, à la Panne, le roi Albert. Quels souvenirs entre eux : les entrevues de Furnes d'octobre 1914, cette coopération en quelques instants établie des troupes belges battant alors en retraite sur l'Yser et des troupes françaises accourant à la rescousse, cette belle entente loyale, cordiale, presque attendrie entre le cœur du roi des Belges et le cerveau du général commandant le groupe des armées françaises du Nord ! Quatre ans après, c'est le même roi Albert, c'est le même Foch, celui-ci toujours résolu à faire coopérer au même but tout ce qui y peut collaborer, ingénieux, ferme, persuasif, celui-là toujours prêt à laisser parler sa conscience et son cœur, à aller jusqu'au bout de ce que lui dictent l'une et l'autre. Ce sont d'ailleurs les premiers fleurons de sa couronne que Foch lui vient donner le moyen de reconquérir enfin l'épée à la main. Le maréchal lui expose que l'ébranlement et l'usure de l'ennemi, comme aussi la réunion de ses forces sur le territoire français, créent une situation exceptionnellement favorable pour le battre en Belgique et reconquérir la province au nord de la Lys par une action à organiser. L'action serait, sous le haut commandement du roi, confiée à l'armée belge, à une armée française, à une armée britannique.

Et à peine le roi a-t-il donné son adhésion de principe au projet, que l'infatigable maréchal court à Cassel, où il a convoqué, avec sir Douglas Haig, le général Plumer, commandant la 5e armée britannique, le général Gillain, chef d'état-major général de l'armée belge, pour que se précisent les projets. Il s'agit de conquérir une base de départ : elle est arrêtée ; — d'organiser l'exploitation en direction de Bruges, en direction de Gand : elle est mise à l'étude.

Le 11 septembre, le roi Albert viendra lui-même à Bombon, quartier général du maréchal ; il accepte de prendre le commandement des forces alliées en Belgique, sollicite de Foch l'envoi d'un major général français, agrée à ce titre le jeune commandant de la 6e armée, le général Degoutte, le voit, s'entend avec lui, l'appelle à la Panne ; les ordres partent : à l'armée belge, qui très vaillamment va se jeter, à son tour, à l'assaut ; à Pétain, qui va expédier vers le Nord, avec trois divisions d'infanterie, ses corps de cavalerie ; déjà Degoutte assigne à chacun son rôle. Tout sera prêt pour le 28. En quelques jours, voilà une affaire montée. Et maintenant, Foch *voit* déjà sa gigantesque manœuvre comme si chacun, à cette heure même, se jetait à l'assaut, Belges, Français, Britanniques à gauche, Britanniques et Français au centre, Français et Américains à droite. Après le 26, tout sera en mouvement.

Et il jette maintenant un regard empreint de confiance sur la masse des positions aux vocables wagnériens. Wotan interviendrait lui-même qu'il n'empêcherait point le cercle de se resserrer autour de cette Babel, broyant lentement la gigantesque forteresse organisée jadis pour river l'invasion au flanc de la France et qui, avant un mois, déjà, sera sur vingt points ébréchée, forcée, hachée.

2. — *Combats sur les avancées.*

(12-22 *septembre.*)

Pendant que s'organisait ainsi, pour la deuxième moitié de septembre, l'assaut concentrique, Britanniques et Français avaient presque sans arrêt continué à repousser les défenseurs de la position Hindenburg sous les murs de leur formidable « place ».

La position, je l'ai dit, avait ses avancées : c'était une ligne passant à 5 kilomètres environ à l'ouest de Siegfried et Alberick, segment Drocourt-Quéant, segment Havrincourt-Épehy, segment Épehy-Holnon et, en avant du coude de Saint-Gobain, les forêts de Coucy. En face de la *Siegfried Stellung*, les Britanniques, on s'en souvient, avaient, dans l'élan de leur assaut d'août, enlevé le 2 septembre la ligne Quéant-Drocourt et allaient entamer dans ce dernier village la position Hindenburg elle-même. A l'autre extrémité, nous avons vu Mangin mordre sur les bois de Coucy ; entre la 1re armée britannique et la 10e armée française, les 3e et 4e armées britanniques, les 1re et 3e armées françaises devaient, à leur tour, réduire les avancées avant de se relancer au grand assaut. Les 3e et 4e armées britanniques, après une courte accalmie, repartirent le 12 septembre. En avant de la position centrale de *Siegfried*, elles devaient, entre Havrincourt (sud de Marquion) et Holnon (nord-ouest de Saint-Quentin), attaquer de fortes positions, — « formidables », dit même le maréchal Haig.

Dès le 10, la 4e armée britannique, malgré une très vive résistance, avait enlevé les limites ouest du bois d'Holnon, atteint Vermand (nord-est de Saint-Quentin), pénétré dans Épehy. Le 12, la 3e armée, à gauche, ayant franchi, au sud de la route de Bapaume à Cambrai,

le canal du Nord, attaquait la ligne Havrincourt-Gouzeaucourt, enlevait, après de durs combats, Havrincourt, Trescaut, les abords ouest de Gouzeaucourt. Vermand allait tomber devant la 4e armée britannique qui, le 13, s'emparait de Jeaucourt et Bihaucourt. Après trois jours de combat, une habile manœuvre faisait tomber le bois et le village d'Holnon. La résistance de l'ennemi cependant s'affirmait très âpre. Le maréchal Haig, entendant la briser, monta, pour le 18, une nouvelle attaque visant à prendre pied le long de la rive est du canal du Nord, et, d'autre part, à pénétrer profondément dans la région de Gouzeaucourt, fortement défendue. L'attaque réussit. Les Britanniques emportaient, le 18, toutes les positions entre Holnon et Gouzeaucourt, enlevant 10 000 prisonniers et 150 canons et atteignant, avec le front Gouzeaucourt-Villers-Guislain-Lempire-Hargicourt-Villeret-Pontruet-Fresnoy-le-Petit, la lisière même de la position Hindenburg, — le pied du mur.

La 1re armée française avait appuyé, plus au sud, par son action vigoureuse, cette série d'attaques. Le général Debeney, lui aussi, se livrait aux travaux d'approche en face de la fameuse position. Ayant comme objectif le front de Saint-Quentin au nord de la Fère, nous nous heurtions naturellement, en avant de l'*Alberick Stellung*, à la plus âpre résistance. Ayant néanmoins progressé dans les journées des 10, 11 et 12 septembre, mais arrêtée les 13 et 14, l'armée Debeney stoppait, les 15, 16 et 17; ayant pris par surcroît le champ de bataille de la 3e armée, momentanément retirée du front, elle repartait à l'assaut, le 18, en liaison avec la 4e armée britannique et prenait pied dans la forte position de l'Épine de Dallon, au sud-ouest de Saint-Quentin; le 19, elle enlevait Castres et Essigny-le-Grand; le 22, elle arrivait, sur sa droite, aux lisières de Vendeuil et bordant l'Oise de Vendeuil à Travecy, donnait la main à la 10e armée française opérant, on le sait, à son sud-est.

Celle-ci avait, dès le 14, abordé la forte position du moulin de Laffaux, entamant ainsi, de ce côté, la ligne Hindenburg elle-même et enlevant 2 400 prisonniers; ayant brisé les contre-attaques de l'ennemi, elle était repartie, et, prenant à revers les plateaux entre l'Aisne et l'Ailette, avait emporté, avec un millier de prisonniers, le plateau à l'est de Vauxaillon qu'elle trouvait semé de cadavres. Dès le 15, Fayolle avait prescrit à Mangin de pousser vivement ces avantages et d'atteindre le front Vailly-la Malmaison-Chavignon, ce qui forcerait l'ennemi à abandonner la ligne de l'Aisne et le Chemin-des-Dames. Par ailleurs, en s'emparant de la forêt de Mortier (au sud du massif de Saint-Gobain), Mangin montrait sa volonté persistante d'ébranler cette pierre d'angle de la position *Alberick* qui, menacée directement au nord, était déjà, au sud, légèrement entamée.

On était à pied d'œuvre. Et tous les chefs étaient d'accord pour que l'assaut fût donné avant la fin du mois. Haig avait soumis à Foch l'ordre énergique qu'il communiquait aux généraux Horne, Byng et Rawlinson. L'attaque se ferait sur le front Cambrai-Saint-Quentin sur toute la ligne, Horne couvrant Byng qui, opérant en direction de la ligne générale le Cateau-Solesmes, s'efforcerait de s'emparer des passages de l'Escaut; Rawlinson, cependant, couvert sur son flanc droit par l'armée Debeney, effectuerait l'attaque principale contre les défenses ennemies entre le Tronquoy et le Catelet en direction de la ligne générale Busigny-Bohain. Foch, faisant connaître ces projets à Pétain, lui prescrivait de renforcer, d'une part, l'armée Debeney, dont la gauche jouerait sa partie dans l'assaut devant Saint-Quentin, et, d'autre part, l'armée Mangin qui poursuivrait avec la même vigueur ses actions dans la région de l'Ailette.

Tout se préparait pour que l'attaque, — fixée au 25, — fût, au centre des armées alliées, d'une exceptionnelle énergie.

Et déjà, un nouveau succès remporté du 12 au 14 septembre à la droite des armées alliées allait rendre possible la grande attaque prévue pour le 26 entre Suippe et Meuse : c'était la réduction par les troupes franco-américaines du saillant de Saint-Mihiel.

3. — *La bataille de Saint-Mihiel.*

(12-14 *septembre.*)

L'opération était à l'étude depuis la fin de juillet. Dans le mémoire du 24 juillet, issu de la délibération dont j'ai parlé, elle tenait une place importante : le commandant en chef des armées alliées n'y voyait pas seulement la libération définitive d'une de nos rocades les plus essentielles, la voie de Châlons à Toul (1), il y voyait le préliminaire nécessaire des opérations à engager soit sur la Moselle, soit sur la Meuse.

On sait que, créé dès la fin de septembre 1914 par l'irruption des troupes de von Strantz à travers les Côtes-de-Meuse dans la trouée de Spada, ce saillant était, en 1915, en dépit d'âpres attaques menées du bois le Prêtre aux Éparges, resté finalement irréductible (2). Depuis, il avait singulièrement pesé sur notre défensive et empêtré nos offensives. La présence des Allemands au sud immédiat de Verdun avait, en 1916, facilité d'une évidente façon la fameuse attaque de l'ennemi contre le camp retranché et c'était miracle qu'elle n'eût point alors paralysé la défense de la place. La voie de Bar-le-Duc à Verdun par Saint-Mihiel, si importante pour le transport

(1) Depuis la prise de Saint-Mihiel (septembre 1914), la ligne de Paris-Nancy, sous le feu de l'ennemi entre Lérouville et Pagny-sur-Meuse, avait dû être détournée vers le sud et passait par Gondrecourt.

(2) Pour ces événements, je me permets de renvoyer le lecteur à mon petit volume *Verdun*, publié chez Alcan en 1920.

des troupes, était, de ce fait, supprimée, et toute opération sérieuse au nord de Verdun, toute offensive même un peu large entre Suippe et Meuse en devenait presque impossible. Pouvait-on, par ailleurs, agir du côté de Briey, agir contre Metz, avec un pareil coin dans les côtes ou un pareil boulet aux pieds? Il fallait, préalablement à toute mise en marche de notre aile droite, qu'on libérât celle-ci de cette vieille entrave.

L'opération avait été confiée au général Pershing; ce seraient les premières armes, non des soldats américains qui partout avaient déjà fait leurs preuves de bravoure, mais de leur état-major débutant. Le général Pétain y devait faire collaborer, à la vérité, quelques-uns de ses corps d'armée et était chargé de préparer et de diriger de haut, d'accord avec le général en chef américain, toute cette bataille. Le 17 août, Foch avait donné ses premières directives à Pétain comme à Pershing. L'attaque s'efforcerait d'atteindre le front général Bouxières-Lorrey-ruisseau de Gorze-Mars-la-Tour-Hannonville au Passage-Parfondrupt-Bezonvaux. Deux attaques principales seraient menées, l'une en direction nord, partant du front général Lesmenils-Seicheprey, l'autre en direction est, partant des abords de la tranchée de Calonne à Haudiomont et flanquée à gauche par une attaque que pourrait tenter la 2e armée française (Hirschauer). Les deux attaques principales seraient reliées par un corps français tenant le front passif de Richecourt à la tranchée de Calonne. Par la suite, ce plan avait été modifié. Foch calculant, dès le début de septembre, que l'offensive, maintenant décidée, entre Suippe et Meuse nécessiterait la mise en réserve de forces importantes, l'opération de Woëvre, devenue simple attaque préliminaire, avait été réduite à la conquête de la ligne Vigneulles-Thiaumont-Regnéville, suffisante au dégagement de la voie ferrée Paris-Avricourt. Elle aurait lieu le 12 septembre. Le 30 août, le front, de Pont-sur-Seille,

à l'ouest de la Moselle, à l'Argonne, fut confié à Pershing qui recevait provisoirement le 2e corps colonial français, tenant les tranchées à la pointe du saillant, en face de Saint-Mihiel. L'artillerie de la 2e armée française et de ses corps passait par ailleurs à l'armée américaine ainsi que d'importants éléments d'aviation et des chars d'assaut.

Le front d'attaque, des Éparges à la Moselle en passant par la Moselle, était d'environ 64 kilomètres. Le corps Hunter Liggett, appuyant sa droite sur Pont-à-Mousson et rejoignant par sa gauche le 3e corps (Dickmann), devait exécuter, en liaison avec celui-ci, un mouvement de conversion dans la direction de Vigneulles sur le pivot de la Moselle. De Xivray à Maulles, le 2e corps colonial français (général Blondlat), constituant le centre, attaquerait en direction de Saint-Mihiel, tandis qu'à gauche, le 5e corps américain (général H. Cameron), avec deux divisions américaines et une française, attaquerait, en face des Éparges, la position de Combres.

Le 12 septembre, à 5 heures, après une préparation de quatre heures, et tandis que toute notre division aérienne se rangeait dans le ciel en bataille, les sept divisions américaines de première ligne partaient à l'assaut, soutenues par les chars américains et français. Les réseaux de fil de fer furent crevés. A travers leurs débris, l'infanterie s'avança comme à la manœuvre, suivant point à point l'horaire prévu : le brouillard aidant, les Américains trouvèrent l'ennemi surpris et promptement désemparé. Il était précisément en train de préparer l'évacuation d'un saillant qui, absorbant des divisions dont il avait ailleurs fort grand besoin, lui paraissait en outre, fort justement, dangereux à conserver. Il était donc saisi en flagrant délit de préparation de repli, et Pershing le frappait ainsi dans les meilleures conditions.

Le corps Liggett prit Thiaucourt, tandis que le corps Dickmann s'infléchissait vers le sud-ouest en passant par Nonsard. De ce fait, le front atteint passait par le

bois le Prêtre, Vieilville-en-Haie, Thiaucourt, Lamarche-en-Woëvre, Nonsard et le Joli-Bois. Le 2e corps colonial Blondlat, au centre, s'emparait des lignes de Montsec, d'Apremont et des lisières ouest du bois de Mormont, entrait dans Saint-Mihiel enfin délivré, tandis que le corps Cameron enlevait, avec Saint-Rémy, la colline de Combres. Les troupes du 5e corps américain entraient à Vigneulles tambour battant et se liaient avec leurs camarades du 4e corps, « fermant de la sorte, écrit Pershing, le saillant et formant un front nouveau, depuis l'ouest de Thiaucourt jusqu'à Vigneulles, et au delà de Fresnes-en-Woëvre. » Les Alliés avaient fait 16 000 prisonniers et pris 440 canons.

Dès le 12 au soir, Foch adressait ses félicitations à Pershing : « La première armée américaine, sous votre commandement, a remporté dans cette première journée une magnifique victoire par une manœuvre aussi habilement préparée que vaillamment exécutée. » De fait, l'affaire, rondement menée, donnait tous les résultats qu'on en avait attendus et déjà, avec une assurance sensiblement raffermie, les Américains s'apprêtaient à l'opération, à la vérité singulièrement plus difficile, que maintenant ils devaient tenter entre Argonne et Meuse. A la date du 26, on les verrait, en liaison avec l'armée Gouraud à leur gauche, partir à l'assaut des positions *Kriemhilde*. — en direction lointaine de Sedan.

Mais à la même heure, des Flandres à la Champagne, tout s'ébranlerait pour l'assaut de la ligne Hindenburg.

4. — *La veillée des armes.*

(23-25 *septembre*.)

L'attaque de notre aile droite entre Meuse et Suippe se devait déclencher le 26 septembre, l'attaque du centre entre Oise et Sensée le 27, l'attaque de notre

aile gauche entre Lys et Yser le 28. Cependant, aucune armée ne resterait tout à fait inactive entre Sensée et Lys comme entre Oise et Suippe et, en attendant l'assaut général du 5 octobre, on allait déjà voir s'allumer un cercle de feux, sans précédent dans aucune histoire.

L'ennemi ne pouvait guère se fier qu'à ses formidables positions. Il avait espéré qu'elles décourageraient l'adversaire et, en tout cas, que la nouvelle attaque de Foch serait à plus longue échéance. L'armée allemande sentait cruellement sa fatigue. Du 15 juillet au 25 septembre, 163 divisions avaient été jetées dans la bataille, dont 75 avaient été engagées deux et jusqu'à trois fois. Le 26, l'ennemi avait encore 68 divisions en réserve, mais 21 seulement étaient fraîches et 40 à peine reconstituées. Nos adversaires eussent eu besoin d'un mois de repos. C'est bien pourquoi Foch entendait les presser. Ainsi qu'il est coutume, Ludendorff se plaisait à croire ce qu'il espérait, et il ne semble pas qu'il ait pensé devoir si vite subir un si formidable assaut. Tous les chefs allemands tenaient, de la part de leur ennemi, cet assaut pour une folie : « Nous voulons montrer aux Anglais et aux Français et Américains, écrivait l'un d'eux, que toute nouvelle attaque de la ligne Siegfried sera complètement brisée et que *cette ligne est un rempart imprenable.* »

Foch se plaisait à entretenir cette demi-sécurité. Le 19 septembre, il partit pour la Lorraine et l'Alsace, non sans faire plus ou moins indiscrètement parvenir aux « oreilles ennemies » la nouvelle de cette fugue censée secrète. Le 21, il descendit jusqu'à Massevaux : on le vit à Lure où il entretint longuement le général de Boissoudy, commandant la 7e armée, à Belfort où il parut se renseigner sur l'Alsace. L'ennemi put croire que, désespérant de briser ses lignes, le commandant en chef des armées alliées s'allait perdre en une opération excentrique.

Après quoi, celui-ci regagna non plus seulement son quartier général de Bombon, mais, à travers tout le terrain déjà reconquis, Mouchy-le-Châtel où il régla minutieusement, le 23, avec Haig, Fayolle, Rawlinson et Debeney, les attaques des 27 septembre et jours suivants. A la même heure, le général Pétain avait adressé à Fayolle une note relative aux opérations des 10e et 5e armées entre l'Oise et la Suippe : Mangin préparerait une attaque éventuelle de la droite de la 10e armée en direction de Chavignon et de la Malmaison en vue de faire tomber le Chemin-des-Dames et de forcer l'ennemi à repasser l'Ailette sur toute la ligne de la rivière (c'était la réédition de la célèbre manœuvre conçue par Pétain et exécutée par Maistre en octobre 1917) ; appuyé par Mangin, Berthelot, à son tour, par une attaque de la 5e armée entre l'Aisne et Reims, seconderait l'offensive de la 4e armée Gouraud. (La 6e armée avait quitté cette région pour venir prendre sa place dans le groupe d'armées des Flandres.) Mais c'était de Gouraud et des Américains que Foch attendait un « élan » que rien ne devrait briser, ni le souci d'une trop étroite liaison ni l'habitude des objectifs restreints. Il fallait « faire le plus large appel à l'esprit de décision et à l'initiative de tous, afin que la rupture de la ligne de résistance de l'ennemi fût exploitée sans désemparer aussi profondémen que possible ». Rien ne devait ralentir le mouvement de cette armée (la 4e), « qui restait décisif ». En fait, c'était en direction lointaine de Sedan qu'allaient opérer Gouraud et les Américains, et le coup pouvait en effet être décisif.

Par ailleurs, Foch qui, nous le savons, aime conduire « son orchestre », donnait à tous le *la*. Ne se contentant point d'exposer les buts stratégiques, il inspirait la tactique : il fallait rechercher sans cesse à produire des effets de rupture en organisant des groupes d'attaque destinés à marcher sur des objectifs dont la possession

assurerait l'ébranlement du front. Des généraux d'armée aux plus humbles officiers, les chefs devaient collaborer de près à cet assaut. On sent, à la façon dont le commandant en chef descend dans le détail, le frémissement dont son âme était agitée. Il voyait clairement que le sort de la campagne tenait aux huit jours qui suivraient.

Les 24 et 25 septembre, une grande accalmie s'était faite sur le front. Rien n'est plus solennel que ces moments où chacun interroge son cœur et ses muscles.

5. — *La bataille entre Suippe et Meuse.*

(26 *septembre*-1er *octobre.*)

Depuis le 8 septembre, Gouraud était avisé qu'il aurait, dans les environs du 25, à exécuter, en liaison avec la 1re armée américaine à sa droite, une offensive en direction générale de Mézières. Et depuis trois semaines, il s'y préparait. Dès le 20, les six corps d'armée (9e, 2e, 11e, 14e, 38e et 21e), destinés à l'action, étaient en place. Derrière eux, le 1er corps de cavalerie se tenait prêt à dépasser l'infanterie à l'heure où l'exploitation exigerait ses services. Le front d'attaque allait d'Auberive-sur-Suippe, à l'ouest, à Vienne-le-Château, à l'est, où Gouraud se liait à l'armée américaine.

Celle-ci, couverte à sa droite par la Meuse, devait opérer à cheval sur l'Argonne : son 3e corps tenant le terrain entre le fleuve et Malancourt, son 5e entre ce village et Vauquois, son 1er entre Vauquois et Vienne-le-Château. Ce terrain était incommode. Le général Pershing fait observer avec raison que son 1er corps, notamment, allait opérer dans cette forêt d'Argonne « dont les ravins, collines et systèmes de défense, judicieusement tracés, camouflés par d'épais fourrés, avaient jusqu'alors été considérés comme imprenables ».

Par surcroît, les Allemands devaient nécessairement là, plus qu'ailleurs peut-être, opposer une tenace résistance. Cette région d'entre Meuse et Suippe, c'était le pivot de la manœuvre de Foch, mais c'était aussi le pivot de la retraite allemande éventuelle. Si le pivot sautait, celle-ci, menacée de flanc dans son mouvement vers la Meuse ardennaise, pouvait promptement tourner au désastre. D'où la nécessité, pour l'Allemand, d'une résistance acharnée. L'armée américaine, l'ayant prévue, avait concentré dans la région entre les deux rivières des forces importantes dont le maniement et les mouvements devaient être rendus fort difficiles par l'état précaire des voies de communication.

Pour mieux suivre l'opération et être à portée de l'événement qui lui tenait fort au cœur, Foch s'était transporté à Trois-Fontaines (nord de Saint-Dizier), tandis que Pétain, haut directeur de la double opération, avait établi son poste de commandement à Nettancourt (nord de Revigny).

Sur le front Gouraud, la préparation d'artillerie avait commencé le 26 à l'heure fixée : à 5 h. 25, l'infanterie se porta à l'attaque. L'ennemi avait essayé de rendre, si j'ose dire, à Gouraud sa politesse du 15 juillet ; il avait évacué la première position, n'y laissant que des avant-postes sacrifiés. Mais la manœuvre avait été prévue : les troupes prévenues ne se mirent point en grands frais pour chasser ces avant-postes et réoccuper cette première position, — faisant 7 000 prisonniers, dont la proportion d'officiers (200) était notable.

De son côté, l'armée américaine, écrit Pershing, « se frayant le chemin dans les fils de fer barbelés et une mer de trous d'obus », avait traversé le *No man's land*, et s'était rendue maîtresse de toutes les premières défenses.

Le soir du 26, le front était ainsi porté, de l'ouest à l'est, par les deux armées assaillantes, à la cote 193 (sud-est de Sainte-Marie-à-Py), à la butte de Tahure, à

la rive nord de la Dormoise jusqu'à Cernay, à Servon, à Melzicourt, au bois de la Grurie et, laissant se creuser un saillant devant Varennes, à Very (nord-est de Varennes), au pied du piton de Montfaucon, à Septsarges et au bois du Juré ; l'avance variait de 5 à 7 kilomètres de profondeur sur un front de 60.

L'ennemi ayant, dans la nuit du 26 au 27, fort peu réagi, l'attaque fut reprise le 27. La journée allait être chaude. Le 14e corps, couvrant la gauche de Gouraud dans la région d'Auberive, le 38e, opérant à la droite, continuèrent à progresser dans la vallée de l'Aisne, le long de l'Argonne, en liaison avec les Américains, Grandpré demeurant l'objectif commun. Entre le 14e et le 38e, les autres corps, conservant leur mission de rupture, attaquaient dans l'après-midi en direction du nord. L'ennemi opposa la résistance qu'on pouvait attendre : des nids de mitrailleuses, utilisant des organisations depuis longtemps préparées, semaient le terrain ; de vigoureuses contre-attaques répondaient à nos moindres succès : le 14e corps, en particulier, se heurtait vers la Py à une défense acharnée ; à peine si la 28e division progressait vers Sainte-Marie-à-Py ; le 11e corps dut faire marcher ses chars pour reconquérir le terrain que des contre-attaques ennemies lui avaient repris ; le 21e corps ne franchit la voie ferrée au nord de Tahure qu'au prix des plus grands efforts. Le 2e corps devait emporter le plateau de Gratreuil (au nord de la région de Massiges), dont l'abord était fort difficile aux chars d'assaut. La 2e division du Maroc, corps d'élite, éprouva des difficultés extrêmes à réduire les « organisations de la Limace ». Le 11e corps, néanmoins, emporta et dépassa Gratreuil. Mais le 38e, le long des premières pentes de l'Argonne, avançait maintenant très lentement dans un maquis - récageux. Tous les corps n'en avaient pas moins progressé peu ou prou. La ligne atteignait le sud de Sainte-Marie-à-Py et de Somme-Py, la Croix-Saint-Walfroy, Gra-

treuil, le bois de Cernay, le sud de Binarville ; et 3 000 prisonniers restaient entre les mains de l'armée Gouraud.

Mais les Américains, après la belle avance du 26, marquaient le pas en Argonne. Le terrain, à la vérité, était, je le répète, fort ingrat : tous ceux d'entre nous qui ont vécu dans ce petit massif ou l'ont simplement visité, savent quel monde d'obstacles s'y dresse : ravins, bas-fonds, fourrés, le tout exploité par une défense qui, depuis quatre ans, se pouvait fortifier sans être inquiétée, pareille à celle que nous avions nous-mêmes organisée au sud du bois de la Grurie, ce réseau de tunnels qui faisait, dès 1916, la curiosité de ce coin du front.

A l'est de l'Argonne, à la vérité, nos alliés remportaient, le 27, un grand succès, ils enlevaient Montfaucon, nid d'aigle réputé imprenable, depuis qu'en 1914 et 1915, nous y avions usé tant d'efforts et de sang. C'était une magnifique conquête : Montfaucon (342 m.) domine toute la région, jusqu'au delà de la chaîne d'Argonne de la Meuse. Ce piton constituait depuis 1914, — je peux en témoigner, — une pénible « chassie dans l'œil » des défenseurs de la partie septentrionale du camp de Verdun. Avoir emporté Montfaucon était un exploit magnifique, nouveau témoignage de la bravoure des combattants américains. Et cette conquête n'avait pas épuisé leur courage, puisque, ce soir-là, la ligne était portée, de l'ouest à l'est, au nord de Montfaucon, aux bois de Septsarges et, beaucoup plus au nord-est, à Dannevoux, rive gauche de la Meuse. Dix mille prisonniers ajoutaient à la gloire de la journée.

Celle du 28 fut horriblement dure pour les deux armées alliées. Furieux de la perte de Montfaucon et résolu, d'autre part, à s'opposer coûte que coûte au passage de la Py par Gouraud, l'ennemi bandait toute son énergie. Dès le 28 au matin, notre division aérienne, tout entière mise à la disposition de l'attaque, signalait que, de Vouziers, les réserves allemandes affluaient vers la

région de Grandpré, comme vers la zone Senude-Lury-Marvaux. A l'est de la Suippe, l'artillerie allemande, évidemment renforcée, rendait la progression difficile. Le 4e corps néanmoins réoccupa Auberive ; le 14e, violemment canonné par les batteries des Monts (le massif de Moronvillers nous restait à reprendre), avançait peu ; mais le 11e bordait la Py, occupait Somme-Py, poussait plus au nord, tandis que le 21e, après avoir enlevé le bois au nord de Tahure, repoussait de furieuses contre-attaques, que le 2e emportait Maure, au nord de Tahure, et que le 9e achevait la conquête du plateau de Gratreuil sur un ennemi qui s'y cramponnait. A droite, le 38e continuait à progresser péniblement dans les marécages de l'Aisne aux abords de Bouconville.

A sa droite, l'armée américaine se débattait toujours en vain dans le maquis argonnais. En revanche, elle faisait, le 28, une brillante avance, très méritoire, en face d'une résistance acharnée, atteignant le bois d'Épinonville (à l'est de l'Argonne) ainsi que Nantillois (4 kilomètres au nord de Montfaucon) et abordant, avec Brieulles-sur-Meuse, la région même de Dun.

Aux difficultés que créait, sur un terrain en partie fort ingrat, l'évidente volonté des Allemands de ne céder que pied à pied ce terrain, s'en ajoutaient d'autres maintenant, causées par un temps pénible ; la pluie commençait à tomber, qui ne cesserait guère de huit jours. Le sol allait en être promptement détrempé, et c'est ce sol du Verdunois que certains d'entre nous connaissent trop bien. « Sous la pluie glaciale des nuits sombres, écrit Pershing, nos soldats du génie avaient à construire de nouvelles routes à travers des terrains spongieux et retournés par les obus, à réparer les routes endommagées et à jeter des ponts. Nos artilleurs, sans penser au sommeil, s'attelèrent aux roues et amenèrent leurs pièces à force de bras à travers la boue pour appuyer l'infanterie. » De la lecture de ce rapport attristé, on garde l'impres-

sion de pénibles épreuves. Elles s'augmentaient de l'accumulation très exagérée entre Argonne et Meuse de la masse des troupes américaines que les circonstances ne permettaient pas de ravitailler facilement et que les bombardements ennemis éprouvaient cruellement. Le 29, nos alliés avancent peu ; la poche créée en Argonne dans leur front les gênait ; on tenta de progresser et on n'y réussit que fort peu, dans les bois, à l'ouest de Varennes.

L'armée Gouraud, cependant, faisait, elle aussi, un grand effort. Les ailes de l'armée se heurtant à une résistance irréductible, le centre brisait cette résistance. Au soir, on atteignait Bouconville-Séchaut-Vieux et les lisières sud d'Aure.

Les Allemands appuyaient leur résistance, à notre gauche, sur la région des Monts que Gouraud ne pensait nullement à attaquer, mais à tourner, et à notre droite, sur l'Argonne où les Américains, somme toute, n'avançaient plus. L'ennemi, enfoncé au centre, se battait désespérément, pour garder le massif de Notre-Dame-des-Champs, qui commande toute la basse vallée de la Py et dont la conquête permettrait seule à la 4e armée de faire tomber, plus à l'ouest, la région des Monts. Les 14e et 11e corps se heurtèrent à cette position le 30 : à la vérité, notre centre semblait devoir la déborder à l'est, car on dépassait le fond d'Aure et ses bois, fort au nord-est du petit massif. A droite, on avançait également, conquérant Marvaux, Bouconville, — le premier village des Ardennes reconquis (1), — Condé-les-Autry, Binarville, — ce qui pouvait aider les Américains à reprendre en Argonne leurs attaques enrayées. Il n'en fut rien, et, retenu à sa droite par l'arrêt de nos alliés, se heurtant à sa gauche à la défense acharnée des Allemands sur une

(1) La 74e division d'infanterie qui y entra reçut le nom de « l'Ardennaise », sa division sœur, la 71e, devait recevoir, après la prise de Grandpré, le nom de « l'Argonnaise ».

forte position, Gouraud lui-même devait stopper pour quelques jours.

L'opération, en dernière analyse, si elle avait donné quelques beaux résultats, n'avait pu *stratégiquement* remplir son but. On sait l'importance que Foch y attachait. Le 30, il fallait bien cependant la considérer comme momentanément arrêtée. Le maréchal quitta Trois-Fontaines, soucieux, comme toujours, de refaire une situation en utilisant les leçons reçues. L'armée américaine, entassée entre Meuse et Argonne, y subissait des pertes sans profits. Il fallait donc à cette masse d'hommes « un peu d'air », et le maréchal entendait, pour cela, étendre son action à l'est de la Meuse, comme à l'ouest de l'Argonne. L'attaque, « trop ralentie à l'est », « serait alors relancée dans le plus bref délai en l'intensifiant et en lui permettant de développer toute sa puissance sans aucun retard ».

En fait, on verra sous peu les deux armées, « relancées », briser les obstacles qui les ont arrêtées. Pour l'heure, l'opération, primitivement destinée à tourner par le sud les positions que les armées alliées attaquent en même temps par l'ouest, est enrayée. Mais, la manœuvre par l'aile droite étant ainsi momentanément arrêtée, l'attaque frontale a, dès les premiers jours, réalisé, — et au delà, — les plus belles espérances. Entre Sensée et Oise, la ligne Hindenburg est en train de s'écrouler.

6. — *La bataille sur « la ligne ».*

(27 *septembre*-4 *octobre*.)

Nous savons déjà suivant quel rythme se devait développer l'action de force tentée contre la ligne Hindenburg entre les deux rivières.

Foch en avait, nous nous le rappelons, confié l'exécu-

tion aux 1re, 3e, 4e armées britanniques et à la 1re armée française.

L'ordre de Haig à ses lieutenants, les généraux Horne, Byng et Rawlinson, du 22 septembre, portait que l'attaque se déclencherait sur le front Saint-Quentin-Cambrai. La droite de la 1re armée attaquerait, au sud de la Sensée, les hauteurs du bois de Bourlon, couvrant ainsi l'armée Byng qui, opérant en direction générale le Cateau-Solesmes, s'efforcerait de s'emparer des passages de l'Escaut. Après une préparation d'artillerie, la 4e armée (Rawlinson), protégée sur son flanc droit par la 1re armée française, effectuerait, quarante-huit heures après, l'attaque principale contre les défenses ennemies entre le Catelet et le Tronquoy en direction générale Bohain-Busigny. Cependant, la 1re armée française, actionnée par Fayolle, recevait comme but essentiel la chute de Saint-Quentin dont le général Debeney préparait l'encerclement par le nord et le sud. Constituant à son aile gauche « une masse de manœuvre destinée à opérer par le nord de Saint-Quentin », il appuierait l'armée Rawlinson à l'heure où celle-ci attaquerait la ligne Hindenburg et couvrirait ensuite le flanc droit de nos alliés dans leur marche, lorsqu'ils auraient dépassé le canal.

En somme, c'était sur un front de près de 60 kilomètres que la formidable position allait être attaquée en sa plus redoutable portion.

La « bataille de Cambrai », livrée par Horne et Byng, devait être le prélude du drame ; la bataille du Catelet-Tronquoy menée par Rawlinson suivrait, parallèlement à la bataille de Saint-Quentin conduite par Debeney.

***

Entre les abords de Saint-Quentin et l'Escaut, les 4e, 3e et 1re armées britanniques occupaient, le soir du 26, une ligne passant par Selency (ouest de Saint-Quentin),

Gricourt, Pontruet, l'est de Villeret et de Lempire, Villers-Guislain (exclu), Gouzeaucourt (exclu), Havrincourt, Mœuvres, la rive ouest du canal du Nord jusqu'aux inondations de la Sensée à Écoust-Saint-Quentin.

L'attaque était gênée par les fortes positions couvrant les approches de Cambrai entre le canal du Nord et le canal de l'Escaut. Haig avait décidé de réduire avant toutes choses ces positions. Un bombardement énergique commencerait dans la nuit du 26 au 27 pour faciliter l'attaque des 1re et 3e armées. Pour que l'ennemi ne fût point fixé sur le point précis de l'attaque, ce bombardement serait général sur tout le front des trois armées, de la Sensée au nord de Saint-Quentin.

Le 27, l'infanterie des 3e et 1re armées britanniques partit à l'assaut. C'étaient les 4e, 6e, 7e corps et les Canadiens qui attaquaient en direction de Cambrai sur un front de 16 kilomètres, de Gouzeaucourt aux abords de Sauchy-Lestrée. Avec raison, le maréchal Haig faisait dépendre le succès de la partie nord de l'attaque de la possibilité pour les troupes de déboucher dans la région de Mœuvres et de s'emparer des passages du canal du Nord existant dans cette région... « La partie nord du canal, écrit-il, était un obstacle trop formidable pour être traversée en présence de l'ennemi. Les divisions d'attaque avaient donc dû se frayer un passage près de Mœuvres sur un front relativement étroit et faire tomber ensuite la ligne du canal plus au nord par une attaque divergente s'ouvrant en éventail aussitôt après le franchissement. Cette manœuvre difficile fut heureusement exécutée et sur tout le front d'attaque, notre infanterie, appuyée par 65 tanks environ, fit une irruption profonde dans la position ennemie. »

La droite rencontra vers Beaucamps une très forte résistance en dépit de laquelle les Britanniques purent, entre ce village et Ribécourt, établir la couverture de l'attaque déchaînée plus au sud.

Il fallait de toute nécessité se rendre maître du canal. L'Allemand était décidé à le défendre à tout prix, se fiant à la formidable ligne de mitrailleuses et de canons de campagne, qui en interdisait l'accès et même l'abord. Sans souci de ce rideau de feu, la garde anglaise força les passages, avança sur la rive est, s'empara de Ribécourt et de Flesquières, enleva le bois d'Orival et attaqua les abords de la Chapelle de Prégny. A sa gauche, une division (la 52e) avait d'abord une tâche plus aisée, car on y tenait des têtes de pont ; mais, ayant franchi le canal sur les passerelles établies, elle dut ensuite se jeter sur les hauteurs qui dominaient Graincourt. Cependant, trois autres divisions, qui, à la faveur de l'obscurité, avaient occupé la rive ouest entre Mœuvres et Sains-lès-Marquion, forçaient à leur tour le passage, se portaient sur Vrincourt, Anneux, Bourlon et les hauteurs qui le dominent... On tenait le canal du Nord.

Aussitôt les sapeurs du génie, sous un feu d'enfer, jetèrent ponts et passerelles. On a dit que, précipitant dans le canal de vieux tanks massifs, les soldats britanniques purent ainsi faire passer la ligne d'eau par les tanks légers sur les cadavres de ces vieux serviteurs. La progression put ainsi continuer sans arrêt. A Graincourt, à la vérité, l'ennemi résistait obstinément ; on encercla le village qui tomba vers le soir. Le front était alors porté à l'est d'Anneux jusqu'à Fontaine-Notre-Dame. Les Canadiens avaient pris le village et le bois. Cambrai était ainsi fortement approché par le sud-est et l'est. Il l'était, d'autre part, par le nord-est, car les Canadiens avaient, dès le matin, emporté Sains-lès-Marquion, puis Haynecourt, tandis qu'une division enlevait Épinoy et Oisy-le-Verger et que, franchissant le canal, une autre s'emparait de Sauchy-l'Estrée, de Sauchy-Cauchy et se portait vers le nord en direction de Palluel.

Le soir de cette magnifique journée, l'armée, ayant emporté ainsi dix villages aux abords de Cambrai, avait

en outre fait 10 000 prisonniers et enlevé 200 canons.

Dès le lendemain, le combat si brillamment commencé se continuait aussi brillamment : Gouzeaucourt, Marcoing, Noyelles-sur-l'Escaut, Fontaine-Notre-Dame, Sailly et Palluel tombaient aux mains de nos alliés. Déjà la seconde ligne d'eau, le canal de Saint-Quentin, était, à Marcoing, abordée et dépassée.

***

La 4e armée britannique, continuant à canonner la position allemande, attendait depuis deux jours l'heure d'entrer en scène. Son flanc gauche était maintenant largement assuré par la conquête de toute la région de Gouzeaucourt-Villers-Guislain. De Vendhuile (nord-est du Catelet) à Holnon (nord-est de Saint-Quentin), elle attaqua, le 29, à 5 h. 30, sur un front de 19 kilomètres avec les 9e et 3e corps et un corps américain, le 11e (général G.-W. Read), tandis qu'un détachement considérable de chars appuyait l'assaut. A la même heure, nous le verrons, Debeney, à la droite de Rawlinson, lançait ses troupes, pendant qu'à la gauche de celui-ci, les troupes de Byng, poursuivant leurs attaques de la veille, nettoyaient la région entre Vendhuile et Marcoing. La grande action commençait.

Le premier obstacle à franchir était le canal de Saint-Quentin, fossé extérieur de la forteresse Hindenburg. Anglais et Américains se jetèrent à l'assaut de cet obstacle avec une fougue véritablement incroyable et, en quelques heures, il était, sur tous les points, franchi.

Tandis qu'au nord, les 12e et 18e divisions britanniques enlevaient les pentes dominant Vendhuile, les Américains du général Read, « visant les profondes défenses de la ligne Hindenburg », écrit Pershing, prirent d'assaut Bellicourt et Nauroy et, à la droite, Bony qu'ils n'abordèrent qu'après être stoïquement restés deux heures dans un ouragan de mitraille. Plus à droite, des divi-

sions anglaises s'emparaient de Magny-la-Fosse, de Bellenglise, et, à 5 kilomètres même à l'est du canal, de Lehancourt. Enfin la division d'extrême droite emportait la crête au nord-ouest de Thorigny et atteignait les abords du Tronquoy, appuyée par la gauche de Debeney dont nous dirons tout à l'heure les grands succès. Toute la ligne du canal était enlevée.

Cet assaut avait été magnifique. Américains et Britanniques avaient fait preuve d'une superbe émulation. On avait vu, sur le front du 11e corps américain, se multiplier les actes de courage presque surhumains, dont, légitimement, le rapport du général Pershing s'enorgueillit et auxquels d'ailleurs le maréchal Haig rend un éclatant hommage. A Bellicourt, à Nauroy, à la ferme de Gillemont, ses soldats s'étaient trouvés engagés dans le dédale des défenses Hindenburg, se heurtant aux blockhaus, îlots de résistance qu'il avait fallu réduire un par un, parfois à l'arme blanche, tandis que les Australiens, accourant à la rescousse, complétaient le succès et achevaient le nettoyage. A Bellenglise, c'étaient des troupes anglaises qui avaient étonné leurs chefs eux-mêmes par la résolution méthodique avec laquelle elles avaient passé le canal. « Le village, écrit à ce sujet le maréchal Haig, est situé à l'angle du canal qui, après avoir coulé depuis Bellicourt dans la direction du sud, se dirige brusquement vers l'est au tunnel du Tronquoy. Munie de ceintures de sauvetage et portant des paillassons et des radeaux, la 46e division se lança contre le bras du canal à Bellenglise et au nord ; les hommes passèrent le canal sur des passerelles que l'ennemi n'avait pas eu le temps de détruire ; *d'autres se laissant tomber des murs à pic du canal, passèrent le canal à la nage ou à gué, escaladèrent le mur opposé et se portèrent vers les tranchées allemandes de la rive est.* Après avoir enlevé ces tranchées, les troupes d'attaque convergèrent à droite, prirent de flanc et à revers les organisations allemandes

du bras oriental du canal et s'emparèrent de nombreux prisonniers et de batteries allemandes en action avant que l'ennemi eût pu se rendre compte d'où venait cette attaque. L'organisation de cette opération fut si minutieuse et si complète, son exécution par les troupes si brillante et si rapide, que cette seule division captura ce jour-là plus de 4 000 prisonniers et 70 canons. » L'épisode vaut la peine d'être retenu : nous donnant une idée de l'invincible bravoure avec laquelle Américains et Britanniques s'étaient jetés à l'assaut, il en explique l'étonnant succès.

Cependant, à la gauche de Rawlinson, Byng avait pris Masnières (sud-est de Marcoing), s'était saisi des passages de l'Escaut : on était parvenu ainsi aux lisières de Cambrai, tandis que, conquérant Saint-Olle et Sancourt, le corps canadien enveloppait la ville par le nord.

Le combat ne cessait pas au sud : le 30, les troupes de Rawlinson, élargissant la brèche faite à la ligne Hindenburg, pénétraient dans Thorigny, dans le Tronquoy, saisissaient le redoutable réduit qu'était le canal souterrain du Tronquoy et donnaient au nord de Saint-Quentin la main aux troupes de Debeney qui, depuis le 29, investissaient savamment cette redoutable position.

Debeney, d'accord avec Fayolle, n'avait pas voulu l'attaquer de front. Il était inutile de s'engager dans un combat de rues quand la ville encerclée pouvait tomber entre ses mains comme un fruit mûr. L'*ordre* du 25 à la 1re armée était un modèle de clarté et de vigueur. Tandis que le 36e corps rapprocherait sa contre-batterie de manière à prendre sous son feu les batteries allemandes au nord et au nord-est de Saint-Quentin, le 31e attaquerait, à 7 kilomètres au sud de la ville, le plateau d'Ervillers, couvert par le 8e corps opérant sur Cerisy. Lorsque

la 4e armée britannique aurait franchi le canal à sa gauche, la 1re armée française déboucherait au nord de la ville et ferait tomber la ligne de Saint-Quentin en la débordant. L'armée, sans désemparer, prendrait alors la direction générale de Guise, le 15e corps débouchant le premier en direction Lesdins-Grand-Verly (nord de Guise), couvrant à sa gauche Rawlinson, s'épanouissant au sud pour déborder Saint-Quentin par l'est et ouvrant le passage à l'armée en prenant à revers la ligne Hindenburg ; le 31e corps forcerait la ligne allemande dès que celle-ci serait débordée, en direction du mont d'Origny (sud-ouest de Guise), accrocherait les arrière-gardes de l'ennemi en retraite et « pousserait vivement » ; pendant ce temps, le 36e corps, ayant cueilli Saint-Quentin, le nettoierait lestement et passerait au sud de la place, marchant, entre le 15e et le 31e corps, directement sur Guise. Le 8e corps, agissant sur la rive gauche de l'Oise, assurerait la sécurité du 31e corps, en forçant le passage de la rivière jusqu'à Ribémont, à 15 kilomètres sud de Saint-Quentin. Ainsi l'encerclement et la chute de cette ville étant consommés, s'amorcerait immédiatement l'opération sur Guise.

Le 29, l'exécution commença ; avant midi, les soldats des 31e et 4e corps, admirables d'entrain, aussi enragés à l'assaut que leurs voisins britanniques et américains, emportaient de haute lutte, au sud de Saint-Quentin, Urvillers et Cerisy, faisant plus de 600 prisonniers à ce premier coup. L'ennemi réagit violemment, reprit Urvillers, dont il allait être définitivement chassé le lendemain.

Le 15e corps, relevant de Fayet à Gricourt les troupes de secteur, se mettait, à cette heure, en place pour appuyer Rawlinson en marche et se jeter sur la ligne Hindenburg en liaison avec lui. Sur un ordre de Foch, l'attaque était aussitôt déchaînée en direction générale de Lesdins, à 17 heures, et gagnait du terrain, arrêtée seulement par l'obscurité. On rencontrait partout une

résistance opiniâtre, notamment sur le front du 36e corps qui, à l'assaut de Saint-Quentin, dut marquer le pas jusqu'au lendemain.

Reprenant, le 30, son attaque, Debeney dépassa, en dépit d'une résistance encore accrue, la route de Saint-Quentin à Cambrai à l'est de Gricourt, reprit Urvillers, enleva Giffécourt.

Le 1er octobre au matin, l'attaque fut menée avec une vigueur croissante. Le 15e corps, bousculant les premiers éléments allemands, se jeta sur Omissy, déjà au nord de Saint-Quentin, et tenta de franchir le canal sur la rive opposée duquel une ligne de mitrailleuses faisait rage. A sa gauche, un groupe de bataillons de chasseurs le traversa au tunnel du Tronquoy où il fraternisait avec les soldats de Rawlinson et atteignit à l'est le bois où l'ennemi se défendait avec une singulière âpreté. Le 36e corps, à la même heure, investissait Saint-Quentin par le sud, le tournait à l'est, et jetait dans la ville un détachement, mais sa droite était arrêtée par une résistance d'heure en heure plus âpre. L'ennemi, que sa défaite imminente atterrait, réagissait avec une violence inouïe. Néanmoins, le 2, le 15e corps, élargissant son débouché aux abords de Lesdins, progressait au nord de la ville, traversait le canal à Omissy, atteignait la voie ferrée et, en dépit de fougueuses contre-attaques, s'y maintenait. A droite, le 36e corps enlevait Itancourt (sud-est de Saint-Quentin), tandis que, plus au sud, le 8e corps occupait Moy dans la vallée de l'Oise. Ce jour même, Saint-Quentin tombait entièrement entre nos mains et la première partie du plan de Debeney se trouvait réalisée.

*
* *

A sa gauche, la bataille continuait à faire rage, du Tronquoy à Cambrai.

Le 1er octobre, Rawlinson, étroitement lié à la gauche

de Debeney, avançait encore ; tandis qu'une division métropolitaine s'emparait de Levergies, à 7 kilomètres à l'est du canal, les Australiens, emportant Joncourt, Estrées et Bony, commençaient par le sud l'encerclement du Catelet. Ce même jour, la bataille s'était rallumée dans le Cambrésis où la division néo-zélandaise et une métropolitaine enlevaient Crèvecœur et Ramillies, au sud de Cambrai, et où les Canadiens, ayant nettoyé les hauteurs historiques de Ramillies, au nord de la ville, assuraient leur gauche par la prise de Blécourt. La chute de Cambrai pouvait n'être qu'une question d'heures.

Avant même que la ville ne tombât, le Catelet succombait : le 3, Rawlinson attaquant entre cette ville et Sequehart, enlevait les deux localités, ainsi que Ramicourt. Ce n'avait pas été sans une lutte violente, car, voyant la position Hindenburg enlevée en plus de vingt points et près d'être entièrement dépassée, l'ennemi, furieux, ne perdait pas l'espoir de s'y rétablir. Il disputait en tout cas le terrain — et l'on sait à quel point celui-ci y était préparé — pied à pied. La ligne Beaurevoir-Fonsonne, une des plus fortes de ce réseau de défenses, n'en tombait pas moins, avec le Catelet, Ramicourt et Sequehart : elle était jusqu'au bout disputée, mais finissait par être tout entière occupée.

Restait, pour que la ligne Hindenburg fût entièrement franchie, à occuper Montbrehain et Beaurevoir, à l'est. L'infanterie se relança à l'assaut, appuyée par les tanks. Les deux villages étaient, le 5, enlevés, l'ennemi forcé d'abandonner toute sa ligne entre le Catelet et Crèvecœur-sur-l'Escaut au nord, et la droite de l'armée Byng ainsi mise en mesure de franchir le canal de l'Escaut.

Debeney, de son côté, en dépit des plus grandes difficultés, s'acharnait à entamer la ligne à l'est de Saint-Quentin.

Le 15e corps avait, le 3, enlevé les lisières de Lesdins, le 4, Morcourt, trois fois mais vainement contre-attaqué

par l'ennemi, et, le 5, après une lutte opiniâtre, les bois situés entre Morcourt et Roumoy. Attaquant, le 6, entre Morcourt et Sequehart, il avait, après de durs combats, pris Remaucourt, au sud-est de Lesdins et les bois voisins, encore qu'ils fussent formidablement organisés. Mais, au sud de Saint-Quentin, nos corps d'armée n'arrivaient pas à rompre la barrière. Une nouvelle opération était nécessaire qui allait vaincre les dernières résistances. Et, de son côté, Haig, à peine les derniers succès acquis, s'apprêtait à de nouveaux combats.

*
* *

En fait, *la ligne Hindenburg était brisée :* les Allemands n'en défendaient plus que des lambeaux. Elle était entièrement emportée à l'ouest de Cambrai, dont Byng occupait les faubourgs ; elle l'était à l'est de Montbrehain, qui en était le dernier élément et que Rawlinson venait d'enlever ; elle l'était par Debeney à l'ouest de Fontaine-Huterte qu'atteignait presque notre 15e corps. Par ailleurs, la chute de Crèvecœur-sur-Escaut, du Catelet et de Beaurevoir, de Joncourt et de Levergies, de Remaucourt, de l'énorme saillant de Saint-Quentin, installait partout, au cœur de la position, Britanniques, Américains et Français. Elle n'était plus défendable et il suffirait d'une nouvelle attaque des vainqueurs pour que tombassent ses derniers bastions démantelés ou encerclés et que, devant eux, s'offrît « l'espace libre ». Déjà des portes étaient ouvertes vers cet espace libre ; il suffirait d'élargir ces brèches pour que, s'y engouffrant, les armées alliées vinssent attaquer l'ennemi en terrain découvert, et ce ne serait pas l'œuvre du surlendemain, mais du lendemain même.

La forteresse, de toutes parts ébréchée, n'était pas, nous venons de le voir, tombée sans d'âpres combats. Rarement résistance plus violente avait été opposée à

un assaut, et résistance plus difficile à vaincre du fait même des redoutables positions décuplant la valeur de l'assailli, exigeant de celle de l'assaillant de véritables miracles.

Celui-ci avait cependant franchi le fossé « infranchissable », pris les bastions « imprenables », raflant plus de 40 000 prisonniers, plus de 500 canons. De ce fait même, le gain matériel était énorme, mais plus considérable encore le bénéfice moral. L'orgueil des vainqueurs en était légitimement surexcité, et, partant, fortifiée la confiance, — désormais inaltérable, — qu'ils éprouvaient en leur irrésistible puissance. Soldats britanniques, canadiens, australiens, néo-zélandais, américains, français, tous avaient, dans des combats qui compteront parmi les plus durs de la campagne, fait preuve d'une vaillance vraiment incomparable. Les états-majors, qui les avaient dirigés vers les points utiles, menés d'une main si ferme aux combats, ne se sentaient pas moins qu'eux au paroxysme de l'assurance. Puisqu'on avait emporté la ligne Hindenburg, quelles positions désormais les arrêteraient et puisque, appuyés sur une si formidable forteresse, les soldats allemands avaient, malgré leur opiniâtre courage, fléchi et cédé, comment résisteraient-ils à nos assauts sur un champ de bataille de fortune? Les soldats allemands, en revanche, sentaient plus que jamais la menace d'une défaite dorénavant fatale. « Position imprenable », leur avaient répété de bonne foi tous leurs chefs. Et la position était prise ; le premier rempart de l'Empire était aux mains d'adversaires que désormais rien n'arrêterait. Leurs lettres sont empreintes d'un sombre désespoir ; le découragement y alterne avec la fureur. De fait, on semble voir un gladiateur qui, sa cuirasse rompue d'un maître coup de glaive, fléchit des genoux sous ce coup. Avant quelques semaines, il lèvera la main, demandant grâce, sous la menace du poignard de miséricorde.

Le haut commandement allemand mesure mieux que personne l'effroyable péril auquel il est exposé ; ses voies de communication sont maintenant directement menacées, tous ses plans de résistance déçus, à vau-l'eau. Ses divisions rejetées lui reviennent en lambeaux. Moralement, matériellement, ces journées du 27 septembre au 5 octobre comptent parmi les grandes défaites de l'histoire. Que vaudra sa résistance aux ailes entre la Suippe et la Meuse, entre la Lys et la mer, si son centre est enfoncé?

Et voici qu'appliquant impitoyablement son énorme plan d'attaque, Foch lui a, plus au nord, infligé une nouvelle défaite, car ce n'est pas seulement au canon victorieux de Cambrai que Lille encore occupée prête l'oreille, mais au canon victorieux des Flandres. La bataille du centre était à peine commencée, que celle des Flandres s'était déclenchée, menaçant le flanc droit d'une armée déjà en si mauvais arroi.

7. — *L'offensive des Flandres.*

(28 *septembre*-10 *octobre*.)

Le 19 septembre, le groupe d'armées des Flandres était constitué. Il était formé de l'armée belge (12 divisions), de la 2e armée britannique qui, sous les ordres du général Plumer, avait toujours, depuis 1915, occupé la région entre Yser et Lys, et de la 6e armée française, fort secrètement transportée de la région de l'Aisne à celle de l'Yser. Le commandant en chef n'était autre que le roi Albert, et son major général, ce général Degoutte dont les événements de juillet 1918 avaient achevé de mettre en lumière les rares qualités de chef.

Le 21 septembre, la mission du groupe est exposée en un ordre aussi clair que ferme :

« I. — La mission du G. A. F. est de chasser l'ennemi de la province au nord de la Lys entre Armentières et la frontière hollandaise.

« II. — La manœuvre d'exploitation commencera aussitôt après la conquête des hauteurs de Kruiseck, de la crête de Passchendaele et de Clercken.

« III. — La cavalerie couvrira les mouvements des armées en se portant, dès que la dislocation du front ennemi le permettra :

« La division de cavalerie belge en direction de Bruges, avec mission de couper les communications ennemies avec la côte ;

« Le 2e corps de cavalerie français en direction de Ghent avec mission de couvrir le mouvement vers l'est et le sud-est ;

« IV. — Les étapes successives à envisager dès maintenant seront la conquête des lignes :

« 1° Thourout-Roulers-Menin ;

« 2° Bruges-Thielt-Courtrai ;

« 3° Région de Ghent à la frontière hollandaise. »

Que Foch, que Degoutte espèrent réaliser un pareil plan en quelques jours, cela est peu croyable. Mais il faut donner du champ aux grands espoirs pour que de grands efforts soient tentés. En fait, après de beaux succès, on ne verra l'attaque s'arrêter le 4 octobre que pour repartir le 14 et ne se plus arrêter jusqu'à la complète réalisation du programme offert le 21 septembre à l'entreprise. Nul n'ignore que de grandes difficultés sont à vaincre dès le début, ne fût-ce que l'enlèvement de cette forêt d'Houthulst, dans tous les temps obstacle infranchissable aux offensives alliées en Flandre. Foch est parti pour les Flandres, a vu Plumer à Cassel, le roi Albert et Degoutte à la Panne, l'état-major belge à Houthem et établi son poste de commandement dans son train remisé à Arneke : toujours « le chef d'orchestre » près de ses « exécutants ».

Le 28, à 5 h. 30, après trois heures de préparation d'artillerie, l'attaque se déchaîne ; ce premier assaut préparatoire est, sur un front de 20 kilomètres, du sud d'Ypres au lac Blanckaert (4 kil. sud de Dixmude), donné par l'armée belge, renforcée de 8 divisions de Plumer, du 7e corps français à 3 divisions et de notre 2e corps de cavalerie ; la gauche commandée par le général Bernheim, le centre par le général Jacques, la droite par le général Biebuyck, tous trois de l'armée belge, le général Plumer agissant au sud de la droite belge, entre Ypres et Wytschaete.

D'un premier élan, la première position est, malgré une forte résistance, emportée vivement. Le grand succès est l'enlèvement de la fameure forêt d'Houthulst qu'on trouve bourrée de mitrailleuses et de canons.

Les assaillants se portent sans arrêt à l'attaque de la deuxième position, de la crête des Flandres qui, en partie, est, dès le soir de ce premier jour, entre les mains des Alliés. En cette fin de journée, en effet, la ligne passe par Woumen, l'ouest de Clercken, Houthulst, la lisière est de la forêt, l'ouest de Wywege, de West Roosebecke et de Passchendaele, Bacelaere, Kruiseck, Zandvoord, Hollebeke et Wytschaete. L'ennemi, complètement surpris, a laissé 6 000 prisonniers entre nos mains et plus de 150 canons.

Dès le 29, ce succès était poursuivi : l'ennemi, chassé de la crête des Flandres, l'était également de la position Wytschaete-Messine. Le groupement nord s'emparait de Clercken et atteignait Zarren : Dixmude était occupé ainsi qu'Eissen ; le groupement du centre dépassait la côte de Stadenberg et le groupement sud atteignait la route de Roulers à Menin, Saint-Pieter et, à 4 kilomètres sud-ouest de Roulers, Collienmolenhock. Cependant, l'armée Plumer occupait la crête de Messine-Wytschaete, dépassait le bois de Ploogstaert et enlevait Koelenberg et Dadizeele. Le chiffre total des prisonniers

montait à 9 000 et le nombre des canons capturés fort au-dessus de 200.

Un groupement d'exploitation était immédiatement formé sous les ordres du général Massenet, commandant le 7e corps français, composé du groupe belge du général Jacques et de trois divisions françaises, qui, en direction générale de Ghent, gagnerait au plus vite la région de Roulers et le plateau de Thielt, tandis que le corps de cavalerie Robillot conservait, en liaison avec ce groupement, sa mission d'exploitation éventuelle. Le 34e corps français (Nudant) s'installait à Hondschoote, prêt à intervenir.

Le temps qui, mauvais à l'heure du départ, s'était éclairci, par malheur, là aussi, devenait derechef détestable. C'est par des rafales d'eau et de vent qu'il fallut, le 30, poursuivre l'offensive. Quiconque a fréquenté les Flandres sait ce que, en ce pays, mauvais temps veut dire. Déjà le sol s'amollissait, empêtrant la marche en avant. En fait, celle-ci se trouva singulièrement entravée. D'ailleurs l'ennemi, d'abord surpris par cette attaque inattendue, se ressaisissait et la résistance commençait à se faire plus âpre. Le groupement nord ne put s'emparer que de Zarren ; le groupement Massenet, au centre, occupa bien Staden et Oostnienwerke, menaçant de près Roulers ; mais le groupement sud stoppa. A la vérité, Plumer, plus à droite, en dépit des contre-attaques, avançait, menaçant Menin et bordant la Lys sur la ligne Warneton-Comines-Werwicq.

Le 10 octobre, le temps restant affreux, l'avance fut moindre encore ; elle se borna presque à la prise de Ledeghem sur la voie ferrée Roulers-Menin, par les troupes britanniques qui franchissaient, d'autre part, la Lys, entre Werwicq et Comines. Le soir de ce jour, une instruction partait de la Panne, prescrivant de rompre la résistance de l'ennemi sur la ligne nord de Dixmude-Canal-Handzaene-hauteurs de Hooglede-Roulers-Cour-

trai. Cette nouvelle attaque se heurta partout à un ennemi décidé à la briser. Gheluve était emporté par les soldats de Plumer, mais Ledeghem même fut en partie repris par les Allemands.

Il fallait organiser sur de nouveaux frais un nouvel assaut. En attendant que l'artillerie fût menée à pied d'œuvre, qui permît cette reprise d'offensive, on continuerait à exercer une pression constante sur l'ennemi en direction de Menin et de Courtrai. On espérait bien que, déclenchée avant une semaine, cette nouvelle attaque romprait à son centre la résistance ennemie entre Zarren et Roulers, sur le plateau d'Hooglede, et tandis que, les 2 et 4 octobre, on se livrait, pour améliorer la ligne conquise, à des attaques locales, le général Degoutte remettait à l'étude la reprise d'offensive qui devait, sous peu, obtenir le succès que je dirai.

L'opération n'avait pas été sans donner d'ailleurs de fort beaux résultats. Dixmude et Ypres étaient, de ce fait, complètement dégagées, et les Allemands, menacés dans la région d'Armentières, s'étaient, au sud, décidés à un repli qui, s'accentuant et s'étendant, livrait aux troupes des 2e et 5e armées britanniques, après la région de Lens, toute la ligne de Lens à Armentières. Près de 11 000 prisonniers, dont 200 officiers, plus de 350 canons restaient entre les mains du groupe d'armées des Flandres. Et là encore, l'effet moral dépassait en importance le résultat proprement stratégique. On avait vu entrer dans la lice de nouvelles forces alliées que l'Allemand tenait pour « méprisables » et même inutilisables : cette armée belge dont certains succès locaux, obtenus en pleine bataille défensive d'avril 1918, eussent pu cependant donner l'éveil à l'ennemi. En réalité, les divisions du roi Albert avaient, depuis 1915, dans nos camps d'instruction, fourni un prodigieux effort d'entraînement et c'étaient des troupes solides que,là comme ailleurs, l'Allemand avait vues avec stupeur se jeter sur lui. Que devant

l'élan de cette armée, représentée par la presse allemande comme « ankylosée » par une longue inaction, l' « imprenable » forêt d'Houthulst fût, en quelques heures, tombée avec tout son matériel de défense et mille de ses défenseurs, cela seul eût suffi à indiquer que, partout, l'Allemand, attaqué, ne savait faire front qu'après un recul humiliant et de lourdes pertes. A ces attaques, l'armée allemande fondait rapidement et le moral, sans cesse abattu, en recevait de si cruelles atteintes qu'à la longue, il ne pouvait que décroître et se dissoudre.

8. — *L'offensive entre Oise et Vesle.*

(28 *septembre*-3 *octobre*.)

Cette impression se dégageait de tous les événements qui, depuis une semaine, se déroulaient de la Meuse à la mer.

Ils n'avaient pas seulement pour théâtre les trois grands champs de bataille où nous venons de voir les Alliés remporter des succès inégaux, mais tous gros de conséquences ; dans les régions de l'Aisne et de la Vesle, d'autres attaques de moindre envergure venaient d'imposer aux Allemands menacés un nouveau repli.

C'était encore le général Mangin qui, par un nouveau coup, avait engagé cette bataille. On sait qu'il s'était déjà enfoncé en *coin* dans ce *tournant* de la ligne Hindenburg qu'était le massif de Saint-Gobain : maître des forêts de Coucy, il essayait, depuis des jours, de pousser ce *coin* vers Laon, — où il arrivera sous peu, — dans l'espoir de déchausser cette pierre d'angle et, en attendant, de forcer l'ennemi, pris à revers sur le Chemin-des-Dames, à évacuer le pays d'entre Vesle et Aisne. Ayant conquis les plateaux immédiatement au nord de Soissons, Mangin s'avançait vers ce fort de Malmaison qui

— la chose avait été prouvée en octobre 1917 — était, ainsi que l'avait alors pensé Pétain, la vraie clé du célèbre « Chemin ». Or, le 28 septembre, un déserteur lorrain capturé fit connaître que l'ennemi allait, par un repli vers le canal de l'Aisne à l'Oise, essayer de se dérober. Mangin jeta ses troupes aux trousses de l'ennemi ; elles avancèrent à coups de fusil jusqu'au front Pinon-lisières sud de la forêt de Pinon-Chavignon-hauteurs à l'ouest de Pargny-Filain-ouest de la ferme de la Royère et le cours de l'Aisne à Vailly : le fort de la Malmaison tombait entre nos mains. Cette poursuite talonnante se continuait de nuit et c'est en écrasant les arrière-gardes ennemies qu'on arrivait, le 29, à l'Ailette au nord de la forêt de Pinon, à l'Aisne à Chavonne, la plus grande partie du plateau d'Ostel étant, de ce fait, occupée ; la 10e armée abordant l'Ailette n'était un instant arrêtée que par un formidable tir de mitrailleuses, tandis que, sur le plateau au nord de Chavonne, l'ennemi faisait également mine de résister.

Foch vit immédiatement de quelle conséquence pouvait être ce repli pour tout ce coin du champ de bataille. L'ennemi, s'il hésitait un instant à lâcher la rive droite de la Vesle, allait être pris entre deux feux, mais il fallait que, le feu de Mangin balayant les plateaux au nord de l'Aisne, celui de Berthelot se rallumât au sud de la Vesle.

Dès le 29, ordre était donné à Pétain de faire assaillir par la 5e armée les positions de la Vesle ; en quelques heures, Pétain prescrivait l'attaque, préparée de longue date par le général Maistre, et le 30, à 5 h. 30, toute l'armée Berthelot se jetait sur le front Glennes-Jonchery, avec les 5e, 20e et 3e corps. Le 5e passait la Vesle dès 6 h. 25 et progressait vers le bois du Goulot, poussant devant lui un ennemi désemparé. A sa gauche, le 20e corps, arrêté par les mitrailleuses de Romain et de Grand-Hameau, encerclait et faisait tomber ces positions à 12 h. 30. Le 3e corps, après des combats très

âpres, progressait à l'ouest de Revillon. On réattaqua, à 16 heures, sur toute la ligne et, le soir, on avait enlevé près de 2 000 prisonniers. L'attaque reprenait, élargie, le 1er octobre au matin, entre le massif de Saint-Thierry et le confluent de la Vesle et de l'Aisne.

L'armée Mangin, ayant, sur ces entrefaites, occupé Soupir, sur l'Aisne, et l'important plateau d'Ostel tout entier, l'ennemi, mordu sur son flanc et presque menacé par la « tenaille », ne songeait plus qu'à se *décrocher* de Berthelot. Il devait regretter d'avoir trop ajourné ce repli, car celui-ci devenait, grâce à la promptitude de notre attaque, une troublante défaite. Notre 16e division, ayant franchi la Vesle sur tout son front, occupa la butte de Prouilly, tandis qu'à sa droite la 168e, franchissant également la rivière, enlevait Châlons-Merfy et le château de Marais. Le 5e corps, renversant les résistances d'ailleurs partielles de l'ennemi, s'emparait de la crête au sud de Bouvancourt, le 3e corps atteignant, ce pendant, le canal entre Concevreux et la sucrerie des Hautes-Rives. Les Italiens d'Abricci, mis en mouvement, dépassaient la Croix-Sans-Tête et se rencontraient à Soupir avec les troupes de Mangin. L'ennemi se repliait sous ce coup le plus rapidement qu'il le pouvait, n'opposant une forte résistance qu'aux abords du canal. Le 1er corps, l'attaque s'élargissant tous les jours, occupa, le 2, les positions à l'est de Reims ; le 13e menaçait Courcy et Loivre ; le 5e bordait le canal ; le 20e enlevait le moulin de Cormicy ; le 3e atteignait le chemin Concevreux-Roucy et bordait à son tour le canal jusqu'à Pontavert. Le 3 octobre, le 1er corps colonial entrait en scène au nord de Reims et attaquait entre le canal et Bétheny, tandis que le 13e enlevait Loivre et franchissait le canal où le 5e corps prenait pied sur la rive est près du Godat, le 20e, de son côté, occupant Genicourt.

Toute la région entre Aisne et Vesle était donc nettoyée, et nous avions, ainsi, creusé une poche qui mettait en

péril, d'une part, les troupes allemandes tenant encore la partie orientale des plateaux entre Ostel et Craonne, d'autre part, celles qui, de Berry-au-Bac à l'est de Reims et du fort de la Pompelle au massif de Moronvillers, étaient, par ailleurs, exposées par la reprise imminente des opérations de la 4e armée. Sous la triple menace que Mangin, Berthelot et Gouraud suspendaient ainsi sur sa tête, le haut commandement allemand était forcé d'ordonner un vaste repli sur tout son front de Champagne, et il ne dépendait que de Foch de le contraindre à étendre ce repli plus loin encore à droite et à gauche, de la Fère à Vouziers. L'à-propos avec lequel Mangin avait sauté sur l'ennemi en retraite, la rapidité avec laquelle Berthelot avait été jeté au delà de la Vesle allaient avoir les conséquences que Foch avait attendues de cette attaque impromptue. Un des résultats serait de faciliter la reprise des opérations de Champagne, déjà décidée en principe. La ligne de feu allait ainsi se rallumer sur tout le front de l'Argonne à l'Artois et bientôt à la mer, car on touchait aux grandes heures de la bataille décisive.

CHAPITRE VII

LA REPRISE DU GRAND ASSAUT

(5-31 OCTOBRE.)

I. — *La situation au 5 octobre.*

Le 4 octobre au soir, Foch a le droit de promener sur l'énorme champ de bataille un regard satisfait. Sans doute l'offensive conjuguée de la 1re armée américaine et de la 4e armée française entre Meuse et Suippe n'a pas, du 26 au 30, donné l'effet considérable qu'on en attendait : devant une résistance exceptionnellement vigoureuse, explicable par l'importance même que les deux adversaires attachent, en cette région, l'un, à l'attaque, et, partant, l'autre, à la défense, les Américains, d'ailleurs embarrassés par l'accumulation même de leurs forces et le terrain difficile, et les soldats de Gouraud, accrochés par l'arrêt de nos alliés en Argonne, ont dû suspendre leurs attaques. Mais la position qu'ils devaient lointainement tourner tombait, sur ces entrefaites, pour la plus grande partie, devant l'assaut enragé des soldats de sir Douglas Haig et de la 1re armée française. La position Hindenburg était, en sa partie la plus redoutable, crevée de toutes parts et, si cette éclatante victoire n'avait pas été une surprise pour le commandant en chef des armées alliées, le magnifique exploit qui aboutissait à un tel résultat n'en facilitait pas moins sa tâche au point que, de ce jour, l'écroulement de

l'Allemagne lui paraissait probable avant la fin de l'année en cours. L'événement l'aidait à se résigner, d'autre part, à voir l'offensive des Flandres, si brillamment engagée, stopper à son tour pour un moment. Les attaques d'ailes étant momentanément enrayées, l'attaque du centre avait, par son succès, dépassé toutes les espérances. Et, par surcroît, la manœuvre, entre l'Oise et la Vesle, venait d'ébranler soudain, entre le champ de bataille de Debeney et celui de Gouraud, en face des armées Mangin et Berthelot, une partie importante du front allemand au point d'en faire crouler tout un pan.

Pas d'attaque d'ailleurs — même les moins heureuses — qui n'eût eu comme résultat le profond ébranlement du front allemand tout entier. Sous ces coups de bélier, de grandes lézardes se produisaient et presque aussitôt on voyait le mur lézardé s'écrouler soudain devant l'assaillant aux aguets. Le haut commandement allemand se devait décider aux grands sacrifices. Nous avons vu comment, menacés tout à la fois par la victoire des armées britanniques devant Cambrai et l'avance qui en résultait au sud de la région fortifiée de Lille, et, plus au nord, par la poussée des armées des Flandres vers Roulers et Menin, les Allemands avaient dû commencer un large mouvement de repli entre Lys et Scarpe. Le front qui, le 10 octobre, s'étendait encore de l'ouest d'Armentières à Lens, avait été reculé dans les journées des 2, 3, 4 octobre, sur une ligne Frelinghien (sur la Lys)-est d'Armentières-Erquinghem (ouest de Lille)-Vendin-le-Vieil-Sallaumines (est de Lens) et Acheville (est de Vimy). Le saillant d'Ypres supprimé, Lille était serré de près (la ligne n'était plus qu'à 9 kilomètres de la ville), tandis qu'Arras, déjà dégagé au sud et à l'est par les grands succès britanniques d'août et de septembre, l'était, au nord, par l'évacuation de tout le bassin de Lens. Reculant sur un front aussi considérable, l'Allemand, par ailleurs, était contraint à un repli plus important entre

Oise et Suippe : l'ordre en était déjà donné ; la retraite allait commencer le 5 octobre même. Et de ce fait encore, Foch avait des raisons de s'estimer satisfait.

Mais un Foch ne se satisfait point facilement. Il écrirait comme le jeune général Bonaparte après Montenotte, Millesimo, Dego et Mondovi : « Soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. » Plus la bataille prend d'envergure et plus il importe qu'elle n'hésite, ne se ralentisse et, à plus forte raison, ne s'arrête sur aucun des points. La *directive* du 3 septembre n'est point entièrement réalisée ; il faut qu'elle le soit, car déjà le maréchal médite, ces résultats obtenus, les termes d'une nouvelle *directive*, celle qui sortira le 10 octobre et qui embrassera de nouveau le champ de bataille entièrement rénové. « Les résultats obtenus en Champagne après huit jours de combat sont inférieurs à ceux qu'il était permis d'escompter » : il entend que l'attaque soit reprise par le commandement avec plus de vigueur. En général, il veut que la bataille soit partout « *commandée, poussée* ». « C'est en donnant *en plein* avec ensemble, au jour favorable, que nous ménageons les troupes et obtenons économiquement de grands résultats. » Et, définissant le rôle du haut commandement, il caractérise sa propre action en la dictant aux autres : « *Animer, entraîner, veiller, surveiller* reste avant tout sa première tâche. »

Un Pétain est fait pour l'entendre. Jamais cette âme si forte, cet esprit si clair ne se sont mieux manifestés. Ce jour-là même, le général en chef des armées françaises adresse à ses commandants de groupe la note si ferme où il les excite à presser la bataille : « Chacun doit *regarder au delà de sa propre situation et se convaincre qu'aucun effort ne serait fait en pure perte, même s'il n'est pas immédiatement couronné de succès*. Dans une grande bataille comme celle qui est actuellement engagée, *la victoire est au plus tenace;* il faut se pénétrer soi-même de cette conviction et la faire partager à ses subordonnés. »

A chacun de ses lieutenants, le général en chef des armées françaises explique nettement et largement la mission dont il est investi : « En ce qui concerne le G. A. C. (groupe Maistre), les actions de force doivent être appliquées d'abord sur le front nord-ouest de la 4e armée, de Liry à Saint-Soupplet, en direction générale de Machault-Rethel, pour rompre d'abord le dispositif ennemi et permettre ensuite l'exploitation rapide soit vers Attigny, soit vers Rethel et Warmeriville... On s'efforcera, dans tous les cas, de devancer au passage de l'Aisne les éléments ennemis engagés dans la région de Reims et, à l'est, de tendre la main, dans la mesure du possible, à la 1re armée américaine, sans se laisser arrêter par le retard éventuel qu'elle pourrait subir. » Pour compléter cette manœuvre et lui donner plus d'ampleur, le général Maistre préparera immédiatement une nouvelle attaque de la 5e armée en vue d'en finir avec la position de Brimont, et, l'ennemi cédant, de pousser jusqu'à la Suippe. Le général Fayolle devra porter son maximum de moyens du côté de la 1re armée poussée vers Guise. La 10e armée n'en agira pas moins fortement en direction de Laon. « Par sa gauche, elle profitera de toutes les circonstances pour chercher la liaison avec la 1re armée vers la Fère et compléter ainsi l'investissement du massif de Saint-Gobain. »

Voilà les armées françaises parfaitement orientées entre la Somme et l'Argonne. Et Pétain sait à qui il s'adresse : un Fayolle, un Maistre, ces commandants de groupe d'armées qui sont d'admirables manœuvriers. En cette bataille qui, tous les jours, s'est élargie depuis deux mois, ces grands chefs jouent un rôle capital. C'est, sous l'impulsion de Pétain, de leurs cabinets, que partent les ordres précis que l'on voudrait pouvoir citer, où se traduit, pour chacune des armées qu'ils actionnent, la pensée du général en chef des armées françaises. Ces deux maîtres de l'École de Guerre, Fayolle et Maistre,

sous ces deux autres maîtres, Foch et Pétain, comprennent, avant qu'elles soient même exprimées, les intentions, les vues, les conceptions de leurs chefs. Et cette entente spontanée, plus qu'aucune autre circonstance, assure et prépare le succès.

Le maréchal Haig, de son côté, a envoyé à ses armées un ordre fort net au sujet des opérations qui vont, sans arrêt, suivre « la rupture réalisée de la position Hindenburg ». Les 3e et 4e armées, couvertes à droite par la 1re armée française, effectueront, le 8, une attaque sur un front étendu en direction de la ligne générale Bohain (15 kil. est du Catelet)-Busigny. La 1re armée britannique se bornera à faire de fortes démonstrations au sud de la Sensée jusqu'au moment où la 3e armée sera maîtresse des hauteurs au sud-est de Cambrai. Elle attaquera alors en liaison avec cette armée pour s'emparer des passages de l'Escaut à Ramillies. Le maréchal « entend donner à l'ennemi un coup vigoureux et exploiter le succès obtenu par des troupes montées avant que l'adversaire n'ait pu organiser une nouvelle position défensive ».

Foch a en main, le 5, les ordres Pétain et Haig : le voilà donc satisfait. Restent les deux ailes extrêmes de la bataille. Le général Degoutte pense qu'on pourra, en Flandre, reprendre l'offensive le 13 ; Foch le presse de la reprendre dès le 10. On lui envoie un nouveau corps d'armée français, on lui va expédier trente chars d'assaut Saint-Chamond. Quant aux Américains, s'ils ne parviennent pas à avancer entre Argonne et Meuse, en revanche, ils pourront obtenir de meilleurs résultats sur la rive droite du fleuve où l'on déchaîne, appuyées de troupes françaises, les divisions de la nouvelle 2e armée américaine (Bullard). Et si Gouraud et Bullard avancent, ils entraîneront par les deux mains l'armée Hunter Ligget.

Rassuré sur son champ de bataille, Foch porte ses regards sur les autres fronts. Orlando a promis, le 3, au

nom du général Diaz, que l'armée italienne reprendrait l'offensive à très bref délai. Bien ! Les troupes alliées ont débarqué en Sibérie. Bien ! L'armée d'Orient, sous le commandement de Franchet d'Espérey, a, le 15 septembre, pris l'offensive avec le foudroyant succès que l'on sait. Les Serbes et les Français sont arrivés le 22 septembre sur le Vardar ; les Bulgares sont en pleine retraite, entraînant dans leur désastre les divisions allemandes et autrichiennes. Très bien ! Le 27 septembre, l'armée bulgare a demandé un armistice. Le gouvernement de Sofia a accepté toutes les conditions dictées par Franchet d'Espérey. Quelle suite peut être donnée à ces heureux événements? Courant à Versailles, Foch y participe à la conférence où sont envisagés les divers projets pour l'exploitation de la situation dans les Balkans. Et l'Autriche, à son tour, va demander, sous peu, à capituler. Soyons assurés que la rupture de la ligne Hindenburg n'est pas étrangère à toute cette lointaine débâcle.

Et déjà l'Allemagne, à son tour, esquisse le signe de détresse. Ludendorff lui-même, actionnant Hindenburg, a, dès le 28 septembre, demandé au chancelier von Hertling « d'avoir égard *à l'extrême gravité de la situation militaire* » et l'a invité à solliciter de toute urgence un armistice qui permettrait de gagner du temps et de rétablir momentanément la situation. Le 2 octobre, a eu lieu, au palais de la *Wilhemstrasse*, une réunion présidée par l'empereur d'où est sortie la nomination à la chancellerie du prince Max de Bade, uniquement chargé d'obtenir l'armistice au meilleur compte possible. Et, le 5 octobre, celui-ci l'a laissé clairement entendre au Reichstag; Hindenburg a, dès le 3, en une lettre solennelle, déclaré au nouveau chancelier que, « par suite de l'écroulement du front de Macédoine et de la diminution de réserves qui en est résultée pour le front occidental, par suite aussi de l'impossibilité où nous nous trouvons de combler les *pertes très élevées* qui nous ont été infligées dans les com-

bats de ces derniers jours, il ne reste plus aucun espoir, — autant qu'il est possible à un homme d'en juger, — de forcer l'ennemi à faire la paix » et ajouté que « dans ces conditions, il vaut mieux cesser la lutte pour éviter au peuple allemand et à ses alliés *des pertes inutiles* ». Hindenburg, Ludendorff, hier encore, jetaient bas Kühlmann pour avoir parlé de l'improbabilité de la victoire ! Qu'est-il survenu? Quel événement inspira soudain aux chefs allemands un respect si insolite de la vie humaine? L' « écroulement du front de Macédoine », dit Hindenburg. Le Bulgare a bon dos. C'est bien de l'écroulement du front de la France qu'Hindenburg devrait parler, s'il était sincère. L'effroyable défaite, essuyée, du 26 septembre au 3 octobre par les troupes allemandes, a retenti jusqu'à Berlin. Et l'Allemagne implore le président Wilson de se faire, de belligérant, arbitre pitoyable. L'espoir de l'Empire n'est plus dans Erich von Ludendorff, mais dans Woodrow Wilson.

Le maréchal Foch suit d'un œil attentif l'événement. Il sait l'ennemi déjà aux abois. Pratiquement, les réserves de Ludendorff sont presque nulles : que sont devenues, depuis le 26 septembre, les divisions fraîches qui étaient le seul élément tout a fait solide de l'armée? La crise de l'artillerie arrive à l'acuité ; Ruprecht de Bavière recommande, le 10 octobre, l'économie des munitions et l'ordre se répète sur tout le front allemand. La démoralisation qui en résulte éclate à tous les échelons ; « l'affaiblissement de l'esprit combatif dans l'infanterie » est signalé jusque dans les ordres aux troupes et l'expression est encore faible : des unités se rendent en masse. « Une paix, *si mauvaise soit-elle*, ai-je lu dans une lettre le 7 octobre, est préférable pour le soldat au front à l'attente de sa dernière heure », et le fusilier du 28e régiment qui écrit ainsi, s'appelle légion.

Foch, s'il ne sait pas tout cela, le pressent. De notre côté, au contraire, tout va bien. Le 8 octobre, le ministre

de l'Armement, M. Loucheur, est venu assurer au maréchal que, pour ce qui est des munitions, on pourra faire face à tous les besoins. Les Américains arrivent en masses croissantes. Et l'Angleterre prépare un nouvel effort pour 1919.

Le grand chef ne se laisse point leurrer par les mensonges dont Wolff couvre les démarches des puissances centrales. — *De quoi s'agit-il?* L'Allemagne acculée veut arrêter la marche victorieuse de nos armées et essaie de prévenir les gouvernements alliés. Il faut bien prendre garde de se laisser jouer ; si c'est une manœuvre de l'ennemi pour gagner du temps, la déjouer, et si c'est une capitulation qui se prépare, faire nettement éclater le caractère de cette démarche de vaincu. Déjà Foch indique à quelles conditions, — ce sont celles qui, un mois après, prévaudront, — la demande d'armistice doit être, à son sens, agréée. Et, en attendant, il crie à tous : « Pressons, poussons, bousculons, exploitons : en avant ! »

L'assaut concentrique est repris.

2. — *La reprise de la bataille entre Meuse et Suippe.*

(3-13 *octobre.*)

Les armées de droite étaient reparties les premières. Elles sont maintenant quatre agissant en liaison, les 2e et 3e armées américaines des deux côtés de la Meuse, la 4e armée française opérant de concert avec la 5e à l'ouest de la Suippe, toutes deux, comme devant, sous les ordres supérieurs du général Maistre. Car c'est, de Soissons à l'Argonne, ce savant soldat qui mène, depuis des semaines, la grande bataille.

Le 3, la 4e armée s'est relancée ; à dire vrai, les opérations n'ont jamais complètement cessé ; Gouraud a, depuis plusieurs jours, par des conquêtes locales, assis

sa nouvelle base de départ ; le 2, il a pris Sainte-Marie-à-Py, refoulé l'ennemi sur le plateau de la Croix-Gille, enlevé Challerange. Le 3, il attaque sur le front Marvaux-Sainte-Marie-à-Py, soutenu par des chars d'assaut ; les 11e et 21e corps font enfin, par une savante manœuvre, tomber le plateau de Notre-Dame-des-Champs qui, à la gauche, on se le rappelle, arrêtait la marche de l'armée, tandis que les divisions américaines, prêtées à la 4e armée, se couvrent de gloire, les 3 et 4, en emportant avec une rare vigueur les hauteurs d'Orfeuil. Le 21e corps progresse rapidement vers l'Arnes et cette marche coïncidant avec la reprise, par la droite de Berthelot, du massif de Saint-Thierry, met à ce point « en l'air » la région des Monts, que le repli a immédiatement commencé devant la gauche de Gouraud (14e et 11e corps). Le soir du 4, la ligne était portée, au mont Sans-Nom (3 km. de Moronvillers), aux lisières sud et est de Vaudesincourt, à la lisière nord de Saint-Martin-l'Heureux, au nord du Blanc-Mont, au sud de Saint-Étienne-à-Arnes, au nord d'Orfeuil et à 600 mètres au sud de Monthois.

Le 5, ce repli s'accentuait et s'étendait considérablement. L'ennemi abandonnait tout le massif des Monts, dont le 4e corps, jeté à la poursuite, franchissait la crête dans la matinée. Le 16e corps atteignait l'Arnes et le 11e franchissait la rivière. L'ennemi, qui battait en retraite sur la Basse-Suippe, au nord des Monts, de Beine et de Reims, était également talonné, plus à l'ouest, par la 5e armée. Celle-ci avait attaqué, le matin du 5, sur Loivre et la Neuvillette. L'Allemand avait cédé sur toute la ligne : le 1er corps colonial, lancé à la poursuite, dépassait Soulaine, Witry et Cernay, arrivait au sud du fort de Nogent-l'Abbesse. Et tandis que, dans Reims, enfin dégagé, les dernières cloches sonnaient la délivrance au milieu des ruines, les avant-gardes du 13e corps franchissaient la Suippe à Orainville et atteignaient Pont-Givart et Bourgogne ; le 5e traversait le canal à Sapigneul et le

20e abordait le mont de Sapigneul fortement tenu. Devant les deux armées, le front était, le 5 au soir, porté du confluent de la Suippe au sud de Berry-au-Bac à la Suippe entre Aguilcourt et Orainville, à Bourgogne, à Witry-les-Reims, à Beine, enfin à la ligne de l'Arnes entre Saint-Clément et Saint-Étienne.

La poursuite continuait le 6 : les 5e et 4e armées atteignaient toute la Suippe du confluent avec l'Aisne à Armenancourt et la ligne Pont-Faverger, Bétheniville et l'Arnes. La résistance de l'ennemi, à la vérité, se faisait très violente, devant Gouraud, au nord de la Suippe et de l'Arnes. L'armée Berthelot, après avoir pris Berry-au-Bac, était également arrêtée devant l'Aisne. Les 8 et 9 octobre, on tentait de jeter des ponts sur les cours d'eau disputés. Le 10, l'ennemi résiste sur tout le front des 5e et 4e armées. Mais l'attitude résolue de nos troupes et les événements que nous allons voir se produire du côté de Mangin faisaient aux Allemands, d'un nouveau repli, une impérieuse nécessité. La 5e armée, forçant partout, le 11, les passages de la Basse-Suippe, puis de la Retourne, enlevait Warmeriville, atteignait le Chemin-des-Dames, poussait vers le Porcien (nous y reviendrons sous peu), pénétrait jusqu'au nord de Neufchâtel, s'installait ainsi au cœur même de cette partie (considérable) de la ligne Hindenburg. Le 13, le 13e corps (de la 5e armée) jetait des ponts sur l'Aisne à Cateaux, à Asfeld, à Vieux-Asfeld, sous un feu violent de mitrailleuses, poussait l'ennemi en retraite sur le plateau de la Maladrerie et le bois d'Avaux, parvenant, en fin de journée, à Saint-Germainmont et Villiers devant le Thor. Le 5e corps refoulait les arrière-gardes ennemies encore à Maguivillers. Le 3e corps arrivait au sud de Sissonne.

La gauche de Gouraud, étroitement liée à la droite de la 5e armée, avait, de son côté, vivement poussé vers le nord. Le 10, elle avait, par une forte pression, fait cesser la résistance, et, le 11, s'était jetée sur les trousses de

l'ennemi en retraite. A la fin de la journée, elle avait atteint Montaut-le-Grand, la route du Mesnil-Lepinois à Aussange, la voie Romaine, le cours de la Retourne, le nord-est de Machault, le nord de Courtreuve, le Champ-Bernard, le ruisseau des Bains et le cours supérieur de l'Aisne. Le 12, raflant un gros matériel abandonné, l'armée Gouraud précipitait sa marche : elle occupait, en cette seule journée, trente-six villes et villages. Et, en fin de journée, le 9e corps entrait à Vouziers et venait border l'Aisne, tandis que les autres corps prenaient position sur les hauteurs au sud de la rivière. Le 13, toute l'armée s'y alignait.

La droite de Gouraud, de son côté, n'était pas restée inactive : elle avait, dès le 9, repris son essor dans la vallée argonnaise de l'Aisne, à l'ouest de la chaîne où le 38e corps s'était emparé de Vaux-les-Mourons, Senuc, Grand-Ham et Lançon, ce qui l'acheminait enfin vers Grandpré.

Les Américains y tendaient de leur côté. Ils avaient, le 4, déclenché une nouvelle offensive ; le 3e corps, obliquant à gauche, avait suivi la route Brieulles-Cuinet, le 5e pris Gesnes et, le long de la vallée de l'Aire et de l'Argonne, le 1er renversé tous les obstacles sur une profondeur de plus de 3 kilomètres. Le soir de ce jour, le front atteint avait été la ligne Binarville-Baulny-Exermont-Gesnes et lisières nord du bois du Fays. Le 7, nos alliés s'étaient emparés de Châtel-Chéhéry en bordure orientale de l'Argonne et s'étaient avancés jusqu'à Cornay. Étendant leur action à l'est, ils avaient, les 7 et 8, d'autre part, attaqué sur la rive droite de la Meuse et, appuyés par des troupes françaises, enlevé Consenvoye et le bois d'Haumont, puis, sur la rive gauche, Romagne-sous-Montfaucon et Cunel. Le 10, ils avaient, de part et d'autre de l'Aire, réalisé de tels progrès que, suivant l'expression du général Pershing, l'Argonne au sud de Grandpré était, ce jour-là, au soir, « complètement net-

toyée, » tandis que la droite de Gouraud occupait entre l'Arnes et l'Aisne inférieure, les monts Chéry, Monthois et Challerange et allait pouvoir donner la main, par le col de Grandpré, à nos alliés américains.

3. — *La bataille entre Aisne et Oise.*

(9-13 *octobre.*)

Ce pendant, Pétain organisait fortement l'action des armées entre Aisne et Oise. Le 9, il avait prescrit à Fayolle, toujours sur la brèche depuis des mois, de conjuguer étroitement l'action de ses armées, — les 1re et 10e, — avec lesquelles, d'autre part, la 5e devait se tenir en liaison constante. La 1re armée Debeney, qui, nous allons le voir, avait, le 8, poussé vivement ses actions vers la région de Guise, était en train d'occuper par sa droite la rive ouest de l'Oise qu'elle atteignait, le 9, de Bernot, au nord, à Mézières, au sud.

La 5e armée, passée de Berthelot (1) à Guillaumat, allait, en quelque sorte faire à son nouveau chef une manière de don de joyeux avènement, en franchissant enfin, le 10, l'Aisne en trois points : à Pontavert, à Chaudardes et à Cuiry-les-Chaudardes, dépassant Beaurieux, débordant Ailly, emportant la falaise de Pargnan. Entre Debeney et Guillaumat, en étroite liaison avec l'un et l'autre, Mangin, conformément aux ordres de Pétain, mènerait « une action vigoureuse » sur l'axe Chavignon-Laon. « La chute du Chemin-des-Dames et du massif de Craonne, ajoutait Pétain, doit résulter de l'avance de ces deux armées (10e et 5e) en direction respective de Laon et d'Amifontaine. »

(1) Celui-ci allait repartir pour la Roumanie qui ressuscitait, et y jouer derechef le rôle magnifique que l'on sait.

On ne prescrit point deux fois à un Mangin une « action vigoureuse ». Déjà le commandant de la 10e armée lançait ses soldats sur un ennemi qui essayait de se dérober. C'est lui qui, à cette heure, donne la note de cette guerre de mouvements devenue guerre de poursuite : « Il ne s'agit pas de *suivre* l'ennemi ; mais de le *bousculer* et toutes les initiatives doivent se donner carrière pour *gagner du terrain et du temps... En avant!* » En fin de journée, la 10e armée occupait la ligne Bray-en-Laonnois-Beaulne-Verneuil et donnait, à Beaurieux, la main à la 5e. Tandis que celle-ci, dans la journée du 11, forçait, nous l'avons vu, le passage de la Suippe à sa droite et enlevait Warmeriville, poussait vers la Retourne, l'attaquait, entre Poilecourt et le sud-est de Neufchâtel, et, à sa gauche, poussant ses avant-gardes sur le Chemin-des-Dames au Poteau-d'Ailles, atteignait le rebord ouest du plateau à la vallée Foulon, progressait encore, le 12, au delà de la Miette, arrivait en face de Château-Porcien, franchissait la Retourne et, en fin de journée, atteignait la ligne Amifontaine-Prouvais, Mangin achevait de faire tomber le massif de l'Aisne, ainsi tourné, à l'est, par Guillaumat.

Tandis que les 35e et 2e corps (de la 10e armée) réduisaient la résistance allemande dans les régions de Braye-en-Laonnois et sur le Chemin-des-Dames, on abordait de front le massif à Pontarcy, à Bourg et Comin, et l'on atteignait déjà l'Ailette de toutes parts. Le 2e corps italien sautait, sans trouver de résistance sérieuse, sur le Chemin-des-Dames, le 11. Le massif était à nous ce soir-là. Déjà des incendies, éclairant le ciel du côté de Laon, faisaient penser que, chassés ainsi des plateaux au sud de l'Ailette, les Allemands allaient abandonner l'énorme forteresse naturelle dont nous venions, pour la seconde fois, de reprendre la première enceinte. De fait, dès le 12, l'Ailette étant franchie, les Allemands évacuaient le massif de Saint-Gobain, y laissant, dans l'espoir de nous

retarder au moins vingt-quatre heures, de très fortes arrière-gardes. C'était compter sans Mangin : trop longtemps, le général avait couvé d'un regard impatient ce redan opposé à sa marche ; il faisait bousculer en quelques heures les arrière-gardes ennemies et, dès le soir, occupait l'énorme massif.

Dès lors, Laon ne pouvait tenir. Tandis que tout flambait autour de la ville, nos troupes abordaient cette position, tenue de tout temps pour redoutable, cette colline où s'était, les 9 et 10 mars 1814, brisée la fortune de Napoléon. Et, le 13, à 11 heures du matin, — épilogue des combats incessants menés depuis un mois par la 10e armée contre la forteresse dont nous tenions maintenant le réduit, — le général Mangin entrait à pied, la canne à la main, à la tête de ses troupes, dans Laon abandonné.

4. — *La bataille du Cateau.*

(8-13 *octobre.*)

A gauche de nos armées de l'Aisne, une autre bataille se livrait, qui, achevant de faire tomber les derniers débris de la ligne Hindenburg, amenait l'armée Debeney et les deux armées britanniques à sa gauche sur une ligne qui, du nord-est de Cambrai au nord de la Fère, était déjà distante de 15 à 20 kilomètres de la célèbre position naguère conquise.

Le 5, on se le rappelle, Haig avait déclaré qu'un « coup vigoureux » allait être donné, nécessaire pour que fût exploitée et complétée la splendide victoire de la semaine précédente. Les 3e et 4e armées britanniques avaient attaqué le 8 octobre, entre Cambrai et Saint-Quentin, en direction générale Busigny-Bohain et le Grand-Verly-Ribemont, appuyées à droite par la 1re ar-

mée française. L'avance avait été, dès les premières heures, importante.

Les troupes britanniques, attaquant entre le sud de Cambrai et Sequehart, appuyées de gros tanks, pénétrèrent profondément dans les positions ennemies sur une profondeur de 5 kilomètres et, franchissant rapidement les lignes de tranchées à peine achevées par l'ennemi, « atteignirent, écrit Haig, *le terrain découvert* ». La résistance, très violente au début de l'action, s'affaiblit bientôt sensiblement. Brancourt et Brimont étaient pris par une division américaine, tandis que Serain était enlevé, Villers-Outreaux nettoyé, Malincourt emporté. Les Néo-Zélandais traversaient Lesdins, prenaient Esnes, tandis qu'à gauche de cette attaque, nos Alliés emportaient Seranvillers, Forenville et Niergnies, « après une lutte très chaude au cours de laquelle l'ennemi contre-attaqua avec des tanks ».

« Comme conséquence de cette attaque, écrit sir Douglas Haig, l'ennemi cessa temporairement de résister. Son infanterie se débanda et se retira sans arrêt vers l'est, tandis que nos aviateurs rendaient compte que les routes convergeant vers le Cateau étaient bloquées par les entassements de troupes et de convois. Plusieurs milliers de prisonniers et de nombreux canons tombèrent entre nos mains. Pendant la nuit suivante, le corps canadien prit Ramillies et traversa l'Escaut à Pont-d'Aire ; des patrouilles canadiennes entrèrent dans Cambrai par le nord et donnèrent la main à des patrouilles de la 57e division qui s'étaient infiltrées dans la partie sud de la ville. »

Appuyant l'attaque, Debeney avait lancé son armée sur le plateau de Fontaine-Uterte, dernier débris de la ligne Hindenburg. Nos troupes avaient atteint Essigny-le-Petit et la route de Fontaine-Uterte ; un instant arrêtées, à la fin de la journée, par une vive résistance, elles avaient aussitôt manœuvré, suivant l'esprit de leur

chef, pour encercler la ferme Bellecourt, centre de cette résistance, qui tombait à 15 heures entre nos mains avec 500 prisonniers. Ce point d'appui réduit, on avait avancé et, à 18 heures, on bordait la route de Fontaine-Uterte à Montbrehain, ayant fait 1 700 prisonniers.

Le front était, ce soir-là, porté, sur tout ce champ de bataille, à la ligne générale Proville-Niergnies-Esnes-Nolincourt-Seraing-Freimont-Brancourt-le-Grand-abords ouest de Méricourt aux Anglais, l'est du plateau de Fontaine-Uterte et Lesdins, et la voie ferrée Saint-Quentin-Cambrai entre Essigny-le-Petit et Harly à Debeney. De ce coup, les derniers remparts de la position Hindenburg étaient tous franchis de Cambrai à Fontaine-Notre-Dame. Comme l'écrit Haig, on était enfin *en terrain découvert.*

Les Allemands ne nous y attendirent point. L'ordre de repli dut être donné le 8 au soir, car, le 9, les armées de Below, Marwitz et Hutier étaient en pleine retraite.

La cavalerie britannique maintenant marchait en tête de l'infanterie. Tous ces soldats étaient animés d'une magnifique ardeur. Les cavaliers pressaient vigoureusement l'ennemi et l'empêchaient de se livrer à ses destructions habituelles, tandis que l'infanterie enlevait Bohain, attaquait Caudry, approchait à 3 kilomètres du Cateau. « Comme notre infanterie, rapporte Haig, se trouvait arrêtée par des feux violents de mitrailleuses partant du bois de Catigny et de Clary, une charge audacieuse des *Fort Garry Horse* put prendre pied dans le bois de Catigny et aida l'infanterie à reprendre sa progression. Plus à l'est, les dragons-gardes et la cavalerie canadienne contribuaient à la prise de Honnechy, Reumont et Troisvilles. »

De son côté, Debeney talonnait la retraite de l'ennemi. A la fin de la nuit du 8 au 9, on s'était emparé des tranchées ébauchées par l'ennemi entre Harly et Neuville-Saint-Amand ; à l'aube, Essigny et Itancourt étaient en-

levés. Nos troupes atteignaient, sur les talons de l'ennemi, le front bois des Étraves-ouest de Fontaine-Notre-Dame-Marcy-Mézières-sur-Oise.

Les Allemands couraient vivement à la ligne de la Selle devant les Britanniques et, devant Debeney, à celle de l'Oise. A mesure qu'on s'approchait des deux lignes, la résistance s'accentuait. La cavalerie britannique, abordant, le 10, la Selle, ne put la franchir ; mais l'infanterie bordait bientôt la rivière sur la rive ouest jusqu'à Vieily, la ligne se dirigeant au nord par Saint-Hilaire et Avesnes, puis l'Escaut à Thun-Saint-Martin.

Ayant enlevé le bois de Landricourt et Fontaine-Notre-Dame, Debeney, poursuivant toujours l'ennemi, poussait ses troupes vers l'Oise ; le cours du fleuve était, de Bernot à Mézières, atteint. En cette journée du 10, la 1re armée britannique s'étant, au nord de la 3e, associée à la poursuite, et ayant pris Loison, Noyelles et Bois-Bernard, la ligne atteinte était, sur le front des armées assaillantes, jalonnée par Hem-Lenglet, Estrem, Avesnes-les-Aubert, le Cateau, Saint-Souplet, Vaux-Andigny, Sebaucourt, Bernot, et la rive droite de l'Oise.

Retranchés derrière la Selle jusqu'au nord du Cateau, derrière l'Oise depuis Bernot jusqu'à la Fère, et, ayant, entre le Cateau et Bernot, créé hâtivement une solide *bretelle*, les Allemands paraissaient résolus à résister. C'était donc une nouvelle phase de combats qui allait commencer.

*
* *

Celle qui se terminait avait été si brillante que, à la date du 13 octobre, les résultats dépassaient encore les plus belles espérances conçues dans les premiers jours de septembre. Les Américains, maîtres de l'Argonne, allaient donner, à Grandpré occupé par nous, la main à l'armée Gouraud qui, par sa 71e division, y avait pénétré ; la 4e armée, délivrée de la pesée que faisaient sur sa droite

le massif enfin nettoyé et sur sa gauche les Monts maintenant enlevés, venait d'occuper la région de Vouziers et de pénétrer dans la ville. Guillaumat, engagé en plein dans la trouée de Juvincourt, marchait sur le Porcien et la ligne de la Serre ; les Allemands, ramenés de la Vesle à l'Aisne, n'avaient pu tenir sur les redoutables plateaux d'entre Aisne et Ailette, tournés à l'est par la 5e armée et attaqués de revers à l'ouest par Mangin ; celui-ci, ayant, par ses incessants coups de bélier, ébranlé l' « imprenable » position de Saint-Gobain, l'avait vue s'écrouler et s'était saisi de Laon. Debeney lui tendait la main dans la région de la Fère dont la chute était imminente. Notre 1re armée, assurant la liaison des armées françaises avec les Britanniques, avait, de concert avec ceux-ci, emporté, du 27 septembre au 10 octobre, la formidable position Hindenburg que, courant border la Selle, les armées de Haig avaient de beaucoup dépassée. Et, au nord, le groupe d'armées des Flandres, ayant créé par son énergique assaut la base de départ nécessaire, pouvait attaquer, pour ne plus s'arrêter, en direction d'Ostende et de Gand, tandis que, de la Lys à la Scarpe, l'ennemi avait dû, abandonnant Armentières et Lens, découvrir le camp retranché de Lille.

Les résultats cherchés par la *directive* du 3 septembre étaient atteints et même dépassés. Il était temps que Foch traçât le programme de la nouvelle et décisive phase d'opérations qui s'ouvrait. Ce sera l'objet de la *directive* du 10 octobre.

Aux admirables soldats qui avaient, dans les mains de chefs éminents, réalisé et dépassé les espérances, on eût pu adresser les félicitations que Debeney exprimait à ses troupes :

« En douze jours de lutte acharnée, vous avez, à côté de nos alliés britanniques, rompu la fameuse position Hindenburg, et les Allemands vaincus ont dû abandonner précipitamment le champ de bataille de Saint-Quen-

tin, laissant entre vos mains plus de 5 000 prisonniers.

« Vous avez supporté de dures fatigues, mes camarades, pendant ces deux mois de combats et de stationnement dans une région méthodiquement dévastée ; *mais le spectacle de nos pauvres villages en ruines, de nos arbres mutilés, de nos maisons minées et pillées, en soulevant votre indignation, a décuplé vos forces...*

. . . . . .

« Car, vous l'avez prouvé, *la force est passée au service du droit* et l'heure de la justice va enfin sonner, l'heure qui est marquée depuis quarante-huit ans au clocher de Strasbourg.

« En avant ! »

Oui, c'était bien à toutes les armées alliées que ces belles paroles eussent pu être jetées.

5. — *La directive du 10 octobre.*

Le 13 octobre, le champ de bataille est, de la mer à Verdun, complètement transformé ; les quinze derniers jours de combats remplis par cet « assaut concentrique » dont le lecteur a suivi les phases, ont partout porté notre front de bataille au delà de la ligne Hindenburg. Elle est dépassée au nord de Lille où un saillant important a été créé dont le sommet menace Roulers, dépassée plus fortement encore au sud de Lille, puisque notre front partant de la Bassée et passant à quelques kilomètres à l'ouest de Douai, englobe Cambrai, le Cateau, touche presque à Guise et déborde largement Saint-Quentin et Laon, dépassée enfin au sud des Ardennes, puisque les armées françaises, maîtresses des plateaux de l'Aisne, entament le camp de Sissonne, menacent Rethel, occupent Vouziers et se lient, à Grandpré, avec les armées américaines, en pleine marche sur les deux rives de la Meuse. Nous voici

loin de ces journées de septembre où, en dépit des grands succès obtenus au cours de l'été, on se pouvait encore demander sur quel point et comment serait forcée la célèbre position.

Les Allemands savent que la défaite, essuyée entre le 27 septembre et le 13 octobre, sur toute la ligne, est proprement irréparable. S'étant vu arracher les trois quarts de la terre française tenue par eux le 8 août encore, ils ont, conséquence de cette défaite, perdu la plupart de leurs « lignes de rocades » avancées, les unes déjà saisies par les Alliés, les autres placées sous leur feu. Ce réseau, si riche au 15 juillet, est maintenant singulièrement restreint. Ils ne peuvent plus disposer, dans la région nord du champ de bataille, ni de la ligne ferrée Lille-Douai-Cambrai-Saint-Quentin, ni de la ligne ferrée Courtrai-Orchies-le Cateau-Guise-Laon, occupées par nous, et il ne reste au groupe des armées Ruprecht de Bavière que sa troisième ligne Gand-Grammont-Ath-Mons-Maubeuge-Aulnoye, mais déjà de façon bien précaire. Sur le front du kronprinz de Prusse, nos ennemis ont perdu les deux rocades avancées : Laon-Asfeld-le Catelet-Vouziers et Laon-Liart-Vouziers. Il leur reste à la vérité les rocades d'arrière : Valenciennes à Strasbourg, par Mézières; Maubeuge à Strasbourg, par Luxembourg; Courtrai à Cologne, par Bruxelles et Liége, et enfin Gand à Dusseldorff par Malines. Mais ils savent maintenant que Foch n'est pas homme à se contenter de peu, ni même de beaucoup, et que déjà il a l'œil fixé sur les voies les plus lointaines; leur réseau avancé étant perdu, leurs communications sont partout visées, déjà menacées. Cependant, leurs ressources en hommes comme en matériel fondent à vue d'œil. Car, si l'armée allemande était déjà, le 8 octobre, dans l'état matériel et moral que j'ai dit, qu'était-ce après les éclatantes et meurtrières défaites encore essuyées pendant les six derniers jours de l'assaut allié? Les Allemands, en vérité, se savaient

perdus. L'aveu s'en inscrivait déjà dans la demande d'armistice adressée, sur l'initiative, puis les instances pressantes de l'état-major lui-même, par le nouveau chancelier au président Woodrow Wilson.

Foch, nous l'avons vu, en a bien compris le sens. Le désir d'épargner le sang des hommes, affiché par le chancelier, ne leurre personne et, moins que personne, ce vieux routier qu'est le maréchal commandant en chef les armées alliées. L'ennemi, vaincu en vingt rencontres depuis le 18 juillet, se sait sur ses fins et, avant d'être forcé en ses derniers retranchements, demande l'armistice parce qu'il sait que, la position Hindenburg ayant été partout forcée, aucune position, si fortifiée qu'elle soit, ne résistera longtemps à des armées qui, dans la main d'habiles manœuvriers, viennent de faire preuve d'une si rare capacité combative.

En d'autres temps, sa foi eût été moins facilement ébranlée. S'il a préparé, derrière la ligne Hindenburg, ces fortes positions qui, de Lille à Metz, semblent encore défier l'assaut, c'est qu'il a, jadis, décrété que, même dans « l'hypothèse improbable » d'une passagère défaite sur la première position, il saurait tenir sur la seconde, la troisième, la quatrième. Mais en ce milieu d'octobre, les positions restant ce qu'elles étaient, une chose manquait : la foi qui seule les pouvait faire inexpugnables. Sans doute, le commandement affiche-t-il cette foi : le 19 octobre, le commandement du LIVe corps écrit : « Le groupe d'armées du kronprinz de Bavière va accepter la bataille décisive sur la position Lys-Hermann. *Cette position doit être tenue à tout prix.* » Et le kronprinz impérial, de son côté : « La défense de la position du canal de l'Oise à la Sambre est d'une grande importance pour le front du groupe d'armées : *je compte expressément que l'armée tiendra sa nouvelle position coûte que coûte.* » Et vingt ordres et proclamations s'imprègnent de ces grandes résolutions. Mais pour le haut commandement, cette

défense « coûte que coûte » déjà n'est plus qu'un procédé d'ajournement : il espère que, tenus en échec quelques jours, peut-être quelques semaines, devant ces nouvelles positions, les Alliés seront plus portés à écouter les demandes d'armistice et à adoucir la réponse qu'ils y feront. Tout son espoir réside en un arrêt de deux, trois semaines devant cette ligne de défense. Mais cet espoir n'est point celui du triomphe, déclaré par Hindenburg lui-même désormais impossible : la défense acharnée des nouvelles lignes n'est plus combat pour que soit ressaisie la victoire, mais manœuvre pour que la capitulation soit au meilleur compte.

C'est à la vérité, une redoutable position que celle qui, vers le 13 octobre, s'oppose à un nouvel assaut.

Sans doute, la *Preuss Stellung* ayant été percée par l'armée des Flandres, trouve-t-on au nord de Lille peu de défenses, mais si le camp retranché de Lille tient, l'avance vers Gand devient difficile. Et le camp a été depuis quatre ans fortifié d'appuis solides. Il forme maintenant dans nos lignes un saillant assez prononcé. Rappelons que l'offensive du 28 septembre en Flandre, ayant porté notre front à l'est de Dixmude, à l'est d'Houthulst, à 5 kilomètres à l'ouest de Roulers, à Ledeghem et à Gheluwe, avait ainsi créé une poche assez profonde au nord de la grande place. C'était sur ce front que les armées des Flandres s'étaient momentanément arrêtées. Notre front, suivant la Lys de Werwicq à Warneton, s'infléchissait en face de Lille, passant à 3 kilomètres à l'est d'Armentières, à Hartennes (8 kilomètres à l'ouest de Lille), Vendin (sud-ouest de Carvin), aux lisières ouest de Douai et, s'incurvant au sud de Lille, par Palluel, Aubigny-au-Bac, Hem-Langlet et Haspres, achevait ainsi de dessiner autour de la région fortifiée un demi-cercle assez large. Tenter d'emporter de vive force ce saillant de Lille eût été pure insanité. C'est en accentuant notre avance des deux côtés de la place,

qu'on pouvait contraindre l'ennemi à abandonner ce magnifique bastion de sa défense, ainsi menacé d'encerclement.

Mais si l'avance au nord était relativement facile, au sud, elle se heurterait à l'*Hermann Stellung*. Cette position, on le sait, s'étendait du sud-est de Lille à Hirson, barrant les trouées de la Scarpe et de l'Escaut, en avant de Valenciennes, de la Sambre entre le Cateau et Landrecies. Son fossé extérieur était, au sud de son confluent avec l'Escaut, la Selle, derrière laquelle nous avons vu se réfugier les armées allemandes rejetées de la position Hindenburg. Une *bretelle* jetée de la Selle inférieure à l'Oise en avant de Guise défendait l'accès de cette dernière ville. A l'ouest de la Selle, les armées britanniques occupaient Montecourt, Briastre, le Cateau, Saint-Souplet et Vaux-Andigny. En face de la *bretelle* Selle-Oise, l'armée Debeney, bordant, d'autre part, l'Oise de Bernot à la Fère, visait Guise. A l'est de cette ville, l'*Hermann Stellung* se continuait au sud-est d'Hirson et de Vervins.

Là commençaient à se dresser les premiers bastions de l'*Hunding Stellung*. Depuis l'abandon forcé du massif de Saint-Gobain, de la Fère, de Laon, des plateaux de l'Aisne, l'Allemand se repliait sur cette redoutable position et les lignes de la Serre.

Cette petite rivière se jette dans l'Oise près de la Fère ; coulant des premières pentes boisées de l'Ardenne, en passant par Rozoy, Chaourse-en-Thiérache, Marles-Crécy, Auguilcourt, elle offrait, de la Fère à Crécy, de l'ouest à l'est, une ligne presque droite, très défendable, et derrière laquelle les Allemands avaient organisé une forte ligne de résistance. Abandonnant vers Crécy cette ligne, ils avaient, entre cette région de Crécy-sur-Serre et Rethel, bâti leur mur *Hunding*, exactement au nord-est de Laon, de Sissonne et d'Asfeld.

Le 13 octobre, nous n'étions pas encore tout à fait

sur la rive gauche de la Serre ni au pied même de la *Hunding;* mais un dernier repli des Allemands, les 14 et 15, allait nous permettre de venir border la riviérette à Assy, à Pouilly. Notre front, redescendant au sud-est vers Montereau, le Wast, Marchais (sud de Notre-Dame-de-Liesse), n'était encore, le 13, on se le rappelle, qu'aux lisières sud du camp de Sissonne, à Villers-devant-la-Thour, à Juzaucourt (nord d'Asfeld), à Acy-Romanée; un autre repli de l'ennemi allait nous permettre de la porter à Sissonne, à la Selve, à Taizy, en contact avec la redoutable position *Hunding*.

A Taizy, la ligne allemande rejoignait l'Aisne, au sud-est de Château-Porcien et à l'est de Rethel que, l'on s'en souvient, l'Allemand tenait encore. La rivière, de Rethel à Vouziers (dont Gouraud, on le sait, s'était, le 13, emparé), séparait les belligérants : elle constituait le fossé extérieur d'une autre position, la *Brunehilde Stellung*, couvrant Mézières et Sedan. En amont de Vouziers, nous tenions maintenant la rivière et, par la trouée de Grandpré, allions donner la main aux Américains, enfin à peu près maîtres de la vallée de l'Aire et des collines nord de Verdun. Mais au nord de l'Argonne, entre Vouziers et Dun, une autre barrière s'opposait à notre marche vers Mézières, la *Kriemhilde Stellung*.

Ainsi nous trouvions-nous de toutes parts, entre le 13 et le 15, en contact avec le second mur d'enceinte dont l'Allemand avait, en prévision de la perte de la ligne Hindenburg, enveloppé la région des Ardennes, et, en fait, les approches de l'Empire. En d'autres temps, les défenseurs de cette ligne, fort remarquablement conçue, se fussent sentis invincibles et ses assaillants fort peu assurés de l'emporter. Mais j'ai dit qu'on était arrivé à cette phase de bataille où, le moral l'emportant sur le matériel, il n'y avait plus d'obstacle valable aux yeux du vainqueur.

***

Le lieutenant-colonel Foch a écrit en 1897 : « N'est-ce pas dans l'influence du commandement, *de cet enthousiasme communiqué par lui, qu'il faut aller chercher l'expression de ces mouvements inconscients de la masse humaine*, dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille *se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné* (1)? » Et, dans un autre ouvrage, il parlait de ce *don du commandement qui anime encore les troupes les plus épuisées* (2). Dans son quartier général, le maréchal Foch ne pense pas autrement que, jadis, dans sa chaire de l'École, le lieutenant-colonel Foch, et il sent que l'heure est venue où, se pénétrant de « cet enthousiasme » dont il est autant qu'homme du monde capable, il va diriger cette « masse humaine » vers le « plan incliné » d'où elle « glissera », et venue l'heure où, à « ces troupes épuisées », il peut demander l'effort décisif qui consommera la victoire. Le « plan incliné », c'est sur les nouvelles positions conquises qu'il l'appuiera, mais déjà, il a senti, dans les premiers jours d'octobre, ce « mouvement inconscient » de la masse portée par ses propres succès vers la victoire et maintenant, — n'ayant jamais connu ni peur ni hésitation, — par surcroît, il n'a plus un doute. Comme Napoléon, il s'écrierait : « *La bataille est mûre!* »

Il a sans cesse demandé des renseignements. Le 14 octobre, le 2e bureau du grand quartier général français qui, maintenant entraîné par tant d'années de labeur ingénieux, a vraiment poussé jusqu'à la prescience l'art de reconstituer la bataille ennemie, va communiquer au grand chef, après la masse des renseignements

(1) *Des principes du commandement*, p. 271.
(2) *De la conduite de la guerre*, p. 355.

demandés, la note suivante qui mérite d'être retenue : « L'ennemi semble vouloir se retirer incessamment sur la ligne : canal de Gand-cours de l'Escaut-Valenciennes-Hirson-Mézières-Longuyon, ce qui le privera de sa rocade principale : Valenciennes-Mézières-Longuyon. Il est à penser que l'ennemi, rejeté rapidement sur la *Hagenstellung* (1), aura une proportion de forces beaucoup trop grande à l'ouest des Ardennes, par rapport à celles qui seront à l'est (actuellement environ 150 divisions sur 187 entre la mer et la Meuse) ; cette proportion, il ne pourra la changer que très lentement (par voies ferrées : une division par jour). Donc, il sera dans une situation très difficile au point de vue effectifs *devant une attaque française en Lorraine.* Une concentration, rapidement menée, dès que possible, sur le front Nancy-Avricourt, permettrait d'envisager avec les plus grandes chances de succès *une irruption en Lorraine dont la portée militaire et politique aurait les plus grandes conséquences.* »

Foch est, dès le 10 octobre, fort au fait de cette situation. Sa vue s'étend, dès lors, des Flandres, où Degoutte va, à l'instant, reprendre l'offensive en direction générale de Bruxelles, non plus seulement à la Meuse, mais à la Moselle, mais au delà de la Moselle où, on se le rappelle, dès le 24 juillet, il a déjà porté son regard. Un coup droit frappé entre Metz et Sarrebourg peut être, dans quelques semaines, le coup de grâce, cette « massue » dont on se souvient que parlait encore le lieutenant-colonel Foch. Et déjà, à ce coup de massue, il destine l'homme qui, le 18 juillet, a porté, au début de la bataille offensive, le coup de bélier à l'ennemi désemparé : Mangin sous Castelnau.

Mais, nous l'avons constaté en maintes circonstances, les pensées qui déjà prennent corps en son esprit, Foch

(1) La *Hagenstellung* était, je le rappelle, la troisième position allemande couvrant, du nord-ouest, de la région de Vervins à celle de Sedan-Mézières, le massif ardennais.

ne les expose point d'avance ; il les réserve, les mûrit, en prépare en secret la réalisation. Ses *directives*, si elles débordent le présent, évitent toute espèce d'apparences chimériques. Tandis qu'il les écrit, son esprit court en avant, mais sa plume s'en tient à l'obstacle à vaincre présentement et ne jette à ses lieutenants que des ordres immédiatement, largement réalisables.

Le 10 octobre, la voix du grand chef s'est de nouveau élevée. La situation que nous avons vue se réaliser entre le 8 et le 15, lui paraît, dès le 10, acquise. La *directive* l'envisage pour relancer chaque armée à l'assaut des nouvelles positions à conquérir. C'est le début de l'action décisive. La *directive* du 19, qui suivra de si près, — parce que, rapidement, la bataille se transforme, — en dictera la suite. Et ce sera la fin.

La *directive* du 10 octobre ordonne, — dans les deux sens du mot, — la poursuite des offensives si heureusement menées dans les « trois directions convergentes ». Ces trois directions convergentes sont : « celle de la Belgique, celle de Solesmes-Wassigny, celle de l'Aisne-Meuse. »

Les trois actions visent à l'enveloppement de l'ennemi dans la région ardennaise par le nord, l'ouest et le sud. Mais le maréchal sait par expérience, depuis la fin de septembre, quelle résistance désespérée les Allemands font aux ailes. Il a vu les attaques entre Yser et Lys, entre Suippe et Meuse, arrêtées après de brillants succès, tandis qu'au centre, Debeney et les lieutenants de Haig défonçaient si délibérément la position.

La plus avantageuse des directions à exploiter est donc celle qui, de cette ligne Hindenburg défoncée, vise, au delà du Cateau, la ligne Solesmes-Wassigny : « Elle est en conséquence à poursuivre avec le plus de forces possible pour en faire sortir en même temps les progrès vers Mons-Avesnes (au nord). »

A gauche de cette nouvelle bataille, il s'agit, par sur-

croît, d'ébranler la nouvelle ligne ennemie par la chute de Lille. Tandis qu'au nord, l'offensive sera reprise et vigoureusement menée dans les Flandres, une attaque des armées britanniques en direction du nord-est entre l'Escaut et la Sambre isolera, par son sud, la région fortifiée qui, devant cette manœuvre combinée, sera, espère-t-on, promptement dégagée. En même temps, à droite de la bataille Solesmes-Wassigny, une autre manœuvre sera combinée avec l'offensive de Gouraud et des Américains entre Aisne et Meuse, pour déborder la ligne de la Serre et sera confiée à l'infatigable 1re armée française (Debeney). Ainsi attaquée aux points sensibles, la nouvelle ligne opposée à nos efforts croulera comme la première.

Dès le 9, Degoutte, major général du groupe des Flandres, avait été averti que les succès remportés par les armées britanniques créaient une situation si avantageuse pour la continuation de l'offensive en Belgique qu'il devait sans tarder en préparer la reprise, et, incontinent, la préparait.

Le 11, de son côté, le maréchal Haig, saisi de la *directive* du 10, expédiait à ses lieutenants les ordres qui en étaient la conséquence. La 3e armée britannique s'établirait sur la Selle et s'efforcerait de s'emparer, dès qu'il serait possible, des passages de la rivière. A sa droite, la 4e armée, en liaison avec la 1re armée française, s'établirait sur la ligne Wassigny-le-Cateau, poussant ses postes avancés jusqu'au canal de la Sambre. Si l'ennemi exécutait un nouveau repli, le corps de cavalerie britannique pousserait vigoureusement *en direction de Mons.*

Pétain organisait, de son côté, avec Fayolle, Maistre et Pershing, la bataille de droite. Il s'agissait de combiner en une même manœuvre la poussée de l'aile gauche du groupe d'armées Fayolle et l'offensive franco-américaine de Champagne-Meuse. Cette manœuvre aurait pour but de déborder les défenses de la Serre et de l'Aisne

par l'ouest, d'une part (1re armée française), et par l'est, d'autre part (4e armée française et 1re américaine). Entre ces deux ailes, la liaison serait établie par les armées intérieures (10e et 5e). L'objectif du gros des armées Fayolle serait la région Fourmies-Hirson-Vervins ; la conquête de cet objectif résulterait d'une action continue et puissante de la 1re armée sur l'axe général Guise-la Capelle en liaison étroite avec la 4e armée britannique. La 10e armée se bornerait, pour l'heure, à assurer la continuité du front et la liaison avec le groupe Maistre. En conséquence, la 1re armée serait considérablement renforcée. « L'objectif général de l'offensive Champagne-Meuse est constitué par la région *Mézières-Sedan.* » La 1re armée américaine continuerait ses attaques sur les deux rives de la Meuse en vue tout d'abord : sur la rive gauche, de rompre la position *Kriemhilde* et d'atteindre la région de Buzancy (sud de la ligne Vendresse-Mouzon), et, sur la rive droite, de conquérir la falaise de Damvillers à Dun-sur-Meuse. Elle maintiendrait sa liaison étroite avec la 4e armée française le long du massif de l'Argonne (par les défilés de Grandpré, de la Croix-aux-Bois et des Quatre-Champs). Les armées du groupe Maistre (4e et 5e armées) ont pour mission de rejeter l'ennemi sur la rive droite de l'Aisne et de chercher à établir, du même coup, des têtes de pont offensives sur cette rive. Si l'ennemi faisait tête sur le front Aisne, ce groupe *manœuvrerait ce front* par ses deux ailes : l'aile droite (Gouraud), se liant aux Américains, opérerait par l'est de Vouziers et d'Attigny en direction de le Chesne et Poix-Terron ; l'aile gauche (Guillaumat) déborderait l'Aisne suivant l'axe général Amifontaine, Nizy-le-Comte, Chaumont-Porcien, en liaison à sa gauche avec la 10e armée.

En peu d'ordres, on voit à ce point se traduire la belle ordonnance du cerveau d'un Pétain.

De cette bataille, cependant, le grand chef français

ne mènera personnellement que la partie gauche, la plus considérable à la vérité. Le 13, le général John Pershing sollicitera et, le 16, obtiendra sa complète autonomie. Les deux armées américaines, tout en restant, bien entendu, intimement liées aux armées françaises, vont manœuvrer sous l'unique commandement du général en chef américain, passé sous les ordres directs de Foch.

Ainsi, chacun a son rôle et sa mission. Jamais bataille n'a été si bien préparée. Rien n'y est laissé au hasard. Le « plan incliné » où l'auteur des *Principes de la guerre* voit déjà pour un avenir prochain « glisser » ses armées, est dressé de main de maître — le maréchal, toujours prêt à faire la part de ses grands lieutenants, dirait : de *mains de maîtres*.

A peine la *directive* du 10 est-elle lancée, que tout se prépare pour que celle du 18 jaillisse de la situation encore améliorée.

6. — *La reprise d'offensive dans les Flandres.*

(14-20 *octobre*.)

Le 13, le général Degoutte adressait à l'armée des Flandres une proclamation où il l'appelait de nouveau à l'assaut : « Après tant d'héroïsme déjà déployé par vous, la France vous demande un nouvel effort » ; et, suivant l'esprit de Foch qui, on se le rappelle, n'aime point qu'on soit « mystérieux » avec ses subordonnés, il expliquait carrément à ses troupes ce dont « il s'agissait ». On allait à Bruges, à Gand, et pour que le plus petit soldat sût où le porterait son courage, le général démontait sans aucune timidité la manœuvre projetée. Il restait major général du groupe d'armées et, pour être tout à sa mission, passait au général de Boissoudy le commandement de la 6e armée qui, on se le rappelle, en faisait partie.

L'attaque du 14 emporta tous les objectifs qui lui étaient immédiatement proposés. Ce fut une journée magnifique, microcosme de l'immense bataille engagée, car Belges, Français, Anglais étroitement unis (et Foch appelait à cette heure à cette nouvelle bataille des Flandres deux divisions américaines) se portèrent, la main dans la main, à l'assaut, tandis que les aviations des trois armées faisaient merveille, bombardant rassemblements ennemis et trains en marche, mitraillant de près l'infanterie ennemie que les chars écrasaient; cependant la marine britannique prenait déjà à la gauche de l'armée franco-belge sa part à l'action ainsi étend jusqu'à la mer. A la fin de la journée, on avait emporté Cortemark, Hooglede, Morsleede, et, au centre, Roulers, objectif qui si souvent avait été visé et jamais n'avait été atteint depuis octobre 1914. Le front était, de ce fait, porté à la ligne Cortemark-Beveren-lisière ouest d'Iseghem et à la Lys entre Menin et Werwicq. A la vérité, c'était un pays en flammes que nous conquérions, car les Allemands, fidèles jusqu'au bout à leurs sauvages pratiques, avaient mis le feu non seulement à Roulers et à Menin, mais à des centaines de villages et de fermes; le soir du 14, le ciel, déjà embrasé au-dessus de nous, s'embrasait devant nous; l'ennemi lui-même accusait sa défaite et presque la précédait en mettant également le feu à Thourout, Lichtervelde et Thielt, pour deux jours encore dans ses lignes. Le cœur se serrait à la vue de ces manifestations d'une barbarie si atrocement entêtée à détruire. Est-ce ainsi que les précieuses villes de Gand et Bruges seraient traitées? On n'y voyait à la vérité qu'une raison de plus de pousser vivement l'avance.

La menace suspendue sur la tête des Allemands était redoutable. Ils avaient accumulé en Belgique, — arrière naguère encore réputé de tout repos, — un matériel énorme. Si les progrès des Alliés continuaient tels que

ceux du premier jour, comment aurait-on le loisir de sauver parcs et magasins qui — en ce moment où la crise du matériel paralysait déjà en partie la défense allemande, — devenaient plus que jamais précieux? Est-il dès lors surprenant que l'ennemi ait opposé, le 15, une résistance désespérée ; elle le fut en particulier au centre où cette résistance arrêtait pour quelques heures notre avance. Mais à gauche comme à droite, cette résistance était brisée. Le groupe du nord occupait Boescheede, Marckhove, Vyfhuyshoek ; le groupement Nudant s'emparait de Gits, Gitsberg, Turckeghem et atteignait la voie ferrée Thourout-Roulers ; le groupement Massenet saisissait Beveren, arrêté seulement devant le ruisseau le Krombeck par l'opiniâtre résistance dont je parlais tout à l'heure. Le groupe belge du sud enlevait Winkelhoek, Lendelede, atteignait la lisière ouest de Capelle-Sainte-Catherine et bordait la route Courtrai-Ingelminster, pendant que, plus au sud, la 2e armée britannique (Plumer), pénétrant dans Comines et Werwicq, abordait Menin, occupait Gemeenhof, se reliant aux Belges à Capelle-Sainte-Catherine, puis achevait d'enlever Menin, emportait Schoen-Walter, Heule, Ingelminster et franchissait la Lys à Courtrai.

Ces deux jours de bataille coûtaient à l'ennemi, avec de fortes positions, 12 000 prisonniers et 120 canons.

L'ardeur des combattants était extrême ; encore que le vent soufflât en tempête et que la pluie tombât bientôt à torrents, les troupes franco-anglo-belges se relançaient, le 16, à l'assaut. Le front s'était singulièrement étendu vers le nord : on attaquait, ce matin-là, sur 50 kilomètres, de l'est de Ramscapelle, en direction de l'Yser, à la région de Menin. Partout l'ennemi fut refoulé à une profondeur de plus de 6 kilomètres. On enlevait, entre autres localités, Thourout, Lichterwelde et Ardoye. Les Belges, à gauche, — revanche qu'ils attendaient depuis octobre 1914, — franchissaient l'Yser — l'Yser maintenant historique —

en aval de Dixmude jusqu'à Shoorbeck. Cependant, à droite, la 2e armée britannique atteignait la Lys au nord-est de Courtrai et poussait dans cette ville ses patrouilles. Elle enlevait Halluin et progressait au sud de Comines, menaçant ainsi Lille qui allait tomber.

Dès la veille, cette bataille était en effet en passe d'obtenir le résultat qu'avant tous autres Foch en avait attendu. Les Allemands commençaient le repli espéré vers Lille et tout faisait prévoir, avant peu d'heures, l'abandon forcé de la grande cité. Se retirant le 15 sur la ligne Ennetières-Englos-rive ouest du canal de Douai entre Haubourdin et Lenighien, ils étaient pressés par la 5e armée britannique (Birdwood) qui, derrière eux, franchissait le canal de la Haute-Deule à Pont-à-Vendin et occupait le front Bauvin-ouest de Carvin-Estevelles, puis le 16, le repli continuant, la ligne Herrin-Carvin-Oignies. On était aux portes de Lille.

Degoutte poussait, cependant, les armées des Flandres si vivement, que les Allemands, le 17, cédaient sur toute la ligne et battaient en retraite sur une profondeur considérable. Ce repli était prévu dès le 6 : ordre avait été donné aux Britanniques de créer des têtes de pont sur la Lys, aux Français de franchir la Lys et de pousser des avant-postes sur la route d'Harlebeke à Peteghem, à l'armée belge de se jeter aux trousses de l'ennemi en retraite vers Ostende, à la cavalerie de s'efforcer de couper les communications de l'ennemi vers Bruges. C'est en exécution de ces instructions que, le 17, l'armée d'Albert Ier, ayant, sur les talons de l'ennemi, occupé la région de l'est de l'Yser, nettoyait toute la côte de Nieuport à Ostende, enlevait cinquante villes et villages, et pénétrait à Ostende. Déjà sa cavalerie arrivait, ce 17 au soir, aux abords de Bruges. Les soldats français de Boissoudy enlevaient, de leur côté, Pitthem, Meulebeke, Wynghene. Les Belges du sud occupaient Ingelminster et l'armée Plumer, bordant la Lys au nord de Courtrai,

franchissait la rivière au sud de cette ville et arrivait aux abords de Tourcoing.

La poursuite continuait le 18. Une instruction très précise définissait, pour les jours suivants, la zone d'action des armées jusqu'à l'Escaut. L'armée belge marcherait sur Gand avec le maximum de ses forces, en se soudant étroitement à la française. Celle-ci atteindrait, de part et d'autre, Audenarde entre Werchem et Melsen. La 2e armée britannique pousserait sur l'Escaut, dès que serait vidée la poche Lille-Tourcoing-Roubaix.

Elle se vidait. Le 18, les Allemands, menacés sur le flanc droit de la façon la plus alarmante, étaient contraints au cruel sacrifice qu'ils avaient essayé jusqu'au bout de différer. Sous peine d'être pris, comme en une souricière, dans Lille de toutes parts menacé, il leur fallait se résigner, et, à plus forte raison, quitter Douai. C'était, tout en livrant le plus fort bastion de la muraille, abandonner une très large bande de terrain, car c'était à Lauwe-Marcq-en-Barœul-est de Lille-Ronchin-la Neuville-en-Phalempin-Ostricourt et Douai, que notre front était, le 17 au soir, ainsi porté et, dès le lendemain, le repli s'accentuerait encore. Quoi qu'il en soit, dès le 17 octobre, à la tombée de la nuit, — minute solennelle dans la chronique de cette guerre, — *la ville de Lille s'ouvrait aux Alliés*. La 59e division britannique ayant atteint, dès ce soir-là, les faubourgs, le 18, à 5 h. 50, les troupes pénétraient dans la ville aux acclamations de la malheureuse population délivrée après quatre ans de l'abominable régime qui nous a été, depuis, tant de fois décrit. Le lendemain, la statue de Lille sur la place de la Concorde était pavoisée et couverte de fleurs, tandis que celle de Strasbourg, toute voisine, semblait, sous ses crêpes noirs, frémir d'impatiente espérance.

A cette heure, le repli allemand continuait, livrant un terrain plus large encore. Abandonnant, le 18, Tourcoing, Roubaix, et, jusqu'à Wavrechain-sous-Faulx (au nord

de Cambrai), une bande qui, sur plus de 60 kilomètres de large, atteignait, en certains endroits, 10 kilomètres de profondeur, l'ennemi reculait au delà de la ligne Marckelisières ouest de Mouscron-Herseaux-est de Roubaix-Arcq-Pont-à-Marcq-Bersée-Escaillon-Wavrechain-sous-Faulx.

Les armées des Flandres continuaient leur pression et si la droite et le centre, après une légère avance, étaient, ce 18 octobre, pour quelques heures, arrêtés, en revanche la gauche, poussant devant elle l'ennemi en retraite, progressait très sensiblement en direction de Bruges : franchissant, à l'ouest de Nieuweghem, le canal de Paschendaele, elle occupait le front Saint-André-Saint-Michel-Laphem et Oostcamp. A Saint-Michel, on était dans les faubourgs de Bruges où les soldats belges sentaient, le cœur serré d'émotion, frémir une population ivre de joie. Des flammes allaient-elles jaillir de l'adorable cité? L'avance si rapide de ce côté ne donnait pas à l'ennemi le loisir de commettre ce nouveau sacrilège. Le 19 au matin, on allait, du front, entendre les carillons de Bruges saluer le départ en panique des dernières troupes allemandes.

Ce jour-là, tout le monde repartit : la résistance, qu'avaient rencontrée le centre et la droite, n'avait pas tenu devant une attaque entêtée. Au jour, l'aviation signala que Bruges était pavoisée, que les habitants appelaient à grands gestes les libérateurs. A ce moment même, toute la côte était nettoyée d'ennemis sur une profondeur de plus de 25 kilomètres, d'Ostende aux abords de la frontière hollandaise. Les Belges, ayant occupé Zeebrugge, s'y emparaient d'un magnifique butin. Par ailleurs, ils entraient dans Bruges qui, ce soir-là, ne fut pas Bruges-la-Morte, mais Bruges-la-Ressuscitée et qui, chantant sa délivrance, alternant les *Brabançonne* et les *Te Deum*, acclamait avec frénésie le roi Albert et ses troupes. Par ailleurs, le canal de Gand était atteint. A

droite, la 6e armée française, talonnant vivement l'Allemand, atteignait le front est de Beer, de Schuyffers, de Capelle, de Thielt et de Marialop ; les Belges du sud franchissaient le Hertzberghebeck sur des passerelles de fortune, tandis que les Anglais, attaquant au sud de Courtrai, déterminaient, pour le 20, un nouveau repli.

Le 20, en effet, tandis que les soldats d'Albert Ier atteignaient, sur une largeur de 20 kilomètres, de la mer au sud de Eede, la frontière de Hollande, tout le groupe des armées des Flandres se portait en avant. L'armée belge ayant enlevé Keynelaere, Aeltre, Bellem et Ursel, venait s'aligner le long du canal de Deynze. L'armée française, ayant, dès le matin, bordé la Lys entre Oyghem et Grammène, se liait aux Belges sur le canal de Deynze, entre Moelle et Peteghem et franchissait la Lys en plusieurs points. La 2e armée britannique, enfin, ayant, en dépit d'une assez vive résistance d'artillerie et de mitrailleuses, traversé de son côté la Lys pendant la nuit du 19 au 20, arrivait à proximité du chemin de fer de Courtrai ; le repli allemand, que décidément rien ne semblait plus devoir arrêter, s'étendait, à droite de Rolleghem à Dottine, à Templeuve, aux abords ouest de Tournai, bien au delà d'Orchies, de Marchiennes, et, au sud, jusqu'à la région de Denain, à son tour délivré.

L'étendue et la profondeur de ce repli, qui vraiment ressemblait à un écroulement, dépassaient, le 20, toutes les espérances que Foch avait, pour assurer la chute de la région de Lille, fondées sur la reprise de l'offensive en Flandre. Cette offensive même venait de nettoyer en quelques jours une province belge entière. Et maintenant, après Ostende et Zeebrugge, Roulers et Thourout, Gand était directement menacé. Si, le 20 au soir, l'action semblait se ralentir, elle ne pouvait être interrompue. Dès le 19, Foch prescrivait à Degoutte de la pousser avec la plus grande vigueur et l'on sait que l'entreprenant major général des armées des Flandres était homme à l'entendre.

7. — *La bataille de la Selle.*

(17-25 *octobre.*)

Tandis qu'au nord de l'immense champ de bataille se déroulaient des événements si favorables, les soldats de Haig faisaient, eux aussi, de magnifique besogne.

Le 12 octobre, les 1re et 3e armées britanniques avaient achevé de border, d'Haspres à Briastre (nord du Cateau), la Selle dont la 4e armée britannique, on se le rappelle, tenait déjà, dans la région du Cateau, la rive gauche. Haig n'entendait pas cependant engager la bataille avant que les communications, à travers le terrain reconquis dans les deux dernières semaines, ne se fussent améliorées. Le 17 seulement, il signait l'ordre d'opérations prescrivant aux trois armées l'attaque générale ayant pour but de s'emparer, la Selle franchie, du canal de la Sambre, de la lisière ouest de la forêt de Mormal et, de Ghissegnies à Querenaing, de la région sud de Valenciennes.

La 4e armée attaqua, le 17, entre le Cateau et la forêt d'Andigny, en liaison, à sa droite, avec la 1re armée française (car Rawlinson continuait à avoir avec Debeney partie liée). Trois corps, dont le 11e américain, partaient à 5 heures du matin à l'assaut des positions. Elles étaient défendues par une forte artillerie et des centaines de mitrailleuses. Le terrain, sur la droite, était difficile et boisé et, sur la gauche, l'ennemi semblait résolu à disputer violemment le passage de la Selle.

Les 17 et 18, la résistance de l'ennemi fut, en effet, très vive. Elle ne fut brisée que le 18 au soir. La Selle était franchie et la forêt d'Andigny entièrement enlevée. L'ennemi était rejeté au delà du canal de la Sambre et le front porté, au sud du Cateau, à Wassigny.

A droite de Rawlinson, Debeney avait également attaqué. Le 11 octobre, il avait franchi le canal de l'Oise à la Sambre, attaqué, dès les 12 et 13, entre l'Oise et la forêt d'Andigny, où il s'était heurté à une forte résistance, élargi, le 14, sa tête de pont sur l'Oise, emporté et, en dépit de vives contre-attaques, gardé les abords de Mont-d'Origny, position fort importante, au nord de Ribémont ; du 13 au 15, ses 15e et 36e corps avaient été engagés en de très âpres combats autour de Bernoville (sud-ouest de Grand-Verly). Le 17, il déclencha, en liaison avec Rawlinson, une attaque plus importante sur les deux rives de l'Oise. L'infanterie ennemie opposa la plus vive résistance : la consigne était « de tenir coûte que coûte et de reprendre par des contre-attaques tout terrain perdu ». Mont-d'Origny, qui dominait la vallée de l'Oise, fut âprement disputé, conquis maison par maison. Dans la soirée, Debeney occupait la ligne ouest du Petit-Verly-Marchavenne-lisières nord de Grougis-Aisouville-abords ouest d'Hauteville, ayant fait 1 700 prisonniers. Il s'emparait, le 18, de Mennevret, de Mepas et de Verly et était récompensé de la ténacité qu'il avait mise à vaincre une si violente résistance puisque, dès midi, l'Allemand était en pleine retraite. La forêt d'Andigny, attaquée au nord par Rawlinson, était enlevée, au sud, par nos soldats qui, en fin de journée, atteignaient le canal de la Sambre, ayant fait en deux jours plus de 3 000 prisonniers. Le 19, ils achevaient de border le canal de Hannapes à Noyale et le franchissaient entre Oisy et Hannapes. Ils enlevaient, plus au sud, Ribémont et Lucy et n'étaient arrêtés, sur le front sud d'Origny-Catillon-du-Temple, que par la *Hunding Stellung* où l'ennemi, rejeté du fossé sur le mur, semblait décidé à disputer âprement la victoire, Et l'on marqua le pas toute la journée du 20.

A gauche de Rawlinson, la 3e armée et la droite de la 1re armée britannique avaient attaqué sur toute la ligne

de la Selle, au nord du Cateau. Elles s'étaient, elles aussi, heurtées à la résistance la plus résolue. L'ennemi s'était fortifié et, fait assez insolite, disposait d'un grand nombre de tanks. Appuyé par eux, il ne se contenta pas de résister, il contre-attaqua violemment. Nos alliés, néanmoins, après de violents combats autour de Neuvilly, d'Amerval, de Solesmes et d'Haspres, enlevaient les hauteurs est de la Selle, tandis que la 1re armée britannique progressait sur les deux rives du canal de l'Escaut et occupait Denain. On était, ce 20 au soir, maître de toute la Selle.

Mais ce n'était là pour Haig qu'une avant-bataille. Il visait à conquérir la ligne qui, du canal de la Sambre, par la forêt de Mormal, atteignait les abords sud de Valenciennes. La ville, débordée par le sud, devait être, un jour ou l'autre, abandonnée par l'Allemand.

Les 23 et 24 octobre, les 4e et 3e armées britanniques assaillirent celui-ci sur un front mesurant, de l'est de Mazinghien au nord-est de Haussy, près de 25 kilomètres.

Rawlinson attaqua, le premier, avant l'aube, puis Byng. Le 24, Horne entra en scène à la gauche, prolongeant de 9 kilomètres le front d'attaque au nord.

En dépit d'un temps défavorable et d'une rude résistance, infanterie et tanks britanniques parvinrent, en ces deux jours, à 10 kilomètres de leur point de départ. Ce fut une belle mêlée ; des combats se livrèrent violents autour de chaque village, dans chaque bois : Vendegies-sur-Écaillon, entre autres, fut deux jours disputé. Mais, le 23 au soir, les objectifs étaient atteints : les Britanniques occupaient les lisières de la grande forêt de Mormal et étaient à moins de 2 kilomètres du Quesnoy. La voie ferrée le Quesnoy-Valenciennes allait, dès le surlendemain, tomber entre leurs mains, et la grande ville était vouée à une chute prochaine.

Au cours de ces âpres combats, où vingt-quatre divisions britanniques et deux divisions américaines s'étaient

heurtées à trente et une divisions allemandes, plus de 20 000 prisonniers et 475 canons étaient tombés aux mains des soldats de Haig, qui se préparaient déjà, pleins de résolution, à une nouvelle bataille cette fois sur la Sambre.

8. — *Les opérations des armées de droite.*

(13-20 *octobre.*)

L'armée Debeney, que nous venons de voir, à sa gauche, lier son action à celle de Rawlinson, avait, nous le savons, une complexe mission, appuyant l'attaque des Britanniques en direction du canal de la Sambre, elle devait, par ailleurs, aider les armées françaises de sa droite à triompher des difficultés qu'allaient offrir les positions de la Serre, — en les prenant de revers.

Que l'opération dût être dure, il n'en fallait pas douter. La *Hunding Stellung* était proprement le rempart que, plus encore que la ligne Hindenburg de ce côté, l'ennemi défendrait à outrance. Il fallait, avant de l'attaquer, que chacune des armées fût en position sur l'Oise comme sur la Serre, ce à quoi étaient employées les journées du 13 au 18.

Le 13, le repli allemand avait commencé entre l'Oise et l'Aisne, en direction de la Serre. La droite de la 1re armée, les 10e et 5e armées avaient talonné les vaincus jusqu'au front la Fère-Vivaise-Montceau-le-Waast-Marchais-Viller-devant-le-Thour et Jezaucourt, puis nos deux armées de droite jusqu'au front Angullevent-Combescote 193 (sud-ouest de Pouilly-sur-Serre)-Marchais-Sissonne-la Vilette (sud de Château-Porcien). Et pendant ce temps-là, la 1re armée attaquant, nous le savons, les hauteurs de la rive est de l'Oise, menaçait le flanc de l'ennemi, ainsi forcé d'accélérer sa retraite.

Il commençait néanmoins à résister. Les troupes ita-

liennes de la 10e armée avaient dû emporter Sissonne de haute lutte. Mangin donnait au 18e corps l'ordre de pousser en direction d'Autremencourt (sud de Marle) ; les autres corps se tenaient prêts à exploiter le succès. Mais la résistance s'intensifiait encore le 15. Chery-Pouilly et Remies n'étaient enlevés qu'après un violent combat. Les 18e et 16e corps furent chargés d'emporter le front Moulin-de-Verneuil-ancien Moulin ; ils manœuvreraient pour faire tomber la résistance des inabordables marais situés au nord-ouest de Sissonne. Ils attaquèrent le 19 entre la Serre et les marais ; ils ne parvinrent point à briser la défense.

Il fallait que la 1re armée agît. Elle agissait : le 18, la droite de Debeney poussait l'ennemi entre Serre et Oise et atteignait la ligne Surfontaine-Renansart-Catillon, ce qui était menacer nettement, par ses derrières, la ligne de la Serre. Mais l'ennemi entendait bien là défendre son flanc : le 19, Ribémont et Lucy enlevés, Debeney était arrêté devant la ligne Villers-le-Sec-Catillon-du-Temple, couvrant la droite des défenses *Hunding*. Ce jour-là, la 10e armée était également maintenue sur la ligne Verneuil-sur-Serre-Missy-Notre-Dame-de-Liesse. La gauche de la 5e armée (Guillaumat), de son côté, ayant, malgré la résistance de l'ennemi, fait quelques progrès vers le nord, s'organisait sur les positions au sud de Château-Porcien, mais ayant envoyé des reconnaissances vers la *Hunding Stellung* elle vit celles-ci se heurter partout à une formidable ligne de mitrailleuses. Cependant, l'armée ayant stoppé les 17 et 18 derechef attaqua.

Après une courte préparation, la 3e division coloniale assaillait, le 19, les premières positions de la *Hunding* (à l'ouest de Château-Porcien), entre Herpy et la cote 145. Malgré les feux nourris de mitrailleuses, l'attaque progressa jusqu'au contact immédiat de la position. L'ennemi fut refoulé à 600 mètres à l'ouest de Herpies et on lui prit près de 500 prisonniers. On enleva, d'autre part, plus à

l'ouest, Bethancourt et la Selve. Partout on atteignait les réseaux de la *Hunding*. Et pendant trois jours, on se contenta de tâter partout la position.

En somme, on était tout prêt à l'assaillir. Debeney, Mangin, Guillaumat l'enserraient étroitement. Ils reconstituaient et organisaient leurs forces en vue d'une bataille de la Serre.

Leurs opérations étaient par ailleurs liées, par la droite, à la bataille fort difficile que livraient Gouraud et les Américains entre Rethel et la Meuse où la résistance de l'ennemi se faisait plus âpre encore.

***

J'ai dit qu'en cette région, celui-ci défendait tout simplement sa peau. Car si le mouvement en direction de Mézières et Sedan réussissait décidément, c'était, pour les armées allemandes, tenant encore tant bien que mal entre Valenciennes et Château-Porcien, la menace d'un effroyable désastre.

La 4e armée française et les armées américaines avaient trop sensiblement éprouvé l'acharnement de cette résistance pour qu'avant toutes choses, elles ne tinssent pas à assurer leur liaison. Elle se devait faire par le passage de Grandpré : le 10, le col était largement débordé, à l'ouest, par Gouraud ; mais la 1re armée américaine, à l'est, était à peine parvenue à sa hauteur sans l'avoir pu conquérir.

Tout en cherchant par sa gauche à franchir l'Aisne dans la région de Rethel, Gouraud entendait, le 14, appuyer l'action de nos alliés sur l'indispensable passage. Le 38e corps fut poussé vers le nord de l'Aisne entre Olizy et les Termes ; ayant, par une manœuvre très hardie de la 74e division d'infanterie, franchi l'Aisne et l'Aire, il s'empara d'Olizy, de Mouron et, après un rude combat, des Termes, le soir du 14. De ce fait, Grandpré était serré de fort près à l'ouest.

L'armée américaine, de son côté, avait, ce 14, fait un grand effort. Il lui fallait, pour déborder le passage, pénétrer dans ce que le général Pershing appelle « la formidable ligne de *Kriemhilde* ». Poussant dans la vallée de l'Aire, les soldats de Hunter Liggett emportèrent Saint-Juvin et abordèrent la *Kriemhilde* sans timidité. Cependant, le 1er corps de cette armée, jeté sur Champigneulle (au nord-ouest de Grandpré), enlevait le village. Grandpré, débordé maintenant des deux parts, tombait enfin devant la droite du 38e corps français et, vers le soir, les deux armées établissaient leur liaison par le col décidément nettoyé.

Libéré de toute préoccupation de ce côté, Gouraud remit sa gauche en marche. Le 15, le 4e corps s'emparait de Nanteuil-sur-Aisne (entre Rethel et Château-Porcien). Le 16, à la vérité, il attaquait Acy-Romance, sans succès, mais le 18, les troupes franchissaient par surprise l'Aisne sur un front de 5 kilomètres, de part et d'autre de Vouziers, et prenaient pied sur les hauteurs de la rive droite. La lutte s'y continuait acharnée, dans la journée du 19. L'ennemi s'y défendant à coups de mitrailleuses, il les fallait réduire l'une après l'autre. On avançait lentement, mais l'on avançait. Ayant enlevé Chestres, le 19, on prit, le 20, Terron au nord et les abords de Falaise au sud. Le dernier massif boisé d'Argonne était donc, à son tour, débordé le 20, par l'ouest, tandis que, poussant vers Boult-aux-Bois et Buzancy, les Américains le pouvaient déborder à l'est. Grandpré aux mains des Américains et l'Aisne franchie par Gouraud, les armées de droite étaient en position de repartir, et leur avance pouvait avoir une influence considérable sur la bataille de la Serre engagée à leur gauche.

En fait, les deux groupes allaient, par leurs attaques, à l'est comme à l'ouest du Porcien, amener soudain la chute de la *Hunding* dans la première semaine de novembre.

9. — *La directive du 19 octobre.*

En somme, les dix jours qui venaient de s'écouler, marqués assurément partout de succès, grands ou petits, avaient, partout aussi, révélé l'âpre résolution que l'ennemi avait prise de tenir coûte que coûte. Le grand succès avait été en Flandre : de ce côté, les armées alliées semblaient en passe de ne se point arrêter, et leurs victoires, en libérant toute une partie considérable des Flandres et toute la côte belge, avaient eu, d'autre part, pour effet, l'abandon par l'ennemi de toute la région de Lille et d'une bande considérable de terrain entre celle-ci et la région de Denain. Les armées britanniques, plus au sud, avaient bordé, puis enlevé la ligne de la Selle et assaillaient la *Hermann Stellung* jusqu'à la pénétrer en certains points. Debeney, tout en les y aidant, avait établi son armée à l'est de l'Oise et était en mesure de menacer le flanc de la *Hunding Stellung* et de prendre à revers les défenseurs de la Serre que Mangin et Guillaumat abordaient de front. Gouraud avait franchi l'Aisne entre Rethel et Vouziers. Les Américains, ayant en liaison avec lui conquis Grandpré, abordaient la *Kriemhilde Stellung*. Cette avant-bataille avait été d'ailleurs très dure, mais si elle prouvait la résolution de l'ennemi de ne céder que pied à pied, elle prouvait aussi qu'on finissait toujours par le faire céder. Un grand assaut était nécessaire contre le cercle de positions que constituaient, avec les défenses allemandes de la Basse-Lys, les positions *Hermann*, *Hunding*, *Brunehilde* et *Kriemhilde*. A cet assaut, toutes les armées devaient concourir avec une égale résolution, une égale activité. Mais il fallait que leurs efforts fussent parfaitement coordonnés pour que frappés, ébranlés, bousculés sur quelques points, les Allemands fussent contraints d'abandonner par de

nouveaux replis les positions résistantes. *Foch va donner l'ordre d'assaut final.* C'est l'objet de la *directive* du 19 octobre.

Le 18, pour être plus à portée du centre de l'action, le maréchal a porté de Bombon à Senlis son quartier général. C'est de là qu'il envoie aux armées sa directive, désormais fameuse. ***Et ce sera la dernière :***

« Pour exploiter les avantages acquis, l'action des armées alliées est à poursuivre comme il suit :

« 1° Le groupe d'armées des Flandres marchera en direction générale de Bruxelles : sa droite vers Hal, abordant l'Escaut à Pecq, la Dender à Lessines.

« Dans cette marche, le forcement des lignes d'eau importantes : Escaut, Dender..., est à combiner, au besoin, avec une action de flanc tournant ces lignes et exécutée par les armées britanniques ;

« 2° Les armées britanniques (5e, 1re, 3e, 4e) s'avanceront au sud de la ligne Pecq-Lessines-Hal, leur droite se dirigeant par Froid-Chapelle (1) et Philippeville-sur-Agimont (nord de Givet).

« La mission des armées britanniques reste de rejeter les forces ennemies sur le massif difficilement pénétrable des Ardennes où elles coupent leur rocade principale et, en même temps, d'aider la marche du groupe d'armées des Flandres en leur permettant de franchir les principales lignes d'eau : Escaut, Dender... qui arrêteraient cette marche. Elles seront elles-mêmes appuyées par la 1re armée française ;

« 3° Les armées françaises (1re, 10e, 5e, 4e) et la 1re armée américaine opéreront au sud de la ligne précitée.

« Leur rôle consiste :

« Pour la 1re armée française, à appuyer l'attaque des armées britanniques en marchant en direction de la Capelle-Chimay-Givet et à manœuvrer par sa droite

(1) Au nord-ouest de la forêt de Chimay.

pour tourner la résistance de l'ennemi sur la ligne Serre-Sissonne.

« Pour les 5e, 4e armées françaises et 1re armée américaine, à atteindre la région Mézières, Sedan et la Meuse en amont, en faisant tomber la ligne de l'Aisne par une manœuvre des deux ailes : — celle de gauche (5e armée française) en direction de Chaumont-Porcien, — celle de droite (4e armée française et 1re armée américaine) en direction de Buzancy-le Chesne. »

La lecture du document, d'un style cependant si sec, émeut profondément. On évoque, un instant, ces quatre années de guerre : les Allemands se déchaînant sur la France à deux reprises, à l'été de 1914, au printemps de 1918, et, entre ces deux invasions, cette lutte effroyablement longue où, tour à tour attaqués et attaquant, nous avons combattu, arrêtant l'ennemi ou le faisant reculer, disputant ou reconquérant le territoire pouce par pouce, toujours finalement déçus, parfois cruellement menacés et, tandis que nos provinces du Nord et de l'Est gémissaient sous le joug, le cœur du pays, Paris, en constant péril ; — un cauchemar de cinquante mois et de tous les jours. Ce 19 octobre, un chef décrète la libération de notre territoire et on le sent aussi sûr de la victoire libératrice que si, sous ses yeux, l'ennemi refoulé, décimé, rejeté, demandait grâce. La main qui, en termes si simples, mais fulgurants en leur netteté, écrit l'ordre et le signe, n'hésite ni ne tremble. C'est l'ennemi vaincu hors de France qu'il y a au bout de ces quelques paragraphes. Et nous savons qu'en effet tous les articles de ce programme se vont exécuter — dont seule la capitulation de l'ennemi empêchera la complète réalisation.

Et cependant ce programme même ne satisfait pas le cerveau du chef. Cet ennemi, on ne le chassera pas seulement de ses derniers retranchements. Une grande manœuvre se décide enfin qui, le prenant à revers, doit aboutir à l'aller chercher chez lui, sur la Moselle, sur la

Sarre, sur le Rhin : la grande opération de Lorraine.

C'est le 20 octobre que se précise, dans une lettre à Pétain, le projet qui, depuis si longtemps, — très exactement depuis trois mois, — mûrit en ce cerveau. « Les opérations en cours, écrit Foch, visent à rejeter l'ennemi à la Meuse... Pour faire tomber la résistance sur cette rivière, il y a lieu de préparer des attaques de part et d'autre de la Moselle, en direction de Longwy-Luxembourg, d'une part, en direction générale de la Sarre, d'autre part. » Le général en chef des armées françaises est invité à créer des disponibilités pour l'exécution de cette attaque dont nous verrons sous peu se grouper les moyens, s'élaborer les plans et se préparer le déclenchement. Ce serait ce « coup de massue » dont parlait, dans sa *Conduite de la guerre*, le lieutenant-colonel Foch.

Pétain, pour l'heure, tout en préparant avec Castelnau ce « coup de massue », organise sa présente bataille. Il transmet à ses deux autres lieutenants, Fayolle et Maistre, la *directive* du 19. Elle confirme trop exactement les ordres donnés par lui le 11, pour qu'il y ait lieu, lui semble-t-il, de la commenter longuement. Mais il ajoute, à l'adresse de Fayolle, que la 10e armée (Mangin) sera relevée, remplacée sur le front de la Serre par la 3e armée (Humbert), alors en réserve. La relève sera tenue *rigoureusement secrète*, car cette armée Mangin est celle dont, comme toujours, on entend faire « la massue » ; c'est elle qui, avec la 8e (Gérard), attaquera à l'est de Metz sous le commandement supérieur de Castelnau, et il faut que la surprise soit un des atouts principaux de ce grand jeu.

Un Foch ne se contente jamais d'indiquer purement et simplement de grandes lignes. Si un coin du champ de bataille le préoccupe, il ne saurait s'en cacher. Or, dans la manœuvre qui va, d'un coup décisif, faire écrouler la puissance allemande, il n'y a guère qu'une partie des armées d'assaut qui lui donne quelque souci. Les Améri-

cains ont été sans cesse arrêtés. On ne saurait méconnaître, aussi bien, l'effort accompli par cette armée depuis le 12 : elle a perdu par le feu, du 20 septembre au 20 octobre, 54 158 hommes en combattant « sur un terrain particulièrement difficile et en présence d'une sérieuse résistance de l'ennemi ». Il est certain qu'il faut que les armées opérant de Rethel à la Meuse adoptent une tactique nouvelle. « Les troupes lancées à l'attaque ne doivent connaître qu'une *direction d'attaque;* elles opèrent non sur des lignes indiquées *a priori*, d'après le terrain, mais contre un ennemi qu'elles ne lâchent plus, une fois qu'elles l'ont saisi. » Et ces principes, où la tactique de Foch se formule après sa stratégie, valent pour toutes les armées. Nous savons maintenant non plus seulement où vont les quinze armées jetées à l'assaut, mais suivant quel mode elles s'y vont ruer.

A ce moment court, à travers l'armée allemande angoissée, le mot d'ordre donné par le kronprinz de Prusse à ses soldats : « *Coûte que coûte.* » C'est, en dépit de la démoralisation qui se propage, pour quelques jours encore, le solide soldat allemand à qui est jeté ce suprême appel, et le désespoir, s'il peut parfois paralyser la défense, peut aussi la surexciter. Et ce soldat a encore sous les pieds une position magnifique. C'est pourquoi l'assaut décisif ordonné doit à ses débuts se heurter à une résistance qu'il faudra user là où on ne saurait encore la forcer. On l'usera donc, et c'est des combats ingrats, âpres, cruels parfois, de cette dernière quinzaine que sortira soudain la marche victorieuse des premiers jours de novembre.

10. — *La suprême résistance ennemie.*

(21-31 *octobre.*)

Le 19, l'état-major des armées des Flandres avait distribué les rôles. C'était à la 2e armée britannique (Plumer), maintenant au delà de la Lys, qu'incombait

cette fois l'effort principal. Son avance rapide vers l'Escaut, la droite en avant, devait avoir pour résultat final de faire tomber de proche en proche les plateaux entre Lys et Escaut. « Sans attendre le résultat de cette manœuvre et pour la précipiter », l'armée française (6e) pousserait des têtes de pont sur la Lys jusqu'à la route Courtrai-Deynze. L'armée belge chercherait également à franchir de vive force le canal de Dérivation. Le lendemain, la manœuvre de rabattement général vers le sud-est était prescrite ; l'armée française chercherait à atteindre l'Escaut, nettement, au sud de Gand ; l'armée Plumer, se redressant vers l'est, franchirait la Dender au nord de Messines et la Senne au nord de Hal. L'armée française marcherait en direction de Bruxelles, la belge sur Malines.

Pendant la nuit du 21 au 22, Plumer fit occuper la rive ouest de l'Escaut de Bailleul à Heichin ; les détachements français franchirent la Lys et se portèrent vers l'est ; l'armée belge progressa vers le canal de Dérivation.

L'ennemi cependant semblait, là aussi, décidé à résister. Contre les Belges, il réagit vivement le 22, et c'est en dépit d'une opiniâtre opposition que les Français développaient de 3 kilomètres vers l'est leur tête de pont au sud de Deynze et franchissaient la Lys à Vière-Saint-Bavon. Les Britanniques, arrêtés par la même résistance, marquèrent à peu près le pas.

Cette reprise d'offensive paraissait donc pénible : il était clair que le « coûte que coûte » trouvait un écho dans le cœur du soldat allemand et que, là et ailleurs, il ne céderait que devant un effort persévérant. C'étaient six, huit, dix jours de combats tenaces à soutenir.

Les 23 et 24 octobre se passèrent sans que les progrès fussent plus importants. Le 25, on dut se contenter de combats locaux qui améliorèrent nos positions sans les avancer très sensiblement. L'ennemi, suivant l'expression d'un soldat, « tenait comme un pou ». Le 26, la pro-

gression reprenait, mais toujours en dépit d'une résistance acharnée. Au soir, le front passait par Antryse, l'ouest d'Avelghem, Drietsch, Bosch, Coleghem, Ingoyghem et la bifurcation des voies ferrées à l'ouest d'Anseghem. Mais personne ne perdait courage devant l'âpreté de la défense ennemie. Dès le 26, Degoutte préparait avec le roi Albert une nouvelle opération d'ensemble, destinée à rejeter, le 31, l'ennemi au delà de l'Escaut. Les journées des 27, 28, 29 et 30 se passèrent à s'assurer une base de départ. On finirait bien par avoir raison de l'obstination de l'Allemand.

***

Au moment où leur parvenait la *directive* du 19, les Britanniques achevaient de conquérir, entre la Selle et le canal, le terrain que l'on sait. Le 25, ayant atteint les réseaux de la *Hermann Stellung*, ils s'étaient arrêtés. La position était ardue ; Haig assure qu'il était alors certain de l'emporter et résolu à en finir ; mais plus il l'était, plus il lui paraissait essentiel de préparer à fond l'attaque ; dans la victoire comme jadis dans les revers, il restait froid, désireux de n'entreprendre qu'une « parfaite opération », bien préparée, bien organisée, bien pourvue, bien nourrie à l'anglaise. Le 25, ses 1re et 3e armées avaient, on s'en souvient, atteint la voie ferrée Valenciennes-le Quesnoy ; la 1re avait occupé Farnais et Artres, pris pied sur les hauteurs de la rive droite de la Rhonelle ; elle avait, d'autre part, rejeté l'ennemi sur la rive droite de l'Escaut et occupé la rive gauche entre Maulde et Condé. Les autres armées se préparaient méthodiquement à l'assaut prochain.

L'armée Debeney ne s'était pas arrêtée. Le 27, elle fit un effort magnifique : ayant, la veille, porté le front à l'est de Ribémont sur la ligne Mont-d'Origny-Richecourt, elle étendit soudain son action vers le nord-est en direc-

tion de Guise qu'elle entendait déborder. Elle conquérait, au nord, Grand-Verly, au sud, la Hérie-la Viéville, tandis que, par sa droite, — j'y vais revenir, — elle faisait, dans la vallée de la Serre, une heureuse irruption. Le 27 au soir, elle avait si bien approché Guise qu'elle en occupait les faubourgs. Debeney marquait la ferme volonté de poursuivre très vigoureusement, le 29, ses avantages, de forcer le canal de la Sambre à l'Oise, et Foch signalait à Haig l'urgence de reprendre au plus tôt, plus au nord, ses attaques, favorisées par l'avance ainsi réalisée dans la région de Guise.

*
* *

Les succès de Debeney avaient une autre conséquence à sa droite. Entre Oise et Serre, il avait bousculé, le 27, l'ennemi de belle façon ; par sa gauche, il menaçait la région de Crécy-sur-Serre. Il prenait ainsi à revers les positions que Mangin attaquait de front. Celui-ci, pour peu d'heures encore dans la région, avait bordé, le 22, la Serre d'Assis à Mortiers, puis la Souche du sud de Mortiers à l'ouest de Pierrepont, et tâtait l'ennemi de toutes parts. Le 25, il avait franchi les deux rivières en dépit d'une vive résistance et n'était arrêté, le 26, que par une forte ligne de mitrailleuses derrière laquelle l'ennemi battait en retraite. Lorsque, le 27, la 32e division franchit la Serre à gauche, au nord de Pouilly, elle trouva, sur la rive droite, les tranchées allemandes abandonnées, et il en était de même devant la 31e division franchissant la rivière au sud-est de Crécy. Ordre était aussitôt donné à la 10e armée de « manœuvrer par sa gauche de façon à faire tomber successivement par débordement la ligne de la Haute-Serre, puis celle de la Brune ». Et c'est à cette heure que, destiné à la mission que l'on sait, l'état-major de cette armée passait ses troupes à celui de la 3e et que le général

Humbert remplaçait le général Mangin en face de la *Hunding*.

La 5e armée avait, de son côté, repris, sur tout le front, l'attaque de la position plus à l'est. Tandis que le 13e corps enlevait son premier objectif, puis le deuxième, atteignant la route de Recouvrance à Condé, le 21e abordait la position *Hunding*, franchissait le premier réseau, mais se heurtait au deuxième, très dense et fortement battu par les mitrailleuses. Partout, on rencontrait une résistance tenace. Elle se faisait même agressive, car, le 26, il fallait repousser de violentes contre-attaques, et c'est en vain qu'on reprenait l'assaut. Sans doute se pouvait-on consoler en dénombrant 2 463 prisonniers, mais il fallait bien reconnaître que la *Hunding* était morceau difficile où mordre. Les 29, 30 et 31, l'armée allait, en dépit de ses vives attaques, ne faire que de très légers progrès.

Il en était de même sur le front de la 4e armée ; les 21, 22, 23 octobre, on avait dû repousser de violentes contre-attaques, et, du 23 au 31, l'armée stoppa, préparant une nouvelle opération d'ensemble sur la région du Chesne. L'armée américaine continuait, de son côté, à marquer le pas devant une défense désespérée.

L'ennemi, qui jouait son va-tout, y mettait un naturel acharnement. A la vérité, aucune armée ne perdait à l'attaquer son temps et sa peine. Le nombre des prisonniers faits à chaque attaque, même limitée, était un indice que si, sur des positions remarquablement organisées et bourrées de mitrailleuses, la défense pouvait, quelques jours, tenir en échec les assaillants les plus résolus, les défenseurs continuaient à subir une crise que rien n'enrayerait. Et chaque coup faisait une lézarde qui, compromettant la solidité du mur, le ferait soudain s'écrouler.

CHAPITRE VIII

LA VICTOIRE

(31 OCTOBRE-11 NOVEMBRE.)

I. — *Les veillées de Senlis.*

On ne dormait guère à Senlis. Conscient de l'importance de l'heure, Foch semblait le capitaine qui, ayant conduit son navire de haut bord à travers un monde d'écueils, se trouve *in extremis* devant une *barre* difficile, propre à lui interdire l'entrée du port tout proche. Le petit état-major groupé autour de lui et qui, d'admirable façon, s'identifiait à toutes ses pensées, travaillait jour et nuit à conjurer les dernières difficultés, remuant les projets, ordonnant les attaques, préparant les manœuvres. Un général Weygand, capable, vibrant, tout frémissant de pensées, est le plus précieux des collaborateurs pour son chef ; son dévouement, tout en activité et en ingéniosité, est une des singulières ressources du grand chef qui, sûr de son major général, peut ainsi garder, à travers les événements qui l'assiègent, ce sang-froid, qualité maîtresse de l'heure.

Confiant en ce groupe qui l'entoure, Foch, d'autre part, l'est pleinement en ses lieutenants et en leurs soldats. Depuis les prodigieux combats de la position Hindenburg, il ne mesure pas son admiration à l'état-major et aux troupes britanniques, il sait que, si, quelques jours, Douglas Haig semble suspendre ses progrès, c'est

qu'il en prépare de plus grands encore. Pétain ne rassure pas moins le grand chef ; le général en chef des armées françaises a su garder, dans les pires heures, un calme imperturbable, un sens rassis, qui, aux gens mal informés de ce caractère, a souvent paru excessive prudence ; ce calme bon sens le gare des *pas de clerc;* il est une garantie qu'aucune aventure ne viendra soudain mettre en péril la bataille et, autour de lui, le grand quartier général de Provins, rompu au métier, travaille, sans lassitude apparente, à la grande œuvre, des bureaux qui organisent les voies à ceux qui brassent le matériel, de ceux qui renseignent sur l'ennemi à ceux qui montent les opérations ; car aux veillées de Senlis les veillées de Provins font une digne réplique.

Enfin, autant que dans la maîtrise de ces magnifiques états-majors, le grand chef a confiance dans l'inlassable courage du soldat qui exécute. S'il a vu le soldat britannique à l'assaut, il a vu aussi le soldat américain dans la mêlée et il ne marchande pas plus à l'un qu'à l'autre son admiration et sa reconnaissance. Quant au soldat français, nous savons ce qu'il en a toujours pensé : « activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national », écrivait-il de lui dès 1897, et ce ne sont certes point, après ces quatre ans de guerre, ces six mois de combats surhumains qui ont pu, il s'en faut, ébranler son administration.

Sans doute, tout le monde, — des états-majors aux troupes, — se sent-il quelque peu épuisé ; mais l'on est en face d'un ennemi que l'on sait plus épuisé encore. Foch est celui qui, commentant la bataille de Gravelotte, a écrit : « Les forces physiques étaient à bout. Une dernière attaque exécutée par de faibles troupes pouvait, en pareilles circonstances, produire un résultat considérable : *encore fallait-il que la volonté du général en chef ne se laissât pas dominer par l'état d'épuisement de ses troupes, qu'elle sût au contraire exploiter le dernier souffle*

des hommes et des chevaux, leur demander un dernier et suprême effort pour marcher à l'ennemi. » On arrive au « dernier quart d'heure », et à ceux qui lui signalent la fatigue des troupes, il répond : « On est toujours fatigué le soir d'une bataille. Les armées victorieuses ne sont pas neuves. On est au soir de la bataille. » Il a confiance, mais il talonne, car il faut presser le mouvement : « Au point où nous en sommes arrivés dans notre bataille, écrit-il à Pershing le 27, nous devons obtenir de grands résultats *si toutes les armées alliées frappent sur l'ennemi à coups redoublés par des attaques bien ordonnées.* » Il le dit, il le répète à tous. Et il est entendu : dans une instruction aux généraux d'armée, Pétain, démontant avec sa froide sagacité les phases de l'attaque, les incite à oser, à « pousser hardiment » : « Dès que commence la poursuite, la vitesse devient le facteur principal du succès et l'idée de la direction doit primer toute autre notion dans l'esprit du chef. *L'ennemi étant saisi, il ne faut pas lâcher prise.* A ce moment, chaque unité n'a plus à connaître que la direction d'exploitation qui lui a été assignée et *sur laquelle il importe de pousser hardiment...* »

Il se faut hâter : un monde s'écroule. Depuis le début d'octobre, on ne compte plus les capitulations ; la Bulgarie a cédé devant Franchet d'Espérey ; le 2 novembre, les troupes serbes vont rentrer dans Belgrade, ayant fait 90 000 prisonniers et enlevé 2 000 canons. Le 25 octobre, le général Diaz a déchaîné son armée au delà de la Piave ; il a bousculé les Autrichiens éperdus ; il va occuper Trente et Trieste, et l'Autriche demandera grâce ; les hostilités seront suspendues le 9 novembre, mais dès le 31 octobre, tandis qu'il félicite Diaz en termes chaleureux, Foch prévoit comme fait acquis la capitulation autrichienne ; ce jour-là, à Versailles où s'est tenue la réunion du Conseil suprême de la guerre, il a eu à donner son avis sur les clauses de cette capitulation. La Turquie, à son tour, battue en Asie, isolée de ses Alliés, a demandé l'*aman.*

L'Allemagne reste donc sans appuis. Battue en France, elle devient de toutes parts vulnérable. Le 2 novembre, et sans attendre que l'Autriche ait signé l'armistice — désormais fatal — qui va ouvrir aux troupes alliées d'Orient et d'Italie l'ancien Empire des Habsbourg, Foch en est déjà à examiner avec les représentants militaires de la Coalition un plan d'action éventuel contre la Bavière et la Silésie à travers le territoire austro-hongrois. Le 3, le plan est arrêté, soumis à la décision du Conseil suprême. Le détail en intéressera la postérité. Mais le grand chef ne saurait s'y arrêter longtemps. C'est l'œuvre du lendemain et son esprit, s'il s'élargit, quand il le faut, aux plus larges conceptions, est trop foncièrement réaliste, pour qu'un instant, il perde de vue le vrai champ de bataille où l'Allemagne perd la partie.

Or, elle entend ne pas la perdre tout entière ; elle espère encore obtenir, par l'armistice, le délai nécessaire pour échapper à la défaite, à la débâcle, à la honte d'une capitulation, peut-être encore pour ramener ses troupes sur des positions meilleures et, profitant du délai, refaire son armée désorganisée, refondre des canons, organiser la défense de ses frontières. Lorsque, le 7 octobre, nous avons vu Max de Bade, actionné par Hindenburg et Ludendorff, solliciter l'armistice par la voie du président Wilson, point d'autre dessein sans doute que de se garer d'un suprême désastre militaire. Foch a immédiatement percé le dessein. Armistice, soit, mais à de telles conditions que ce soit *non un armistice, mais une capitulation, non un sursis, mais une exécution.* Pour cela, contraindre l'ennemi à livrer ses frontières, ses forteresses, ses armes, ses flottes, ses canons, ses avions. L'empressement fébrile avec lequel le chancelier a accompli la démarche dont il était chargé, la singulière complaisance avec laquelle, pendant tout ce mois d'octobre, ce gouvernement, hier si arrogant, a écouté et agréé les cruelles *mercuriales* du président Wilson, les instances faites pour

que, au plus tôt, l'armistice soit conclu, tout indique un État aux abois où, derrière les armées, forcées dans leurs derniers retranchements, grondent le désespoir et, pour un instant, la révolte ; mais tout, partant, inspire au commandant en chef des armées alliées le souci de n'être pas joué, de ne pas voir cesser, sans que l'Allemand ait capitulé, une bataille qui l'y va contraindre. Le 4 novembre, il fera agréer par le Conseil de Versailles les termes de l'armistice éventuel et, nous le verrons, ce sont bien ceux d'une capitulation sans précédent.

En attendant que le vaincu s'y résigne, il le faut mettre dans telle situation militaire que, de gré ou de force, il faudra bien « qu'il y vienne ». Pour cela, il convient que soit poussé l'assaut, renversées les dernières barrières, forcées ou tournées les positions, talonnée la retraite, encerclée tous les jours plus étroitement la masse ennemie. Toutes les ressources doivent donc être jetées dans la bataille pour tous les Alliés ; plus de front passif, toutes les armées en mouvement, et tous les canons, et tous les avions, et tous les chars — et toutes les forces. Au général Haller, commandant la petite armée polonaise maintenant constituée, il demande ses divisions ; à Pershing, pour les employer sur tous les points, des divisions encore ; à Haig, à Pétain, tous leurs bataillons.

L'ennemi est dans une situation terrible. Il a, en cette fin d'octobre, perdu 4 000 canons, 250 000 prisonniers — et combien de morts ! Sa seconde ligne, de la mer à l'Argonne, semble en partie tenir ; en réalité, on la fait craquer de toutes parts ; si elle se rompt, l'Allemand est aux abois. Le repli entre Meuse et Escaut lui est alors imposé ; mais c'est un repli sans possibilité d'arrêt, sauf au Rhin. « Dès le début de novembre, écrit-on, le haut commandement a perdu presque toute liberté de manœuvre parce que la situation des arrières était telle que *les transports stratégiques étaient devenus presque impossibles.* » Il

n'avait pour ainsi dire plus de réserves : 17 divisions, alors qu'au 15 juillet il en avait encore 81 ; les 184 autres divisions, toutes engagées, sont éreintées, épuisées, fondent après chaque combat et ne peuvent être relevées. Que faire? Se retirer rapidement afin d'échapper à l'étreinte? Il faudrait alors sacrifier un matériel énorme ; or, ce matériel, il paraît de toute nécessité de le sauver parce que, précisément, plus même que d'hommes, l'Allemand manque de matériel ; force lui est donc d'organiser une retraite par bonds successifs, mais c'est alors les hommes qu'on sacrifie, car, attaqué sur tout le front et sans arrêt, il lui est nécessaire d'alimenter les lignes de résistance, d'y faire tuer ou prendre des milliers de soldats. Comment continuer longtemps pareille retraite en bataille que rien ne permet d'alimenter? Par surcroît, aucune possibilité de porter rapidement d'un point à l'autre les rares disponibilités. Nous avons vu que, dès le 26 septembre, les cinq rocades avancées ont été perdues ; des quatre situées à l'arrière, une (celle de Maubeuge-Charleroi-Namur-Strasbourg) est déjà, le 1er novembre, pour une partie, sous notre feu. Les deux ailes allemandes ne sont donc plus réunies que par trois rocades et fort longues. « A la veille de l'armistice, conclut l'étude si remarquable à laquelle j'emprunte ces détails, *les possibilités de manœuvre du commandement allemand étaient presque nulles;* de sorte que l'attaque alliée sur le front de Lorraine ne se serait heurtée qu'aux divisions de première ligne, en majorité de faible valeur... qu'un simple progrès sur la rive droite de la Meuse dans la région est de Mézières *aurait amené une catastrophe.* »

C'est cette « catastrophe » que Foch préparait activement et c'est parce qu'il sentait qu'il n'avait que quelques jours pour prévenir la manœuvre pacifiste — la seule que pût maintenant escompter un Ludendorff lui-même, — c'est parce qu'il se fallait hâter que le maréchal Foch

lit avec impatience au Journal des opérations : « Le 30 octobre. *Situation généralement inchangée sur tous les fronts.* »

Il donne donc à tous l'ordre de presser les assauts et, ce pendant, pousse les préparatifs de l'attaque en direction de la Sarre. On sait, par ce qui vient d'être dit, quel succès on en peut attendre. Les forces allemandes, assaillies vigoureusement, ne pourront être alimentées ; c'est donc la défaite assurée pour elles, mais il faut que l'attaque soit assez foudroyante pour que la place de Metz elle-même, débordée par la double action de la Meuse et de la Moselle, tombe en quelques jours. Et le fait est qu'elle fût tombée, puisque attendant, sans en préciser le champ, notre attaque en Lorraine, le haut commandement allemand, conscient de son impuissance, va donner éventuellement l'ordre d'immédiate évacuation. Le 23 octobre, Pétain a été invité à orienter de préférence l'attaque à l'est de Metz. Le 25, le général en chef des armées françaises a rendu compte des dispositions prévues pour doter en grandes unités l'offensive projetée. Le 27, il a informé Foch — quelle autre garantie de victoire ! — que le vainqueur de Nancy, le général de Castelnau, a été investi du commandement des deux armées chargées de l'opération : la 10e (Mangin) et la 8e (Gérard). Le 30, il a fait part de l'organisation de l'attaque à laquelle 20 divisions sont destinées. Mangin en recevait la plus grande partie ; le 31, en fait, ces divisions s'acheminaient vers la Lorraine. Pétain pressait son monde : il pourra, le 9 novembre, annoncer à Foch que l'offensive décisive se déclenchera le 13. Pershing, de son côté, mis au courant des projets, a été invité à y collaborer, et par l'envoi à la 10e armée française de 6 divisions, et par une opération de sa 2e armée (Bullard) entre Meuse et Moselle. Les états-majors des armées exécutantes achevaient déjà les études et tout se préparait. Le hasard

me fit rencontrer à cette époque le général Mangin. Je n'eus jamais davantage le sentiment d'une énergie décuplée par de grands espoirs ; le Lorrain courait à la reconquête de Metz, à la libération de sa province. L'épée de Damoclès n'était déjà, ce 1er novembre, suspendue qu'à un fil. Le 13, ce fil se romprait.

Or, tandis que tout se préparait pour ce suprême coup de flanc, pour cette manœuvre qui, nous menant à Luxembourg et à Trèves, à Sarrebrück et à Mayence, allait menacer sur ses derrières la retraite allemande, cette retraite était rendue fatale. Le 31 octobre, Degoutte jetait déjà en direction de Bruxelles tout le groupe des armées de Flandre ; le 1er novembre, Haig va engager sa grande bataille de la Sambre en direction de Philippeville et de Mons ; les armées françaises de Fayolle (Debeney et Humbert) reprennent, ce même 1er novembre, la bataille de la Serre et s'apprêtent, par-dessus la ligne Hunding brisée, à courir à Chimay et Givet. Ce 1er novembre, encore, les 5e et 4e armées du groupe Maistre, les 1re et 2e armées de Pershing reprendront leur marche vers le nord en direction des Ardennes et rien, cette fois, ne pourra, une heure, les arrêter. L'assaut concentrique va reprendre de la mer à la Moselle. Et dès lors, cette courte mention : « 30 octobre : *situation inchangée sur tous les fronts* », prend pour nous une signification tout autre. Ce grand silence fait songer à la minute où deux lutteurs, avant la passe suprême, se regardent au fond des yeux ; mais chez l'un, on y lit la certitude de vaincre, chez l'autre, le désespoir d'une inéluctable défaite.

A Senlis, les veillées, de laborieuses, deviennent frémissantes. On touche aux suprêmes combats.

2. — *A la reconquête de la Belgique.*

(31 *octobre*-4 *novembre.*)

Le 31 octobre, le roi Albert avait donné l'ordre d'attaque. L'armée belge, portant son effort principal au sud du canal de Gand à Bruges, s'établirait à l'est de la Lys, au sud de Gand. La 6e armée française s'emparerait des hauteurs entre Lys et Escaut et rejetterait l'ennemi au delà de ce fleuve. La 2e armée britannique, accumulant la majeure partie de ses moyens à sa gauche, le borderait et installerait sur la rive droite une tête de pont.

Sur le front belge, l'attaque se déclencha à 6 h. 35 ; elle se heurta à une résistance opiniâtre sur les rives du canal ; l'ennemi y avait accumulé les mitrailleuses et écrasait sous le feu de son artillerie les passerelles hâtivement jetées. Les Français de Boissoudy se jetèrent à l'assaut plus au sud, le 7e corps à gauche en direction d'Audenarde, le 30e entre Cruyshauten et Deynze, le 34e dans l'axe de la voie ferrée Deynze-Gand ; les deux premiers, comprenant chacun une division américaine et pourvus d'un bataillon de chars d'assaut, vinrent buter contre une ligne renforcée, hérissée de mitrailleuses. Le choc fut terrible, mais la ligne finalement brisée. Dès 13 heures, le premier objectif, constitué par les contreforts des plateaux d'entre Lys et Escaut, était atteint. L'artillerie canonnait incontinent le deuxième objectif et, à 15 heures, on se relançait à l'assaut. Les hauteurs étaient, en trois heures, emportées, sans que la crête, à la vérité, pût être dépassée. Mais comme, cramponnés aux hauteurs conquises, les Français attendaient la contre-attaque, elle ne se produisit pas. L'ennemi était, plus que l'assaillant, épuisé et s'apprêtait, désespéré à une nouvelle retraite.

Sur le front de la 2e armée britannique, les vagues d'assaut s'étaient déchaînées à 5 h. 35. Le barrage roulant qui les précédait était si formidable, qu'au témoignage des habitants réfugiés dans les caves, des unités allemandes se débandèrent sans attendre l'infanterie. Celle-ci passa sur le corps des autres et, à 8 h. 30, l'objectif était atteint d'Anseghem aux abords ouest de Wernaerde. Le 2e corps, à gauche, pivotant alors autour de sa gauche maintenue vers Anseghem, poussa en direction nord-ouest parallèlement à l'Escaut, tandis que le 19e se conformait à ce savant mouvement et, à 16 heures, le front passait à l'est de la route de Caster à Karkove et longeait l'Escaut jusqu'en amont de Berchem.

Dès l'aube du 1er novembre, l'attaque reprit. Les Français, achevant la conquête des plateaux, se portaient au delà de Deynze, atteignaient Wykhuis, dépassaient Beest, abordaient Worteghem. Les Britanniques occupaient Boschkraant, puis Gyselbrechteghem et continuaient à pousser vers le nord-est. Sur ces entrefaites, l'aviation signalait que, derrière une ligne de résistance confiée à de fortes arrière-gardes, le terrain semblait évacué devant les Français ; déjà les villages belges arboraient le drapeau national et adressaient aux aviateurs des signaux d'appel. Ordre fut donné à tout le groupe d'armées de se jeter aux trousses. Et sans rencontrer de résistance notable, la progression continua sur une profondeur de près de quatre lieues, jusqu'au soir. Vers 17 heures, la 6e armée française abordait l'Escaut de Eecke à Audenarde, sa gauche stationnant entre Deynze et Eecke. Plus au sud, les soldats de Plumer occupaient la rive gauche, de Lempeghem à Berchem.

Le coup porté le 31 et le 1er avait évidemment été bien violent, car le repli prenait des proportions considérables en largeur comme en profondeur. L'ennemi était en pleine retraite, les cavaleries des trois armées sur ses talons. Le 2, les Belges et les Français atteignaient le front

Ecloo-Waershote, le canal de la Lièvre et se trouvaient à une lieue des lisières de Gand.

L'Escaut était bordé sur toute la ligne en amont de Saverghem, franchi au nord d'Audenarde entre Heurne et Eyne. Le 3, en dépit de quelques tentatives vaines pour retarder sa marche, l'armée belge tout entière était en mouvement, la cavalerie en tête. Vers 8 h. 30, celle-ci, appuyant sa gauche sur la frontière hollandaise, atteignait le front Dekalte-Spugelstratt-Kerrelaere-Vierlindeul-l'ouest d'Everghem. L'ennemi résistait à l'ouest de Gand couvert par les inondations qu'il avait tendues. Néanmoins, en fin de journée, l'avance mesurant 15 kilomètres, le groupe bordait le nord du canal de Terneuzen dont la rive ouest était, le 3 au soir, entièrement occupée. En quatre jours, le quart de la Belgique avait été reconquis, la Lys, puis l'Escaut franchis. Le mouvement de rabattement vers le sud s'était amorcé, partie essentielle du plan d'encerclement des armées allemandes. Le 4, le front courait de la frontière hollandaise jusqu'aux faubourgs de Gand à Trochiennes et de là jusqu'à Bossuyt le long de l'Escaut déjà passé en plusieurs points. Et au canon porté devant Gand répondait, comme un écho, le canon porté devant Valenciennes, devant Landrecies, bientôt devant Avesnes et Vervins, par la marche victorieuse des armées de Sambre et Oise.

3. — *Bataille de la Sambre.*

(1er-5 *novembre.*)

L'ordre d'opérations du maréchal Haig, en date du 29 octobre, prescrivait aux 1re, 3e et 4e armées britanniques de reprendre l'offensive en direction générale d'Avesnes-Maubeuge-Mons, la 1re armée française devant, à leur droite, coopérer à cette attaque. La pre-

mière phase de la bataille devait être la conquête de la vaste forêt de Mormal et de la ligne de la Sambre ; se coudant à l'est de Wassigny, naguère conquis, la rivière coule du sud au nord par Oisy et Catillon, jusqu'à Landrecies, au sud de la forêt, pour s'enfoncer vers la région de Maubeuge, laissant à sa droite la région d'Avesnes. Par ailleurs, Mons, troisième objectif, est couvert par l'Escaut supérieur de Valenciennes à Tournai. On en tenait déjà, le 31 au soir, une partie, du nord de Valenciennes au sud de Condé.

Avant de déclencher une offensive qui serait la seconde phase de la grande bataille, en direction de Mons, le maréchal Haig entendait s'emparer de Landrecies. Mais, fort justement, il lui paraissait nécessaire de faire tomber, au préalable, sur son flanc gauche, la région de Valenciennes qui, du sud du Quesnoy au sud de Condé, formait saillant dans son front. Celui-ci rectifié, on pourrait, sans craindre une attaque sur son flanc gauche, partir à l'assaut.

L'opération préliminaire devait donc être la réduction de ce saillant. C'est sur cette région qu'attaquaient, le 1er novembre, la droite de la 1re armée (22e corps et corps canadien) et la gauche de la 3e (17e corps). Sur un front de 9 kilomètres, au sud de Valenciennes, à 5 h. 15, les trois corps partaient à l'assaut. Dès le premier jour, le front fut, après un combat assez âpre, porté du sud de la ville, dont les faubourgs étaient déjà occupés, à Orsinval. La Rhonelle franchie, l'attaque, le second jour, enveloppa le sud de Valenciennes, qui, ce jour-là, 2 novembre, tomba entre les mains des Canadiens. Le 3, on était complètement maître de la région, le front étant porté d'Onnaing (5 kilomètres nord-est de Valenciennes) à Orsinval (12 kilomètres sud-est) et à l'alignement du front au sud d'Orsinval.

Cela fait, la bataille principale pouvait s'engager sur le front prévu, s'étendant du nord au sud, de l'est de

Valenciennes, conquis, au nord d'Oisy, sur la Sambre.

Elle n'était pas aisée à mener ; car il fallait, au nord, emporter au préalable le Quesnoy et franchir l'Écaillon, puis l'Aunelle, passer au sud de la Sambre, tandis qu'au centre, la forêt de Mormal, large de 15 kilomètres, profonde de 5 à 6, était un obstacle redoutable. Mais, ajoute fièrement le maréchal, « nos troupes n'avaient jamais été plus confiantes en la victoire, ni plus assurées de leur propre supériorité ». Elles allaient, une fois de plus, justifier leur confiance en elles-mêmes.

Le 4, dès l'aube, après un violent bombardement, les Britanniques se portèrent à l'assaut. Dès l'abord, ils franchirent les obstacles redoutés. A gauche, la droite de la 1re armée (Horne) attaquait ; c'étaient les vainqueurs de Valenciennes, — 22e corps et Canadiens, — et malgré les fatigues des dernières journées, ils avancèrent, traversant l'Aunelle au nord de Sebourg, prenant les villages de Triez, de Sebourg et de Lebour-Quiaux ; contre-attaquées, les divisions métropolitaines furent un instant refoulées, mais, à leur gauche, les Canadiens, emportant les lisières de Rombies et la bordure est des marais au nord de Valenciennes, assurèrent le flanc des Anglais.

La 3e armée (Byng), attaquant au centre, se heurta à une vive résistance. La gauche (6e et 18e corps), opérant entre Wargnies et Orsinval, soutint les combats les plus âpres, enleva Trasnoy et Preux-au-Sart, atteignit les lisières ouest de Gommegnies, emporta, après une lutte très vive, Wargnies-le-Petit et Wargnies-le-Grand, tandis qu'elle faisait tomber Bry et Eth. Son centre (4e corps) dut tout d'abord repousser au nord de Ghissignies une forte contre-attaque, puis passa à l'action ; il avait à faire tomber le Quesnoy qu'il était difficile d'attaquer de front ; on déborda la ville au sud par Louvignies, Jolimetz et le nord de la forêt de Mormal. A 20 heures, les Néo-Zélandais, dépassant Hertignies, investissaient le

Quesnoy ; la garnison de 1 000 hommes se trouvait prise en ce coup de filet et dut capituler.

La forêt de Mormal, pénétrée au nord, était, plus au sud, attaquée. Le 14e corps, brisant une résistance très vive aux lisières, pénétra dans la forêt si profondément que, le 5, au point du jour, on avait — ce qui était miracle — atteint la lisière opposée, débordant ainsi très largement Landrecies au nord.

Ce pendant, les soldats de Rawlinson faisaient tomber la ville, ayant balayé les positions devant Landrecies — notamment Preux-au-Bois qu'il fallut encercler pour en réduire la défense. Passant en radeaux la Sambre, au nord et au sud de la ville, ils dépassèrent celle-ci et y firent tomber toute résistance. La rivière était, plus au nord, âprement disputée. Le centre et la droite de Rawlinson l'attaquaient du sud de Pommereuil à Oisy. Le passage fut forcé et les troupes du 4e corps poussées aussitôt sur Mézières, Heurtebise et la Folie qui, après une vive résistance, furent enlevées. Plus au sud, le même corps, ayant pris Catillon, franchit la rivière en coup de surprise avec une extrême rapidité. A 7 h. 45, les Highlanders, sautant sur la rive droite, se jetaient sur Bois-l'Abbaye, Hautrève, la Goise et, tenus quelque temps en échec devant Fesmy, s'emparaient du village et le dépassaient largement.

Le 5 dès l'aube, la bataille était gagnée et dans les plus brillantes conditions. Près de 20 000 prisonniers et plus de 450 canons restaient entre les mains de nos alliés britanniques. La ligne de la Sambre était largement franchie de Landrecies jusqu'au coude d'Oisy, Landrecies et Valenciennes enlevées ainsi que la forêt de Mormal, Maubeuge, à gauche, et Avesnes, à droite, à très brève échéance menacées. Et telle était la violence du coup porté que, dès le 5, allait commencer le grand repli qui devait mener à ces villes et bien au delà les troupes de Douglas Haig, magnifique victoire après une bataille

courte, mais âpre, où l'admirable vaillance britannique avait eu raison de tous les obstacles et qui, décidément, lui ouvrait toutes les voies — jusqu'à ce « retour à Mons » dont l'ancien lieutenant de French, évoquant en esprit les sinistres journées d'août 1914, entendait faire une éclatante revanche.

4. — *La bataille de l'Oise à la Meuse.*

(3-5 *novembre.*)

A la droite de Rawlinson, Debeney, sur le canal de la Sambre, avait, le 3 novembre, attaqué entre Oisy, au nord et, au sud, le confluent du Noirieu avec l'Oise (sud de Grand-Verly). A cet endroit, l'Oise qui a coulé, depuis la Fère, du sud-ouest au nord-est, se coude brusquement vers le sud, traverse Guise et prend là une nouvelle direction ouest-est jusqu'à Hirson. Son cours devient alors parallèle à celui de la Serre, mais à plus de 20 kilomètres au nord. C'est dire que si Guise tombait, qui seule défend l'entrée de cette partie supérieure de l'Oise, la Serre n'était plus longtemps tenable et la *Hunding* parfaitement tournée. Il était donc inutile de poursuivre de front l'attaque de cette position en face de laquelle les 3e et 5e armées n'avaient qu'à guetter, quelques jours encore, le moment où, menacés d'être pris à dos par Debeney, les défenseurs, sans plus insister, videraient les lieux.

On avait donc accordé à ce dernier une forte dotation et, le 3, il attaquait en direction générale de la Capelle, mais visant à déborder avant tout Guise pour pouvoir ensuite agir sur la rive nord de l'Oise.

A 5 h. 45, l'attaque partait et aussitôt brisait la défense du canal, puis, avançant par bonds, portait le front à Bergues sur la Sambre, aux lisières nord et ouest de Boué, à la Neuville-les-Dorengt, à Dorengt, à Lesquelles-

Saint-Germain. Le coup avait été si fortement asséné que 4 000 prisonniers et 60 canons restaient entre nos mains. La vallée de l'Oise supérieure était ouverte et Guise déjà fortement débordé. Une seconde attaque ferait tomber la ville à coup sûr. C'était la chute des positions *Hunding*. Menacées au nord-ouest, elles étaient d'ailleurs complètement débordées à l'est par le succès et la marche rapide vers le nord de l'armée Gouraud. Et dès lors, on verrait les Allemands opérer, le 5, l'énorme repli qu'attendaient, en se contentant de les menacer de Crécy-sur-Serre à Château-Porcien, les armées Humbert et Guillaumat.

*
* *

Le 1er novembre, Gouraud et la 1re armée américaine avaient attaqué entre Aisne et Meuse et c'était, dès le premier jour, un éclatant succès. L'objectif était, on se le rappelle, la ligne le Chesne (pour la 4e armée française)-Buzancy (pour la 1re armée américaine) et la direction générale Mézières-Sedan. Gouraud avait monté l'opération en direction Châtillon-sur-Bar et le Chesne ; le 31 octobre, il donnait ses derniers ordres. Le 9e corps élargirait tout d'abord le terrain que nous possédions sur la rive droite de l'Aisne à l'est de Vouziers, appuyé au nord par le 14e corps, au sud par le 38e. Le 11e corps, à gauche, en liaison avec la 5e armée, exécuterait, pendant ce temps, des attaques locales entre Rethel et Château-Porcien.

A 5 h. 15, l'artillerie se mit à gronder : une demi-heure après, la 4e armée attaquait sur la boucle de l'Aisne à l'est d'Attigny. La résistance de l'ennemi fut très vive partout, particulièrement au sud de la route de Vouziers, aux Quatre-Champs où l'on fut arrêté. Mais à l'est de Terron, nous brisions cette résistance. Le 14e corps, par une de ses divisions (la 22e), enlevait Rilly-aux-Oies et atteignait la boucle de l'Aisne, et, par une autre (la

124e), emportait le village et les hauteurs de Voncq ; enfin, une division du 38e corps, par un véritable tour de force, franchissant l'Aisne singulièrement élargie par les inondations, surprenait l'ennemi à Falaise et progressait bien au delà.

Le 2, en dépit d'un temps fort défavorable, l'attaque se développa entre Falaise et l'Argonne. Après avoir, à Voncq, enrayé une violente contre-attaque, les soldats de Gouraud repartaient en direction de le Chesne. L'ennemi déjà se repliait. On se jeta à ses trousses, nettoyant les massifs boisés à l'ouest du ruisseau de Beaurepaire, refoulant ou écrasant les arrière-gardes. La ligne était portée à Semuy, à la rive nord du canal, à la route des Alleux aux Quatre-Champs, à la Croix-aux-Bois, à l'est de Longwé où le 38e corps donnait la main aux Américains.

Ceux-ci s'étaient, le 1er novembre, ébranlés. Leur armée s'était, depuis une semaine, réorganisée. On avait, dit Pershing, « regroupé les forces pour l'assaut final », et, ajoute-t-il, la confiance du soldat grandissait en face de l'évidente baisse du moral allemand. Le général Hunter Liggett attaqua entre Meuse et Argonne à 6 heures. Après une violente préparation d'artillerie, l'infanterie se rua sur la ligne et, en une heure, la brisa entre Champigneulles à l'ouest et Treuilles-sur-Meuse à l'est : en dépit du caractère tourmenté de cette région boisée, l'avance se fit soudain très rapide. Tandis qu'à droite, le 3e corps s'emparait (au sud-ouest de Dun-sur-Meuse) d'Aincreville, de Doulcon et d'Andevanne, le 5e enlevait, au centre, Landres-Saint-Georges, atteignait Bayonville et portait le front jusqu'à la route de Buzancy à Stenay, à 12 kilomètres du front de départ. Le lendemain, le 1er corps, à son tour, entra dans le jeu ; le magnifique succès de la veille avait encore surexcité les courages et « le mouvement, écrit Pershing, devint alors *une ruée impétueuse dont rien ne pouvait briser l'élan* ». En fait,

l'Allemand cédait devant cette impétuosité et le front était, le 2 au soir, porté, entre la Meuse à l'Argonne, à Villers-devant-Dun, Barricourt, Buzancy, le Mort-Homme à l'ouest duquel, à travers le dernier petit massif argonnais, Hunter Liggett se liait à Gouraud.

Foch, à son ordinaire, talonnait la victoire ; dès le 2, il avait télégraphié à Pétain et à Pershing qu'il importait de développer sans retard les « brillants succès » obtenus et de poursuivre sans relâche l'ennemi en direction de Sedan-Mézières par une action étroitement conjuguée et vivement menée.

Le 3, effectivement, les deux armées avançaient en liaison sur un front considérable et gagnaient une profondeur variant de 5 à 10 kilomètres. Les 38e, 9e et 14e corps de l'armée Gouraud achevaient de libérer l'Argonne septentrionale. Car le 38e s'étant emparé de la Croix-aux-Bois, Livry, Boult et Belleville-sur-Bar, était ensuite, suivant l'ordre formulé, dépassé par le 9e qui, ayant réduit rapidement un réseau de mitrailleuses allemandes, occupait Quatre-Champs, Noirvel, les Alleux, Châtillon-sur-Bar. A 17 heures, la cavalerie de Gouraud pénétrait dans le Chesne que l'infanterie occupait deux heures après. Le 14e corps, cependant, ayant achevé d'occuper les bois de Voncq et du Chesne, bordait le canal des Ardennes. Ce soir-là, les Américains avaient porté leur front à Mont-Devant-Sassey-Montigny-Belleval-Belleville-sur-Bar.

L'ennemi ne s'arrêta qu'au canal des Ardennes ; nous bordions toute la rive sud de Semuy à le Chesne ; mais l'Allemand, occupant les hauteurs de Tannay, au nord de la Bar, balayait de mitraille tous les points de passage. Gouraud entendait bien néanmoins ne pas faire de halte en une marche si bien commencée. Le 5, les 9e et 14e corps tentaient de franchir le canal ; le 9e y réussit en liaison avec les Américains qui, le 4, avaient atteint la rive gauche de la Meuse en amont de Wiseppe et con-

quis toute la forêt de Dieulet. Et il n'y avait pas de doute que, le 6, le canal ne fût de toutes parts franchi. Gouraud, qui en quatre jours venait de porter ses armées de 20 kilomètres vers Sedan, avait maintenant, pour paraître devant la ville, deux fois moins de chemin à faire. Le 5, Foch, félicitant Pershing, lui prescrivait de poursuivre les opérations le long de la Meuse en direction de Bazeilles et de les étendre dans toute la mesure possible sur la rive droite de la Meuse.

Déjà le maréchal établissait en son esprit une liaison entre l'opération si brillamment menée dans cette région avec celle qui, tous les jours, se préparait plus activement à l'est de la Moselle. « Présumant qu'une fois arrivés à la Meuse, nous allions voir notre action se ralentir par la rivière à franchir (au sud de Bazeilles) et par la nature du terrain de la rive droite », il songeait à tourner cette difficulté. « En vue d'éviter tout retard dans l'action continuelle sur l'ennemi et de le surprendre par une nouvelle attaque sur une partie désorganisée du front », écrivait-il à Pershing, il avait fait préparer par le général Pétain une offensive en Lorraine ; déjà des plans étaient à l'étude pour que la 2e armée américaine (Bullard), en avançant entre Meuse et Moselle en direction de Longwy, pût se jeter sur Briey. Ainsi Metz serait-elle débordée à l'ouest par Bullard comme par Mangin à l'est. Le 4 novembre, celui-ci installait son quartier général en Lorraine et ses quatre corps d'armée se massaient en avant de Nancy.

Ainsi, tout est prêt pour la grande marche qui va commencer le 5 novembre. Ébranlé par les nouvelles défaites essuyées du 31 octobre au 5 novembre en Belgique, sur la Sambre, au nord de l'Oise et entre Aisne et Meuse, l'ennemi est de tous les côtés débordé. C'est fini : ses positions sont brisées, entamées ou tournées ; l'Escaut franchi, la Sambre passée, l'Oise avec Guise saisie, la Serre menacée, l'Aisne supérieure entre nos mains, la

Meuse bordée jusqu'à Wiseppe (sud de Stenay), la *Hermann Stellung* tournée à Valenciennes, brisée à Landrecies, la *Hunding Stellung* prise de revers par la saisie de la boucle de l'Oise ; la *Brunehilde* rompue à le Chesne, la *Kriemhilde* percée sur la rive gauche de la Meuse. L'Allemand n'a plus de points d'appui et l'on sait où en est, matériellement et moralement, son armée. Il s'en rend compte et, contraint par nos attaques victorieuses comme par ses nécessités personnelles de réduire son front, il a décidé le suprême repli qui, le 5 au matin, va commencer de toutes parts.

Sur un immense demi-cercle ininterrompu allant de la Meuse, au sud de Stenay, à l'Escaut, au sud de Tournai, on va voir sept armées allemandes battre en retraite, abandonnant, les 5 et 6, une énorme portion de territoire et, se retirant, derrière des arrière-gardes impuissantes à nous arrêter, sur la région ardennaise. Sur leurs talons, neuf armées alliées se donnant la main s'avancent vers le réduit où l'Allemand traqué cherche son refuge. Mais déjà les armées de Castelnau : celle de Mangin, celle de Gérard, prennent position pour sauter sur la bête qu'on sent sur ses fins.

5. — *La grande marche.*

(5-9 *novembre.*)

Le 5 novembre au matin, le grand repli allemand commença, — heure solennelle dans l'histoire, — devant le front des 1re armée américaine, 4e, 5e, 3e et 1re armées françaises, 4e, 3e et 1re armées britanniques. Sauf entre Semuy et Rethel, la zone de repli était ininterrompue ; elle le sera complètement le 6, s'étendant sur un énorme arc de cercle de près de 220 kilomètres. C'étaient les généraux von Marwitz, von Einem, von Mudra, von

Eberhardt, von Hutier, von Carlowitz, von Below qui reculaient devant les généraux Liggett, Gouraud, Guillaumat, Humbert, Debeney, Rawlinson, Byng et Horne.

Appuyant leur droite sur la Meuse que, d'autre part, ils franchissaient, les Américains, tandis qu'ils bombardaient sévèrement la ligne de chemin de fer Montmédy-Conflans, lançaient à la poursuite leurs troupes, — quelques-unes en auto-camions, — l'artillerie de campagne suivant comme elle pouvait. « Débarrassant le terrain de tous les nids de mitrailleuses », ils nettoyaient les forêts de Jaulnay et de Saint-Pierremont, occupaient Beaumont et les Grandes-Armoises. Le 5, ils marchaient sur Raucourt et Mouzon, à 35 kilomètres de Sedan.

Gouraud attaquait, nous le savons, le 5, sur la ligne du canal des Ardennes et déjà la forçait. Le 6, il la franchissait et poussait son armée droit vers Mézières et Sedan ; ayant occupé le plateau et la ville de Venderesse, la forêt de Mazarin, le massif boisé de Tourteron et toute la région à l'est de Rethel, il abordait, en fin de journée, le front Omicourt (10 kilomètres de Sedan)-nord de Venderesse-sud d'Omont (20 kilomètres de Mézières)-Guincourt-Aubincourt-sud de Faissault.

Aussitôt avisé, le 6, du repli devant ses lignes, Guillaumat lançait des reconnaissances offensives dans la *Hunding*. On trouva la position abandonnée : le 4e corps franchit l'Aisne à Montreuil et se lança vers le nord ; à 10 heures, le 1er corps occupait Château-Porcien et écrasait à la Briqueterie les arrière-gardes allemandes ; le 13e corps, le 21e corps marchaient vers le nord, celui-ci balayant entre Recouvrance et Bazoche quelques éléments de résistance ; le 5e corps étouffait, à Nizy-le-Gros, un essai de défense, puis le corps italien, le relevant à Nizy même, continuait la marche vers le nord. Rethel tombait, le 6, entre les mains du 4e corps ; le 2e corps colonial se portant sur la route de Seraincourt à Ecly et la voie ferrée, enlevait une batterie, progressait sans

éprouver de résistance, sauf de quelques escadrons de uhlans qui furent dispersés ; le 21e corps s'avançait jusqu'à Jarry où l'on réduisait à coups de canons des nids de mitrailleuses. La 5e armée atteignait, en somme, le soir du 6, la ligne Corny-Dommery-Château-Porcien et Maimbressy.

C'est là qu'elle donnait la main à l'armée Humbert. Celle-ci ayant refoulé, le 5, dès l'aube, les arrière-gardes ennemies, allait, en ces deux jours, s'élever vers le nord de 20 kilomètres sur un front de 25. Précédées de la cavalerie, les divisions marchaient sans rencontrer de résistance sérieuse. Le 5, elles étaient sur un front Dizy-le-Gros-Boncourt-Bercy-lès-Pierrepont-la Neuville-Bosmont-Marle-Marcy-sur-Marle et Neuville-Housset ; le 6, elles atteignaient Rozoy-sur-Serre, Magny, Rueil, Renneval et les hauteurs au nord de la Serre ; elles pénétraient, au milieu des acclamations, dans Vervins libéré.

Les troupes de la 3e armée s'y rencontraient avec celles de la 1re, car Debeney, qui était, à 6 h. 30, entré à Guise, avait occupé, ce jour-là, Iron, Andigny, le Herie, Sains-Richaumont, atteint en fin de journée le front Neuville-Housset - Colonfay - Wiege - Faty - Crupilly - Esqueheries-Barzy, et, poussant vigoureusement son armée vers l'est, traversant les forêts de Nouvion et du Rignaval, remontait l'Oise de Proisy à Autreppe et tenait, ce soir-là, sur tout le front la grande route nationale de Vervins à Avesnes. Félicitant ses troupes des combats livrés depuis vingt jours, il s'écriait : « Vous sentiez que les camarades tombés en 1914 sur ce même champ de bataille de Guise tressailliraient d'orgueil en voyant passer leurs vengeurs. »

Si le champ de bataille de Guise pouvait inspirer de tels sentiments, c'est avec des sentiments tout pareils que les Britanniques, eux, s'avançaient vers la région de Mons. Le maréchal Haig, qui décrit ce « retour à Mons », s'était juré, si la grande guerre devait bientôt finir, de la finir là où, en un jour de malheur, il l'avait commencée

et il poussait ses troupes vers l'est et le nord-est avec la plus grande vigueur.

Rawlinson devait marcher sur la région d'Avesnes. Le soir du 6, il arrivait à 6 kilomètres de la ville, son front atteignant Floyon-Marquaix-Aulnoy. L'armée Byng, ce pendant, poussait en direction de Maubeuge dans la vallée de la Sambre, tandis que Horne essayait de progresser vers Mons. Mais l'ennemi, en retraite jusqu'au nord d'Avesnes, tentait de résister en avant de ces deux régions. La 3e armée, ayant avancé de quelques kilomètres à l'est de la forêt de Mormal, se heurtait, le 6, à la dernière défense allemande. La 1re (Horne) ayant, avec la crête à l'est de l'Aunelle, enlevé Roisin, Maurain et Angreau, fut arrêtée devant Angre et devant la Honnelle. Le 6, la résistance s'accentuait. Angre fut cependant enlevé et la Honnelle franchie. On était à deux lieues des faubourgs de Maubeuge.

*
* *

Il faut se figurer cette énorme marche circulaire qui, en ces deux jours, dessinait à travers la France du Nord-Est comme une gigantesque faux emmanchée sur la Meuse et s'effilant vers le nord : à travers les plateaux et les ravins, les rivières et les monts, les plaines et les vallées, les bois et les champs, cette formidable faux s'avançait menaçante, impitoyable à l'ennemi en fuite. Rien ne l'arrêtait, ni les résistances locales promptement écrasées, ni le temps qui, devenu affreux, eût pu favoriser la retraite des Allemands. Vent, pluie, neige fondue, chemins boueux, terres détrempées, qu'est-ce pour des soldats que pénètre le sentiment de la victoire et que soulève la conscience d'une admirable mission? « Nos populations délivrées vous acclament et la chère patrie, bientôt libérée, écarte ses voiles de deuil pour nous montrer à nouveau son fier et joyeux sourire », disait, le 6 au soir,

Debeney à ses soldats. Partout on trouvait, dans les villes et les villages meusiens, ardennais, champenois, picards, artésiens, des malheureux qui, délivrés, accueillaient, suffoqués de larmes ou exaltés d'enthousiasme, les troupes libératrices. Quel chemin eût paru trop boueux, quelle bise trop forte quand de tels réconforts nous étaient offerts?

Ce pendant, devant nous, par des chemins tout pareils, mais qui, à ces vaincus en retraite, devaient paraître mille fois pires, sous la pluie, dans la boue, l'énorme armée grise s'écoulait. Elle commençait à abandonner armes plus que bagages, car on capturait souvent des hommes qui, ayant jeté fusils et cartouches, portaient encore en leurs sacs le fruit des dernières rapines. Ils étaient si pressés, que parfois ils oubliaient les projets arrêtés d'incendie et de ravage. Il leur fallait se presser, en effet ; car les armées alliées menaçaient non seulement leurs derrières, mais leurs masses mêmes. « Pendant toute la journée (du 5), écrit froidement le maréchal Haig, les routes encombrées de troupes et de convois ennemis offrirent d'excellents objectifs à nos aviateurs qui en profitèrent amplement, malgré le temps défavorable. Plus de 30 canons, que l'ennemi avait dû abandonner sous les coups de nos bombardiers et de nos mitrailleurs aériens, furent recueillis par un bataillon de la 25e division dans le champ environnant le Préseau. » Les mêmes scènes se produisaient partout. Notre aviation faisait merveille. La division aérienne française marchait fort en avant de notre ligne en mouvement. Maintenant rompue à toutes ses missions, elle dénonçait les mouvements de l'ennemi, bombardait les routes qu'il allait aborder, mitraillait au sol les troupes déjà affolées. Dès le 29 octobre, un homme du 5e régiment de la garde avait écrit que les avions français avaient « anéanti toute sa division ». En un seul jour, 65 000 kilogrammes d'explosifs étaient déversés sur l'ennemi en fuite et tirées près de 30 000 cartouches. « Malgré les conditions atmos-

phériques les plus défavorables : nuages bas, pluie et très fort vent, écrit-on le 5 novembre, les avions volant bas, souvent à 50 mètres, rapportent de nombreux renseignements très précis et attaquent à la mitrailleuse convois, voitures, colonnes d'infanterie et batteries d'artillerie. » Le 7 novembre, un rapport signale que sur les routes coupées par les bombes, au milieu de « nombreux attelages littéralement anéantis », « on aperçoit nettement les traînées régulières des bombes d'avions ». L'aviation ennemie semblant depuis un mois avoir disparu (la nôtre l'avait en partie détruite), rien ne protégeait plus les Allemands en retraite contre les coups qui, du ciel, pleuvaient sur eux. Menacés de toutes parts, ces misérables fuyaient, parfois éperdus : des troupes, sous l'attaque des aviateurs, tourbillonnaient ; des régiments se rendirent. On cueillait des milliers de prisonniers ahuris. Certains officiers, nourris d'histoire, évoquaient les beaux jours de 1806, la poursuite des Prussiens après Iéna et leur âme s'enflammait à ces souvenirs. Enfin, *on les avait!*

La poursuite continua, le 7 et le 8, dans les mêmes conditions. Autour des armées allemandes, le cercle se resserrait, tout en s'étendant, le 8, au nord par la remise en marche des armées des Flandres. C'était maintenant entre la Meuse ardennaise et l'Escaut flamand, que l'impitoyable faux continuait à s'avancer. A peine est-on tenté de distinguer entre les armées ; elles marchent du même pas, toutes soudées l'une à l'autre, ne formant plus, Américains, Français, Anglais, Belges, que cet immense instrument de libération ; la Justice, eussent dit nos pères de 1793, est en marche, appuyée sur la Force, et la *Marseillaise* chantait dans les cœurs.

Les Américains atteignaient, le 7, la ligne Raucourt-Mouzon qui semblait, écrit Pershing, « l'extrême limite de leurs espérances », et portaient maintenant à leur droite tout leur effort : la Meuse franchie, ils envahis-

saient la Woëvre, esquissant déjà le mouvement enveloppant autour de Metz, que Mangin, de son côté, préparait.

La 4e armée avançait non sans éprouver çà et là de passagères résistances. Le 9e corps arrivait à la lisière sud du bois de la Marfée dès le 7 et écrasait sur la rive de la Bar une forte résistance à Saint-Aignan. Les 14e et 11e corps en écrasaient d'autres dans la région de Villers-aux-Tilleuls, Singly, Faissault, Hagnicourt, Mazeny. L'armée Gouraud atteignait, à la fin de cette journée du 7, le bois de la Marfée, la côte au nord de Chevenges, les Cunières (à 2 kilomètres nord de Vendresse), le nord de la forêt de Mazarin, Terron-les-Poix, la voie ferrée au sud de la Vence entre Montigny et Launois. Et le 8, « *recueillant*, écrit le journal de l'armée, *la récompense de tous les efforts faits depuis le 26 septembre, de tous les combats livrés et de toutes les marches effectuées, l'armée arrive sur la Meuse et occupe les hauteurs qui dominent la rivière au sud depuis l'est de Sedan jusqu'à Mézières* ». De fait, le 9e corps, retardé un instant dans sa marche par des groupes de mitrailleuses sur les hauteurs de Mondigny et Saint-Marceau, les balayait et passait outre vers Mézières, chassant devant lui les arrière-gardes ennemies en mauvais arroi. Atteignant, ce 8 au soir, la ligne Wadelincourt (où elle se liait avec les Américains en pointe vers Sedan)-Pont-Torcy-Forges-Château-Belle-Vue-Hannogne-Élaire-Mondigny, elle bordait la Meuse. Elle avait devant elle Bazeilles, Balan, la presqu'île d'Iges, — le Calvaire où, un demi-siècle auparavant, la France avait été mise en croix. Si les morts de Guise de septembre 1914 accueillaient, à la voix d'un Debeney, les soldats de France, si les morts anglais de Mons d'août 1914 appelaient les soldats de Haig, c'étaient, devant Gouraud, de bien plus anciens morts qui se dressaient : les malheureux soldats de Mac-Mahon. Tandis que les hauteurs de la Meuse se couvraient des troupes

bleues de France, il semblait que, partout devant eux, la terre tressaillît. La guerre de Revanche se terminait à Sedan ; tout à l'heure, elle recevra sa récompense à Metz et Strasbourg. Dans la nuit, des patrouilles de Gouraud pénétraient dans la ville.

Guillaumat arrivait, plus à l'ouest, dans l'énorme région boisée qui fait aux Ardennes une première ceinture de forêts, avant-garde de la formidable armée des hautes futaies : les deux forêts de Signy, la forêt d'Estremont. Rien dans la journée du 7, — sauf la difficulté du terrain, — ne pouvait retarder sa marche qui, à travers le Porcien, puis les grands bois, le porta sur certains points à 20 kilomètres de la ligne de départ. Le 8, on se heurta à une résistance assez vive, destinée à retarder cette marche trop rapide plutôt qu'à l'arrêter : le 4e corps dut se mettre en bataille au nord de la région boisée de Haute-Écogne et Gruyère ; le 9e corps écrasa, de son côté, une tentative de résistance, puis se porta sur la ligne sud de Neuville-abords de Fagnon-Warnecourt, à 3 kilomètres sud de Mézières-Charleville. A sa gauche, le 13e corps était aux lisières nord de la forêt de Froidemont ; le 21e emportait contre la résistance ennemie le bois de la Liart et les hauteurs de Lagny-Bagny. Ce soir du 8, Guillaumat tenait la ligne du sud de Mézières au sud d'Aubenton par Thin-le-Moutier et Logny-Bogny.

Humbert, ce pendant, marchait en direction nord-est vers la région d'Hirson. Dès le 7, après une marche considérable, toute la 3e armée atteignait la ligne route Landouzy-Iviers-les lisières sud de la forêt de la Haye-d'Aubenton-Résigny-Mainbresson. L'ennemi fit alors front. Derrière le Thon et l'Aube couvrant Hirson, il se cramponna toute la journée du 8. Mais cette ligne d'eau était, le soir seulement, forcée à Éparcy (5 kilomètres sud d'Hirson).

Debeney, d'ailleurs, la menaçait vers le nord. Car marchant nettement vers l'est, en direction d'Hirson-

Fourmies, la 1re armée, en dépit des difficultés résultant du terrain et du mauvais temps, avait, le 7, avancé de 10 kilomètres environ, dépassant la route nationale d'Avesnes à Vervins au nord de la Capelle, atteignant plus au sud la voie ferrée la Capelle-Hirson, et enlevant, ce faisant, plus de 1 000 prisonniers. La résistance s'étant accentuée le 8, l'armée ne pouvait plus marcher à ce pas de géant. On avança, en se battant, de 3 kilomètres jusqu'à la ligne fort d'Hirson-Rue-de-Paris-Cantraine (sud-est d'Avesnes).

Les armées de Haig continuaient à marcher, dans le meilleur ordre, vers Solre, Maubeuge et Mons. Rawlinson — à gauche de Debeney — avait, le 7, occupé toute la région d'Avesnes et si, le 8, devant la résistance allemande, il n'avait pu que progresser, lui aussi, d'une demi-lieue, il avait néanmoins partout avancé. Mais plus au nord, les armées Byng et Horne, au contraire, n'ayant pu pousser très avant dans la journée du 7, — c'est là que s'amincissait la grande faux, — élargirent fortement leurs gains dans la journée du 8. « Pendant la nuit du 7 au 8, écrit sir Douglas Haig, de nombreuses explosions furent observées derrière les lignes allemandes et le lendemain matin, le 8e corps et le 1er... (des 1re et 5e armées) purent se porter en avant, occuper Condé et franchir l'Escaut sur un large front au sud d'Antoing. Plus au nord, l'ennemi abandonnait sa tête de pont de Tournai et la partie ouest de la ville fut occupée par nos troupes. » Le soir du 8, les troupes britanniques occupaient une ligne Avenelles (est d'Avesnes)-Neumesnil (un kilomètre ouest de Maubeuge)-Dour-Condé-sur-Escaut ; leurs avant-gardes étaient dans les faubourgs de Maubeuge et de Tournai. Le grand effort du 9 allait lui livrer, avec les deux villes, les abords de Mons.

Enfin, à l'extrême gauche, les armées des Flandres s'étaient, le 8, remises en mouvement. Dès le matin, Britanniques et Français avaient franchi l'Escaut entre

Èche et Audenarde, et ces armées ne se devaient plus arrêter.

Le demi-cercle se complétait donc en se resserrant encore, et de toutes parts les armées allemandes en retraite étaient si vivement talonnées, qu'elles avaient dû, pour prévenir une débandade, faire front, nous venons de le voir, par leurs fortes arrière-gardes, un peu partout. La poursuite, à la vérité, n'en avait pas été arrêtée le 8, mais simplement ralentie. On abordait l'énorme zone boisée ou marécageuse qui ceinture les Ardennes. Et nous pouvions y être encore retardés. La bête traquée essayait de débucher. Or, il fallait qu'à toute force elle fût, avant la fin de cette semaine historique, acculée et forcée.

Foch allait, le 9, sonner l'hallali.

6. — *Le dernier effort.*

(9-11 *novembre.*)

Le 9, au matin, les armées alliées, toutes en mouvement, s'apprêtaient à vaincre, sur l'énorme demi-cercle que, de Sedan aux abords de Gand, dessinait la poursuite, la dernière tentative de résistance faite par l'ennemi. Le maréchal Foch entendait que celle-ci fût, par un suprême effort, partout brisée.

Le 9, à 14 h. 30, partait, à destination des généraux Pershing et Pétain, du maréchal Haig, du général Degoutte, le télégramme suivant : « *L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées pour rendre décisifs les résultats obtenus.*

« *Signé :* FOCH. »

C'était la charge.

***

Le maréchal avait les meilleures raisons de hâter encore une poursuite qui, ralentie le 8, avait été cependant si magnifiquement menée.

Le 6 novembre, il avait fait connaître au général Debeney que des parlementaires allemands se présenteraient probablement sur le front de l'axe Givet-Chimay-Fourmies-la Capelle et lui avait donné à ce sujet des instructions très précises.

Le maréchal venait d'être armé de pleins pouvoirs pour traiter de l'armistice. Le président Wilson ayant enfin transmis la demande allemande, les gouvernements alliés avaient remis au commandant en chef de leurs armées le pouvoir d'en traiter directement avec les parlementaires que le gouvernement ennemi était invité à envoyer à nos avant-postes. Ces parlementaires étaient aussitôt partis de Berlin.

Le 7, à 20 h. 15, ils s'étaient présentés aux avant-postes du 31e corps de la 1re armée française à Haudroy. C'était par une nuit très noire et pluvieuse ; ils étaient arrivés par des chemins affreux, en partie détruits, que quelques-uns de leurs sapeurs réparaient devant les voitures. Ils furent reconnus, suivant les règles, et conduits à la Capelle où les attendaient quatre officiers envoyés par le général Debeney ; le commandant de Bourbon-Busset, chef du 2e bureau de la 1re armée, les ayant, si j'ose dire, *identifiés*, les conduisit au quartier général de l'armée où ils parvinrent le 8, à une heure. Un train spécial les conduisit en forêt de Compiègne, à Rethondes, où Foch s'était aussitôt transporté, avec l'amiral sir Rosselyn Wemyss, le général Weygand et quelques officiers. Le train des parlementaires allemands entra à 7 heures au garage de Rethondes et, à 9 heures, le commandant en

chef recevait dans le wagon-bureau de son train spécial les envoyés de Berlin.

Il m'est interdit par la discrétion, — et il serait d'ailleurs hors de mon rôle actuel, — de rapporter ici les détails de l'entrevue. Disons seulement que, résolus, sur les vives instances du commandant en chef des armées alliées, à déjouer le plan allemand, les gouvernements alliés étaient tombés d'accord sur la nécessité que, dans les circonstances où l'armistice était demandé, il revêtît, ou plutôt gardât rigoureusement le caractère de *capitulation sollicitée*. Lorsque le ministre Erzberger, chef de la délégation, déclara venir « recevoir les *propositions* des puissances alliées », le maréchal répondit fort naturellement qu'il n'avait aucune « *proposition* » à « *faire* ». Le comte Obernsdorf, alors intervenant, se déclara prêt à entendre « les *conditions* de l'Entente ». Ces conditions ne pouvaient être communiquées que si les Allemands *demandaient* fermement l'armistice. « Demandez-vous l'armistice? » Erzberger et Obernsdorf, d'une seule voix, déclarèrent *le demander*. C'est en ces termes que s'engagea l'entretien. Les conditions furent lues. C'étaient exactement celles d'une capitulation — et sans précédent. On leur donnait trois jours pour l'accepter.

C'est dans ces circonstances que Foch adressait à ses armées un suprême appel. Si les Allemands hésitaient à signer, le succès grandissant de notre poursuite les y contraindrait. S'ils y étaient résignés, il fallait que, la victoire étant consommée avec la libération du territoire français, la capitulation de l'Allemand, forcé sur ses frontières, apparût bien comme l'aveu éclatant de sa défaite sans appel.

***

Le 9, le 11e corps, de l'armée Gouraud, ayant occupé, dès l'aube, Francheville et le fort des Ayvelles, lança

ses avant-gardes sur Mohon : elles traversèrent la Meuse et pénétrèrent dans la citadelle de Mézières, tandis que le 9e corps parvenait dans un des faubourgs de Sedan et jetait dans la ville quelques-uns de ses éléments.

Le télégramme de Foch en main, Gouraud donnait l'ordre de pousser, avec la dernière vigueur, la marche en avant. Le 10, on se contenta d'occuper les faubourgs de Sedan. Le 11e corps, qui avait reçu l'ordre de franchir la Meuse, fit en effet passer trois bataillons entre Vrigne-Meuse et Nouvion (est de Sedan et sud de Mézières). A l'est de Mézières, le 11e corps se heurta aux mitrailleuses ennemies. L'Allemand, précisément parce que l'armistice se négociait, essayait d'en imposer. Mézières était, de 15 à 18 heures, violemment bombardé ; des obus incendiaires mirent le feu à l'hospice : c'étaient les adieux du kronprinz de Prusse à l'ancien grand quartier impérial. Dans la nuit du 10 au 11, en pointe vers Sedan, Américains et Français pénétraient en masse dans la ville où l'on se battait avec une âpre violence. A cette heure, toute l'armée Gouraud bordait, de Sedan à Charleville, la Meuse, déjà franchie en plusieurs points.

L'armée Guillaumat occupait l'est de Mézières. Le 9, le 4e corps avait enlevé Prix-lès-Mézières : l'escadron divisionnaire de la 8e division, ayant culbuté, à Villette, des détachements de mitrailleuses, pénétra dans les faubourgs nord-ouest de Charleville. Le 17e corps bordait plus à l'est la Sormonne à Belval, faisait traverser la rivière par la 17e division, parvenait à Tournes. Le 21e corps enlevait Neufmaisons, passait la Sormonne à Ham-les-Moines, enlevait Cliron dans la soirée. Le 10, brisant des résistances locales, la 5e armée atteignait, au soir, le front Charleville-Renwez.

L'armée Humbert, plus à l'ouest, emportant la ligne des forêts, bois d'Harcy, bois des Potées, forêt de Signy-le-Petit, marchait sur Rocroy qu'elle devait enlever le lendemain et portait son front des environs

de Bourg-Fidèle à la lisière est de la forêt de Signy.

Debeney, qui se liait à Humbert par sa droite, avait eu, le 8, à donner son dernier effort : l'obstacle abattu, les éléments ennemis battaient précipitamment en retraite ; ils abandonnaient, dit le journal de la 1re armée, « un matériel considérable ». Rien n'excitait plus le soldat que le spectacle de cette fuite en panique. On était littéralement aux trousses de l'Allemand. L'armée faisait ce jour-là jusqu'à 16 kilomètres, occupant Fourmies, Moudres, puis Hirson, Saint-Michel et atteignait à Anor la frontière belge. Le 10, la ligne fut portée à 8 kilomètres en avant. On continuait à recueillir des prisonniers, des déserteurs par grandes bandes, enlevant des milliers de traînards, sabrant les troupes retardées, raflant un gros matériel ; en gare d'Anor notamment, d'immenses magasins avaient été saisis : la déroute allemande s'affirmait ; on ramassait des trains entiers.

Comme sur le front Debeney, l'ennemi était, le 9 au matin, devant les armées britanniques, en pleine retraite. Ce jour-là, de bonne heure, la division de la garde et la 62e division entraient à Maubeuge. On poussait vers Mons ; on en atteignait les faubourgs. Le 10 au soir, les armées de Haig, en pleine forme, étaient parvenues, à travers forêts et marécages, au front Moustier-en-Fage (est de la forêt de Trélon)-Sivry-est de Maubeuge-Blagneries-Quesmes (sud-ouest de Mons).

Plus au nord, l'énorme poche, qui se creusait encore, le 8 au soir, entre la région de Mons et l'Escaut, dans le cercle en mouvement, était réduite, les 9 et 10, sur une profondeur de 30 kilomètres par la double action de la 5e armée britannique et du groupe des Flandres, et le front porté à Tertre-Tongres-abords d'Ath-Ellezelle-Segelhem et Nederzwalm.

Toutes les armées des Flandres étaient maintenant en marche. Les Belges, bordant le canal de Gand à Terneuzen, avaient enlevé la gare de Gand. Les Français,

progressant, malgré une très vive résistance, au delà de l'Escaut, avaient occupé Melden et Meersch. Degoutte avait, le 9, précipité le mouvement. Si, le 10, les Belges s'arrêtaient devant un front fortement défendu, les Français passaient outre. Ils refoulèrent l'ennemi jusqu'au front lisière est de Nederzwalm-Hermelzen-boucle de Saint-Denis-lisières est de Segelsem, tandis qu'à leur gauche, les unités américaines du groupe franchissaient l'Escaut à l'est d'Heuvel, et qu'à leur droite, les soldats de Plumer le traversaient sur tout le front, atteignant Renaix et Leuze. Ceux-ci étaient sortis du « groupe », mais, marchant en liaison avec l'armée française, s'associaient, par ailleurs, au mouvement de la 5e armée britannique au sud. Ce mouvement portait notre gauche de la région de Gand sur Bruxelles. La cavalerie serait lancée aux trousses afin de transformer en déroute la retraite des Allemands sur le Brabant et la Basse-Meuse.

En fait, tout se préparait pour que, chassé de France, à quelques lieues carrées près, en cette soirée du 10, l'ennemi, s'il ne se décidait pas à capituler, fût pris entre la Basse-Meuse et la Sarre dans les branches d'une gigantesque tenaille. Nous savons que tout était amorcé pour que cette manœuvre jouât entre le 12 et le 15. Tandis que Degoutte, se rabattant sur la région de Bruxelles, de Tirlemont, de Liége, représenterait, en cette formidable étreinte, le bras gauche, Castelnau actionnerait vers la Sarre et la Moselle le bras droit, pendant que, se débattant dans le massif d'Ardenne, l'ennemi y serait accroché par les douze autres armées assaillantes.

Ce soir du 10, tout était en mouvement et les seules armées immobiles, — celles de Lorraine, — attendaient, ayant déjà pris leur dispositif, et toutes frémissantes d'ardeur, pour le 13, l'heure de la grande attaque enveloppante.

L'ennemi n'attendit pas cette heure fatale. Il était, dès le 9, résolu à traiter à tout prix. N'étant pas gens à sau-

ver leur honneur, ils ne comptaient point imiter les Français de 1870. Ils avaient leur Sedan, — un gigantesque Sedan où ils laissaient le tiers de leur armée : ils firent ce que leur conseillait la prudence, — après tant d'outrecuidance. Ils allaient, sans essayer de combattre plus longtemps, signer, l'expression s'applique, *une capitulation en rase campagne.*

7. — *La capitulation.*

(11 *novembre.*)

La nuit du 10 au 11 novembre 1918 fut légèrement brumeuse ; la pluie avait cessé ; les chemins restaient boueux, piétinés successivement par l'armée poursuivie, par l'armée poursuivante. Le soleil se leva dans un léger brouillard.

Dans la nuit humide, on eût entendu bruisser une masse d'armes ; le canon tonnait sur toute la ligne de Sedan à Gand en passant par le sud de Rocroi, l'est du Cateau, l'ouest de Maubeuge, l'est de Mons et d'Ath ; sur toute cette ligne, les armées étaient, bien avant l'aube, en mouvement. Quelques-unes ne s'étaient pas arrêtées de la nuit. C'est qu'elles sentaient que l'ennemi vaincu était à merci et pressentaient qu'acculé, il essayait maintenant d'une suprême dérobade. Une fièvre singulière surexcitait les courages, galvanisait les fatigues ; on ne parlait pas de la paix, on ne parlait pas de l'armistice ; complètement possédé par l'ardeur de la poursuite, on marchait. Certains désirs particuliers aiguillonnaient tels et tels. Si la guerre devait finir ce jour-là, les Français entendaient la finir au cœur de Sedan, les Anglais sur le champ de bataille de Mons, les Belges dans Gand reconquis : c'est dans le même état d'esprit qu'à cette heure un Castelnau peut regarder Morhange qui, avant trois jours, doit être enlevé.

L'aube trouvait dans Sedan les soldats de Gouraud; ils s'y rencontraient avec quelques éléments de l'armée américaine qui, en une pointe extrême, arrivaient eux aussi à ce fatidique champ de bataille. L'armée Guillaumat, dès les premières heures, faisait une forte avance, encore qu'à travers le terrain montueux et boisé situé à l'est de Monthermé, elle atteignait par sa cavalerie, avant 11 heures, Meillier-Fontaine-Château-Regnault-Deuille, bordant la Meuse entre Revin et Laifour. Rocroi avait été dans la nuit occupé par Humbert, et toute sa région, tandis que Debeney tenait, de Roule-Rance à la Haute-Minelette, la région de Chimay et le jour vit nos troupes entrer à Chimay.

Les armées britanniques avaient, en pleine nuit, gagné encore un large terrain à l'est de Maubeuge que déjà la 3e armée laissait à 6 kilomètres derrière elle. A l'aube, les Canadiens étaient entrés dans Mons et Horne marchait en direction de la ligne Nivelles-Charleroi. Plus au nord, nos alliés pénétraient dans Ath et, dès l'aurore, dans Lessines. A Grammont, ils n'étaient plus qu'à 30 kilomètres de Bruxelles.

Les Français de Boissoudy y allaient tout droit, avançant à l'est de Nederzwalm et de Nazareth, tandis qu'à leur gauche, les troupes du roi Albert entraient, au milieu des acclamations, dans Gand reconquis.

Et déjà, de ces lignes occupées en quelques heures, les troupes, sur tout le front, s'élançaient à de nouvelles conquêtes quand soudain tout se figea.

La dépêche, qui, transmise du quartier général des armées alliées aux quartiers généraux d'armée, était téléphoniquement transmise jusqu'aux avant-gardes, portait :

Maréchal Foch à commandants en chef :

1° *Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du* 11 *novembre à* 11 *heures, heure française;*

2° *Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure...*

A 2 h. 15, pendant cette nuit historique où la brume et l'obscurité étaient encore déchirées par des éclairs des canons, les parlementaires allemands s'étaient réunis dans le wagon-bureau du train du maréchal et, à 5 h. 10, avaient signé, sous le nom d'armistice, la capitulation qu'on leur avait dictée.

On en connaît les termes : ce serait sortir de mon sujet que de les commenter ou même d'en rappeler le détail. Sans plus de combats, sans plus d'efforts pour essayer de relever leur fortune abattue, les petits-neveux de Bismarck et de Moltke avaient accepté de livrer, — la France s'étant libérée elle-même avec l'aide de ses Alliés, — tout l'énorme territoire qui jusqu'au Rhin, de la frontière hollandaise à Bâle, restait entre leurs mains, de livrer les têtes de pont de Cologne, Coblence et Mayence, de renoncer incontinent aux bénéfices des abominables paix de Brest-Litovsk et de Bucarest, de livrer les flottes, les sous-marins, les avions, les canons, de livrer, sans réciprocité, leurs prisonniers de guerre, bref de tout livrer. En fait, s'avouant incapable de suivre l'exemple magnifique qu'après septembre 1870 et jusqu'en février 1871, nous avions donné, et de lutter pour l'honneur même contre toute espérance, et abandonnant sans plus de combats ses frontières et ses armes, l'Allemand trahissait son âme qui, dans la disgrâce, se confirmait sans grandeur. Suivant une expression juste d'un des généraux vainqueurs, la victoire étant grande, il y avait quelque chose de plus énorme que la victoire : la capitulation.

Elle était l'aveu éclatant d'une défaite irrémédiable, l'aveu éclatant de la terreur qu'inspirait la menace d'un inéluctable désastre. Elle couronnait la bataille de sept mois où, fermes dans l'infortune, les Alliés avaient, dans la fortune, gardé une inébranlable résolution issue de la confiance des chefs dans les soldats, des soldats dans les chefs.

« Officiers, sous-officiers et soldats des armées alliées :

« Après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

« Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la Liberté du monde.

« Soyez fiers !

« D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

« La postérité vous garde sa reconnaissance. »

C'est en ces termes que le grand chef saluait, le 12, ses troupes victorieuses.

A cette heure, la nation proclamait que le maréchal Foch « avait *bien mérité de la patrie* ».

Ainsi se terminait, après deux cent trente-cinq jours de combats presque ininterrompus, « la plus grande bataille de l'histoire ».

LA PLUS GRANDE BATAILLE DE L'HISTOIRE

Après quatre ans et plus d'une lutte sans précédent dans les annales du monde et une bataille de huit mois, nous avions vaincu. Le résultat était tel que à aucun moment de la guerre, nous n'avions conçu que, disposant encore d'une armée, si affaiblie qu'elle fût, l'ennemi pût accepter une si complète capitulation. C'était, après « la plus grande bataille », la plus belle victoire de l'Histoire.

Et cependant cette bataille s'était, pour nous, engagée dans les pires conditions. L'ennemi, moralement et matériellement fortifié par l'effondrement du front russe, semblait, plus même qu'en août 1914, formidable. Entraînées par près de quatre années d'une guerre tenue par elles pour victorieuse, pourvues d'un matériel magnifique de combat et animées de la foi la plus absolue en une victoire qui imposerait la paix profitable, ses troupes représentaient vraiment le plus redoutable instrument de bataille. Une discipline rigoureuse mettait cet instrument entre les mains d'un état-major dont le prestige fortifiait l'action ; à la tête de cet état-major, un grand chef dont le crédit, à lui seul, constituait une force, et, sous cet Hindenburg « toujours vainqueur », ce « quartier-maître général », Ludendorff, audacieux, actif, à la main ferme et à l'esprit entreprenant, tenu pour capable des plus hardies, des plus heureuses conceptions. Tout avait été écrasé en Orient : Serbes, Russes, Roumains, et, un moment, il avait semblé que, d'un revers de main, un Mackensen eût pu rejeter à la mer l'armée de Salonique. Ludendorff avait préféré faire sentir à l'Italie la

lourdeur du poing allemand, et il avait suffi que celui-ci s'appesantît pour que l'Italie, un moment, parût s'effondrer. Et maintenant, tout ce qu'il y avait de forces allemandes dispersées sur les champs de bataille de l'Europe se ramassait sous la main de Hindenburg pour être jeté sur le front de France.

Jetées sur ce front, elles y parurent remplir, jusqu'à les dépasser, les espérances que l'Allemagne fondait sur elles. Les armées britanniques, enfoncées, le 21 mars, entre Oise et Somme, semblèrent un instant livrer Amiens et, avec Amiens, le chemin de la mer, et si les troupes françaises, jetées à la bataille par Pétain et commandées de haut par Fayolle, parvenaient à remailler la chaîne rompue, la situation n'en était pas moins singulièrement grave pour l'Entente ; elle s'aggravait encore quand, le 9 avril, un nouvel enfoncement de nos Alliés paraissait, une heure, découvrir, avec le Pas de Calais, le seuil de l'Angleterre.

De nouveau, nos troupes étaient, contre l'attente de l'adversaire, accourues sur ce lointain champ de bataille et y avaient, au prix de rudes combats, aveuglé les voies. Mais, à ce jeu, notre armée s'usait et se dépensait. Elle paraissait néanmoins si gênante que Ludendorff entendit la mettre hors de combat. Ce fut le troisième assaut, — le plus effroyable : la rupture des lignes de l'Aisne, l'invasion jusqu'à la Marne de soldats entraînés par leur triomphe au delà de tous leurs objectifs. Le soir du 29 mai, la victoire future de l'Entente eût paru hypothèse folle même à nos meilleurs amis. Après la mer, Paris était plus ou moins prochainement menacé. Même à la veille de la première Marne, l'Allemagne n'avait jamais paru plus près du triomphe final.

Elle venait cependant d'écrire sans s'en douter le prologue de sa défaite. Engagée dans une poche que, grâce à la résistance des parois, elle ne parvenait pas à élargir, l'armée allemande était singulièrement vulnérable. L'échec

de l'assaut, tenté le 9 juin pour mettre fin à cette situation scabreuse, la vouait à la pire aventure, de l'heure où son adversaire la frapperait au *défaut* et y engagerait le fer.

Le fer fut engagé le 18 juillet et dans les circonstances les plus heureuses pour nous. Arrêté net le 15 juillet dans une nouvelle tentative pour élargir à l'est la poche qu'il n'avait pu, le 9 juin, élargir à l'ouest, déconfit et rejeté en mauvais arroi par une de nos armées, l'Allemand s'était, sur le front d'une autre armée française, engagé plus avant dans la poche fatale : ayant franchi la Marne, — fleuve funeste à sa fortune, — il restait ainsi aventuré quand, d'un coup imprévu de lui, il fut frappé au *défaut* que, de son œil perçant, le général en chef allié avait aperçu. Obligée, au risque d'un mortel péril, de rétrograder, l'armée allemande s'y résigna, mais, dès lors, la bataille était renversée ; suivant l'expression du grand chef anglais, cette victoire française du Soissonnais « marquait le tournant de la campagne ».

Ressaisissant l'initiative, le haut commandement allié allait manœuvrer l'adversaire et faire succéder aux victoires de l'offensive allemande celles de notre contre-offensive. En deux mois, du 18 juillet au 22 septembre, cette contre-offensive avait non seulement reconquis le terrain perdu depuis le 21 mars par les armées de l'Entente et ramené l'ennemi à son point de départ, mais, par la réduction de la hernie de Saint-Mihiel, permis à la grande manœuvre d'enveloppement de se préparer sans être par rien gênée dans son envergure.

L'armée allemande avait, dans l'aventure, et dès le milieu de septembre, perdu au bas mot un demi-million d'hommes et un matériel énorme. De ce chef, tout espoir de réaction victorieuse lui était interdit pour l'année qui s'avançait. Son moral, sans s'affaisser, baissait étrangement — et, de l'aveu de ses chefs, sa « force combative ». Mais une dernière espérance restait à son état-major.

Rejetée de ses conquêtes du printemps 1918, elle l'était sur les formidables positions dont elle avait, depuis trois ans, enserré ses adversaires et qui semblaient river l'invasion au flanc de la France. Cantonnés en ce rempart tenu pour « imprenable », les Allemands pouvaient penser qu'on n'oserait les y attaquer ou qu'attaqués, ils sauraient repousser l'assaut. Dès lors, sans être sauvés, car cette fois le temps travaillait contre eux, ils pourraient se réorganiser, peut-être se renforcer assez pour que l'année 1919 imposât à la lassitude de l'adversaire une paix qui fût au moins sans déshonneur pour eux.

Leur dessein était facilement pénétrable. Le grand chef qui menait la bataille entendit le déjouer. Il savait qu'aucune muraille ne résiste à une armée victorieuse qui y vient relancer une armée vaincue. Contre l'attente de ses adversaires, il osa décréter qu'avant quelques semaines, le rempart serait ou réduit ou forcé. Et, pour plus de sûreté, il décréta qu'on tenterait tout à la fois et de le réduire et de le forcer. Tandis qu'il serait attaqué de front par les armées anglo-françaises sur sa partie la plus formidable, il serait menacé par deux attaques de flanc : l'une au nord, menée par un groupe d'armées alliées ; l'autre au sud, exécutée par l'aile droite des armées françaises et la nouvelle armée américaine.

L'assaut général commença le 26 septembre. Contre les prévisions admises, le mur fut brisé à son centre avant même que les ailes eussent pu l'envelopper. La cuirasse était rompue qui couvrait le gladiateur jusque-là resté debout contre tous les assauts et qui, sous le coup, fléchit des jarrets.

Il sentit sa défaite. Non seulement sa position « imprenable » avait été prise et, avec elle, 40 000 nouveaux prisonniers et plus de 500 canons, mais les voies de rocade par où il parvenait jusque-là à multiplier ses forces en les déplaçant, étaient ou perdues ou menacées. Ses réserves s'épuisaient ; son matériel était délabré ;

il ne songeait plus qu'à sauver ce qu'il en restait. Il pouvait encore, en s'accrochant à sa seconde ligne de positions, *Hermann* et *Hunding Stellung*, permettre aux armées et aux canons de s'écouler lentement vers le Rhin.

Le grand chef allié ne le permit pas. Sachant ses troupes fatiguées, mais confiant en leur surhumaine énergie, il décida de briser le second mur avant que celui-ci eût joué son rôle sauveur. Bien plus, poussant toutes les armées à l'assaut, il étendait son action de telle façon que l'enveloppement se fît plus large et plus menaçant encore. Tandis que l'ennemi serait rejeté dans le difficile massif ardennais par neuf armées alliées, trois autres, repartant des champs de Flandre, après avoir reconquis la Belgique, se rabattraient sur le flanc droit allemand et trois autres encore, attaquant entre la Meuse et la Sarre, menaceraient, par un énorme mouvement tournant, la ligne de retraite des armées impériales sur le Rhin.

L'Allemagne fut étreinte par la peur. Elle courait au pire désastre, à un Sedan décuplé, puisqu'un million d'Allemands étaient en péril. Du jour où elle avait été rejetée de son mur Hindenburg, l'état-major avait décrété la partie perdue. Cherchant avant tout à sauver de cette effroyable mésaventure ce qui pouvait l'être, c'est lui qui adjurait le gouvernement d'Empire de solliciter et d'obtenir à tout prix l'armistice.

Les circonstances donnaient à une telle démarche le caractère d'un aveu formel de défaite. Le grand chef allié entendit bien que l'armistice fût une capitulation. Il pressa le mouvement qui, peu à peu, enserrait le vaincu et le réduisait aux abois. L'étreinte était si menaçante, les pertes si irréparables, les moyens de manœuvre si faibles pour le vaincu que, sans essayer de sauver l'honneur, l'Allemagne capitula.

La bataille qui, quatre mois, avait paru menacer d'un

mortel péril les troupes de l'Entente, se terminait pour elles, après quatre nouveaux mois, par une incomparable victoire et l'effondrement de leur ennemi.

*
* *

La victoire, nous la devions à la vertu de la Nation française, à la valeur de très grands chefs, à la vaillance d'une armée sans pareille, à la résolution et à l'ardeur de nos Alliés, à l'établissement d'un commandement unique, au choix de l'homme qui en fut investi, et, disons-le, à certaines fautes de notre adversaire.

La France avait été pendant les quatre années de guerre au premier rang de la Coalition : seule, elle avait arrêté l'invasion aux champs de la Marne en septembre 1914 ; seule, elle avait, en 1915, tenté, par de fougueuses offensives, de rejeter l'Allemand ; seule, elle avait, en 1916, brisé à Verdun la seconde ruée allemande ; et si, en 1916, en 1917, elle avait vu ses alliés britanniques faire leur partie en de nouveaux assauts, elle avait, comme toujours, payé sa part, sinon au delà de ses engagements, du moins au delà de ses capacités. Elle eût été, en 1918, excusable de ne jouer dans la défense de son sol que le rôle qui lui était assigné en un secteur déjà si démesurément large.

Et cependant c'était elle qui, à la première nouvelle que ses alliés britanniques, en dépit de leur vaillance, étaient culbutés, s'était à deux reprises jetée à leur secours. Deux fois, en Picardie, puis en Flandre, on avait vu, quand tout semblait perdu, paraître sur les champs de bataille les casques bleus de France, — et la bataille s'était rétablie. Sans doute arriva-t-il qu'à son tour, notre armée affaiblie par ces combats, privée, par l'éloignement de ses meilleures divisions, des réserves nécessaires, attaquée par des forces formidablement disproportionnées, fléchit et céda ; mais elle n'avait pas attendu qu'accou-

russent des alliés pour se retourner soudain, dès le 2 juin, en un mouvement magnifique contre les vainqueurs du 27 mai et, en limitant leur victoire, en quelque sorte les y enfermer.

Lorsque, un mois après, cette armée, proclamée par la presse allemande « hors de combat », avait été derechef attaquée, elle avait fait à cette nouvelle ruée un accueil tel que le monde en frémit d'étonnement et quand l'Allemand en restait déconfit, elle l'avait, avec une fougue incroyable, enfoncé, bousculé, expulsé de ses positions, reconduit l'épée dans les reins.

Certes, dans les combats qui allaient suivre, nos alliés devaient, à leur tour, faire preuve d'une valeur à laquelle, le lecteur le sait, nous n'avons jamais hésité à rendre hommage — et nous y reviendrons. Mais aucun d'eux ne songerait à contester qu'après s'être largement dépensées dans la défensive, les armées françaises jouèrent dans l'assaut concentrique un rôle que l'effroyable usure faite au service de la Coalition semblait, d'une façon absolue, leur interdire. Comme je les avais vus courant à la rescousse des Britanniques en mars, pleins de résolution et d'entrain, en soldats celtes qui toujours ont *blagué* leurs épreuves, je les vis, en ces dernières semaines de combats, marcher à la victoire avec une infatigable ardeur. Les divisions étaient réduites à quelques bataillons, les bataillons à quelques sections ; notre armée était en lambeaux ; les figures étaient hâves, creusées par la fatigue, ravagées par les veilles et, sous les « habits bleus par la victoire usés », les dos se voûtaient et presque se cassaient ; ils allaient cependant et allaient toujours ; ils conquéraient et libéraient le sol de la patrie ; ils ne chantaient plus, ne plaisantaient plus, ne riaient plus ; mais leurs yeux disaient le sacrifice éternellement consenti quand ils n'étaient pas traversés par l'éclair de joie que leur arrachait la vue des immenses colonnes de prisonniers allemands rencontrés ou l'entrée dans une

des villes naguère réputées inabordables, Laon, Saint-Quentin, la Fère, Guise, Vouziers, Rethel, Sedan. Beaucoup tombaient, parmi lesquels nous avons tous un être cher, et si je laissais parler mon émotion... Et je me rappelais ce mot d'un poème du treizième siècle : « Les bons *souffreurs* vainquent tout. »

La guerre avait fait à la France une armée sans pareille. Elle avait dans son creuset, pendant quatre ans, fondu les éléments de la nation : elle en avait fait ce qui aujourd'hui éclipse le volontaire de la Révolution et le grognard de l'empereur, le *poilu* de la République. Il gardait en son âme deux orgueils parmi tant de douleurs : on avait arrêté « le Boche » sur la Marne, on l'avait arrêté à Verdun. Et le fait est que la valeur des soldats de 1918 se fortifiait des souvenirs « du temps du père Joffre ». Les *jeunes classes* avaient trouvé ces glorieux aînés pour leur apprendre comment « on *avait* le Boche ». Joffre avait laissé comme un legs immortel à l'armée française les motifs d'une imperturbable confiance : la Marne, Verdun et, quand Verdun étonnait déjà le monde par sa résistance, la Somme victorieuse.

Quand, en 1917, une bataille, qui, sans être l'échec qu'on a dit, l'avait déçu en de trop belles espérances, le soldat français sentit son âme s'enténébrer, un autre grand chef était venu dont j'ai, au début de cette étude, caractérisé en quelques mots la féconde action. Pétain, ai-je écrit, « avait entendu que le raffermissement de la discipline fût assuré par le rassérénement des âmes ». Lorsque, nous retournant vers les origines de cette bataille de huit mois, nous nous posons la question : « Comment a-t-elle été gagnée? » nous sommes ramenés à ce fait. Jamais le soldat français n'avait été si beau. Et si sa mentalité, faite de discipline consentie, fut, avec son infatigable vaillance, un des éléments primordiaux de la victoire, il faut bien en reporter une partie du mérite au chef dont l'âme frémissante se cache, avec une sorte

de pudeur, sous des dehors si froids. Lorsque Foch recevait le commandement des armées alliées, Pétain lui tendait un instrument d'acier à la fois souple et résistant qui, jadis fondu au feu de vingt batailles, sortait retrempé encore des mains d'un grand forgeur d'âmes.

***

Cette armée dont j'eusse tant voulu, — échappant au cadre où je devais m'enfermer présentement, — conter par le menu les exploits héroïques, cette armée si vaillante, si ardente, si volontairement soumise à la discipline, si étonnante de patience aisée et d'humeur guerrière, disons — car c'est un devoir de l'affirmer — qu'elle n'eût pas enlevé la victoire, si elle n'avait été entre les mains de très grands capitaines.

En cette étude, tous ont paru à leur place. Pétain d'abord qui n'est point seulement le chef qui, un jour, s'est penché sur le cœur du soldat, Pétain qui est aussi le soldat réfléchi et organisateur, l'homme qui entend s'éclairer avant d'ordonner, peser — à l'excès, disait-on — avant de conclure, ménager les vies et les ressources tant qu'il importe d'assurer l'avenir, mais qui, soudain, quand la victoire est proche, et se sentant enfin affranchi de ce souci, saura, — c'est le 27 octobre, — crier à ses lieutenants : « Poussez hardiment. » C'était grâce à sa prudence opportune que, saignée par plus de trois années de combats, l'armée française, ménagée par lui, s'était trouvée en mesure, matériellement comme moralement, de supporter le choc. Ce que, de Provins, Jeanne d'Arc écrivait, le 6 août 1429, aux Rémois : « Je maintiendrai et tiendrai l'armée royale *bien unie et toute prête* », de ce même Provins, son quartier général, Pétain a pu souvent adresser aux chefs de la Nation la même promesse assurée. Son armée était déjà « bien unie et toute prête », quand, le 22 mars, à l'appel imprévu du maréchal

Haig, il la précipitait en moins de quarante-huit heures sur le champ de bataille en péril, quand, distribuant les réserves que, sagement, il avait constituées, il jetait à un Fayolle les premières instructions d'où allait sortir le rétablissement provisoire de la bataille compromise.

Tel je l'avais vu alors, en son poste de commandement de Compiègne, calme, presque ironique, maîtrisant une âme pleine d'émoi pour opposer aux mauvaises nouvelles un front de marbre, tel il devait rester dans les mauvaises comme dans les bonnes heures.

Plein d'une abnégation faite de raison autant que de vertu, il avait, par patriotisme, aspiré à se subordonner. Mais restant à sa place nouvelle, — encore si éminente, — de haut lieutenant d'un grand maître, il grandissait encore ce poste par cette valeur appliquée qui lui est propre, toujours prêt à fournir à la bataille ce que la bataille exigeait, résolu certes à donner sans ambages, au nom de sa conscience, des avertissements, des avis et des conseils, plus résolu encore à entrer pour le bien du pays dans les vues d'un grand stratège, à y collaborer avec son cœur autant qu'avec sa tête — au demeurant le chef le plus précieux qu'armée pût avoir en de telles circonstances et sous la main d'un Foch.

Il avait amené à celui-ci l'admirable cohorte des grands soldats. C'est grande fortune que la France ait possédé une pareille pléiade de chefs émérites. Parce que, en cette bataille, les « *Armées* » apparaissent comme les grands instruments d'action, un Mangin, un Gouraud, un Debeney, un Berthelot, un Humbert, un Guillaumat, un Degoutte, commandants directs de ces armées, ont été, au cours de ce drame que j'ai essayé d'écrire, sans cesse en scène. Mais, entre ces hommes qui apparaissent ici comme les grands acteurs du drame et les deux illustres chefs qui les actionnaient, les commandants de groupes d'armées n'ont cessé, eux aussi, d'agir, jouant leur rôle d'actifs et infatigables « coordinateurs ». Entre

les mains de Fayolle, de Maistre, — et le grand Castelnau se préparait, en novembre, à jouer le même rôle au-dessus des armées de Lorraine, — les *directives* d'un Pétain deviennent les ordres précis qui de deux, trois, quatre armées font « un groupe » agissant, s'aidant, s'appuyant, collaborant en une belle harmonie. Qui louera assez le rôle de Fayolle, notamment, qui, du 23 mars au 11 novembre, restera constamment sur la brèche, tenant en ses mains les rênes de ces armées qui, après avoir, en mars et en juin 1918, fermé la voie à l'invasion, ont plus qu'aucunes autres contribué à la refouler? Cet ancien maître de l'École de Guerre, je le vois dirigeant un Debeney, un Humbert, un Mangin, actionnant les énergies, modérant au besoin les témérités, contrôlant les renseignements, ordonnant les efforts, coordonnant les volontés ; et un tel rôle demande des qualités dont le vainqueur de la Somme a depuis longtemps fait la preuve. Je le verrai toujours, si beau de sérénité calme et d'énergie souriante en ces terribles journées de mars 1918 où, avec des troupes de fortune, des états-majors sans troupes, des divisions sans artillerie ou des artilleries sans attelages, il faisait front à une situation sans précédent, et gagnait là les plus beaux lauriers de sa magnifique carrière.

Et ce que je dis d'un Fayolle, je le dirai d'un Maistre ; c'est le même rôle entre les mains d'un autre maître de l'École, chez qui la guerre a révélé un soldat à poigne au service d'un cerveau merveilleusement pondéré, Maistre, à la tête du groupe des armées qui, sous le commandement des Berthelot, des Guillaumat et des Gouraud, vainquirent de Sissonne à Vouziers, et, de Mézières à Sedan, achevèrent la bataille en apothéose.

***

Armée française magnifique et magnifiquement commandée, elle n'eût cependant pas suffi à vaincre. Elle

avait, seule ou presque seule, pu tenir des années durant : elle ne pouvait, seule, en 1918, repousser la formidable ruée de toute l'Allemagne et la faire refluer, parce que, saignée depuis quatre ans cruellement, elle devait encore, en bandant ses muscles et son cœur, jouer dans la bataille un rôle éminent, mais à condition qu'à côté d'elle d'autres tinssent tête à un ennemi auquel la défection russe assurait l'écrasante supériorité des hommes et des moyens.

J'ai dit, dans un des chapitres de cette étude, quelles qualités avait, en cette bataille, déployées l'armée britannique. Il serait injuste de méconnaître la valeur que, même dans les jours malheureux, elle dépensa. Ses hommes attaqués par des forces supérieures, séparés, désencadrés, se cramponnèrent alors au sol par petits groupes et, dès qu'ils virent les Français intervenir, se reformèrent sous les ordres de nos généraux par un mouvement spontané qui affirmait que, seul, le désarroi d'un état-major d'armée avait pu faire flotter ces superbes soldats. Le lecteur les a vus agir lorsque, reprenant l'offensive, leurs chefs les jetèrent à l'assaut des lignes Hindenburg. Opiniâtres naguère dans la défense et gardant dans l'infortune ce flegme qui est une belle forme du courage, ils se montrèrent, en cet assaut de septembre, redoutables et même formidables par la résolution avec laquelle ils s'élancèrent, par l'observance exacte de la consigne donnée qui était de briser le mur ou d'y rester. Leurs états-majors avaient apporté dans leurs travaux les mêmes qualités d'opiniâtreté et de résolution. Plus neufs que les nôtres à la conception et à la conduite de la guerre, ils s'étaient promptement entraînés, se forgeant en forgeant. Lorsque, au début de l'été, ils se furent persuadés qu'il fallait décidément en découdre pour en finir, ils parurent admettre que rien ne devait faire obstacle. Sans se départir de cette froide et calme « application » qui leur faisait préparer toute opération comme

une partie bien ordonnée, sans renoncer à des procédés de préparation qui bannissaient toute improvisation pour éviter tout aléa, ils se trouvèrent, dès qu'un premier succès eut couronné leurs efforts, résolus à ne plus s'arrêter que juste le temps nécessaire pour préparer l'action victorieuse qui suivrait.

Leurs grands chefs, Rawlinson, Horne, Byng, Plumer et, au premier rang, sir Douglas Haig, étaient d'ailleurs arrivés à la conception juste de la situation militaire que, sans la méconnaître avant mars 1918, ils n'avaient fait qu'entrevoir. Un particularisme assez jaloux et comme scrupuleux, qui n'était d'ailleurs nullement exclusif d'entente cordiale et de fécond accord, les faisait se cantonner volontiers sur leur champ de bataille en nous laissant le nôtre, survivance du « splendide isolement ». Les journées de mars et d'avril, amenant l'interpénétration au profit même de nos alliés, les convainquirent non seulement de sa possibilité, mais de sa nécessité. La loyauté britannique devait s'incliner là devant. Et dès lors, « l'entente » se transformant en « fusion » devait assurer la victoire.

Le concours américain ne devait pas moins la hâter. Quand, le 12 juin 1917, John Pershing avait débarqué avec quelques régiments, nul n'eût pu penser qu'avant un an, une armée d'un demi-million d'hommes serait prête à concourir à une action victorieuse. C'est cependant ce qui devait arriver. Intensifiant ses envois, la République amie avait transformé promptement un appui moral en un concours national important. La question avait été de savoir si ces divisions pourraient, avant l'été de 1918, acquérir assez d'entraînement pour qu'elles fussent autre chose que des troupes immobilisées en des secteurs tranquilles. La magnifique force combative qui, sans étonner ceux qui avaient vécu de la vie américaine, se révéla à la face du monde dès le printemps de 1918, la préparation intensive qui, de cette force naturelle, travail-

lait à faire une force ordonnée, rendaient au contraire l'appoint de ces vingt et bientôt trente divisions américaines à tous égards précieux, à l'heure où les effectifs de la Coalition s'éclaircissaient et se raréfiaient. Avec une grande simplicité, en gens résolus à remplir un formel engagement envers leur conscience autant qu'envers leurs alliances, ces jeunes hommes entrèrent dans la lice avec autant de fougue que de confiance. On se rappelle la démarche de Pershing au lendemain des journées de mars : elle paraissait un beau geste de solidarité ; elle était bien plus : un engagement sérieusement pris et qui allait être tenu.

A la fin de la bataille défensive, on vit, de la Picardie à la Champagne, ces divisions américaines prendre leur place en de sanglants combats et lorsque la contre-offensive se déclenchait, plus de trente divisions d'outre-Océan y prenaient part. Au 11 novembre, 1 338 000 combattants américains étaient en France. Mais déjà l'acharnement qu'ils avaient mis à lutter dans les champs de Meuse et les monts d'Argonne, avait creusé en leurs rangs des trous profonds qui, à défaut des rapports des chefs, seraient là pour prouver avec quelle ardeur parfois téméraire ils s'étaient jetés à la lutte et, partant, de quel poids pesa, dans la victoire, cette ardente intervention.

*
* *

De tels concours, venant, matériellement et moralement, étayer la valeur française et combler les vides creusés depuis quatre ans dans nos rangs, eussent-ils été suffisants pour assurer à l'Entente la victoire qui sortit des derniers combats, il serait téméraire de l'affirmer. Ni la vertu des soldats de France, ni la froide résolution des soldats de la Grande-Bretagne, ni l'ardeur combative des soldats de l'Amérique, ni le concours actif apporté en quelques points par les soldats d'Italie, ni

l'appui que vinrent nous donner, à une heure de la bataille, les soldats du roi Albert, vaillants soldats du droit, n'eussent obtenu la victoire si, au cours de la grande bataille, nous fussions restés dans la situation où elle nous avait trouvés. Les forces de l'Entente étaient et pouvaient devenir très grandes ; mais, si elles ne formaient pas faisceau, elles étaient inopérantes. J'ai dit, en une page de cette étude, que si l'attaque allemande nous trouvait inférieurs en bien des points, il n'était point d'infériorité plus périlleuse que celle qui résultait de l'absence d'un commandement unique. La France le réclamait depuis un an ; l'infortune qui, pour les nations comme pour les individus, est souvent un bienfait, l'imposa. De grands chefs combattaient côte à côte ; parce qu'ils n'étaient que côte à côte, leurs talents de stratège, loin de servir, parfois se contrariaient. A une heure de crise, sous le coup de grandes émotions, l'unité de commandement se fit.

Par elle-même, elle était féconde en résultats ; elle le fut d'autant plus que l'homme se rencontra qui, plus qu'aucun autre, se sentait, avec la force d'assumer le fardeau et cette « avidité des responsabilités » qu'il avait lui-même signalée comme la qualité maîtresse des grands caractères, le génie nécessaire pour transformer une défaite, qui pouvait être promptement mortelle, en victoire bientôt décisive.

J'ai dit longuement ce qu'était Foch. Nous connaissons son caractère et sa façon, ses principes et ses méthodes. La bataille ne fut que la constante mise en action d'un enseignement qui se justifia en s'appliquant. « Illuminé par la vue du champ de bataille », il l'était aussi de cette lumière intérieure, ce « don divin » dont il avait parlé. Il avait dit qu' « une bataille gagnée est une bataille où l'on ne *veut pas* s'avouer vaincu » : en pleine défaite, le 26 mars, le 10 avril, le 30 mai, il ne voulut pas un instant qu'on s'avouât vaincu. Il avait dit que la meilleure

défensive réside dans l'offensive : tandis qu'on en était encore à se débattre contre la première offensive allemande, il préparait la sienne ; il n'en abandonna jamais la pensée ni la préparation ; il en réunissait les éléments alors que l'ennemi préparait sa formidable attaque de Champagne et il fut ainsi prêt à répondre, les temps étant révolus, à l'assaut malheureux de l'adversaire par la contre-offensive du 18 juillet. Il avait prôné la « bataille-manœuvre » comme seule capable de procurer la victoire décisive et il avait, l'initiative ressaisie, monté pièce par pièce la plus grandiose manœuvre enveloppante qui se fût vue. Il avait dit : « Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu », et il avait, dès lors, tout fait pour assurer à ses soldats la confiance par la victoire et provoquer, par des coups répétés, la ruine du moral adverse. Il avait dit que, pour tout terminer, il fallait le « coup de massue » des « réserves » et ayant, sans se lasser, constitué « ses réserves », il avait su toujours donner « le coup de massue » et en préparait un suprême quand il fut arrêté. A faire adopter, avec ces principes, ses vues, ses plans, il avait déployé une prodigieuse force de persuasion servi par une miraculeuse activité : se confiant en un état-major dont le chef était bien digne d'une si haute estime, il courut les quartiers généraux et les postes de commandement, persuadant, convertissant, ordonnant et surtout convainquant. Chacun eut bientôt l'impression de sa présence réelle ; la bataille en fut, suivant son expression favorite, « animée ». Ne perdant jamais de vue l'action engagée, il la dépassait par ses vues, en précédait l'issue, et, avant que la conclusion ne parût proche, en tirait, pour former de nouveaux plans, les conséquences les plus rigoureuses. Son esprit actif et critique à la fois, le mettant toujours en avance d'une armée, d'une idée et d'une année, lui permettait d'apercevoir toute *sa* bataille dans l'espace et le temps. Voyant large et loin, il voyait juste, refusant de

sacrifier aux apparentes nécessités de l'instant les réelles nécessités du lendemain et à un coin du champ de bataille, si angoissant ou intéressant qu'il fût, le champ de bataille tout entier : se faisant, pour rester le coordinateur, arbitre péremptoire, il s'imposa bientôt de telle façon, que « le chef d'orchestre » — ainsi qu'il le disait — fût toujours là, accepté, *fixé* par « ses exécutants » et, avant tout « morceau », donnant « la note ». Il avait décrété qu'on gagnerait la bataille, mais, encore que croyant à un juge suprême et à un Dieu tutélaire, il pratiqua l'*Aide-toi, le Ciel t'aidera*, donna le maximum de forces et d'efforts, et gagna la bataille. Que pareil homme ait été là, dans le moment donné, avec les forces que lui avait préparées un Pétain et que lui pouvait soumettre un Haig, dans un état de vigueur physique étonnant et un état de vigueur morale magnifique, voilà où fut le miracle sauveur.

***

« Chevauche, Charles, lit-on dans la *Chanson de Roland;* la clarté ne te fera point défaut. Tu as perdu la fleur de France ; Dieu le sait. Mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle. » Une fois de plus, la France ayant « perdu sa fleur », l'homme à qui « la clarté ne fit point défaut », nous vengea de « la gent criminelle ».

La « gent criminelle » elle-même allait au-devant de notre vengeance. Un Foch lui-même est un critique militaire trop averti pour ne point admettre qu'en guerre, c'est l'adversaire qui, deux fois sur trois, procure la victoire. Le génie consiste à saisir sa faute d'un œil prompt et, après s'être paré en vue de toute éventualité, d'en tirer sans tarder parti.

Or, le commandement allemand, encore qu'il ait avec un singulier génie d'organisation préparé ses opérations et à maintes reprises manœuvré de fort remarquable façon, commit de grandes fautes de conception et d'application.

La première faute avait été de se croire vainqueur à coup sûr. « Caressante et flatteuse d'abord, a écrit l'Eschyle des *Perses*, la calamité attire les humains dans ses rêts » ; et ailleurs : « L'orgueil fils du bonheur et qui dévore son père. » L'état-major allemand, parce que, en 1918, il avait retrouvé tout son orgueil, sous-estima une fois de plus l'adversaire, s'estimant lui même « au-dessus de tout ». Ses premiers succès le confirmèrent dans ce sentiment et l'exaltèrent au point de l'induire aux plus audacieuses combinaisons. Derrière Hindenburg, qui, en dernière analyse, ne fait figure que de patriote vigoureux et de beau soldat, Ludendorff semble bien avoir tout dirigé. Or, il était joueur et joua la fortune de son pays ; il croyait tenir tous les atouts ; il en avait beaucoup ; il les joua bien dans sa première *manche*, se les fit *couper* en juin et juillet, les perdit tous ensuite et, dans un geste bien singulier chez ce rude homme, conseilla le premier d'abattre les cartes. En face de ce Foch qui paraissait audacieux, mais dont j'ai dit qu'il pratiquait l' « audace prudente », Ludendorff apparaît comme un peu fantasmagorique. Ce petit-neveu de Moltke était un téméraire ; un Allemand de marque le devait, après la défaite, traiter d' « aventureux ». En fait, il calcula mal, en risquant gros avec une trop courte échéance. S'il gagnait tout avant l'échéance, il était vainqueur, car, pour trois mois, il était à peu près maître de tout, ayant toutes les supériorités, pardessus tout celle de l'initiative qui permet la surprise. Mais s'il ne gagnait point en trois mois la partie, il la perdait à coup sûr, plus ou moins vite selon le génie de son adversaire. Ses victoires, aussi meurtrières pour ses armées que pour les nôtres, étaient victoires à la Pyrrhus. La « fureur ordonnée », qui était son procédé tactique, éreintait ses soldats. Si des premiers succès avaient exalté leur moral, ceux-ci s'en étaient promis un trop prompt résultat qui serait la paix et, avant même d'être battus, se démoralisèrent à voir qu'on se battait

toujours. Sa tactique, en se dévoilant, se démontait ; l'adversaire, puisqu'elle ne se modifiait pas, découvrait, à étudier son jeu, la parade à y opposer.

Sa stratégie parut d'abord heureuse. Le coup qui devait séparer, à leur jonction, les deux armées alliées était d'excellente guerre et, sans la prévoyance de Pétain, l'activité de Fayolle, l'allant d'Humbert et de Debeney, réussissait. Il pouvait poursuivre son entreprise : couper non plus seulement les armées alliées en deux tronçons, mais séparer radicalement les deux pays en poussant vers la mer, fût-ce en trois étapes. Dans l'état de déconfiture où était, en avril, l'armée britannique et l'état de fatigue où la bataille avait mis la nôtre, il eût peut-être réussi à faire vers la mer la percée, bientôt élargie, qui eût été pour nous tout simplement mortelle. Il se laissa influencer par d'autres préoccupations, crut manœuvrer quand il se dispersait, ne sut que donner des coups successifs au lieu de les faire simultanés, — ainsi qu'un Foch le pratiquera, — puis ayant encore réussi en une direction nouvelle, se laissa emporter hors de ses voies.

Il se laissa probablement entraîner par le désir de plaire au kronprinz de Prusse qu'il tenait pour son futur maître. Il semble que celui-ci ait voulu ravir au kronprinz de Bavière, commandant le groupe des armées du nord, la gloire de terminer la campagne. Chose assez singulière, au moment même où, pour regagner une des supériorités qu'avait sur nous l'Allemagne, nous établissions le commandement unique, en fait, sinon en principe, les Allemands laissaient se briser chez eux cette unité du commandement. Deux jeunes chefs de sang princier paraissent s'être disputé l'honneur de la victoire, ce qui était proprement vendre la peau de l'ours. Et entre ces deux princes, sans valeur militaire réelle, Ludendorff ne sut point prendre parti ou plutôt, après avoir lancé l'un, se rejeta sur l'autre, — peut-être par considération de courtisan pour le fils du souverain.

*

L'opération sur Paris était une aventure. Il eût fallu, même après le 27 mai, deux grandes batailles pour arriver à investir Paris. Et, le temps marchant, l'armée alliée, sans cesse grossie par l'afflux américain et fortifiée par une fabrication intense de matériel, regagnait l'avantage. A tenter de franchir la Marne, on recommençait l'aventure de 1914. Ludendorff mit son armée dans la nasse et on sait ce qui suivit.

Lorsque d'assaillant il devint l'assailli, il ne paraît pas avoir su trouver un instant la parade à opposer à Foch comme Foch avait finalement trouvé la parade à lui opposer. Sa retraite ne fut pas sans mérite : chaque fois qu'il fut menacé d'encerclement, il sut dérober ses gros par de cruels sacrifices. Ses soldats l'aidèrent de toutes les forces de leur corps et de leur âme. Il n'est ni juste ni heureux de refuser à celui qu'on a vaincu des vertus qu'on admire chez les siens : le soldat allemand, si démoralisé qu'il apparaisse dans les lettres saisies, fut remarquable de discipline, de courage opiniâtre, d'esprit de sacrifice. Il y eut dans ses rangs peu de défaillances collectives ; il se battit jusqu'à la dernière heure avec un grand courage ; jusqu'à la veille de l'armistice, la lutte fut pour nous très dure. C'est grande gloire d'avoir, en dépit de ces qualités, brisé une résistance tenace servie par l'emploi d'une prodigieuse provision de mitrailleuses. En novembre 1918, ce courage même était à bout ; la fatigue l'avait vaincu. « Hélas ! écrira un Mayençais qui, quelques jours après, les verra passer, ils reviennent fatigués, misérables, fourbus. La belle armée d'Hindenburg, qu'est-elle devenue? *Foch l'a mise en pièces en moins de trois mois!* »

*
* *

Nous tenons l'aveu de la défaite. En vain l'Allemagne a-t-elle essayé d'en contester sinon la réalité, du moins l'étendue. Lorsque Ludendorff n'avait plus une division

fraîche, lorsque ses bataillons se battaient en désespérés, lorsque, ses rocades saisies par les armées alliées ou menacées de près, il ne pouvait même transporter aux points menacés ses forces fatiguées, lorsque l'artillerie manquait, lorsque les lignes de défense, gloire du génie allemand, avaient été brisées, que pouvait faire l'armée allemande?

Deux armées françaises allaient l'assaillir entre Moselle et Sarre, une armée américaine entre Moselle et Meuse, tandis que les armées des Flandres, se rabattant sur la Basse-Meuse, menaçaient l'autre flanc. Déjà, l'évacuation de Metz décidée, ordonnée, commençait : Metz, symbole de la conquête allemande, pilier de la force allemande. Ludendorff, qui n'avait pu venir à bout de son adversaire, était maintenant à sa merci. Il capitula parce qu'il ne pouvait pas ne pas capituler.

Nos troupes entrèrent à Metz, à Strasbourg, à Mulhouse dans le délire d'enthousiasme que j'ai décrit ailleurs. Puis je les vis entrer à Sarrebrück, à Kayserslautern, à Mayence. Au milieu des populations alsaciennes, nos hommes entraient en amis triomphants ; à Mayence, je les vis défiler en vainqueurs assurés : en tête, Fayolle, droit, digne, l'œil bleu plein d'une sérénité grave ; derrière lui, Mangin, plein de fierté, l'œil noir fixé sur la proie conquise, formidable de passion satisfaite : ces deux hommes résumaient la bataille où la raison ordonna l'audace, où l'audace entraîna la raison. Et derrière, les colonnes de nos soldats au visage fatigué, à l'œil allègre, à la démarche vive : la Vertu française en marche vers le Rhin tout proche.

Quand, sept mois après, nous vîmes, en cette inoubliable journée d'apothéose, défiler sous l'Arc de Triomphe et dans nos rues pavoisées notre armée triomphante, elle nous apparut telle : en tête, Foch, près duquel Joffre, le grand semeur, représentait le « miracle de la Marne », Foch sans morgue, l'œil toujours perçant et la bouche

mordante, l'homme qui avait forcé l'événement et donné la victoire ; après que les représentants de nos alliés eurent défilé, Pétain s'avançant au milieu de l'amour des soldats, superbe de dignité simple, puis ses grands lieutenants, ces commandants de groupes d'armées et d'armées dont chacun évoquait tant de victoires dans la grande victoire. Enfin, précédée de ces chefs que la guerre a faits ou qu'elle a portés, de ces jeunes généraux qui, sans que leurs noms retentissent aux échos de la rue, avaient le droit de prendre leur part de cette gloire des grands chefs et flanquée de ces enfants qui ont conquis au feu leurs modestes galons, la masse des soldats bleus à l'ombre des drapeaux. Et au-dessus de tous, évoquée par notre piété reconnaissante, la grande nuée de ceux qui étaient, au cours de ces combats, morts héroïquement pour que la France vécût.

Le tableau était saisissant : le Génie conduisant la Vertu, la Vertu portant le Génie sous la voûte destinée par le grand Empereur à voir passer la Victoire.

C'était la bataille de France qui passait.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS DE LA BATAILLE

Pages.

1. — La bataille 1
2. — Le champ de bataille 6
3. — Les adversaires 12
4. — La stratégie et la tactique de Ludendorff 18
5. — La marche de la bataille 27

CHAPITRE II

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE MARS

1. — L'attaque du 21 mars 33
2. — L'intervention française 37
3. — La conférence de Doullens 46
4. — Foch 49
5. — Les premiers ordres de Foch 58
6. — L'offensive arrêtée 62
7. — Le bilan de la première rencontre 65

CHAPITRE III

LES TROIS OFFENSIVES DE PRINTEMPS (9 avril-11 juin)

1. — L'offensive des Flandres (9-29 avril) 71
2. — L'entr'acte (29 avril-27 mai) 83
3. — L'offensive allemande de l'Aisne (27-28 mai) 89
4. — La soirée du 28 mai 95
5. — Les premières résistances (29-30 mai) 101

Pages.
6. — Fin de la bataille (31 mai-8 juin)..... 105
7. — L'offensive allemande de l'Oise (9-13 juin)..... 111

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE

1. — L'attente de la bataille..... 121
2. — La préparation de la parade..... 128
3. — L'offensive du 15 juillet en Champagne..... 143
4. — L'attaque allemande sur la Marne..... 147
5. — La contre-offensive du 18 juillet..... 151
6. — La bataille renversée..... 157
7. — L'Allemand défend ses flancs..... 162
8. — La seconde attaque Mangin et le repli allemand sur la Vesle..... 168

CHAPITRE V

LA BATAILLE DE PICARDIE (8 août-6 septembre)

1 — Le mémoire du 24 juillet..... 173
2. — Les batailles d'Amiens et de Montdidier (8-14 août).. 183
3. — L'attaque sur les ailes (18-26 août)..... 197
4. — Vers la position Hindenburg (27 août-6 septembre).. 207

CHAPITRE VI

L'ASSAUT CONCENTRIQUE (3 septembre-5 octobre)

1. — La position Hindenburg et la directive du 3 septembre..... 217
2. — Combats sur les avancées (12-22 septembre)..... 229
3. — La bataille de Saint-Mihiel (12-14 septembre)..... 232
4. — La veillée des armes (23-25 septembre)..... 235
5. — La bataille entre Suippe et Meuse (26 septembre-1er octobre)..... 238
6. — La bataille sur « la ligne » (27 septembre-4 octobre).. 244
7. — L'offensive des Flandres (28 septembre-10 octobre).. 256
8. — L'offensive entre Oise et Vesle (28 septembre-3 octobre)..... 261

CHAPITRE VII

LA REPRISE DU GRAND ASSAUT (5-31 octobre)

Pages.

1. — La situation au 5 octobre..... 265
2. — La reprise de la bataille entre Meuse et Suippe (3-13 octobre) 272
3. — La bataille entre Aisne et Oise (9-13 octobre)..... 276
4. — La bataille du Cateau (8-13 octobre)..... 278
5. — La directive du 10 octobre..... 283
6. — La reprise d'offensive dans les Flandres (14-20 octobre) 294
7. — La bataille de la Selle (17-25 octobre)..... 301
8. — Les opérations des armées de droite (13-20 octobre). 304
9. — La directive du 19 octobre..... 308
10. — La suprême résistance ennemie (21-31 octobre)..... 312

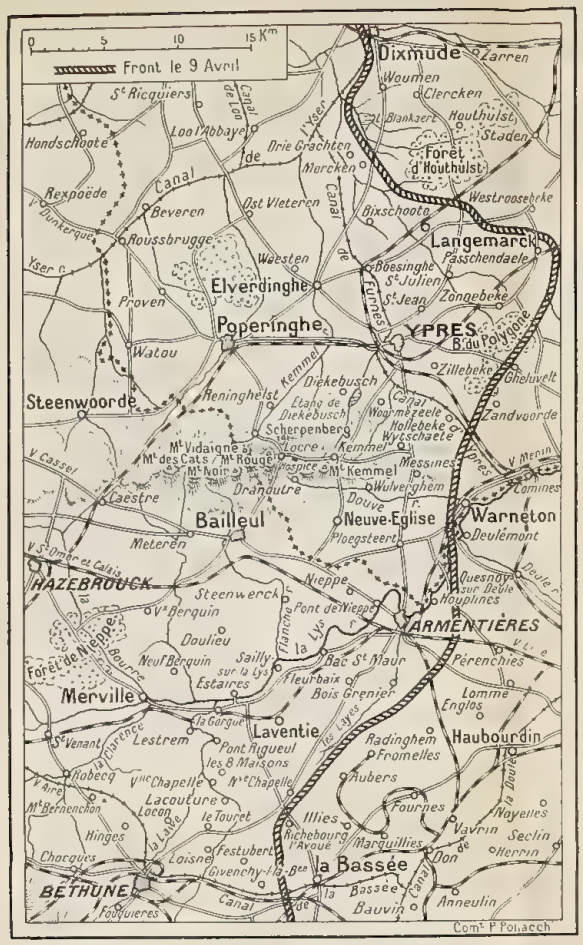
CHAPITRE VIII

LA VICTOIRE (31 octobre-11 novembre)

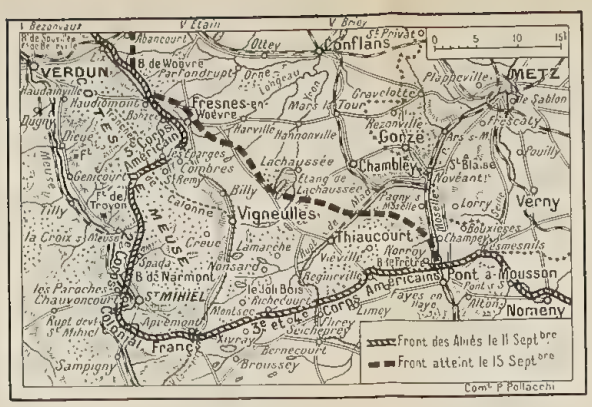
1. — Les veillées de Senlis..... 317
2. — A la reconquête de la Belgique (31 octobre-4 novembre)..... 325
3. — Bataille de la Sambre (1er-5 novembre)..... 327
4. — La bataille de l'Oise à la Meuse (3-5 novembre)..... 331
5. — La grande marche (5-9 novembre)..... 336
6. — Le dernier effort (9-11 novembre)..... 345
7. — La capitulation (11 novembre)..... 351

LA PLUS GRANDE BATAILLE DE L'HISTOIRE 355

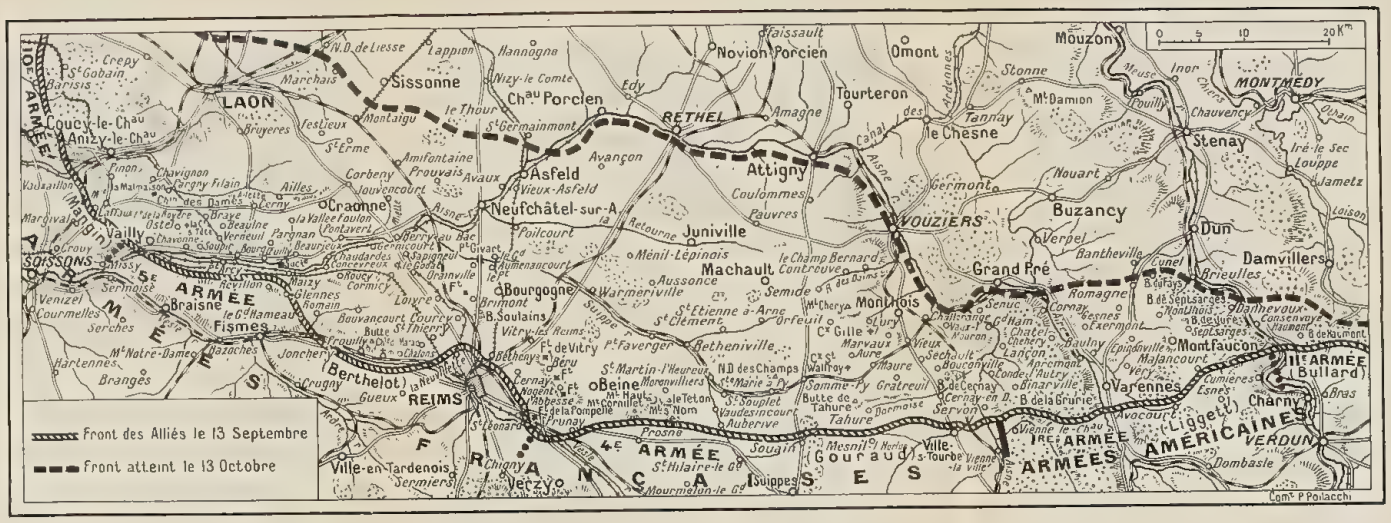
PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24742.



N° 7 — CARTE POUR SUIVRE L'ATTAQUE SUR LES « AVANCES » DU FRONT CAMBRAI-SAINT QUENTIN.



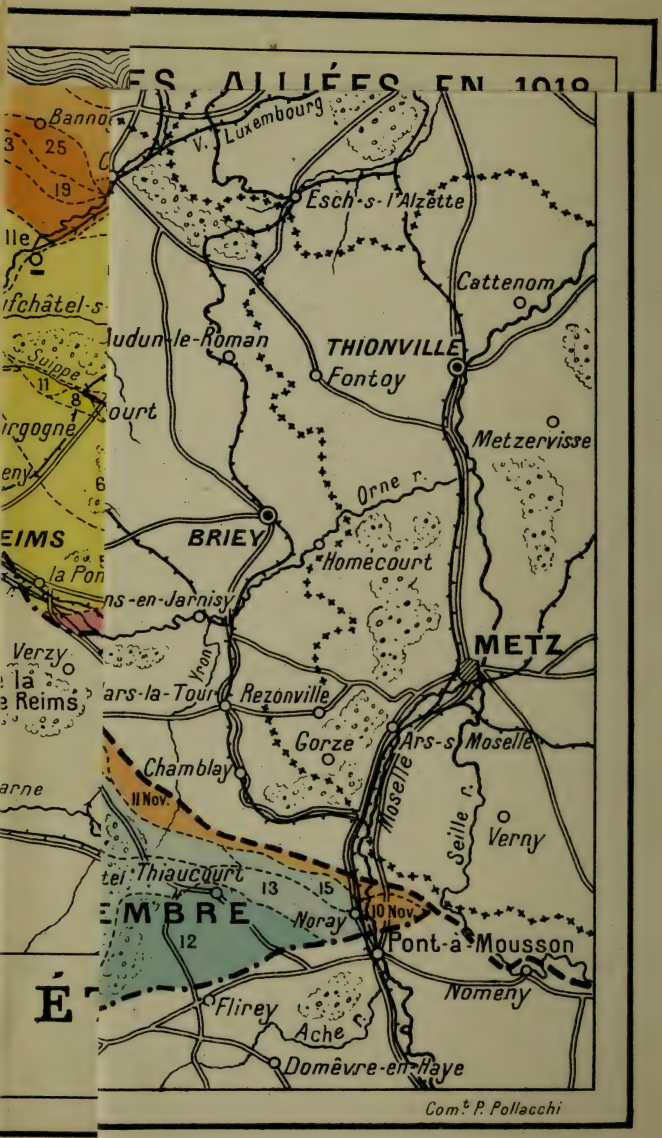
N° 8. — CARTE POUR SUIVRE LA BATAILLE DE SAINT MIHIEL.



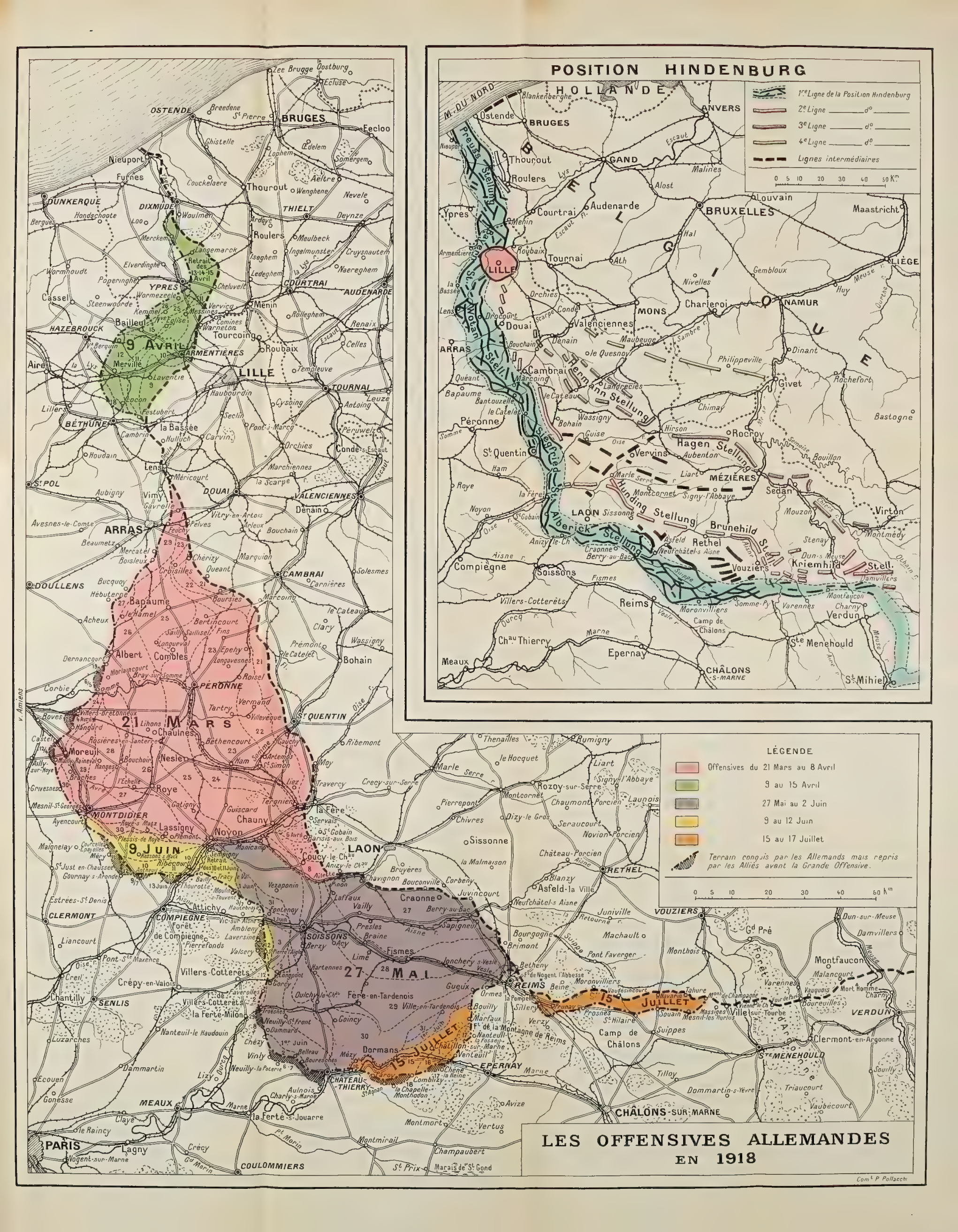
N° 9. — CARTE INDIQUANT LE FRONT DES ALLIÉS A LA VEILLE DE LA BATAILLE SUR « LA LIGNE » ET LE FRONT ATTEINT LE 13 OCTOBRE.

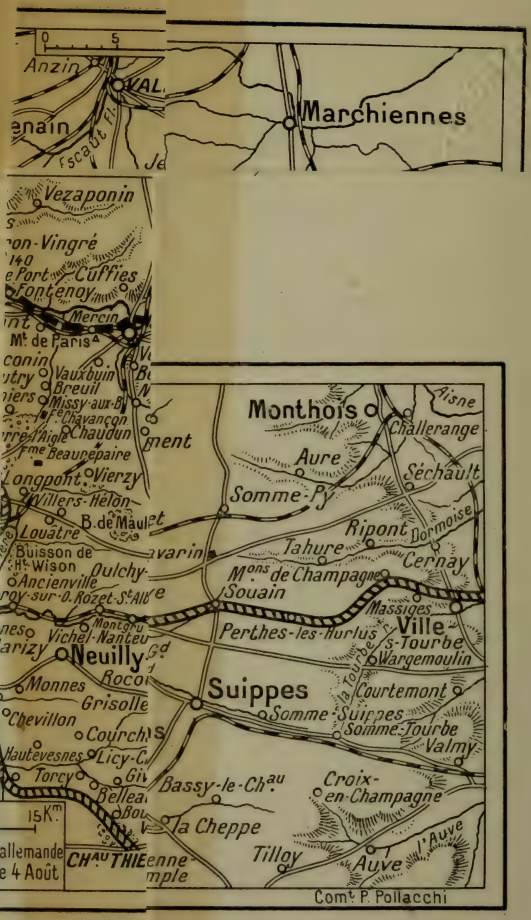
N° 10 — CARTE POUR SUIVRE L'OFFENSIVE DES FLANDRES.

N° 11. — CARTE GÉNÉRALE POUR LA REPRISE DU GRAND ASSAUT.

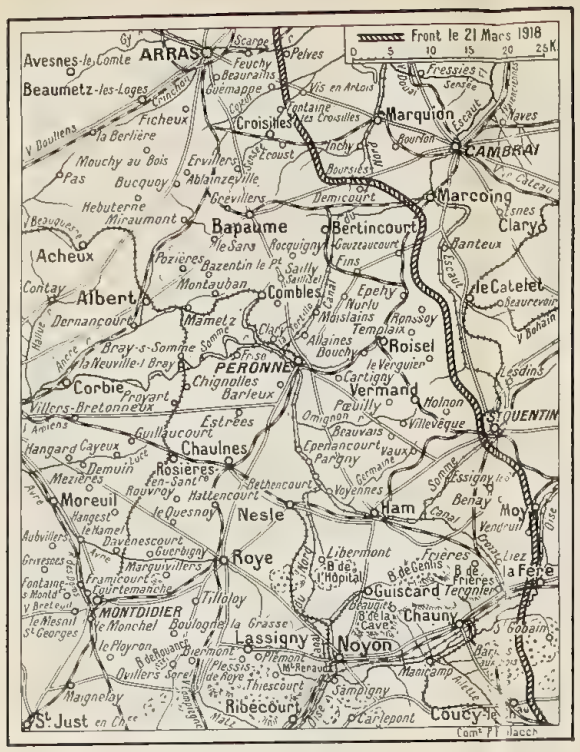


ES ALLIÉES EN 1918
V. Luxembourg
Esch-s-l'Alzette
Cattenom
THIONVILLE
Fontoy
Metzervisse
Orne r.
BRIEY
Homecourt
METZ
Yron
Rezonville
Gorze
Ars-s-Moselle
Moselle
Seille r.
Verny
Chamblay
11 Nov.
Thiaucourt
13
15
10 Nov.
Noray
Pont-à-Mousson
Nomeny
Flirey
Ache
Domêvre-en-Haye
Verzy
la Reims
EIMS
Suippe
Audun-le-Roman
Bannoc
25
19
lle
ifchâtel-s-
ourt
irgogne
eny
la Pon
ns-en-Jarnisy
ars-la-Tour
arne
tel
EMBRE
12
É
Com.t P. Pollacchi

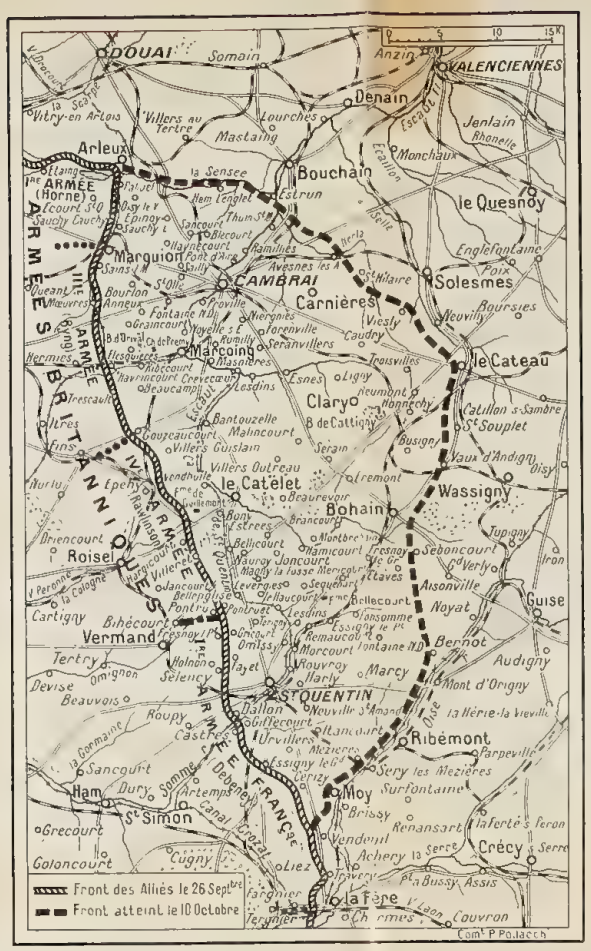

POSITION HINDENBURG
1re Ligne de la Position Hindenburg
2e Ligne d°
3e Ligne d°
4e Ligne d°
Lignes intermédiaires
0 5 10 20 30 40 50 Km
HOLLANDE
BELGIQUE
M. DU NORD
Preuss. Stellung
Bayern Stell.
Wotan Stell.
Hermann Stellung
Siegfried Stell.
Hagen Stellung
Hunding Stellung
Brunehild Stell.
St Alberick Stellung
Kriemhild Stell.
LILLE
ARRAS
DOUAI
VALENCIENNES
CAMBRAI
BAPAUME
PÉRONNE
ST QUENTIN
LAON
COMPIÈGNE
SOISSONS
REIMS
CHÂTEAU-THIERRY
EPERNAY
CHÂLONS-SUR-MARNE
VOUZIERS
RETHEL
MÉZIÈRES
SEDAN
VERDUN
MONTMÉDY
MONTDIDIER
MEAUX
PARIS
SENLIS
CLERMONT
DOULLENS
ST POL
BÉTHUNE
HAZEBROUCK
DUNKERQUE
OSTENDE
BRUGES
NIEUPORT
YPRES
COURTRAI
TOURNAI
MONS
NAMUR
LIÈGE
BRUXELLES
ANVERS
GAND
Ste Menehould
Clermont-en-Argonne
Chau Thierry
Epernay
Meaux
Camp de Châlons
St Mihiel
21 MARS
9 AVRIL
9 JUIN
27 MAI
15 JUILLET
LÉGENDE
Offensives du 21 Mars au 8 Avril
9 au 15 Avril
27 Mai au 2 Juin
9 au 12 Juin
15 au 17 Juillet
Terrain conquis par les Allemands mais repris par les Alliés avant la Grande Offensive.
0 5 10 20 30 40 50 km
LES OFFENSIVES ALLEMANDES
EN 1918
Comt P Pollacchi



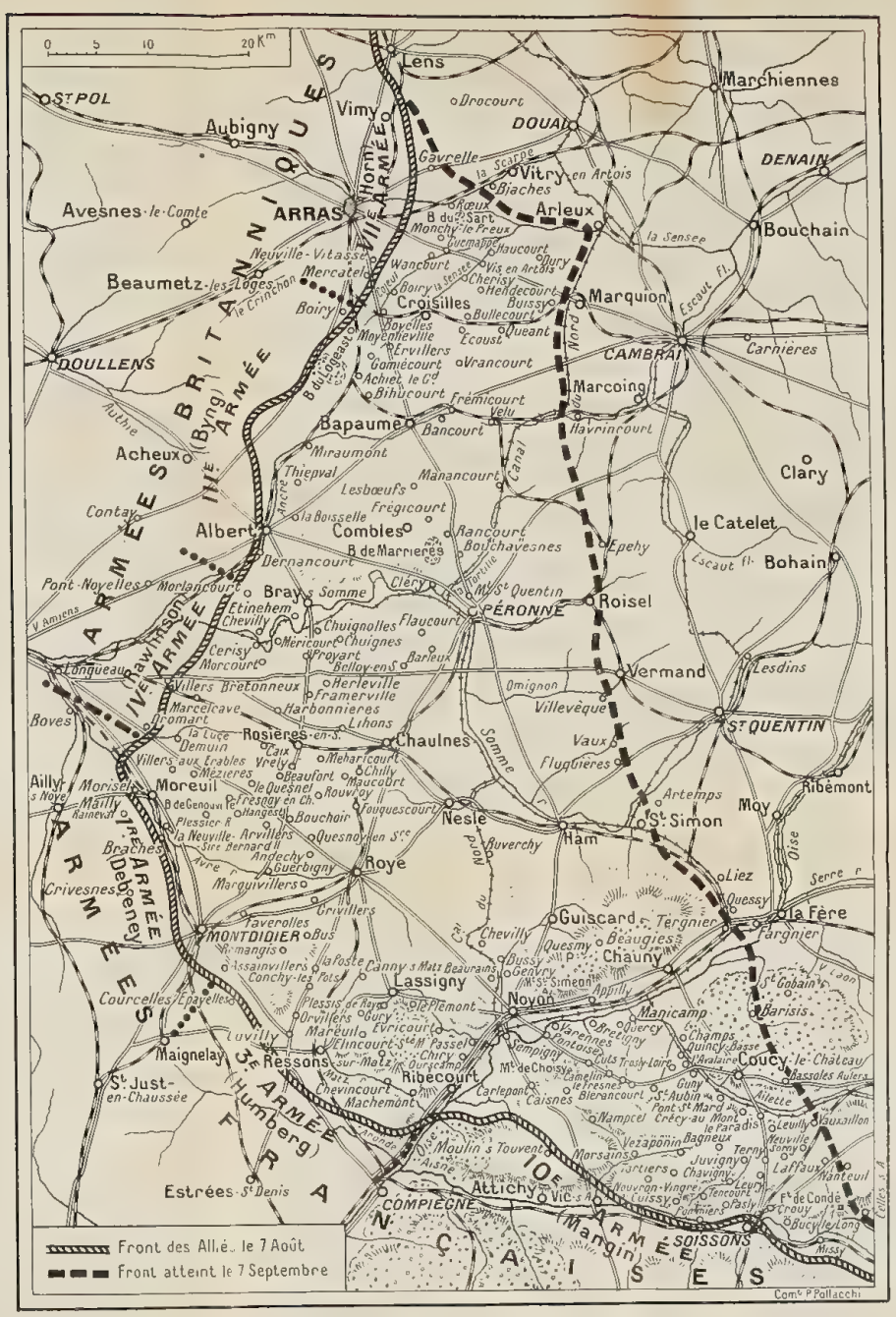
0 5
Anzin
VAL
enain
Escaut Fl.
Marchiennes
Vezaponin
on-Vingré
140
e Port
Cuffies
Fontenoy
Mercin
Mt de Paris
conin
utry
Vauxbuin
Breuil
Missy-aux-B
Fe Chavançon
Chaudun
Fme Beaurepaire
Longpont
Vierzy
Villers-Hélon
B. de Maul
Louâtre
Buisson de
Ht Wison
Oulchy
Ancienville
roy-sur-O.
Rozet-St Alb
Montgru
Vichel-Nanteu
Neuilly
Monnes
Grisolle
Chevillon
Courch
Hautevesnes
Licy-C
Torcy
Bellea
15Km
allemande
e 4 Août
CHAU THIE
Monthois
Aisne
Challerange
Aure
Séchault
Somme-Py
Ripont
Dormoise
Tahure
Cernay
Mons de Champagne
Souain
Massiges
Perthes-les-Hurlus
Ville-s-Tourbe
Wargemoulin
Suippes
Courtemont
Somme-Suippes
Somme-Tourbe
Valmy
Bassy-le-Chau
Croix-en-Champagne
la Cheppe
Tilloy
Auve
l'Auve
Comt P. Pollacchi



N° 1. — CARTE POUR SUIVRE L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU 21 MARS

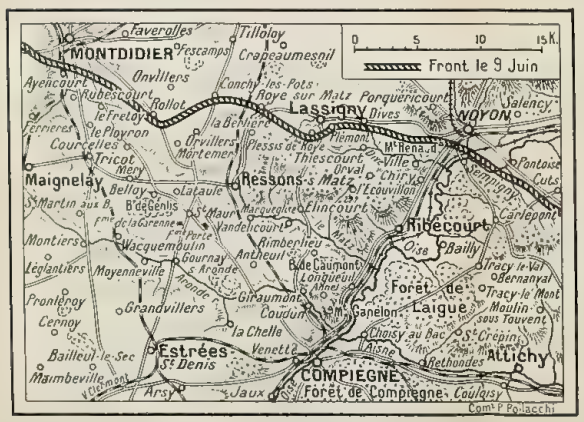


N° 2. — CARTE POUR L'OFFENSIVE DU 9 AVRIL.

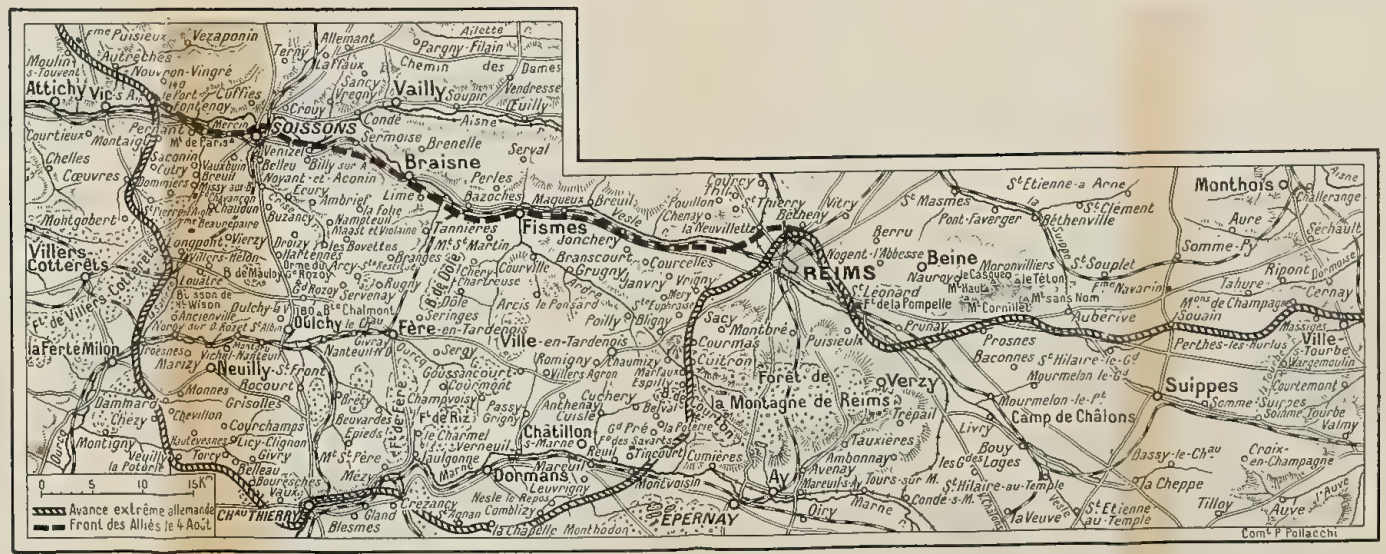


N° 6. — CARTE POUR LA BATAILLE DE PICARDIE.

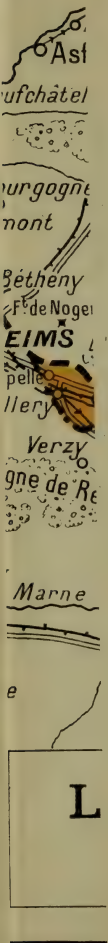
N° 3. — CARTE POUR L'OFFENSIVE DU 26 MAI.

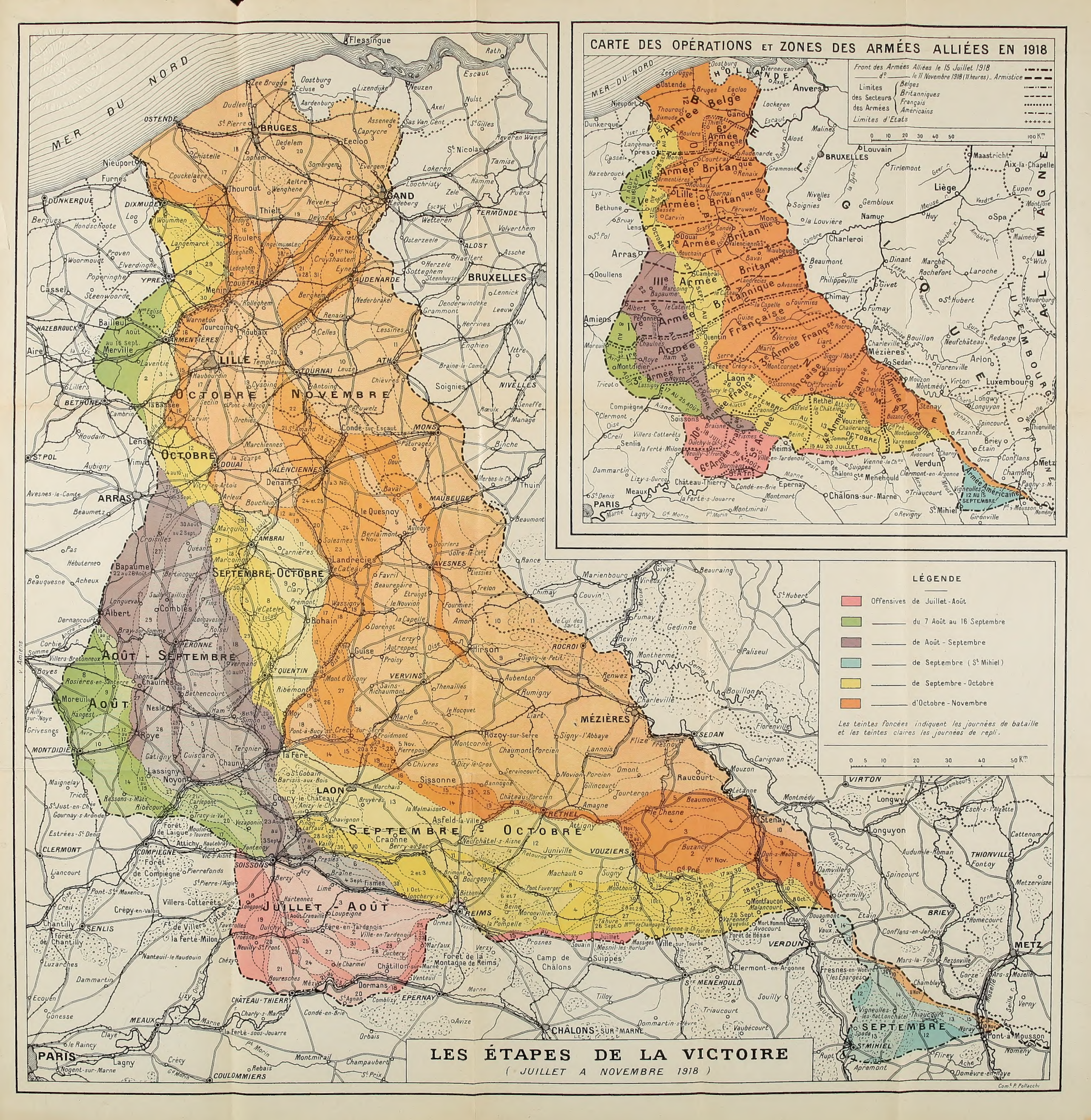


N° 4. — CARTE POUR L'OFFENSIVE DU 9 JUIN.



N° 5. — CARTE POUR LA SECONDE BATAILLE DE LA MARNE.


Ast
ufchâtel
urgogne
mont
Bétheny
Ft de Noge
EIMS
pelle
llery
Verzy
gne de Re
Marne
e
L


CARTE DES OPÉRATIONS ET ZONES DES ARMÉES ALLIÉES EN 1918
Front des Armées Alliées le 15 Juillet 1918
d° le 11 Novembre 1918 (11 heures) _ Armistice
Limites des Secteurs des Armées
Belges
Britanniques
Français
Américains
Limites d'Etats
LÉGENDE
Offensives de Juillet-Août
du 7 Août au 16 Septembre
de Août - Septembre
de Septembre (St Mihiel)
de Septembre - Octobre
d'Octobre - Novembre
Les teintes foncées indiquent les journées de bataille et les teintes claires les journées de repli.
LES ÉTAPES DE LA VICTOIRE
(JUILLET A NOVEMBRE 1918)
Comt P. Pollacchi

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BINDING LIST APR 1 1946

D
548
M3

Madelin, Louis
La bataille de France

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 06 03 008 5